





~~Ag 44~~
~~SA 42~~
~~V 21~~

Signat. Top.	
Est.	70
Tab.	1
Nüm.	11

R^o 399.

DE

LA MANIERE
D'ENSEIGNER

ET

D'ETUDIER

LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité de Paris, Professeur d'Éloquence au
Collège Royal, & Associé à l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME QUATRIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE
MAGAZINE

OF THE
LITERATURE

OF THE
NINETEENTH
CENTURY

AND
REVIEWS

BY
THE EDITOR

Avertissement de l'Auteur.

JE termine mon ouvrage par ce quatrième volume. On y trouvera d'abord deux grands morceaux de l'Histoire Romaine, qui peuvent donner quelque idée des plus beaux temps de la République. Je parle ensuite de la Fable & des Antiquités, mais en très-peu de mots; le traité sur la philosophie est aussi très-succinct, eu égard à la matière. J'expose, sur chaque article, les raisons que j'ai eues d'user de cette brièveté. La dernière partie de ce volume a plus d'étendue; elle regarde le gouvernement intérieur des Collèges & des Classes, & la manière de conduire les jeunes gens.

J'avois eu dessein, & j'avois promis de dire quelque chose des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire, de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire, & de donner à cette occasion un abrégé de l'histoire ancienne. Ce dessein m'auroit mené fort loin, & on le trouve exécuté dans plusieurs livres. D'ailleurs on m'a représenté que les abrégés sont d'une médiocre utilité, & que je ferois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'ouvrage, sur lequel j'ai pris une sorte d'engagement avec le public. Il consiste à donner en françois une histoire suivie des grands Empires des Egyptiens, des Assyriens, des Medes, des Perses, des Macédoniens, & sur-tout des différents Etats qui ont partagé la Grece.

4 *AVERTISSEMENT.*

Ma vue seroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs grecs & latins, soit pour les faits, soit pour les réflexions, & l'on fait que ces Auteurs renferment des richesses d'un prix inestimable.

Je sens bien qu'un tel ouvrage, s'il étoit composé de meilleure main, pourroit être fort agréable, & qu'il seroit d'un grand secours, non seulement pour les jeunes gens, que je ne crois point devoir perdre de vue, & à l'égard de qui je me regarde comme responsable de mon loisir, mais encore pour une infinité de personnes du monde qui ne peuvent pas puiser dans les sources même la connoissance de cette histoire, si digne pourtant d'une louable curiosité, & si remplie de grands & d'importants événements. Mais j'avoue que plus j'envisage de près cette entreprise, plus je crains qu'elle ne soit en tout sens au dessus de mes forces, & qu'il n'y ait eu de la témérité à moi d'avoir songé à m'engager dans une carrière si longue & si difficile. Je ne fais point ce que j'en pourrai fournir; mais je me prépare à y entrer sans délai, bien résolu de n'épargner ni mon temps ni mes peines pour satisfaire à l'attente du public, & pour lui témoigner ma reconnoissance du bon accueil qu'il lui a plu de faire à mon premier ouvrage. C'est tout ce qu'il peut exiger de moi, & tout ce que je peux lui promettre.



TROISIEME PARTIE.
DE L'HISTOIRE
P R O F A N E.

SUITE DE L'HISTOIRE
R O M A I N E.

TROISIEME MORCEAU
D E
L'HISTOIRE ROMAINE.

*Espace de 53 ans, depuis le commencement
de la seconde guerre Punique, jusqu'à
la défaite de Persée.*

E prends pour troisieme mor-
ceau de l'Histoire Romaine,
ce que Polybe avoit choisi
pour sujet de celle qu'il
avoit composée; je veux dire,
les cinquante-trois années qui se pas-
serent depuis le commencement de la
seconde guerre Punique, jusqu'à la fin

de la guerre de Macédoine, qui se termina par la défaite & la prise de Persée, & par la destruction de son royaume.

Polybe regarda cet intervalle comme le beau temps de la République Romaine, où parurent les plus grands hommes, où l'on vit briller les plus solides vertus, où se passerent les plus grands & les plus importants événements; en un mot, où les Romains commencèrent à entrer en possession de ce vaste Empire, qui, dans la suite, embrassa presque toutes les parties du monde connues pour lors, & qui parvint, par des progrès suivis & fort rapides, à ce degré de grandeur & de puissance qui a fait l'admiration de tout l'univers.

3b. l. 1. Or l'établissement de l'empire Romain étant, selon Polybe, le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes, & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle, mais comme la suite d'un plan & d'un dessein formé de loin, concerté avec poids & mesure, & conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais démentie; n'est-ce pas, remarque encore le même Auteur, une curiosité bien louable, & bien digne d'un esprit solide, de vouloir connoître en quel temps, par quels préparatifs, par quels moyens, & par le ministère de quels hommes, une si belle & si grande entreprise a été exécutée.

C'est ce que Polybe, l'historien le plus sensé que nous ayions, & qui étoit lui-même grand homme de guerre & grand politique, avoit montré fort au long dans l'histoire qu'il avoit composée, dont le peu qui nous en reste doit faire extrêmement regretter la perte. C'est aussi ce que j'entreprends de tracer dans ce morceau de l'histoire Romaine, mais d'une manière fort courte & fort abrégée, en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paroîtra de plus beau dans Polybe, dans Tite-Live, & dans Plutarque, qui sont les sources où je puiserai presque tout ce que j'ai à dire sur ce sujet, soit pour les faits même, soit les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RECIT DES FAITS.

JE commencerai par le récit des principaux faits arrivés dans l'espace du temps dont il s'agit, pour en donner quelque idée légère à ceux des lecteurs à qui cette histoire sera moins connue.

*Commencements de la seconde guerre Punique,
& heureux succès d'Annibal.*

Le commencement de la seconde guerre Punique, à ne considérer que la date des temps, fut la prise de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit sur

Liv. 21. 2.

1. 20.

les terres des peuples situés au-delà de l'Ebre, & alliés du peuple Romain ; mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vus enlever la Sicile & la Sardaigne, par des traités auxquels la seule nécessité des temps & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtemps de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer sur les autels qu'il se déclareroit l'ennemi du peuple Romain dès qu'il seroit en âge de le faire, entra dans toutes ses vues, & fut l'héritier de sa haine contre les Romains, aussi bien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein, & quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclorre par le siege de Sagonte. Soit paresse & lenteur, soit prudence & sagesse, les Romains consumerent le temps en différentes ambassades, & laisserent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il fut bien mettre le temps à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laissé son frere Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône,

une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout cede à son ardeur & à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque sorte, de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pied & six mille chevaux; mais elles étoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, & qu'un de leurs Consuls tiendrait tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il fallut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion, Consul, qui croyoit Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avoit déjà passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre & l'attaquer à la descente des Alpes, & cependant il envoya son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

La premiere bataille se donna près *ib. n. 36. 48.* la petite riviere du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-

dire, en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat; *a* & son fils, âgé pour lors à peine de 17 ans, lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal, & sera surnommé l'Africain.

Mem. 51. 56.

Sur la premiere nouvelle de cette défaite, Sempronius, l'autre Consul, qui étoit en Sicile, accourut promptement par l'ordre du Sénat au secours de son Collegue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espérait en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & ayant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près la riviere de Trébie. Il avoit placé son frere Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées & mises en fuite;

a Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minus duplici gloria conspicuam coronam, im-

peratore simul & patre ex ipsa morte raptò, mereretur. *Val. Maxim. l. 5. cap. 2.*

& Magon étant sorti de son embuscade, en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du temps & ^{lib. n. 57. 59. & 63.} de ses premières victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'en-^{Lib. 22. n. 1. 6.} nemi, il lui fallut passer un marais, où son armée essuya des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome sans prendre les auspices ordinaires. ^a C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aisément que ne consultant ni les hommes, ni les dieux, il se laisseroit aller à son génie impétueux & bouillant; & Annibal, pour seconder encore son penchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter sa témérité par les dégâts & les ravages qu'il fit faire à sa vue dans toutes les campagnes. Il n'en fallut pas davantage pour déter-

^a Consul ferocis ab consulari priore, & non modo legum ad patrum majestatis, sed ne deorum quidem satis metuens erat. Hanc insitam ingenio ejus temeritatem fortuna prospero civilibus bellicisque rebus successu

aluerat. Itaque satis apparatus, nec deos nec homines consulentem, ferociter omnia præproperè acturum: quoque propior esset in vitia sua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. *Liv.* 22. n. 3.

miner le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers, qui le prioient d'attendre son Collegue. Le succès fut tel qu'ils l'avoient prévu; quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, & rendirent célèbre à jamais, par leur sanglante défaite, le lac de Thrasymene.

FABIUS DICTATEUR.

Ib. n. 7. 30. Cette triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jeta une grande alarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur; après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains, mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échapper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de légères escarmou-

α Neque universo periculo summa rerum committabatur; & parva momenta

levium certaminum ex tuto ceptorum, finitimo receptu, assuefaciebant terri-

ches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal, & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

a Minucius, Général de la cavalerie des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même, la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur; il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus, & par un arti-

tam pristinis cladibus militem, minus jam tandem aut virtutis aut fortunæ poenitere suæ. *Liv. lib. 22. n. 12.*

a Sed non Annibalem magis infestum tam sanis consiliis habebat, quam magistrum equitum... Ferox rapulusque in consiliis, ac li-

guis immodicus, pro cunctatore segnem, & cauto timidum affingens vicina virtutibus vitia, compellabat; premendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) se se extollebat. *Ibid. n. 12.*

fiice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaler son autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit sans exemple. *a* Fabius, bien persuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une modération qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ses citoyens, qu'à ses ennemis.

Minucius, en conséquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui proposa de commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de temps. Fabius refusa ce parti, qui exposoit toute l'armée au danger, pendant le temps qu'elle seroit commandée par Minucius, & il aima mieux partager les troupes, pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son Collegue avide & impatient de combattre, avoit donné tête baissée dans des embûches que lui avoit dressé Annibal, & son armée alloit être

a Satis fidens haudquamquam, cum imperii jure
artem imperandi æquatam,

cum invicto à civibus ho-
tibusque animo ad exerci-
tum rediit, *lb.*, n. 26.

entièrement défaite. *a* Le Dictateur, sans perdre de temps en d'inutiles reproches : « Marchons, dit-il à ses soldats, au secours de Minucius, & arrachons aux ennemis la victoire, & à nos citoyens l'aveu de leur faute ». Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de sonner la retraite, *b* Ce dernier, en se retirant, disoit, « que cette nuée qui depuis long-temps paroïssoit sur le haut des montagnes, avoit enfin crevé avec un grand fracas, & causé un grand orage ».

Un service si important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, & l'appellant son pere & son libérateur, lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance, *c* & qu'il cassoit lui-même un décret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassements & marques de la reconnoissance la plus vive ;

a Aliud iurgandi succensendique tempus erit ; nunc signa extra vallum proferte. Victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. *Ib. n. 29.*

b Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferunt, tan-

dem eam nubem, quæ sedere in jugis montium solita sit, cum procella imbrem dedisse. *Ibid. n. 30.*

c Plebiscitum, quo oneratus magis quàm honoratus sum, primus antiquè abrogoque. *n. 30.*

a & le reste de ce jour, qui avoit pensé être si funeste à la République, se passa dans la joie & les divertissemens.

Bataille de Cannes.

*Liv. lib. 22.
n. 34. 53.*

** On dit que
son pere étoit
boucher.*

L'action la plus célèbre d'Annibal, & qui devoit, ce semble, renverser pour toujours la puissance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour Consuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varro. Ce dernier, * d'une basse & vile naissance, par les grands biens que son pere lui avoit laissés, & par son adresse à gagner les bonnes graces du peuple en se déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moyen de parvenir au Consulat, sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée, & d'une estime de lui-même sans bornes. Il disoit hautement " que le moyen de perpétuer la guerre étoit de mettre des Fabius à la tête des armées; que pour lui, dès le premier jour qu'il verroit l'ennemi, il sauroit bien la terminer". Son Collegue, qui savoit que la b témérité, outre qu'elle est destituée de raison, avoit toujours été jusques-là très-malheureuse, pensoit bien autrement. Fabius le voyant près de partir

a Lætusque dies, ex admodum tristi paulo antè ac propè execrabilè, factus.
n. 30.

b Temeritatem, præterquam quòd stulta sit, inselicem etiam ad id locorum fuisse, Liv. l. 22. n. 38.

pour la campagne, le confirma encore dans ces sentiments, & lui répéta bien de fois que le seul moyen de vaincre Annibal, étoit de temporiser, & de traîner la guerre en longueur. *a* Mais, lui-dit-il, » les citoyens, encore plus que » les ennemis, travailleront à vous rendre ce moyen impraticable. Vos soldats en cela conspireront avec ceux des Carthaginois ; Varron & Annibal penseront de même sur ce point. Il faut que vous seul teniez tête & résistiez à ces deux Chefs. Le moyen de le faire, c'est de demeurer ferme contre les bruits & les discours populaires, & de ne vous laisser ébranler ni par la fausse gloire de votre Collegue, ni par la fausse honte dont on tâchera de vous couvrir. Souffrez qu'au lieu d'homme précautionné, circonspect, & habile dans le métier de la guerre, on vous fasse passer pour un chef timide, lent, sans connoissance de l'art militaire. J'aime mieux vous voir

a Hæc una salutis via, L. Paule : quam difficilem infestamque cives * sibi magis quam hostes facient. Idem enim tui, quod hostium milites, volent : idem Varro Consul Romanus, quod Annibal Pœnus imperator, cupiet. Duobus ducibus unus resistas oportet. Resistentes autem, adversus famam rumoresque hominum, si factis firmus steteris : si te ne-

que collegæ vana gloria, neque tua falsa infamia moverit... Sine timidum pro cauto, tardum pro considerato, ** imbellem pro perito bellivocent. Malo te sapiens hostis metuat, quam stulti cives laudent. *Ib. n. 39.*
* Je crois qu'il faut lire tibi.
** Imbellis doit signifier ici rudis in bello, imperitus belli.

» craint par un ennemi sage, que loué
 » par des citoyens imprudens ».

*Polib.lib.3.
 p. 257.*

Chez les Romains, en temps de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pied, & de trois cents cavaliers. Les Alliés, c'est-à-dire, les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui faisoient la guerre séparément, & en différents pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marcherent ensemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines, fut doublé, & les légions augmentèrent chacune de mille hommes de pied, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie; c'est pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient absolument de vivres, & ne pouvoient pas encore subsister dix jours dans le pays; de sorte que les troupes Espagnoles étoient près de se débander. Les armées furent quelques jours à se regarder; enfin, après divers mouvements, Varron, malgré les remontrances de son Collegue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable

aux Carthaginois, & Annibal, qui fa-
voit profiter de tout, avoit rangé ses
troupes, de sorte que le vent. *a* Vul-
turne, qui se leve dans un certain
temps réglé, devoit souffler directement
contre le visage des Romains pendant
le combat, & les inonder de poussiere.
La bataille se donna; je n'entreprends
point d'en marquer le détail. Le lec-
teur curieux peut en voir la description
dans Polybe & dans Tite-Live, sur-
tout dans le premier, qui, étant lui-même
homme de guerre, a dû mieux réussir
que l'autre à raconter toutes les cir-
constances d'une si mémorable action.
La victoire fut long-temps disputée, &
tourna enfin pleinement du côté des Car-
thaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à
mort, & plus de cinquante mille hom-
mes demeurèrent sur la place, parmi les-
quels étoit l'élite des Officiers. Varron,
l'autre Consul, se retira à Venouse,
avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des Généraux Car-
thaginois, vouloit que sans perdre de
temps l'on marchât droit à Rome, pro-
mettant à Annibal de le faire souper à
cinq jours de-là dans le Capitole. Et
sur ce que celui-ci repliqua qu'il fal-
loit prendre du temps pour délibérer
sur cette proposition : *b* " Je vois bien,

a C'est un vent qui venoit
du midi, vers lequel les Ro-
mains étoient tournés.

b Tum Maharbal : Non
omnia nimirum eidem dii
dedere. Vincere scis, An-

» dit Maharbal, que les dieux n'ont
 » pas donné au même homme tous les
 » talents à la fois. Vous savez vaincre,
 » Annibal, mais vous ne savez pas pro-
 » fiter de la victoire ». En effet, plu-
 sieurs croient que ce délai sauva Rome
 & l'Empire.

Ib. n. 54. 61. Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des dieux par des prières publiques, & par des sacrifices, les Magistrats, rassurés par les sages conseils & par la ferme contenance de Fabius, donnerent ordre à tout, & pourvurent à la sûreté de la ville. On leva sur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs, qui n'avoient pas dix-sept ans. Les Alliés firent aussi de nouvelles levées; dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laissé sortir sur leur parole, arriverent à Rome, pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eut la République de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi, elle aimoit mieux armer des esclaves qu'elle acheta

nibal, Victoria uti nescis.

Liv. lib. n. 51

Mora ejus diei fatis cre-

ditur saluti fuisse urbi atque imperio. *Ibid.*

des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui monterent jusqu'à six mille, *a* l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile dans ces tristes conjonctures.

A Rome, le zele des particuliers & l'amour du bien public éclaterent alors d'une maniere merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des Alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité, mais ce dernier coup, qui, selon eux, devoit abattre l'Empire, les renversa, & plusieurs se rangerent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'Alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. *b* Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame; & lorsque le Consul, après une si grande défaite, dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'état allerent au devant de lui, & lui rendirent graces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république, au lieu qu'à Carthage, après une telle dis-

a Ad ultimum propè desperatæ reipublicæ auxilium, cum honesta utilibus cedunt, descendit. *Liv. lib. 23. n. 14.*

b Adeo magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta glâde, cujus ipse causa maxima fuisset, redeunti,

& obviam itum frequentes ab omnibus ordinibus sit, & gratiæ actæ quòd de republica non desperasset: cui, si Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret. *Liv. 22. n. 61.*

grace, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeste. ^a Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énérvé par les délices de Capoue, où les soldats se plongerent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car, ce dé lai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire; au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

SCIPION, élu Général, rétablit les affaires d'Espagne.

La mort des deux Scipions, pere & oncle de celui dont nous entreprenons

^a Quos nulla mali vice-
rat vis, perdidere nimia
bona ac voluptate im-
modicæ; & eò impensius quò
avidius ex insolentia in eas
se merferant... Majusque id
peccatum ducis apud peri-
tos artium militarium habi-
tum est, quàm quòd non ex

Cannenfi acie protinus ad
urbem Romanam duxisset.
Illa enim cunctatio distulisse
modò victoriam videri po-
tuit; hic error vires ade-
misse ad vincendum. *Lib. 23.*
n. 18.

Capuam Annibali Cannas
fuisse, *lb. n. 45.*

de parler, paroissoient devoir ruiner entièrement les affaires des Romains en Espagne, qui jusques-là avoient eu un heureux succès. On ne peut dire si cette mort causa un plus grand deuil à Rome, qu'en Espagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte presque assurée d'une province si considérable, la vue des maux publics, entroient pour quelque chose dans la douleur des citoyens; ^a mais les Espagnes ne regrettoient & ne pleuroient que leurs chefs, sur-tout Cn. Scipion, qui les avoit gouvernées long-temps, & leur avoit le premier fait connoître & goûter les doux fruits de la justice, du désintéressement, de la modération Romaine.

Les larmes coulerent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un successeur à ces deux grands hommes, personne n'osoit se présenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroissoient désespérées, & le morne silence qui régnoit dans toute l'assemblée, fit encore regretter & sentir davantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette consternation universelle, P. Cornelius Scipion, âgé seulement de vingt-

*Liv. lib. 26.
n. 18. & 19.*

^a Hispaniæ ipsos lugentibus desiderabantque ducibus, Cœnum tamen magis, quò diutius præfuerat eis, priorque & favorem occu-

paverat, & specimen justitiæ temperantiæque Romanæ primus dederat, *L. 25. n. 36.*

quatre ans, fils de Publius, qui venoit d'être tué, se leve, & paroissant dans un lieu éminent, s'offre pour aller commander en Espagne, si le peuple agrée son service. Cette offre si courageuse rend la vie & la joie à l'assemblée, & tous, sans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorsque cette première chaleur se fût un peu ralentie, le peuple faisant réflexion à l'âge de Scipion, commença à se repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais présage de son nom & de sa famille, lorsqu'ils considéroient qu'on l'envoyoit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son pere & de son oncle. Scipion s'étant apperçu de ce refroidissement, fit un discours si plein de confiance, & parla avec tant de sagesse & de son âge & de l'honneur qu'on lui avoit fait, & de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il dissipa tout-à-fait les alarmes du peuple, & ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, ayant demandé l'Edilité avant le temps marqué par les loix, & les Tribuns, par cette raison, s'opposant à sa demande. " *a* Si le peuple, dit-il, juge à pro-

a Si me, inquit, omnes Quirites Ædilem facere volunt, satis annorum habeo. *Lib. 25. n. 2.*

»pos de me nommer Edile, mon âge
»est comperant.

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. *a* Elles reconnoissoient avec joie sur son visage les traits & la ressemblance de son pere & de son oncle; & dans le premier discours qu'il leur fit, il dit qu'il espéroit que bientôt elles reconnoitroient aussi en lui le même esprit, le même courage, & la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La première entreprise qu'il forma, fut le siège de Carthagene, ville en même temps la plus riche & la plus forte de toute l'Espagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arsenal, leur magasin, leur trésor, & le lieu de sûreté, où ils tenoient tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance de leurs armées; sans compter que tous les ôtages des Princes & des peuples y étoient renfermés. Ainsi la prise de cette unique ville devoit le rendre maître en quelque sorte de toute l'Espagne. Cette expédition si importante, si difficile, & jugée jusqu'alors impossible, ne lui coûta qu'un jour. *b* Le butin fut immense, en sorte que, dans la prise de cette ville, Carthagene même fut regar-

a Brevi faciam, ut quemadmodum nunc nos citatis in me patris patriæque similitudinem oris vultûsque, & lineamenta corporis? ita ingenti, fidei, virtutisque exemplum expressam ad effigiam vobis reddam. *Liv.* 26. n. 3.

b Ut minimum omnium, inter tantas opes belli captas, Carthago ipsa fuerit. *Lib.* 26. n. 47.

dée, comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non seulement de l'avoir rendu maître en une seule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant rassemblé les forces & les richesses de presque toute l'Afrique & de toute l'Espagne. Puis il marqua sa reconnoissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompentes, & de marques d'honneur, chacun selon son état & son mérite.

a Alors, ayant fait venir les ôtages, il leur parla avec bonté, & les rassura, en leur représentant, « Qu'ils étoient tombés » entre les mains du peuple Romain, qui » aimoit mieux gagner les cœurs par des » bienfaits, que de les assujettir par la » crainte; & s'attacher les peuples étran- » gers par la qualité honorable d'amis » & d'alliés, que de les réduire à la triste » & honteuse condition d'esclaves ».

Ce fut en cette occasion qu'une Dame respectable par son âge & par sa naissance, femme de Mandonius, frere d'Indibilis, roi des Illyriens, vint se jeter aux pieds de Scipion avec plusieurs jeunes Princesses, filles d'Indibilis, & d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ses gardes d'en prendre un soin particulier.

a Scipio, vocatis obsidibus universos bonum animum habere iussit; venisse eos in populi romani potestatem, qui beneficio quam

metu obligare homines mullit; exterarumque gentes fide ac societate junctas habere quam tristi subiectas servitio. *Liv. lib. 26. n. 49.*

Scipion, qui ne comprit pas d'abord sa pensée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame reprenant la parole : *a* " Ce n'est pas là, dit-elle, ce qui nous occupe ; car dans l'état où la fortune nous a réduits, de quoi ne devons-nous pas nous contenter ? Une autre inquiétude me trouble & m'alarme, quand je considère la jeunesse & la beauté de ces captives ; (car pour moi, mon âge me met hors de danger & de crainte,) & elle lui montra en même temps ces jeunes Princesses, qui toutes la respectoient comme leur mere. " *Ma b* gloire, & celle du peuple Romain, répliqua Scipion, m'engageroient à faire respecter parmi nous ce qui doit être respecté en quelque lieu du monde que ce soit. Mais vous me fournissez un nouveau motif d'y veiller encore avec plus de soin, par l'attention vertueuse que je remarque en vous à ne penser qu'à la conservation de votre honneur au milieu de tant d'autres sujets de crainte. " Après cet entretien, il les confia à un Officier d'une sagesse reconnue, & lui ordonna d'avoir pour elle les mêmes égards que si elles appartenoint à

a Haud magni ista facimus, inquit; quid enim huic fortunæ non satis est? Alia me cura, ætatem harum intuentem, (nam ipsa jam extra periculum injuriæ muliebris sum) stimulat. *Liv. lib. 26. n. 49.*

b Tum Scipio : Meæ po-

pulique Romani disciplinæ causa facerem, inquit, ne quid, quod sanctum usquam esset, apud nos violaretur. Nunc, ut id curem impensius, vestra quoque virtus dignitasque facit, quæ ne in malis quidem oblitæ decoris matronalis estis. *ib.*

des amis, ou des alliés des Romains.

Après cela, on lui amena une Princesse d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, Prince des Celtibériens. Il fit aussi-tôt venir ses parents avec celui qui lui étoit destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son épouse avoit été dans sa maison, comme elle auroit pu être dans celle de son pere. "a J'en ai usé ainsi, „ ajouta-t-il, pour être en état de vous „ faire un présent digne de vous & de moi. „ Je ne vous demande d'autre marque de „ reconnoissance, sinon que vous deve- „ niez ami du peuple Romain. Si vous „ me croyez homme de bien, tels qu'ont „ été parmi ces nations, mon pere & „ mon oncle; sachez qu'il y en a beau- „ coup d'autres dans Rome qui nous res- „ semblent, & qu'il n'y a point de peu- „ ple aujourd'hui sur la terre, dont vous „ deviez rechercher avec plus de soin l'a- „ mitié pour vous & pour les vôtres, ni „ dont vous deviez plus redouter l'ini- „ mitié. „ Comme les parents de la fille pressoient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, ayant fait mettre à ses pieds

a Fuit sponsa tua apud me eadem, quæ apud soceros tuos parentisque suos, verecundia. Servata tibi est, ut inviolatum & dignum me teque dari tibi donum posset. Hanc mercedem unam pro eo munere paciscor; amicus populo Romano sis, &, si me virum

bonum credis esse, quales patrem patruumque meum jam ante hæ gentes norant, scias multos nostri similes in civitate Romana esse; nec ullum in terris populum hodie dici posse, quem minus tibi hostem tuisque esse velis, aut amicum malis. Liv. lib. 26. n. 50.

tout cet or & cet argent ; “ J'ajoute, dit-
 „ il, en s'adressant à Allucius, cette
 „ somme à la dot que vous devez rece-
 „ voir de votre beau pere, „ & il l'obli-
 gea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas
 plutôt de retour dans son pays, qu'il pu-
 blia par-tout les grandes qualités de Sci-
 pion, en disant, “ qu'il *a* étoit venu dans
 „ l'Espagne un jeune homme semblable
 „ aux dieux, qui se soumettoit tout par
 „ la force de ses armes, & encore plus
 „ par sa bonté & par ses bienfaits „. Peu
 de temps après, ayant fait des levées
 parmi ses vassaux, il revint le trouver
 avec quinze cents Cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hiver à
 se concilier l'esprit des peuples, partie en
 leur faisant des présents, partie en leur
 renvoyant les ôtages & les prisonniers, se
 mit en campagne dès que la saison le per-
 mit. Les deux Princes dont uous avons
 parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à
 sa rencontre avec leurs troupes, *b* & l'as-
 surant que jusques-là, leur corps seul étoit
 demeuré parmi les ennemis, mais que
 leur cœur avoit été où ils savoient que la
 vertu & la justice étoit en honneur, ils
 se rendirent à lui, & se mirent sous sa
 protection. On fit ensuite venir devant
 eux leurs femmes & leurs enfants; & la

a Venisse diis simillimum
 juvenem, vincentem omnia
 cum armis, tum benignitate
 ac beneficiis. *Lib. 26. n. 50.*

b Itaque corpus duntaxat

suum ad id tempus apud eos
 (Carthaginienfes) fuisse :
 animum jam pridem ibi esse,
 ubi jus ac fas crederet coli.
Lib. 27. n. 17.

joie de part & d'autre, étouffant la voix & les paroles, ne s'expliqua long-temps que par les pleurs & les embrassements.

Asdrubal, effrayé des succès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moyen de les arrêter, étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laissèrent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frere Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion, que les peuples, charmés de sa valeur & de sa modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta que ce nom, si estimé par-tout ailleurs, étoit détesté chez les Romains. Que pour lui, il se contentoit d'avoir les inclinations royales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

*Liv. lib. 27.
n. 19*

Scipion, deux ans après, envoya son frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vues bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un

*Liv. lib. 28.
n. 9.*

prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, & à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célèbre entrevue qu'il eut avec Syphax, roi de Numidie, où se trouva Asdrubal *, qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence.

*Liv. lib. 28.
n. 18,*

** Cet Asdrubal n'étoit pas le frere d'Annibal.*

SCIPION retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.

Le bruit des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome, & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Consul d'un consentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique, & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vue & son dessein.

*Liv. lib. 28.
n. 38. 46.*

Fabius Maximus, soit circonspection excessive, qui approchoit assez de son caractère, soit jalousie secrete, employa tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser, & alléguâ contre lui plusieurs raisons très-fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes; & ayant fini cette dispute, en déclarant qu'il s'en tien-

droit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de temps, & partit aussi-tôt pour la Sicile, & ne quittant point de vue le dessein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit passé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit se répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec son armée. Carthage trembla, & se crut perdue. Elle fut bientôt détrompée, mais elle ne laissa pas de dépêcher des couriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Masinissa, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui étoit fort puissant en Afrique, le pressoit vivement d'y passer, & lui faisoit faire des reproches de ce qu'il frustrait si long-temps l'attente des Alliés. Scipion n'avoit pas besoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit sans relâche aux préparatifs de la guerre, & hâtoit son départ avec toute la vivacité possible.

*Liv. lib. 28.
n. 19. 25.*

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il passoit le temps à Syracuse dans la bonne chère & dans les plaisirs; que la garnison de la ville, à son exemple, étoit plongée

a Nihil parvum, sed Carthagini jam excidia agita- bat animo. Lib. 29. n. 1.

dans la débauche, & que la licence & le désordre régnoit dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, se porta aux dernières violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât sur le champ. Le Sénat, plus sage & plus modéré, voulut avant toutes choses être éclairci de la vérité. Il nomma des Commissaires, qui s'étant transportés sur les lieux, trouverent tout dans un merveilleux ordre; les troupes parfaitement disciplinées, les magasins fournis de vivres, les arsenaux remplis d'armes & d'habits, les galeres bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que si Carthage pouvoit être vaincue, ce devoit être par un tel chef & une telle armée, & ils presserent Scipion au nom du Sénat, de qui ils avoient reçu cet ordre, de hâter son départ, & de remplir au plutôt l'attente & les vœux du public.

Il partit donc, La Sicile accourut en *Ib. n. 26. 27.* foule pour être témoin de son départ. Scipion, déjà si célèbre par ses victoires, & destiné dans l'esprit des peuples aux plus grands événements, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit sur-tout la hardiesse du dessein, dont lui seul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'esprit à aucun des autres chefs, d'arracher Annibal de l'Italie, en allant attaquer Carthage, & de transporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion,

après avoir fait du haut de la poupe des prieres & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des vœux & des bénédictions de tout le peuple.

Lib. n. 28

La navigation fut courte & heureuse. Dès que Scipion apperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jeta l'alarme sur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masinissa, Prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

n. 15.

Les Carthaginois avoient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pied, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siege d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer.

*Lib. 30. n.
3. 17.*

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siege. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit,

que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vues & aux desseins de Scipion ; mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit, & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevues qui se firent de part & d'autre, il avoit fait déguiser en valets quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matiere dont étoient fabriquées les barraques des soldats ; outre cela la discipline qui s'y observoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'il vouloit savoir, il rompit la treve, sous prétexte que son conseil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit temps d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius & Masinissa d'aller brûler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avoit prises étoient si justes ; que son dessein réussit au-delà de ce qu'il pouvoit espérer. Le ser ou

le feu détruisit les deux puissantes armées des ennemis; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient composées, à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les seuls qu'on eut surpris, tomberent dans une embuscade qu'il avoit disposée au milieu de l'espace qui séparoit les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs villes aussi-tôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire remportée sur les mêmes chefs, & sur la nouvelle armée qu'on avoit mise sur pied avec grande peine, rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius & Masinissa poursuivirent Syphax, qui fut fait prisonnier dans un combat; après quoi ils assiégèrent & prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet, le peuple se répandit aussi-tôt dans tous les temples pour en rendre grâces aux dieux.

Lib. 30. n. 10. Annibal reçut en même temps des ordres de Carthage, qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu plusieurs échecs qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que sa marche vers Rome eut pu les arracher de ce siège.

Il s'en approcha inutilement, *a* & cette parole alors lui échappa: " que les dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome „ Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le temps même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entière de l'armée d'Asdrubal son frere, qu'il n'apprit que par la tête de ce Général, qui fut jetée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans les extrémités de l'Italie. *b* C'est-là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne peut entendre sans pousser des soupirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colere de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux & les hommes de son malheur, & prononçant contre lui-même mille exécration, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas con-

a Audita vox Annibalis fertur, potiundæ sibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam. *Lib.* 26. n. 11.

b Frenuens, gemensque, ac vix lachrymis temperans, dicitur legatorum verba audisse... Rarò quemquam alium, patriam exilii causa relinquentem, magis mœs-

tum abiisse ferunt, quam Annibalem hostium terra excedentem. Respexisse sæpè Italiæ littora, deos hominesque accusantem, in se quoque ac suum ipsius caput execratum, quod non cruentum ab Cannensi victoria militem Romam duxisset. *Lib.* 30. n. 20.

duit à Rome ses soldats, encore tous fumants du sang des Romains.

*Lib. 30. n.
29. 30.*

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevue. On convint du temps & du lieu. Ces deux Capitaines, non seulement les plus illustres de leur temps, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurèrent quelque-temps en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin, Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une manière fine & délicate, il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés, tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires; que quelque heureux qu'il eut été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune; que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante; que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasymene & à Cannes; qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un temps où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les Isles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il falloit bien se

résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galeres Romaines avant que la treve fût expirée. Il rejeta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événements humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'auroit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la treve.

Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes. Annibal rapportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pieces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, le succès qu'il avoit eu dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix; ^a & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien com-

^a Celsus hæc corpore, cisse jam crederes, dicebat.
vultuque ita lato, ut vi- Lib. 30. n. 32.

battre ne furent plus puissants. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des chefs, *a* & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

n. 34. 45. Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux Capitaines si expérimentés, n'oublieraient rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; & étant rentré dans Carthage après trente-six ans d'absence, il avoua qu'il étoit vaincu sans ressource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & assura qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage.

n. 36. 38. Pour lui, il sut bien profiter de sa victoire & de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses Lieutenants de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flotte jusqu'aux pieds de ses murailles.

a Roma an Carthago jura gentibus darent, ante crastinam noctem scituros. *Id.* *n. 32.*

Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix Ambassadeurs des plus considérables de Carthage, qui venoient implorer sa clémence. Il les renvoya sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demanderent la paix en des termes très-soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât ses habitants avec la dernière sévérité. Mais la vue du temps que dureroit le siège d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoyât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siège, le firent pencher vers la douceur. Il leur accorda une trêve, pour leur laisser le temps d'envoyer à Rome.

Les députés y étant arrivés, & ayant exposé le sujet de leur voyage, le Sénat & le peuple donnerent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cents vaisseaux, qu'il fit brûler à la vue de Carthage; spectacle bien triste pour les habitants de cette malheureuse ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom latin, & pendre les citoyens Romains qui lui furent rendus comme transfuges.

Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie des peuples, que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eut encore vu. Il n'y manqua que la présence du Roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le surnom d'*Africain* lui fut donné; on ne fait si ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ses amis, & ceux de sa famille. Quoi qu'il en soit, il est le premier à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue ait été accordée.

GUERRE contre *Philippe Roi de Macédoine.*

Cette guerre commença immédiatement après que celle de Carthage eut été terminée; & elle ne dura que l'espace de quatre ans. La seconde guerre Punique fut l'occasion & la cause de celle-ci. *a* Philippe, selon la coutume des Princes politiques, qui reglent leur conduite sur leurs intérêts, & qui dans leurs entreprises consultent moins l'équité que l'utilité, voyant aux mains deux peuples aussi puissants qu'étoient les Carthaginois & les Romains, avoit attendu pour se déclarer,

a In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant; inter quos Philippus Macedonum rex. Is, utrius populi mallet victoriam esse, in certis adhuc

viribus, fluctuatus animo fuerat. Posteaquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatosque ad Annibalem misit. *Liv. lib. 23. n. 33.*

que la fortune elle-même se déclarât, bien résolu de se ranger du côté du plus fort. Il étoit d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se trouvoit assez près de ses états, qui n'en étoient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables remportées de suite par Annibal, lui firent juger que la guerre se termineroit à son avantage, & le déterminèrent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des Ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de temps après qu'on y avoit appris la sanglante défaite de Cannes. ^{*Liv. lib. 22. n. 3. 34. 38.*} Le Sénat comprit quel surcroît de danger ce seroit que la guerre de Macédoine, ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songèrent qu'aux moyens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des Ambassadeurs leur en donna le temps. Il fallut que Philippe en envoyât de seconds, qui lui rapportèrent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier: il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les ^{*Polyb. lib. 7. p. 502.*}

a Gravis cura Patres incessit, cernentes quanta vix tolerantibus Punicum bellum Macedonici belli molles instaret. Cui tamen adeo non succubuerunt, ut extemplo agitaretur quemadmodum ultro inferendo bello averterent ab Italia hostem. *Lib. 23. n. 38.*

dieux de l'un & de l'autre parti, sous les yeux desquels se faisoit ce traité; & il y est marqué expressément que c'étoit du secours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux succès de la guerre.

Les Romains ne manquèrent pas d'envoyer contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie; en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le temps que dura la guerre Punique, se passa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Grece, où, sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Etoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

*Liv. lib. 31.
n. 1. &c.*

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la première affaire qu'on y mit en délibération, fut celle qui regardoit Philippe. Les plaintes d'Athènes, qui imploroit le secours des Romains, y donnerent lieu. Il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à Philippe. ^a Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion, sur-tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avoit coutume de se pratiquer en pareille occasion, & ordonna des prières publiques & des sacrifices dans tous les temples des dieux.

Le Consul, chargé du département de la Macédoine, partit dès le commencement du printemps. Je ne rapporterai ici

^a *Civitas religiosa, in bellorum decrevit suppliciorum principibus maxime novorum cationes, &c. Lib. 31. n. 9.*

aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y eut plusieurs entrevues, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe; ce fut la bataille de Cynoscéphale. T. Quintius Flamininus Proconsul, commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite; son premier soin, dans ce moment de trouble & de confusion, fut d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés & à ses amis, si les Romains venoient à s'en rendre les maîtres: & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse & de la prudence de ce Prince dans l'adversité: au lieu que d'abord ses succès heureux l'ayant rempli de vanité & d'orgueil, avoient fait dégénérer sa conduite sage & modérée dans les commencements, en un gouvernement violent & tyrannique.

Philippe songea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flamininus, parce qu'on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus, roi de Syrie, songeoit à passer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déjà proposées auparavant, & entre autres, que toutes les villes des Grecs, tant en Europe qu'en Asie, jouiroient de la liberté, &

Lib. 33. n. 6
7. 10.

Lib. 17. pag.
767.

Liv. lib. 33.
n. 11. &c.

que Philippe feroit sortir les garnisons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où son fils Démétrius, qu'il y avoit envoyé en ôtage, demeura encore quelques années après que cette grande affaire eut été conclue, & s'y lia d'une amitié particuliere avec les Romains.

n. 30. 33.

Le courier qui étoit chargé de la ratification du traité, arriva fort à propos en Grece, dans le temps qu'on étoit près de célébrer les jeux solempnels à Corinthe. La curiosité naturelle aux Grecs pour ces sortes de spectacles, & la situation commode du lieu où l'on pouvoit aborder par mer de deux côtés, rendoient toujours l'assemblée fort nombreuse; mais l'impatience d'apprendre quel seroit à l'avenir le sort de toute la Grece, y avoit attiré pour lors un concours incroyable de peuples. Quand les Romains, au jour marqué, eurent pris séance, le héraut s'avança dans l'arene, & après que par le son de la trompette on eut imposé silence à toute l'assemblée, il prononça à haute voix les paroles suivantes:

Imperator. LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET T. QUINTIUS GÉNÉRAL, AYANT VAINCU LE ROI PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS, ORDONNENT QUE LES PEUPLES DE LA GRECE VIVRONT DÉSORMAIS SOUS LEURS LOIX, LIBRES ET EXEMPTS DE TOUTE SERVITUDE; & il fit en même temps le dénombrement de tous les peuples qui avoient été assujettis à Philippe. Une

nouvelle si heureuse & si inespérée, paroïssoit plutôt un songe qu'une réalité. On n'osoit en croire ni ses yeux ni ses oreilles, & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'assurer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, ^a qu'il parut évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés, que de la liberté. On célébra les jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain; en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit été dans quelque danger pour sa santé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit gueres que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

^a Ut facile appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quam libertatem, esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi

nec oculi spectaculo intenti essent: adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum.
Liv. lib. 33. n. 32.

GUERRE contre Antiochus, Roi de Syrie.

*Liv. lib. 33.
n. 44. 45.*

Les Romains, qui jusques-là avoient prudemment dissimulé leur mécontentement, & fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus, pour ne point avoir en même temps deux ennemis puissants sur les bras, commencerent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens, & lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avoient appartenu à Philippe, ou à Ptolémée; qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté, & qu'il ne songeât point à entrer en Europe, ni à y faire passer des troupes.

Lib. 34. n. 38.

n. 60. &c.

Ce Prince, déjà assez porté de lui-même à la guerre, y étoit encore poussé fortement par les sollicitations violentes des Etoliens, & par les conseils d'Ani-

Lib. 53. n. 19.

nibal, qui s'étoit retiré chez lui depuis que les Romains, avertis de ses intrigues secrètes & de ses intelligences avec le Roi de Syrie, avoient, contre le sentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvoit souffrir la paix, & qui causeroit infailliblement la ruine de sa patrie. Enfin Antiochus se déclara ouvertement, fit entrer ses troupes dans la Grece, & prit plusieurs villes.

Lib. 35. n. 42.

*Lib. 36. n.
1. &c.*

Alors les Romains, qui s'attendoient depuis long-temps à cet événement, lui déclarerent la guerre dans les formes, après

après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, & avoir imploré leur secours par des prières publiques & des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un Conseil général qui se tint sur les résolutions qu'il falloit prendre, avoit été qu'Antiochus fit partir sur le champ sa flotte pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Grece avec son armée, faisant toujours mine, & se tenant effectivement toujours prêt à y passer, lorsqu'il en seroit temps. Cet avis fut négligé, aussi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis; & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entière.

Outre cela, ce Prince, enfié mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Grece, se laissa emporter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ses noces au milieu des festins & des réjouissances, & énerva par ce séjour les forces & le courage de ses troupes. Lib. 36. n. 11.

La campagne suivante s'en ressentit. Ces troupes, amollies par les plaisirs & la bonne chère, ne purent tenir devant cel-

les des Romains, & furent battues en plusieurs occasions. Le Roi lui-même, fuyant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement poursuivi, fut enfin obligé de repasser en Asie. Sa flotte sur mer n'eut pas un meilleur succès.

*Lib. 37. n. 1.
& 4.*

L'année suivante, on nomma pour Consul L. Cornelius Scipion, & C. Lelius. Scipion l'Africain s'offrit de servir sous son frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Grece, sans tirer les provinces au sort, comme c'étoit la coutume. Cette proposition causa une grande joie au peuple, persuadé qu'il étoit, que Scipion vainqueur seroit d'une plus grande ressource pour le Consul & l'armée Romaine, qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée presque d'un consentement universel, & cinq mille vieux soldats, qui avoient servi sous lui, le suivirent en qualité de volontaires.

n. 7.

L'effet répondit à l'espérance. Le Consul se prépara à porter la guerre en Asie. Il falloit auparavant s'assurer des dispositions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit passer. On le trouva très-bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchissements nécessaires. Il se piqua sur-tout de traiter les Généraux & les Officiers avec une magnificence royale. Il les accompagna, non seulement dans la Macédoine, mais

dans la Thrace, & jusqu'à l'Hellepont.

Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias, Roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui même les suites des conquêtes de Scipion *a*, & lui représentant que le dessein des Romains étoit de détruire tous les royaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions, qui lui furent rendues dans ce même temps, & l'arrivée de l'Ambassadeur Romain, qui survint fort à propos lorsqu'il délibéroit, firent plus d'impression sur son esprit, que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains; & il la conclut sur le champ.

n. 25.

Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer, le firent songer sérieusement à la paix. *b* La grandeur d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit usé de ses victoires en Espagne & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être rassasié, lui faisoient espérer de trouver par son canal plus de facilité dans sa négociation, outre qu'il avoit entre ses mains le fils de ce Général,

n. 34. 36.

a Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum imperium esset. *Liv. lib. 37. n. 25.*

b In Scipiano Africano maximam spem habebat:

præterquam quod & magnitudo animi, & satietas gloriæ, placabilem eum maxime faciebat; notumque erat gentibus qui victor ille in Hispania, qui deinde in Africa fuisset. *n. 34.*

qui apparemment avoit été fait prisonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à son pere, sans rançon, si la paix se concluoit. Les Romains, accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient une fois proposées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainsi la négociation fut sans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire, que comme pere & particulier, il ne manqueroit aucune occasion de lui marquer sa reconnoissance; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reste, le seul conseil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuser aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

n. 37.

Les Romains firent une marche de plusieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée; il lui renvoya son fils. ^a La joie de revoir un fils tendrement aimé, ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce pere. Après l'avoir tenu long-temps embrassé, & satisfait sa tendresse: " Allez, dit-il » aux députés, assurer le Roi de ma re- » connoissance, & dites-lui que pour le » présent, je ne puis lui en donner d'au-

^a Non solum animo patrio gratum munus, sed corpori quoque salubre gaudium fuit, n. 37.

»tre marque, que de lui conseiller d'at-
 »tendre, pour donner le combat, que
 »je fois retourné au camp.

Cependant le Consul avançoit tou-^{n. 38. 44.}
 jours. Enfin il arriva près de l'armée
 d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs
 jours dans son camp, sans vouloir ha-
 zarder la bataille. L'hiver étoit proche,
 & le Consul craignoit que la victoire
 ne lui échappât des mains. Voyant donc
 ses troupes pleines d'ardeur, il les mena
 contre l'ennemi. Le combat fut long &
 opiniâtre; mais enfin la victoire tourna
 entièrement du côté des Romains. Le
 Roi perdit en cette journée cinquante
 mille hommes de pied, & quatre mille
 de cavalerie, sans compter les prison-
 niers. Il se retira en désordre avec le
 peu de troupes qu'il lui restoit, d'a-
 bord à Sardes, puis à Apamée. Cette
 victoire fut suivie de la reddition des
 plus fortes villes de l'Asie.

Il arriva bientôt après des députés de ^{n. 45.}
 la part d'Antiochus, qui avoient ordre
 d'accepter telles conditions de paix qu'il
 plairoit aux Romains de lui imposer.
 Ce furent les mêmes qui avoient été
 proposées dès le commencement: que
 le Roi céderoit tout ce qu'il possédoit
 en Europe, & toutes les villes qu'il avoit
 dans l'Asie en deçà du mont Taurus, qui
 serviroit désormais de borne à son Ro-
 yaume; qu'il payeroit au peuple Ro-
 main pour les frais de la guerre quinze

mille talents Euboïques, & quatre mille au Roi Eumene, mais qu'avant tout il livreroit Annibal, sans quoi les Romains n'écouteront aucune proposition : mais Annibal trouva le moyen de s'échapper.

n. 38. Ce traité fut ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, & il prit le surnom d'*Asiatique*.

Fin & mort de Scipion.

Liv. lib 38.
n. 50-53. Quelque droiture & quelque désintéressement que Scipion eut fait paroître dans la guerre d'Antiochus, il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque temps après son retour à Rome, les deux Petillius, Tribuns du peuple, l'appellerent en jugement. Ils disoient qu'Antiochus lui avoit rendu son fils sans rançon, & lui avoit fait la cour comme à celui qui décidoit seul à Rome de la paix & de la guerre; que dans la province il avoit eu auprès du Consul, l'autorité d'un Dictateur, plutôt que la soumission d'un Lieutenant; que son motif, en partant pour cette guerre, avoit été de persuader à la Grece, à l'Asie, & à tous les peuples de l'Orient, ce qu'il avoit déjà fait connoître à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique; savoir, *a* qu'un homme seul

a Unum hominem caput columenque imperii Romani esse: sub umbra Scipionis civitatem dominam orbis terrarum latere; nutus

ejus pro decretis Patrum, pro populi jussis esse. Infamia intactum, invidia, qua possunt, urgent. *Liv. lib. 38. n. 51.*

étoit l'appui & le soutien de l'Empire; que Rome, maîtresse de l'univers, devoit sa gloire & sa sûreté à Scipion; qu'un seul mot de sa bouche avoit plus d'autorité que ni les arrêts du Sénat, ni les ordres du peuple. Enfin, ne trouvant point de prise sur sa vie, qui étoit irréprochable, ils tâcherent de rendre sa puissance odieuse.

Scipion, sans dire un seul mot des chefs dont il étoit accusé, fit un discours si magnifique sur les grandes entreprises qu'il avoit heureusement terminées, que tout le monde convint que jamais éloge n'avoit été ni plus pompeux, ni plus véritable. *a* Car il rapportoit ces actions avec la même élévation d'esprit, & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'étoit la nécessité de se défendre, & non le desir de se faire valoir, qui le faisoit parler de la sorte. Tout le temps se passa en discours, & la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de clients & d'amis; & ayant fait faire silence: " Ce fut à pareil » jour que celui-ci, dit-il, en s'adressant » aux Tribuns du peuple & aux citoyens, » que je vainquis Annibal & les Cartha-

b Dicebantur enim ab fastidium aberat, quia pro eodem animo ingenioque à periculo, non in gloriam, quo gesta erant: & aurium referebantur. *n.* 50.

» ginois auprès de Carthage. Comme donc
 » il n'est pas juste de le passer en disputes
 » & en contestations, je vais de ce pas au
 » Capitole rendre graces de cette victoire
 » à Jupiter, à Junon, à Minerve, & à
 » tous les dieux qui habitent le Capitole.
 » Accompagnez-moi dans ce devoir de
 » religion & de reconnoissance, tous tant
 » que vous êtes qui en avez le temps; &
 » priez les dieux de vous donner des
 » Chefs qui me ressemblent : s'il est vrai
 » que depuis l'âge de dix-sept ans, de
 » même que vous avez prévenu en moi
 » les années par vos dignités, j'ai tâché
 » aussi de prévenir vos suffrages par mes
 » services ». Après avoir ainsi parlé, il
 prit le chemin du Capitole, où toute l'as-
 semblée le suivit, jusques aux greffiers &
 aux huissiers des Tribuns, qui se virent
 abandonnés de tout le monde, excepté
 de leurs esclaves. Ce fut-là le jour le plus
 glorieux de la vie de Scipion; &, à juger
 de ce qui fait la véritable grandeur, il
 avoit quelque chose de plus éclatant &
 de plus mémorable que celui où il en-
 tra dans Rome triomphant de Syphax
 & des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder
 comme le dernier d'une si belle vie, il se
 retira à Litterne pour éviter la jalousie &
 la malignité de ses accusateurs, avec ré-
 solution de ne se point trouver au juge-
 ment de sa cause, qui avoit été remise.
 a Il avoit l'ame trop haute, & avoit jus-

a Major animus & for- næ assuetus, quàm ut reus
 tuna erat, ac majori fortu- esse sciret. & submittere

ques-là soutenu un trop grand personnage dans la République, pour pouvoir s'abaisser à celui de suppliant & d'accusé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion son frere rejeta la cause de son absence sur une maladie fâcheuse, qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accusateurs, prenant occasion de sa retraite pour le rendre encore plus odieux au peuple, demanderent qu'on l'arrachât de sa maison de campagne, & qu'on l'amênât de force à Rome, pour y venir répondre aux accusations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des Tribuns du peuple, & qui avoit été toujours ennemi de Scipion, ne pouvant souffrir une telle indignité, se déclara en sa faveur; & plein d'indignation contre ses Collegues: " Quoi, Tribuns, dit-il, » ce vainqueur de l'Espagne & de l'Afri- » que sera sous vos pieds! N'a-t-il dé- » fait quatre Généraux Carthaginois, » taillé en pieces, & mis en fuite quatre » grandes armées dans l'Espagne, vaincu » Syphax, Annibal & Antiochus, (car » son frere veut bien lui laisser partager » avec lui l'honneur de cette derniere vic- » toire) que pour succomber à la haine » & à l'envie de deux Pétillius? * N'y a-t-il » donc point de mérites, point d'hon-

se in humilitatem causam dicentium. *Lib. 38. n. 52.*

* Nullis-ne meritis suis, nullis vestris honoribus, unquam in arcem tutam, &

velut sanctam, clari viri pervenient; ubi, si non venerabilis, inviolata saltem senectus eorum confidat? *Lib. 38. n. 53.*

» neurs, qui puissent procurer aux grands
 » hommes une retraite assurée, & comme
 » un asyle sacré & inviolable, où leur
 » vieillesse, si l'on ne peut se résoudre à
 » la respecter, soit au moins à couvert
 » d'insulte & d'outrage » ? Ce discours
 fut reçu avec un applaudissement gé-
 néral ; & le Sénat, peu après, fit faire des
 remerciements à Sempronius, de ce qu'il
 avoit préféré l'intérêt public à son res-
 sentiment particulier. Les accusateurs ne
 pouvant soutenir les reproches qu'on
 leur faisoit de tous côtés, se désistèrent
 de leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Li-
 terne, sans regretter le séjour de Rome,
 & il s'y fit lui-même élever un tombeau,
 pour n'être point inhumé dans une pa-
 trie ingrate.

Mort d'Annibal.

*Liv. lib. 39.
n. 51.*

Annibal, ne se croyant plus en sûreté
 dans les Etats d'Antiochus, s'étoit retiré
 chez Prusias, Roi de Bithynie. Mais les
 Romains ne l'y laisserent pas en repos,
 & députerent Quintus Flamininus vers
 ce Roi, pour se plaindre de ce qu'il lui
 donnoit une retraite. Il ne fut pas diffi-
 cile à Annibal de deviner quel étoit le su-
 jet de cette ambassade, & il n'attendit
 pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord
 il essaya de se sauver par la fuite ; mais il
 s'apperçut que les sept issues cachées
 qu'il avoit fait faire à son Palais, étoient

occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis long-temps pour s'en servir dans l'occasion; & le tenant entre ses mains : « Délivrons, » dit-il, le peuple Romain d'une inquiétude » qui le tourmente depuis long-temps, » puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la » mort d'un vieillard. La victoire que » remporte Flamininus sur un homme dé- » sarmé & trahi, ne lui fera pas beaucoup » d'honneur. Ce jour seul fait voir com- » bien les Romains ont dégénéré. Leurs » Peres avertirent Pyrrhus de se garder » d'un traître qui vouloit l'empoisonner, » & cela dans le temps que ce Prince leur » faisoit la guerre dans le cœur de l'Italie; » & ceux-ci ont envoyé un homme Con- » sulaire pour engager Prusias à faire » mourir par un crime abominable son » ami & son hôte ». Après avoir fait des imprécations contre Prusias, & invoqué contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siècle, qui tous deux succomberent à la jalousie de leurs ennemis, & éprouverent l'ingratitude de leur Patrie.

Guerre contre Persée, dernier Roi de Macédoine.

Persée avoit succédé à Philippe son

perce dans le royaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

*Liv. lib. 42,
n. 25. 31.*

Les Romains, après avoir longtemps dissimulé plusieurs sujets de mécontentement qu'ils avoient contre Persée, résolurent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit satisfaction. *a* Ce Prince étoit sans honneur & sans religion, & pour parvenir à ses fins, il ne craignoit point d'employer les calomnies, les meurtres & les empoisonnements. Aveuglé & corrompu par les flatтерies des courtisans, il se croyoit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ. Quelques heureux succès qu'il eut dans la première campagne, ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de *b* profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat, pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au Consul ** des offres assez* avantageuses. *c* Dans le Conseil de guerre

n. 62.

** Publius.
Licinius
Crassus.*

a Hunc per omnia clandestina gravati scelera atrocissimi ac veneficiorum cernebant. *Liv. lib. 42. n. 18.*

b Ausi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secunda fortuna in condi-

tiones honestæ pacis uteretur, potius quam spe vana ereptus in casum irrevocabilem se daret. *lib. 42. n. 62.*

c Romana constantia vincit in consilio. Ita tum mos erat, in adversis vultum se-

qu'on tint sur ce sujet, la constance Romaine l'emporta. Le caractère de la nation pour lors étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les disgraces, comme aussi l'on se piquoit dans la prospérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à espérer, qu'en s'abandonnant entièrement à la discrétion du peuple Romain, & en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Consul pénétra jusques dans la Macédoine, & alla attaquer le Roi dans son propre pays. Cependant comme les choses traînoient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrèrent dans une grande inquiétude.

Paul Emile ayant été nommé Consul, & chargé de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandroient contre sa conduite. Qu'il étoit une espece de gens oisifs & desœuvrés, qui du fonds de leur cabinet faisoient la guerre fort à leur aise; & qui, si l'on ne

cundæ fortunæ gerere, moderari animo in secundis, Ibid.

Lib. 44. n. 1. &c.

n. 17. 22.

suivoit pas leurs vues & leur plan, cenfuroient le Général dans les cercles & dans les assemblées, & lui faisoient son procès. Qu'il ne refusoit pas de recevoir des avis, mais qu'il falloit être sur les lieux pour les lui donner.

n. 36. Quand il fut arrivé en Macédoine, & qu'il se vit tout près des ennemis, les troupes pleines d'ardeur demanderent à les attaquer sur le champ; & un jeune Officier de grand mérite, nommé Nafica, le pressa de profiter de l'occasion, pour ne pas laisser échapper un ennemi dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ses prédécesseurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des soldats, mais il ne se rendit pas à leur desir. La marche avoit été longue & pénible, dans un jour d'été fort chaud, ou la poussiere, la soif, la lassitude, & l'ardeur du soleil en plein midi, avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoyer au combat des troupes ainsi affoiblies & épuisées, contre des ennemis qui, étant frais & reposés, avoient toute leur force.

n. 37. 42.

*Plut. in vit.
Æmi. Paul.*

Quelques jours après, la bataille se donna. Paul Emile y fit paroître toute la sagesse & tout le courage qu'on devoit attendre d'un chef si expérimenté. L'opiniâtre résistance des ennemis, montra qu'ils n'avoient pas entièrement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Ma-

cédonienne, qui étoit une espece de bataillon quarré, hérissé de piques & de lances, & qu'il étoit presque impossible d'enfoncer, tant ils étoient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers, & à présenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la suite, que ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte; & que quelque bonne contenance qu'il fit, il n'avoit pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute & quelque inquiétude sur le succès du combat. En effet, toute sa premiere ligne étant mise en désordre, la seconde découragée, commençoit aussi à plier. Le Consul s'étant apperçu que l'inégalité du terrain obligeoit la phalange de laisser des ouvertures & des intervalles, sépara ses troupes par pelotons, & leur ordonna de se jeter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous ensemble de front, mais par troupes détachées, & par différents endroits tout à la fois. Cet ordre, donné à propos, fut cause de la victoire. La phalange, ainsi défunie & séparée, ne put soutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre & que carnage; & l'on croit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens, plus de vingt-cinq mille hommes.

Perfée n'avoit pas attendu la fin du combat pour se retirer. Après quelques

vains efforts, il se laissa prendre prisonnier, & se rendit au vainqueur. Il le fit avec une bassesse & une lâcheté qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au lieu que dans un tel état, il sembloit ne devoir exciter que leur compassion. Il fut mené à Rome avec ses enfants, & servit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

*n. 40.
Plut. in.
vit. Pauli.*

CHAPITRE SECOND.

RÉFLEXIONS.

*Cic. lib. 2.
de Orat. n.
73. & 76.*

JE ne fais si le lecteur, en voyant que je m'ingere de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal, dans une occasion assez semblable ; ce fut dans le temps qu'il s'étoit retiré à Ephèse chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui put lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un Philosophe, nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le Philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les regles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu

polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. « J'ai bien vu, dit-il, » des vieillards qui manquoient de sens & » de jugement, mais je n'en ai point vu » de moins sensé & de moins judicieux » que celui-ci ». Quelle extravagance en effet à un Philosophe, qui n'avoit jamais vu ni camp ni armée, de vouloir entretenir un Annibal des préceptes de l'art militaire ! Je mériterois un pareil reproche, & peut-être à plus juste titre encore, si les réflexions que je fais ici venoient de mon fonds. Mais comme je les tire presque toutes des plus savants hommes de l'antiquité, dont quelques-uns étoient très-habiles & très-versés dans l'art militaire, je me crois en sûreté à l'ombre de ces grands noms, & je puis avec eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront sur deux points. D'abord je tâcherai de faire connoître le caractère, les vertus, & quand l'occasion s'en présentera, les défauts même de ceux qui ont eu le plus de part aux événements dont j'ai parlé ; tels que sont Annibal, Fabius, Scipion, Paul Emile, Antiochus, Philippe, Persée. Ensuite j'essayerai d'entrer dans les principes du gouvernement & de la politique des Romains, sur-tout pour ce qui regarde la manière dont ils se conduisoient pendant la guerre, par rapport à leurs citoyens, à leurs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout cela un meil-

leur garant, ni un plus sur guide, que Polybe, qui a été témoin oculaire d'une partie des événements dont il s'agit ici, qui a étudié avec tant de soin le caractère & la constitution du peuple Romain, & qui a servi lui-même de guide & de maître à Tite-Live, des réflexions duquel je ferai aussi grand usage.

ARTICLE PREMIER.

Diverses qualités de ceux dont il est parlé dans ce troisieme morceau de l'Histoire Romaine.

On reconnoît ici clairement que ce ne sont ni les richesses, ni la gloire des ancêtres, ni la majesté du trône, qui rendent les hommes véritablement estimables; & que, quelque brillant & quelque éblouissant que puisse paroître tout ce vain éclat, il est entièrement obscurci & effacé par le vrai mérite & la solide vertu. Quelle idée l'Histoire que nous venons de rapporter, nous laisse-t-elle des Princes dont il y est parlé?

ANTIOCHUS, Roi de Syrie.

Sans relever les autres défauts de ce Prince, un seul trait peut faire juger de son caractère. *a* Tite-Live dit, que le premier degré de mérite pour un homme

a Sæpè ego audiui, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundum eum, qui benè monenti obediatur; qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum ex-

tremi ingenii esse. *Liv. lib. 22. n. 29. La même pensée se trouve dans Hérodote. Op. & Dies, v. 291. dans Hérodote, liv. 7. & dans Cicéron, Pro. Cluent. n. 84.*

qui commande, est de pouvoir par lui-même prendre un bon parti ; que le second est de savoir au moins suivre un bon conseil ; mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'est la marque d'un petit esprit, sans vue, sans étendue, sans prudence. Sur ce principe que faut-il penser d'Antiochus ? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puissant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adressé Annibal. C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vu jusques-là. Dans une si longue guerre contre les Romains, il avoit fait preuve de courage, de prudence, & d'une parfaite science de l'art militaire. A ces grandes qualités, il joignoit une haine personnelle contre les Romains, & un vif desir de se venger d'eux. Quel usage un Prince un peu sensé n'auroit-il pas fait d'un tel homme ?

Antiochus avoit d'abord reçu avec joie Annibal, & lui avoit fait tous les honneurs que méritoit un Général d'une si haute réputation. Dans le Conseil de guerre qui se tint, Annibal persista dans l'opinion où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuya son avis de raisons auxquelles il n'y avoit rien à repliquer, & offrit ses services pour aller faire cette descente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Grece pour donner de l'inquiétude aux Romains, par la crainte

Liv. Tib. 35.
7, 42,

d'une puissante diversion. Cet avis plut assez à Antiochus. Mais on lui représenta qu'il ne falloit pas se fier à Annibal ; que c'étoit un exilé & un Carthaginois , à qui sa fortune ou son génie pouvoit suggérer dans un même jour mille projets différents ; que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre , & qui étoit comme son appanage , étoit trop grande pour un simple Lieutenant. Que le Roi devoit être seul Chef , seul Général ; qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention ; au lieu que si Annibal étoit employé , cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès.

Il n'en fallut pas davantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par son foible. Un bas sentiment de jalousie , qui est la marque & le défaut des petits esprits , étouffa en lui toute autre pensée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci , & montra quel malheur c'est pour un Prince que d'ouvrir son cœur à l'envie , & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

PHILIPPE ET PERSÉE ,

Rois de Macédoine.

Ces Princes , en montant sur le trône de Macédoine , autrefois si illustre , & succédant aux états de l'ancien Philippe & de son fils Alexandre , deux des plus

grands Rois qui aient jamais été, soutinrent bien mal la gloire de leurs prédécesseurs, & montrèrent qu'il y a une grande différence entre régner & être véritablement Roi.

Philippe, selon Polybe, avoit toutes les qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entreprises. Sans parler de sa taille avantageuse, & d'un air de majesté qui régnoit en lui, il avoit un esprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choses; une *a* grace admirable dans ses discours, une mémoire à laquelle rien n'étoit échappé; une science parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardiesse que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérèrent bientôt en lui, & firent place aux plus grands vices, tels que sont l'injustice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran insupportable à ses sujets.

Son fils Persée n'hérita de lui que de ses défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & personnel, je veux dire, une sordide & insatiable avarice. Il porta à un excès incroyable cette passion, la plus basse & la plus indigne d'un Roi.

a Ce fut apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condamnable dans les particuliers même, mais infiniment plus dangereux dans les Princes, & tout-à-fait

indigne de la majesté royale, qui est de se piquer de bons mots & de raillerie. Erat dicatior natura, quam regem decet; &, ne inter serua quidem, risu satis temperans. Liv. lib. 32. n. 34.

De peur de tirer quelque argent de ses coffres, il laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de soin pour soutenir la guerre contre les Romains, & renversa les espérances qu'en avoient conçu les Macédo-niens. Il renvoya par le même motif, vingt mille hommes de troupes choisies, que lui-même avoit mandées à son secours, mais à qui il ne put se résoudre de payer la solde dont on étoit convenu. Il manqua aussi de parole à Gentius, Roi des Illyriens, & il se crut fort habile, en l'amusant par l'espérance de trois cents talents, qu'il refusa enfin de lui donner, & avec lesquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne se montrait point en cela, dit Plutarque, l'héritier & l'imitateur d'Alexandre le grand, ni de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient presque subjugué le monde entier.

*Trois cents
mille écus.*

*Plut. in. vit.
Emil. Paul.*

On sait quelle fut sa fin. Il avoit fait prier Paul Émile de ne le pas donner en spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande est en son pouvoir*, repliqua le Romain; voulant lui faire entendre qu'il n'avoit qu'à se donner la mort à lui-même; action que les ténèbres du paganisme faisoient regarder comme la preuve d'une grande ame. Il

ne put s'y résoudre, & il orna le triomphe de son vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les spectateurs, qui daignoient à peine jeter les yeux sur lui. Toute la compassion fut pour ses enfants, d'autant plus dignes de pitié, que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de sentir tout leur malheur.

PAUL EMILE.

Ce Général étoit fils de l'illustre Paul Emile, qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut, dit Plutarque, dans un siècle fécond en grands hommes, & il travailla à ne le céder à aucun d'eux. Pour arriver aux dignités, il ne s'appliqua pas, comme c'étoit alors la coutume, à briller dans le barreau par l'éloquence, ni à gagner la faveur du peuple par de flatteuses complaisances, quoiqu'il fût fort propre à y réussir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui, qui étoit de se rendre recommandable par la valeur, par la justice, & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Ayant été associé au Collège des Augures, il étudia à fonds, & rétablit les anciennes pratiques du culte divin, persuadé qu'en matière de religion, rien n'est plus dangereux que d'innover, & que c'est la négligence dans les petites choses qui conduit au violement des règles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact, ni moins sévère, à rétablir & à faire observer tous les anciens réglemens de la discipline militaire, se montrant terrible & inexorable à ceux qui désobéissoient, ^a & tenant pour maxime, que vaincre ses ennemis, n'est presque que l'accessoire, & la suite du soin de former ses citoyens par une exacte discipline.

Un intervalle de temps assez long qui se trouva entre ses deux Consulats, lui donna lieu de s'appliquer particulièrement à l'éducation de ses enfans. Il leur donna les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eut qu'un bien très-médiocre. Il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par-là devenir lui-même leur premier maître, & laissant aux peres, même les plus occupés, ce grand exemple, de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus essentiel de leurs devoirs, & par cette raison de ne s'en reposer pas entièrement sur le soin & la bonne foi des autres.

Le grand théâtre où parut dans tout son jour le mérite de Paul Emile, fut la Macédoine. Quand on l'eut obligé d'accepter le Consulat, il commença par demander qu'on envoyât sur les lieux des Commissaires habiles & intelligents,

^a Μικρὸν δεῖν πάρεργον ἡγούμεναι τὸ νικρᾶν τὰς πολεμίους, τῆ παιδεύειν τὰς πολίτας. *Plut.*

pour

pour s'informer par eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer, tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magasins, des arsenaux, de la disposition des Alliés; en un mot, de tout ce qui concernoit l'armée: ^a sans quoi il étoit impossible de prendre de justes mesures. C'étoit l'une des plus importantes instructions que Cambyse, Roi de Perse, donna à Cyrus son fils, lorsqu'il partit pour sa première campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entreprise, sans s'être auparavant assuré de tous les moyens & de tous les secours nécessaires pour la faire réussir.

*Xenoph. lib.
1. Cyroped.*

Nous avons dit que Nasica avoit fort pressé Paul Emile de donner la bataille, dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échappât encore à leur poursuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car son grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un Commandant, plus que tout

*Liv. lib.
44. n. 22.*

^a Ex his bene cognitis capi posse ratus. *Liv. lib.
certa in futurum consilia* 44. n. 18.

» sagesse à vouloir tout faire de sa tête »,
 Il répondit donc avec bonté à ce jeune
 Officier. « Je pensois autrefois, lui dit-il,
 » comme vous pensez aujourd'hui; &
 » vous penserez aussi un jour, comme je
 » fais maintenant. L'expérience m'a ap-
 » pris quand il faut donner le combat, &
 » quand il faut le différer. Vous appren-
 » drez, quand il sera temps, les raisons
 » de ma conduite: pour le présent, re-
 » posez-vous-en sur votre Général ». Je
 rapporte avec plaisir ces sortes d'endroits,
 qui me paroissent tout-à-fait propres à
 former les jeunes gens de qualité dans
 quelque élévation qu'ils doivent se trou-
 ver, & qui leur apprennent à éviter à
 l'égard de leurs inférieurs, ces airs de
 hauteur & de fierté dans lesquels souvent
 on fait consister mal à propos l'autorité
 & la grandeur, & à recevoir avec bonté
 & docilité les avis qu'on leur donne.

Un homme qui n'a qu'une lumière
 médiocre, est tout plein de ses pensées;
 & plus il est borné, moins il est docile.
 a Il lui semble qu'en voulant lui donner
 conseil, on lui reproche de manquer de
 lumière; & il s'offense comme d'une in-
 jure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé,
 qu'étant le maître, il est aussi le plus
 clairvoyant. Un homme d'un génie supé-
 rieur pense bien autrement. Il fait qu'un
 mot dit par un autre, donne quelque-

a Ne alienæ sententiæ in- sa ac deteriora transibat.
 dignens videretur, in diver- Tacit. *Annal.* l. 15. cap. 10.

fois une grande ouverture. Il est toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pensé; & c'est en cela qu'il fait consister le bon esprit & le jugement.

On a pu remarquer dans la description du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe observe en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, sur-tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'est le sang-froid & la sagesse; & que ce n'est point de cent mille bras qui composent une armée, que dépend la victoire, mais de la tête du Commandant. En effet, on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre donné à propos par le chef, de s'insinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, sauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'est à ces sortes d'endroits que Polybe veut qu'un lecteur soit principalement attentif, & il remarque avec raison, qu'un moyen des plus sûrs pour se perfectionner dans la science de l'art militaire, est d'étudier dans l'histoire, les actions & le génie des grands hommes.

L'usage que fit Paul Emile de sa victoire & de son loisir, est un grand modele pour les Généraux, pour les Intendants, & pour toutes les personnes constituées en autorité; & il leur apprend comment on doit user du pouvoir, de

la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'Historien, pour aller visiter la Grece; & passant dans les villes, il mettoit tout son plaisir à soulager les peuples, à réformer les désordres, à répandre par-tout des libéralités; occupation, ajoute le même Historien, également douce & glorieuse, & qui ne peut être l'effet que d'un fond merveilleux d'humanité. Διαγαγὼν ἐνδοξόν ἀμα καὶ φιάνθρωπον.

Au retour de ce voyage, il fit célébrer des Jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Asie, & il leur donna des Fêtes superbes, tirant abondamment, comme dit Plutarque, des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit observer. On admira sur-tout sa politesse, ses manieres agréables & caressantes, son attention à traiter chacun selon son rang, & à faire plaisir à tous; & l'on avoit peine à comprendre comment un homme qui faisoit de si grandes choses, pouvoit ainsi réussir dans les petites. Mais le fruit le plus doux qu'il tira de sa magnificence, fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Ce fut pour lors que, comme on vantoit avec étonnement la belle ordonnance de ses Fêtes & de ses Jeux, il dit cette parole célèbre :

« Que c'étoit du même fonds d'esprit que
 » partoit l'habileté, & à bien ranger une
 » armée en bataille, & à bien ordonner
 » un festin, de sorte que l'une fût for-
 » midable aux ennemis, & l'autre agréa-
 » ble aux conviés ».

Tout ce que je viens de rapporter du caractère honnête & insinuant de Paul Emile, est un grand éloge pour ce Général, & une grande leçon pour tous ceux qui gouvernent. Le langage des manières obligantes est entendu de tout le monde; celui du mérite n'est pas si universel. Il n'est pas non plus possible de répandre ses bienfaits sur tous: on s'épuiserait, si l'on donnoit toujours. Mais la bonté, l'humanité, la douceur, sont des bienfaits perpétuels, généraux, dont la source ne tarit jamais, & dont personne n'est exclus. C'est un grand avantage que de trouver dans un heureux naturel, perfectionné par l'étude & par les réflexions, une fécondité & une variété inépuisable d'attraits & de graces, pour toutes sortes d'hommes de toute condition, & de tout caractère: *a* de savoir les employer, les mêler, les diversifier, afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre; de dispenser à tous des marques communes d'affection & de bonté, *b* en

a Apud subjectos, apud proximos, apud collegas variis illecebris potens. C'est ce que dit Tacite, en parlant de Mucien, Gouverneur de

Syrie. Hist. lib. 1. cap. 10.

b Vultu, qui maximè populos demeretur, amabilis. Senec. de clem. lib. 3. cap. 13.

mettant sur son visage un air aimable, & qui, par une espece d'éloquence muette, mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manieres douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des grands, servent à la relever, & la rendent encore plus respectable.

Comitata & alloquiis Officia provocans... incorrupto Ducis honore, dit Tacite, en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais.

Hist. lib. 9. cap. 2. L'Empereur. Tite.

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit soutenir la mauvaise fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le temps d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Plut.

Persée, lorsqu'il parut pour la première fois devant son vainqueur, prosterné humblement à ses pieds, laissa échapper des paroles lâches & des supplications indignes, que Paul Emile ne peut ni souffrir ni entendre; mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse & l'indignation: « Malheureux » que vous êtes, lui dit-il, pourquoi dé- » chargez-vous la fortune du plus grand » reproche que vous puissiez lui faire, » & pourquoi la justifiez-vous en faisant » des choses qui prouvent que vous êtes » digne de vos malheurs, & que vous » étiez indigne de vos prospérités passées ?

» Pourquoi dégradez-vous ma victoire,
 » & ternissez-vous la gloire de mes ex-
 » ploits, en vous montrant si petit, que
 » les Romains ne peuvent que rougir d'a-
 » voir un tel adversaire? Apprenez donc
 » que la vertu malheureuse attire le res-
 » pect de ses ennemis; & que la lâcheté,
 » quelque heureuse qu'elle puisse être,
 » n'attire que le mépris des Romains ».

Cependant il le releva, & lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tubéron.

Il rentra ensuite dans sa tente avec ses fils, ses gendres, & quelques jeunes Officiers de son armée; & là, après avoir été long-temps recueilli en lui-même sans parler, rompant enfin le silence:
 « Se peut-il faire, dit-il, mes enfants,
 » qu'un homme se laisse tellement aveu-
 » gler à la prospérité, qu'il s'éleve & s'é-
 » norgueillisse pour avoir domté des
 » nations, ruiné des villes & subjugué des
 » royaumes? Peut-on, après le grand
 » exemple que la fortune vient de don-
 » ner à tous les guerriers, de l'inconfi-
 » tance des choses humaines, penser que
 » dans ses plus grandes faveurs il y ait
 » rien de permanent & de solide? Quel
 » est le temps où l'on puisse se flatter
 » d'être en sûreté, puisque le moment
 » même de la victoire est souvent celui
 » où l'on a le plus à craindre; & que c'est
 » dans le comble de la joie, que la fa-
 » tale destinée qui renverse aujourd'hui
 » celui-ci, & demain celui-là, prépare

» souvent les plus grandes disgraces ?
 » Quand la moindre partie d'une heure
 » a suffi pour abattre le trône d'Alexan-
 » dre, qui étoit parvenu au plus haut
 » degré de la puissance, & qui avoit
 » assujetti la plus grande partie de l'U-
 » nivers, & que nous voyons les suc-
 » cesseurs, naguere environnés d'ar-
 » mées si formidables, réduits mainte-
 » nant à recevoir chaque jour leur pain
 » de la main même de leurs ennemis,
 » oserons nous compter que notre bon-
 » heur sera toujours constant & durable,
 » & à l'épreuve des vicissitudes du temps ?
 » Pour vous, mes enfants, l'incertitude
 » de ce que les dieux nous préparent, &
 » de l'issue qu'aura une fortune aussi
 » riante que la notre, doit bien modérer
 » l'épanouissement de joie & l'enflure de
 » cœur, qui sont une suite naturelle
 » de la victoire ».

Ces dernières paroles étoient un pres-
 sentiment, & une espèce de prédiction
 du malheur qui pendoit sur la tête. En
 effet, de quatre fils qu'avoit Paul Emile,
 les deux du premier lit, nommés Scipion
 & Fabius, étoient passés dans d'autres
 familles; & des deux autres, qui faisoient
 toute la ressource de la sienne, l'un
 mourut cinq jours avant son triomphe;
 & l'autre trois jours après. Il n'y eut per-
 sonne qui ne fut touché jusqu'au fond
 du cœur d'un si funeste accident, & à
 qui le sort de ce malheureux pere n'ar-

rachât des larmes. Paul Emile seul, renfermant en lui-même toute sa douleur, montra une constance qui le fit paroître encore plus grand que jamais. Il dit, en parlant au peuple, qu'effrayé à la vue de tant de succès inouis, & s'attendant à quelque grand revers, il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt sur sa famille, que sur la République. « La » fortune, ajouta-t-il, en plaçant mon » triomphe entre les funérailles de mes » deux enfants, comme pour se jouer des » événements humains, me remplit, à la » vérité, de douleur & d'amertume, mais » procure à ma patrie une pleine sécurité, » ayant épuisé contre nous tous ses traits. » Elle a pris plaisir à exposer également » le vainqueur & le vaincu en spectacle à » tout l'Univers; avec cette différence » pourtant, que Persée vaincu, a encore » ses enfants, & que Paul Emile vain- » queur, a perdu les siens. Mais le bon- » heur public me console de mes disgraces domestiques ».

Il est aisé de juger combien un tel citoyen, si plein d'amour & de zèle pour sa patrie, fut regretté après sa mort. Ce fut alors qu'on connut jusqu'où avoit été le généreux mépris qu'il avoit toujours fait de l'argent, ce qu'on peut dire avoir été sa vertu dominante. Ce grand homme, issu d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Rome, & sorti d'une maison illustrée

par les plus grandes charges & les plus grands emplois; ce vainqueur de la Macédoine, *a* qui par les dépouilles immenses qu'il en rapporta, avoit enrichi pour long-temps *b* le trésor public, laissa pour tout bien à ses enfants, l'ancien & médiocre patrimoine qu'il avoit reçu de ses aïeux, sans l'avoir jamais augmenté, dit Plutarque, d'une seule dragme.

Voilà comment pensoient ces vieux Romains. Et ce noble désintéressement n'étoit pas la vertu de Paul Emile seul, c'étoit celle de toute sa famille, & je pourrois ajouter, de presque tous les grands hommes de son temps. Lorsqu'il se fut rendu maître des trésors immenses que Persée avoit amassés, il donna à son gendre Tubéron, pour tout présent, une coupe d'argent du poids de cinq livres. Plutarque observe que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Elius; encore fallut-il que la vertu & l'honneur l'y introduisissent.

FABIUS MAXIMUS.

Pag. 255.

Polybe nous peint admirablement en deux mots le caractère de Fabius, lorsque rapportant ce qu'on pensa de lui après la belle action par laquelle il avoit sauvé Minucius son rival & son ennemi, il dit :

a Bis millies centies H. S. arario contulit. Vell. Paterc. lib. 1 cap. 9. Cette somme pouvoit monter à vingt-cinq millions de no-

tre monnoie..

b Le peuple Romain fut déchargé de tout impôt, jusqu'à la guerre d'Antoine & du jeune César. Plut.

« Qu'alors on reconnut évidemment à » Rome quel avantage la prudence d'un » Général, & un jugement ferme & plein » de sens, ont sur la témérité & la folle » présomption d'un homme qui n'est que » soldat ». Voilà, en effet, ce qu'on doit sur-tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général : une sage prévoyance, un profond raisonnement, un plan suivi, un dessein formé, non au hazard, mais sur des principes fixes & certains : στρατηγικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς κενεχὴς ἰ

Pag. 551.

qualité dont Polybe, dans un autre endroit, fait dépendre le succès des grandes entreprises : εἰν οὖν νῶ τις πράττη τὸ προτεθειν :

& que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un Commandant : *Prope diem Liv. lib. 22*
effecturum, ut sciant homines, bono imperatori haud
magni fortunam momenti esse, mentem rationem-
que dominari.

A cette première qualité, Fabius en joignoit une autre, qui le caractérise encore davantage : c'est une fermeté à se tenir au parti qu'il avoit pris sur de bonnes raisons ; fermeté que rien dans la suite n'étoit capable d'ébranler, λογισμὸς ἐσθλός & Plutarque l'exprime à peu près dans les mêmes termes, en disant que Fabius persista toujours dans ses premiers dessein & ses premières résolutions, sans que rien pût ébranler sa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite, & de la science militaire, rendit bientôt justice à Fabius, & commença, dit Tite-*Lib. 22. n. 13*

Live, à craindre, lorsqu'il vit que les Romains lui avoient enfin opposé un Chef qui faisoit la guerre non au hazard, mais par principes & par regles : *qui bellum ratione, non fortunâ, gereret.*

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut se remettre devant les yeux l'état des deux armées. Annibal avoit battu trois fois les Romains. Ses troupes, pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à combattre. Elles étoient dans un pays ennemi : l'argent & les vivres leur manquoient; leur nombre diminueoit tous les jours, toute communication avec Carthage, pour en tirer du secours, leur étoit coupée. Ainsi elles n'avoient de ressource que dans la victoire. Pour les Romains, les trois défaites précédentes leur avoient presque entièrement abattu le courage, & à peine osoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette disposition, c'étoit les conduire à la boucherie. Il falloit peu à peu, par de légères escarmouches, dissiper leur crainte, leur rendre le courage, les remplir de confiance, & les mettre en état de soutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs, ni les vivres, ni les troupes ne leur manquoient, & tout leur étoit fourni à point nommé. Voilà ce qui fit prendre à Fabius la sage résolution de ne point hasarder de combat.

σπαρτη, imò πρόνοια, & ἀγισμὸς ὑπερῆς.

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas

besoin pour persévérer constamment dans cette résolution? Les ennemis le raillent; ses propres Officiers & ses soldats lui insultent; Rome entière se déclare contre lui, en lui égalant en autorité son Général de la Cavalerie, ce qui étoit sans exemple. Tout cela ne l'ébranle point, il demeure ferme comme un rocher. Ces railleries, ces insultes, ces traitements injurieux ne font point de raisons, & ne changent rien dans la situation des affaires; & pour changer de plan, il lui faut des raisons: λογισμὸς ἐστὶν.

Le succès justifia pleinement sa conduite. La justice que lui rendirent & ses citoyens, & les ennemis même, le dédommagea bien avantageusement de tous les bruits qu'on avoit répandus contre lui, parce qu'il consentit à passer pendant quelque temps pour un homme timide & lâche, il a mérité d'être regardé par toute la postérité, comme le Chef le plus sage & le plus prudent que Rome ait porté. Ainsi il éprouva la vérité de ce que dit Tite-Live dans une autre occasion, que la gloire qu'on a sù mépriser dans le temps, revient avec usure & avec avantage; *Liv. lib. 2; Spreta in tempore gloria, etiam cumulatior redit.* n. 47.

Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius, c'est la manière noble & généreuse dont il agit à l'égard d'un ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus sensible; action véritablement grande, comme l'observe Plutarque, &

dans laquelle éclatent en même temps la valeur, la prudence & la bonté. Il pouvoit laisser périr Minucius, dans une occasion où sa témérité l'avoit engagé, & le punir, par la main des ennemis, de l'affront qu'il en avoit reçu. Voilà ce qu'auroit pensé un petit esprit, & une ame basse. Fabius vole au secours de son rival, & le tire de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'est acquise par cette action, la joie qu'il eut d'avoir sauvé la République, le plaisir qu'il sentit de voir son ennemi à ses pieds reconnoître sa faute, & toute l'armée le saluer comme son libérateur & son pere, avec la lâche & honteuse satisfaction d'un vindicatif, qui sacrifie tout, & le bien public même, à son ressentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scipion, ne paroît pas si pure ni si noble, & il est difficile de justifier d'un peu de jalousie l'opposition constante qu'il marqua au dessein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il se détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croyoit qu'on exposoit la République; mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par une émulation démesurée, pour arrêter la gloire & la grandeur d'un jeune chef qui lui faisoit ombrage.

Plusieurs choses donnent lieu de croire que Fabius, dans cette dispute, agit moins par raison, que par passion. Il avoit d'abord fait tous ses efforts pour engager Crassus, Collegue de Scipion dans le Consulat, à tirer les provinces au sort, selon la coutume & selon son droit; à ne point céder volontairement à Scipion le commandement de l'armée de Sicile, & à se tenir prêt à passer lui-même en Afrique, si enfin on le jugeoit à propos. N'ayant pu réussir dans cette première tentative, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on n'assignât à Scipion les fonds nécessaires pour la guerre. Lorsque dans la suite, les ennemis de Scipion, qui étoit pour lors en Sicile, porterent des plaintes contre lui au Sénat, Fabius, sans rien approfondir, donna un avis tout-à-fait violent & outré, qui étoit de le rappeler sur le champ, & de lui ôter le commandement. Il se trouva néanmoins que les plaintes n'avoient aucun fondement. Enfin, quand Scipion fut passé en Afrique, & que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, Fabius tint toujours le même langage & la même conduite, & ne rougit point de demander qu'on lui envoyât un successeur, apportant pour toute raison, dit Plutarque, *qu'il étoit dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme, & qu'il étoit difficile qu'un même Général fut toujours également heureux.*

On ne peut disconvenir que Fabius n'ait été un des plus grands hommes qu'ait porté la République Romaine ; mais ces sentiments de pique & d'envie contre la gloire naissante d'un jeune guerrier qui donnoit tant d'espérance , sont une tache à sa réputation , & une preuve sensible de ce que nous avons dit ailleurs , qu'il n'y a rien de plus rare , ni en même temps de plus héroïque , que de voir d'un œil tranquille , & même avec joie , les actions glorieuses & les heureux succès de ceux qui sont avec nous dans la même carrière. Il falloit, en effet , à Fabius un plus grand fonds de vertu pour se défendre de la jalousie , à la vue d'un mérite qui pouvoit effacer le sien , qu'il ne lui en avoit fallu dans l'affaire de Minucius , pour garder la modération envers un rival sur lequel il sentoit qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

ANNIBAL ET SCIPION.

J'ai cru devoir joindre ici ces deux grands hommes , & , pour ainsi dire , les mettre encore aux prises ensemble , parce qu'ayant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur sont communes , en les rapprochant ainsi , il sera plus facile de connoître leurs caractères , & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprends pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte , mais seulement d'en marquer les principaux

traits. J'examinerai dans ce parallèle, les vertus militaires & les vertus morales & politiques; ce qui fait le grand Capitaine, & ce qui fait l'honnête-homme.

§. I. VERTUS MILITAIRES.

1. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.*

Je commence par cette qualité, parce que c'est, à proprement parler, celle qui fait les grands hommes, & qui a le plus de part au succès des affaires; c'est ce que Polybe appelle, comme je l'ai déjà remarqué, *αὐτὴν οὐκ ἀπὸ τοῦ πρώτου τοῦ προοιῆεν*. Elle consiste à avoir de grandes vues, à se former de loin un plan, à se proposer un but & un dessein dont on ne s'écarte jamais, à prendre toutes les mesures, & à préparer tous les moyens nécessaires pour le faire réussir; à savoir saisir les moments favorables de l'occasion, qui passent rapidement, & ne se remontent plus; à faire rentrer dans son plan les accidents même subits & imprévus; en un mot, à prévoir tout, & à veiller à tout, sans se troubler ni se déconcerter par aucun événement. Car, comme le remarque le même Polybe, à peine les concours de toutes les mesures le plus sagement concertées & exécutées, est-il suffisant pour faire réussir un dessein, au lieu que souvent l'omission d'une seule, quelque légère qu'elle paroisse, suffit pour en empêcher le succès.

Pag. 551.

Pag. 552.

Tel fut le caractère d'Annibal & de Scipion. Tous deux formerent un projet grand, hardi, singulier, d'une vaste étendue, d'une longue suite, capable de troubler les plus fortes têtes, mais seul salutaire, & seul décisif.

Annibal, dès le commencement de la guerre, comprit que le seul moyen de vaincre les Romains, étoit de les aller attaquer dans leur propre pays. Il disposa tout de loin pour ce grand dessein. Il prévint toutes les difficultés & tous les obstacles. Le passage des Alpes ne l'arrêta point. Un Capitaine si sage, comme l'observe Polybe, n'auroit eu garde de s'y engager, si auparavant il ne s'étoit assuré que ces montagnes n'étoient point impraticables; le succès répondit à ses vœux. On fait quelle fut la rapidité de ses victoires, & combien Rome se vit près de sa perte.

Pag. 101.
202.

Scipion forma un dessein qui ne paroïsoit guere moins hardi, mais qui eut un succès plus heureux; ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles sembloient s'opposer à ce dessein? N'étoit-il pas naturel, disoit-on, de défendre son pays, avant que d'attaquer celui de l'ennemi, & d'assurer la paix dans l'Italie avant que de porter la guerre en Afrique? Quelle ressource resteroit-il à l'empire, si Annibal vainqueur marchoit contre Rome? Seroit-il temps pour lors de rappeler à son secours le

Consul? Que deviendroit Scipion & son armée, s'il venoit à perdre une bataille? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs Alliés réunis tous ensemble, & combattant pour leur liberté & pour leur vie sous les yeux de leurs femmes, de leurs enfants, & de leur patrie? C'étoit les réflexions de Fabius, qui paroissoient fort plausibles, mais qui n'arrêterent point Scipion; & le succès de l'entreprise fit assez voir avec quelle sagesse elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite; & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme, rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un solide raisonnement, & d'une prudence consommée; ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le soldat.

2. *Profond secret.*

Un des moyens les plus surs de faire réussir une entreprise, est le secret; & Polybe veut qu'un Général soit tellement impénétrable sur cet article, que non seulement l'amitié ni la familiarité la plus intime ne puisse jamais arracher de lui une seule parole indiscrete, mais qu'il ne soit pas possible même à la plus subtile curiosité de rien découvrir sur son visage, ni dans son air, de ce qu'il a dans l'esprit,

Le siege de Carthagene fut la premiere entreprise de Scipion en Espagne, & comme le premier degré à toutes ses au-

tres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lélius seul ; & il ne le mit dans sa confiance, que parce que cela étoit absolument nécessaire. Ce ne put être aussi que par le silence, & par un profond secret, que réussit une autre entreprise encore plus importante, & qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorsque Scipion brûla de nuit les deux camps & tailla en pieces les deux armées des ennemis.

Les fréquents succès qu'eut Annibal à dresser des embuscades aux Romains, & a y faire périr tant de Généraux avec leurs meilleures troupes ; à leur dérober ses marches ; à les surprendre par des attaques imprévues, à se porter d'un endroit de l'Italie à l'autre, sans y trouver d'obstacles de la part des ennemis, sont une preuve du profond secret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ses entreprises. La ruse, la finesse, le stratagème, étoit son talent dominant ; & tout cela ne peut réussir que par un secret impénétrable.

3. *Bien connoître le caractère des Chefs
contre qui l'on a à combattre.*

C'est une grande habileté, & une partie importante de la science militaire, de bien connoître le caractère des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de savoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'est l'ignorance ou la négligence des chefs qui fait échouer la plupart

des entreprises. Annibal possédoit cette science en perfection ; & l'on peut dire que son attention continuelle & suivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales causes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Thrasymane. ^a Il savoit ce qui se passoit dans le camp ennemi, comme ce qui se faisoit dans le sien. Quand on eut envoyé contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractère de ces deux chefs, & de leurs divisions : *diffimiles discordesque imperitare* ; & il ne manqua pas de profiter du caractère vif & bouillant de Varron, en jetant un appas & une amorce à sa témérité, par quelques légers avantages qu'il lui laissa remporter, qui furent suivis de la fameuse défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les Généraux des ennemis faisoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit ; entreprise dont le succès lui valut la conquête de l'Afrique.

Hæc relata Scipioni spem fecerant, castra hostium per occasionem incendendi. Lib. 30. n. 3.

4. *Entretenir dans les troupes une discipline exacte.*

La discipline militaire est comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit ensemble toutes les parties, qui les met en mouve-

^a *Omnia ei hostium haud secus, quam sua, nota erant.* *Liv. lib. 22. n. 41.* *Nec quicquam eorum quæ apud hostes agebantur, eum fallebat.* *Ibid. n. 28*

ment ou les tient en repos, selon le besoin, qui marque & distribue à chacune ses fonctions, & qui les contient toutes dans le devoir.

*Liv. lib. 28.
n. 12.*

On convient que nos deux Généraux excellèrent dans cette partie; mais il faut avouer que dans ce genre, le mérite d'Annibal doit paroître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort, & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal, pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangère, si loin de sa patrie, avec des succès si différents, à la tête d'une armée composée, non de citoyens Carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations, qui n'étoient unis entr'elles ni par les coutumes, ni par le langage, dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, les dieux même étoient différents; qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liés ensemble, qu'il ne se soit jamais élevé de sédition, ni entr'elles, ni contre lui, quoique souvent les vivres leur eussent manqué, & que le paiement de leur solde eut été plusieurs fois différé. Combien falloit-il pour cela que la discipline fût solidement établie, & inviolablement observée parmi les troupes.

5. *Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.*

C'est un bien mauvais goût, & qui

marque peu d'élevation d'esprit, & peu de noblesse d'ame, que de faire consister la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que supposent elles, sinon de grandes richesses ? & ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide, & le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison & du bon sens, c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perses, en introduisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le temps, les soins, les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi, un Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer, & ne les doivent-ils pas à leur patrie ? Les anciens Capitaines pensoient & agissoient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge dont je ne fais si plusieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir. « Il n'y avoit point de travail, dit-il, qui » put lasser son corps ou abattre son es- » prit. Il supportoit également le froid & » le chaud. C'étoit la nécessité & le be- » soin, non le plaisir qui régloient son » boire & son manger. Il n'avoit point » d'heure marquée pour dormir, il don- » noit au sommeil le temps que lui lais-

» soient les affaires, & il ne se le procu-
 » roit point par le silence, ni par la mol-
 » lesse de son lit. On le trouvoit souvent
 » couché par terre dans une casaque de
 » soldat, parmi les sentinelles & les corps-
 » de-garde. Il se distinguoit de ses égaux,
 » non par la magnificence de ses habits,
 » mais par la bonté de ses chevaux &
 » de ses armes ».

Polybe, après avoir loué Scipion sur les vertus éclatantes qu'on admiroit en lui, sa libéralité, sa magnificence, sa grandeur d'ame, ajoute que ceux qui le connoissoient de près, n'admiroient pas moins en lui a la vie sobre & frugale qu'il menoit, qui le mettoit en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de sa parure; elle étoit mâle & militaire, fort convenable à sa taille, qui étoit grande & majestueuse. *Præterquam quòd suapte natura multa majestas inerat, adornabat promissa cesarïes habitusque corporis, non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris.* Ce que Sénèque nous dit de la simplicité de ses bains & de sa maison de campagne, nous laisse à juger de ce qu'il étoit dans le camp, & à la tête des troupes.

C'est en menant de la sorte une vie sobre & frugale, que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir, que

Xenoph. in
Cyrop. lib. I.

a Α'ρχίους, καὶ νέπλης, καὶ τὴν διαίτην περὶ τὸ
 προσεττεῖν ἰστρααίους. Polyb. pag. 577.

avec

avec tant de soin, comme extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs chefs; qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue: *a* en quoi, dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le Général & le soldat, parce que celui-ci, dans le travail n'y sent que le travail & la peine; au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire; motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légère.

Ce n'est pas que Scipion fut ennemi d'une joie sage & modérée. *b* Tite-Live, en parlant de la réception honorable que lui fit le Roi Philippe, lorsqu'il passa avec son frere par les Etats pour marcher contre Antiochus, remarque que Scipion y fut très-sensible, & qu'il admira dans le Roi de Macédoine les manieres gracieuses & insinuanes dont il fut assaisonner les repas qu'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre

a Itaque semper Africanus (*c'est le second Scipion*) Socraticum Xenophontem in manibus habebat: cuius imprimis laudabat illud; quod diceret, eosdem labores non esse æquè graves imperatori & militi quod ipse honos laborem leviorum faceret imperatorum. *Cic. lib. 2. Tusc. quæst. n. 62.*

b Venientes regio apparatu accepit, & profecutus est Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant, vitum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *Liv. lib. 37. n. 7.*

Romain, si grand dans tout le reste, trouvoit estimables, pourvu qu'elles ne dégénéraissent point en luxe & en faste.

6. *Savoir également employer la force & la ruse.*

Ce que dit Polybe, est bien vrai, qu'en fait de guerre, la ruse & la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte & les desseins déclarés.

C'est ici le fort d'Annibal. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse & la finesse y eurent toujours la plus grande part. La maniere dont il trompa le plus avisé & le plus prudent de tous les chefs, en faisant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs, pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, suffiroit seule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la science des stratagèmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion, & ce qu'il fit pour brûler les deux camps des ennemis en Afrique, en est une grande preuve.

*Liv. lib. 22.
n. 16. & 17.*

*Lib. 30. n.
3. 6.*

7. *Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.*

Pag. 603. Polybe établit comme une maxime essentielle & capitale pour un commandant, que jamais il ne doit exposer sa personne, quand l'action n'est point générale & décisive; qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus,

dont la bravoure téméraire, peu convenable à un chef de son âge & de son expérience, lui coûta la vie, & pensa ruiner l'Empire. C'est à cette occasion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne soupçonnera pas sans doute de timidité, & d'un trop grand amour de la vie, dans tous les combats qu'il donna, eut toujours soin de mettre sa personne en sûreté. Et il fait la même remarque au sujet de Scipion, qui, dans le siege de Carthagene, fut obligé de payer de sa personne, & de s'exposer au danger, mais qui le fit avec sagesse & circonspection.

Pag. 587.

Plutarque, dans la comparaison qu'il fait de Pélopidas & de Marcellus, dit que la blessure ou la mort d'un Général ne doit pas être simplement un accident, mais un moyen qui contribue au succès, & qui influe dans la victoire & le salut de l'armée : ἡ κέρως ἀδὲ τὸ πρῶτον ; & il regrette que les deux grands hommes dont il parle, aient sacrifié à leur valeur toutes leurs autres vertus, en prodiguant sans nécessité leur sang & leur vie, & qu'ils soient morts pour eux-mêmes, & non pour la patrie, à laquelle les Généraux sont comptables de leur mort, aussi bien que de leur vie.

8. *Art & habileté dans les Combats.*

Il faudroit être du métier, pour faire remarquer dans les différents combats qu'ont donné Annibal & Scipion, leur habileté, leur adresse, leur présence d'es-

prit, leur attention à profiter de tous les mouvements de l'ennemi, de toutes les occasions subites que le hazard présente, de toutes les circonstances du temps & du lieu; en un mot, de tout ce qui peut contribuer à la victoire. Je comprends bien qu'un homme de guerre doit prendre un grand plaisir à lire dans les bons auteurs la description de ces fameuses batailles qui ont décidé du sort de l'univers, aussi bien que de la réputation des anciens Capitaines; & que c'est un grand moyen de se perfectionner dans la science militaire, que d'étudier sous de tels maîtres, & de se mettre en état de profiter autant de leurs fautes, que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions passent mes forces, & ne me conviennent point.

9. *Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.*

Je mets cette qualité parmi les vertus guerrières, parce qu'un Général doit l'être en tout, & que pour en remplir les fonctions, la langue aussi bien que la tête & la main, est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimoit le plus dans Pyrrhus:

*Liv. lib. 35.
n. 14*

artem etiam conciliandi sibi homines miram habuisse;
& il mettoit, ce talent, de pair avec la parfaite connoissance de l'art militaire, par laquelle Pyrrhus se distinguoit le plus.

A juger de nos deux Capitaines par les harangues que les Historiens nous en ont

laissées, ils excelloient tous deux dans le talent de la parole ; mais je ne fais si ces Historiens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuses d'Annibal, que l'histoire nous a conservées, montrent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent, & que la nature seule avoit fait en lui, ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion, il avoit l'esprit plus cultivé, & quoique son siècle ne fût pas encore aussi poli que celui du second Scipion, surnommé l'Afriquain, comme lui, son intime liaison avec le Poëte Ennius, avec qui il voulut avoir un tombeau commun, fait juger qu'il ne manquoit pas de goût pour les belles-lettres. Quoi qu'il en soit, Tite-Live remarque que, lorsqu'il fut ar- *Li*
 rivé en Espagne pour y commander les troupes, dans la première audience qu'il donna aux députés de la province, il parla avec un certain air de grandeur qui attire le respect, & en même temps avec un air simple & naturel qui persuade & qui inspire la confiance ; de sorte que sans laisser échapper aucune parole qui ressentît le moins du monde la fierté, il rassura d'abord tous les esprits, que la vue des maux passés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occasion, où Scipion se trouva avec Af- *Lib. 28. n. 18.*
 drubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même Historien observe que Scipion savoit manier les esprits, & les tour-

ner comme il lui plaisoit avec tant de dextérité, qu'il charma également son hôte & son ennemi par la force & par les attraits de son éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis, que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires & ses conquêtes, & qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avoit d'art & d'habileté pour gagner les esprits. Un seul fait comme celui-ci marque assez combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole; & il est difficile de comprendre comment des Officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talents pour la guerre, paroissent quelquefois avoir honte de savoir quelque chose au-delà de leur métier

C O N C L U S I O N.

Il s'agiroit maintenant de décider entre Annibal & Scipion pour ce qui regarde les qualités militaires; mais une telle décision n'est point de mon ressort. J'entends dire qu'au jugement des bons connoisseurs, Annibal est le Capitaine le plus consommé qu'on ait vu dans la science de la guerre. C'est à son école en effet que les Romains se sont perfectionnés, après avoir fait leur premier apprentissage contre Pyrrhus. Jamais Général, il faut l'avouer, ne fut mieux ni profiter de

l'avantage du terrain pour ranger une armée en bataille, ni mettre ses troupes à l'usage où elles étoient les plus propres, ni dresser une embuscade, ni trouver des ressources dans ses disgrâces, ni maintenir la discipline parmi tant de nations différentes. Il tiroit de lui seul la subsistance de ses troupes, la solde de ses soldats, la remonte de sa cavalerie, les recrues de son infanterie, & toutes les munitions nécessaires pour soutenir une grosse guerre dans un pays éloigné, contre de puissants ennemis, pendant l'espace de seize années consécutives, & malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout, & le traversoit en tout.

Voilà certainement ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue aussi, qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal, & de celui de Scipion, on doit convenir que le dessein d'Annibal étoit plus hardi, plus hasardeux, plus difficile, plus dénué de ressources. Il lui falloit traverser les Gaules, qu'il devoit regarder comme ennemies; passer les Alpes, qui auroient paru insurmontables à tout autre; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi, & dans le sein même de l'Italie, où il n'avoit ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni espérance de retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquoit les Romains dans le temps de leur plus grande vigueur, lorsque leurs troupes toutes fraîches, en-

core fieres & animées par le succès de la guerre précédente, étoient pleines de courage & de confiance. Pour Scipion, il n'avoit qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avoit une puissante flotte, & il étoit maître de la mer. Il conservoit une communication libre avec la Sicile, d'où il tiroit à point nommé toutes les munitions de guerre & de bouche. Il attaquoit les Carthaginois sur la fin d'une guerre, où ils avoient faits de grandes pertes, dans un temps où leur puissance penchoit déjà vers son déclin, & où ils commençoient à être épuisés d'argent, d'hommes & de courage. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoit été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diversions contre les Romains. L'armée d'Asdrubal venoit d'être taillée en pieces, celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par plusieurs échecs, & par une disette presque générale de toutes choses. Toutes ces circonstances paroissoient donner un grand avantage à Annibal au dessus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent; l'une tirée des chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commises.

Ne peut-on pas dire que ces fameuses victoires qui ont rendu si célèbre le nom d'Annibal, il les a dues autant à l'imprudence & à la témérité des Généraux Romains, qu'à sa valeur & à sa sagesse? Quand on lui eut opposé un

Fabius, puis un Scipion; le premier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

On prétend que les deux fautes que commit Annibal, la première, en ne marchant pas droit à Rome, aussi-tôt après la bataille de Cannes, supposé pourtant que c'en soit une; la seconde, en laissant ses troupes s'amollir & s'énervier à Capoue, doivent beaucoup diminuer de sa réputation. Car ces fautes paroissent à quelques-uns essentielles, décisives, irréparables, & toutes deux opposées à la principale qualité d'un Général, qui est la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que dans tout le temps qu'il a commandé les armées Romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des Généraux les plus accomplis, s'étant adjudgé lui-même la troisième place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui ayant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui repartit: «Alors je prendrois le pas au dessus d'Alexandre & de Pyrrhus, & de tous les Généraux qui ont jamais été. » Louange fine & délicate, & bien flatteuse pour Scipion, qu'elle distinguoit de tous les autres Capitaines, comme supérieur à tous, & comme ne devant être mis en comparaison avec aucun!

a Et perplexum Punico astu responsum, & improvisum assentationis genus Scipionem movit, quod è grege se Imperatorum velut inestimabilem secrevisset. *Liv. lib. 45. n. 14.*

§. II. VERTUS MORALES
ET CIVILES.

C'est ici le triomphe de Scipion, dont on vante avec raison la bonté, la douceur, la modération, la générosité, la justice, la chasteté même, & la religion; c'est ici, dis-je, son triomphe, ou plutôt celui de la vertu, infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, les dignités du monde. C'est la belle pensée de Tite-Live, lorsqu'il parle de la délibération du Sénat assemblé, pour décider qui de tous les Romains étoit le plus homme de bien. *Haud parvæ rei judicium Senatū tenebat, qui vir optimus in civitate esset. Veram certè victoriā ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu patrum seu plebis delatos.*

*Liv. lib. 29.
n. 14.*

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit se déclarer, surtout s'il consulte l'affreux portrait que Tite-Live nous a laissé d'Annibal. « De » grands vices, dit cet historien, après avoir » fait son éloge, égaloient de si grandes » vertus; une cruauté inhumaine, une » perfidie plus que Carthaginoise, nul » égard pour la vérité, ni pour ce qu'il y a » de plus saint; nulle crainte des dieux, » nul respect pour les serments, nulle religion ». *Has tantas viri virtutes ingentia, vitia æquabant; inhumana crudelitas, perfidia plusquàm punica, nihil veri, nihil sancti: nullus deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

*Liv. lib. 21.
n. 4.*

Voilà un étrange portrait. Je ne fais s'il est fidèlement tiré d'après nature, & si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en général, on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite-Live lui impute. Les faits même rapportés par Tite-Live, démentent son portrait; pour ne parler que de ce seul défaut, * *nullus deum metus, nulla religio*, il y a ^{* Nulle crainte des dieux, nulle religion.} preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne; il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule; & il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exolvit, novisque se obligat votis, si cetera prosperè evenissent.* ^{Liv. lib. 21. n. 21.} Est-ce là la démarche d'un homme sans religion & sans dieu? Qu'est-ce qui l'obligeoit de quitter son armée pour entreprendre un si long pèlerinage? Si c'étoit hypocrisie, pour imposer à des peuples superstitieux, il y auroit eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vue de toutes ses troupes assemblées, comme faisoient les Romains dans les lustrations de leurs armées. ^{Ibid. n. 12.} Bientôt après, Annibal a une vision, qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son

entreprise. Il passa plusieurs années près du riche Temple de Junon Lacinia; & non seulement il n'en enleva rien dans les plus pressants besoins de son armée, mais il en prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement; & lui-même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il eut le même respect pour tous les autres temples; & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en aient jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant d'événements. C'étoit reconnoître bien clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme

Lib. 23. n. 33. il fit, que les Dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome. Dans le traité qu'il fait avec Philippe, * après avoir attesté ses dieux, il

** Polybe* marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le succès de ses armes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux vengeurs d'hospitalité. Tous ces faits & plusieurs autres détruisent absolument le crime d'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en est de même de ses parjures & de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais sans sa participation. Quoi qu'il en soit, je ne ferai point ici le parallèle de ces deux Capitaines, par rapport aux vertus civiles & morales. Je me

Lib. 28. n. 46.

Lib. 26. n. 11.

Lib. 23. n. 33.

** Polybe*
rapporte
cette cir-
constance.

Lib. 39. n. 51.

contenterai d'en rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. *Générosité, Libéralité.*

C'est là la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent est le vice des ames basses & sans honneur. Scipion connoissoit le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largesses qu'il fut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venoient racheter leurs enfants ou leurs proches, lui gagnerent presque autant de peuples, que ses victoires. Il entroit par-là dans les vues & dans le caractère du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits, que par la crainte : *qui beneficio quàm metu Liv. lib. 26.*
obligare homines malit. n. 50.

2. *Bonté, Douceur.*

On ne peut pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'est une monnoie dont plusieurs se contentent, & qui n'épuise point les trésors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour se concilier les esprits, & pour gagner les cœurs, par des manieres douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politesse, faisoit valoir leurs services, relevoit leurs belles actions, les combloit de présents

ou de louanges, & en uſoit ainſi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalouſie, ſ'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre Officier qui, après la mort de ſon pere & de ſon oncle, avoit maintenu les affaires d'Eſpagne, montrant par-là, dit l'Hiſtorien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fit ombra-
ge : ut facile appareret nihil minus quam vereri, ne quis obſtaret gloriæ ſuæ.

Lib. 26. n. 20.

Lib. 30. n. 14.

Il ſavoit affaiſonner les réprimandes même d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables. Celle qu'il fut obligé de faire à Maſiniſſa, qui, ſi aveuglé par ſa paſſion, avoit épouſé Sophoniſbe, l'ennemie déclarée du peuple Romain, eſt un modele achevé de la maniere dont on doit ſe conduire & parler dans des conjonctures auſſi délicates. On y voit employées toutes les fineſſes de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la ſageſſe, tous les ménagements de l'amitié, toute la dignité & la nobleſſe du commandement, ſans aucun air de fierté.

Sa bonté éclatoit juſques dans les châ- timents. Il ne les employa qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la ſédition de Sucrone, qui demandoit néceſſairement qu'on en fit un exemple. « Il » avoit cru, dit-il, ſ'arracher à lui-même

a Tum ſe haud ſecus quam gemitu & lacrymis triginta
 viſcera ſecantem ſua, cum hominum capitibus expiaſſe

» ses propres entrailles, lorsqu'il se vit
 » obligé d'expier par la mort de trente
 » hommes la faute de huit mille ». Il est
 remarquable que Scipion ici ne se sert pas
 de ces mots, *scelus*, *crimen*, *facinus*, mais
 du mot *noxa*, qui est beaucoup plus doux,
 & signifie une faute. Encore n'ose-t-il
 décider si c'est une faute, & il laisse la
 liberté de penser que ce n'a été qu'une
 imprudence & une légèreté : *octo millium*
seu imprudentiam, seu noxam.

Il estimoit infiniment plus de contri-
 buer à la conservation d'un seul citoyen,
 que de faire mourir mille ennemis. *a* Ca-
 pitolin remarque que l'Empereur Anto-
 ninus Pius répétoit souvent cette maxime
 de Scipion, & la mettoit en pratique.

3. Justice.

L'Exercice de cette vertu, est propre-
 ment la fonction de ceux qui sont consti-
 tués en dignité & en autorité. C'est par
 elle que Scipion rendit la domination
 Romaine si douce & si agréable aux Alliés
 & aux nations conquises, & qu'il se fit
 lui-même aimer si tendrement par les
 peuples, qui le regardoient comme leur
 protecteur & leur pere. Il falloit qu'il
 eût un grand zele pour la justice, puis-
 qu'il se piqua de la rendre aux ennemis

*octo millium seu impruden-
 tiam, seu noxam. Lib. 28.
 n. 32.*

*a Antoninus Pius Scipionis
 sententiam frequentabat,*

*qua ille dicebat, malle se
 unum civem servare, quàm
 mille hostes occidere. Ca-
 pitol. cap. 9.*

même, après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant une treve qu'on avoit accordée à leurs instantes prieres, prirent & pillerent au fu & par l'ordre de la République, quelques vaisseaux Romains qui s'étoient mis en mer, & pour mettre le comble à l'insulte, les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour, & presque pris par Asdrubal. Les Ambassadeurs de Carthage, qui revenoient de Rome, étoient tombés entre les mains de Scipion. On le pressoit d'user du droit de représailles. *a* « Non, » dit-il, quoique les Carthaginois aient » violé non seulement la foi de la treve, » mais encore le droit des gens dans la » personne de nos Ambassadeurs, je ne » traiterai point les leurs d'une maniere » qui soit indigne, ou des principes de » la grandeur Romaine, ou des regles » de modération que j'ai toujours » suivies jusqu'ici.

4. *Grandeur d'Ame.*

Elle éclatoit dans toutes les actions, & presque dans toutes les paroles de Scipion. Mais les peuples d'Espagne en furent sur-tout frappés, lorsqu'il refusa le nom de Roi qu'ils lui offroient, char-

a Et si non induciarum modo fides à Carthaginensibus, sed etiam jus gentium in legatis violatum esset: tamen se nihil nec inf-

titutis populi Romani nec suis moribus indignum in iis facturum esse. *Lib. 30. n. 25.*

més de sa valeur & de sa générosité. *a* Ils sentirent, dit Tite-Live, quelle grandeur d'ame il y avoit à regarder ainsi avec mépris & dédain un titre qui est l'objet de l'admiration & des desirs du reste des mortels.

C'est avec ce même air de grandeur, *Lib. 38.* qu'étant obligé de se défendre devant le peuple, il parla si noblement de ses expéditions militaires; & qu'au lieu de faire une timide apologie de sa conduite, il marche vers le Capitole, suivi de tout le Peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avoient fait remporter.

5. Chasteté.

A peine pouvons-nous comprendre qu'un païen ait porté l'amour de cette vertu aussi loin que l'a fait Scipion. L'histoire de cette jeune Princesse d'une si rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'auroit été dans la maison de son pere, est connue de tout le monde. Je l'ai rapporté ailleurs, aussi bien que le beau discours qu'il tint à Mafinissa sur la même matiere.

6. Religion.

J'ai souvent cité le célèbre entretien de Cambyse, Roi de Perse, avec son fils Cyrus, que l'on regarde avec raison comme un abrégé des plus utiles leçons

b Sensere etiam barbari tales stupent, id extam magnitudinem animi, cujus alto fastigio aspernantis. *Lib. 27. n. 19.*
miraculo nominis alii mor-

qu'on puisse donner à quiconque doit commander les armées, ou être employé au gouvernement. Cet excellent discours commence & finit par ce qui regarde la religion, comme si tous les autres avis sans celui-là, devoient être inutiles. Cambyse recommande à son fils avant tout & sur-tout de s'acquitter religieusement de tous les devoirs que la Divinité exige des hommes; de ne former jamais aucune entreprise petite ou grande, sans consulter les dieux; de commencer toutes ses actions par implorer leur secours, & de les faire suivre par des actions de grâces; tout bon succès venant de leur protection, qui n'est due à personne, & devant par conséquent leur être rapporté. C'est en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très-exactement, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de ce Prince; & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci est tiré, qu'il part pour sa première campagne, plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte..

Je ne fais si notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela est certain du second, qui en faisoit son étude ordinaire; mais il est visible qu'il a imité en tout Cyrus, & sur-tout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'est-à-dire, depuis l'âge de dix-sept ans, il ne commença jamais aucune

affaire, soit publique, soit particuliere, sans avoir auparavant été au Capitole, pour implorer le secours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la priere solennelle *Lib. 29. n. 27.* qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique; & le même Historien ne manque pas de faire remarquer qu'aussitôt après la prise de Carthagene, il remercia publiquement les dieux de l'heureux succès de cette entreprise: *Postero die, Lib. 26. n. 48. militibus navalibusque sociis convocatis, primum diis immortalibus laudesque & grates egit.*

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion, ou de Cyrus, ou de Scipion. On fait bien qu'elle ne pouvoit être que fausse. Mais l'exemple qu'il donne à tous les Commandants & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la priere & par l'action de graces, n'en est que plus fort. Car que n'auroient-ils point dit & fait, s'ils avoient été comme nous éclairés des lumieres de la vraie religion, & s'ils avoient eu le bonheur de connoître le véritable Dieu? Après de tels exemples, quelle honte seroit-ce pour des Généraux Chrétiens, de n'oser paroître aussi religieux que ces anciens Capitaines du paganisme!

ARTICLE SECOND.

Principaux Caracteres, & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.

L'espace de temps dont j'ai rapporté l'histoire en abrégé, & que Polybe avoit

Polyb. pag.
160.

choisi pour celle qu'il a écrite, a été, comme je l'ai déjà dit, le beau temps de la République Romaine, qui a rendu Rome la maîtresse de l'univers, & qui a forcé toutes les nations à reconnoître qu'un peuple si supérieur en mérite & en vertu, devoit l'être aussi en puissance & en autorité. C'est en effet après ce temps que la puissance Romaine, qui avoit lutté plusieurs siècles avec ses voisins dans un terrain assez étroit, se répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ses digues, & inonda presque les trois parties du monde avec une rapidité incroyable.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De la fortune des Romains*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne fera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puissantes nations du monde, dit-il, s'étant disputé l'empire avec les derniers efforts, une confusion horrible a long-temps régné dans l'univers, jusqu'à ce que la République Romaine, ayant réuni sous elle les peuples & les royaumes, tout enfin a pris une assiette ferme & une consistance assurée sous un gouvernement qui, embrassant presque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à son ombre des fruits du bon ordre & de la paix, par le ministère des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus... Après avoir dit que la

rapidité avec laquelle Rome s'est étendue, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, il ajoute : Rome ne mesure plus ses victoires sur la multitude des morts, sur la grandeur des dépouilles, sur le nombre des villes emportées. Ses exploits désormais se terminent à asservir des nations, à assujettir des royaumes, à conquérir de grandes Isles & de vastes contrées. On n'y voit plus que triomphes sur triomphes, & conquêtes sur conquêtes ; Un seul coup abat Philippe ; un autre coup chasse d'Asie le grand Antiochus. Dans la même année, un mois lui suffit pour faire la conquête de la Macédoine, un autre pour faire celle du royaume d'Illyrie, & pour mettre aux fers leurs * deux Rois. Un § seul de ses Capitaines, dans le cours d'une même expédition, soumet à son pouvoir l'Arménie, le Pont, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, les Albaniens, les Iberes, & porte les bornes de sa domination jusqu'à la mer Caspienne & à la mer Rouge. Et ce qui est bien remarquable, ajoute le même Auteur, c'est que cet heureux Génie de Rome ne l'a pas favorisé seulement pour quelques jours, & pour un court espace de temps, ni simplement ou par terre ou par mer, ni après de lents efforts & de longs délais, & ne l'a point quitté rapidement, comme tout cela est arrivé dans les autres Empires ; mais né en quelque sorte & accru avec Rome, il y a

* *Perfée*
& *Gentius.*
§. *Pompée.*

établi & fixé sa demeure, a toujours présidé à son gouvernement, en a toujours réglé la conduite, & lui a constamment procuré de glorieux succès, en guerre & en paix, par terre & par mer, contre les Barbares & contre les Grecs.

Pag. 64. Cet établissement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puissant qui ait jamais été, ne fut point, dit Polybe, l'effet du hazard; ce fut le fruit du mérite & de la vertu; ce fut la suite de desseins concertés avec sagesse, exécutés avec courage, & conduits à leur fin avec une habileté & une attention

Pag. 160. qui ne se démentit jamais. Il est donc utile & important, continue-t-il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, quelles furent les dispositions des peuples à leur égard; & ce qu'on pensoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République.

Nous avons vu quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de temps à l'agrandissement de l'Empire Romain. Il nous reste à considérer quel a été l'esprit & le caractère du peuple Romain même.

Nous en trouvons un magnifique portrait dans Salluste, a " Il ne faut pas

a Nolite existimare majores nostros armis remp. ex parva magnam fecisse. Alia fuere, quæ illos magnos fecere, quæ nobis nulla sunt; domi industria, foris

justum imperium; animus in consulendo liber, neque delicto, neque lubrico obnoxius. *Sallust. in bello Catilin.*

Domus militiæque boni

» croire, fait-il dire à Caton, que ce soit
 » par de nombreuses armées que nos an-
 » cêtres ont si fort augmenté la puissance
 » de Rome. D'autres avantages les ont
 » rendus véritablement grands, & la Ré-
 » publique avec eux : au dedans, une vie
 » laborieuse; au dehors, un gouverne-
 » ment juste & sage; dans les délibéra-
 » tions, un esprit exempt de passions &
 » de vices... Dans le camp, comme dans la
 » ville, dit ailleurs le même Historien,
 » les bonnes mœurs & les bonnes maxi-
 » mes dominoient; & le souverain Em-
 » pire qu'avoient sur les Romains la
 » justice & la vertu, étoit moins l'effet
 » des loix que de leur bon naturel. Enfin,
 » ils se soutenoient eux & la République
 » par deux moyens; en guerre, par la
 » hardiesse & le courage; en paix, par la
 » justice & la modération ».

Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Salluste de ces belles années de la République, & de ce que nous en dirons nous-mêmes dans la suite, que tous les Romains alors, ni même le plus grand nombre, fussent tels. C'étoit-là l'esprit de la République, l'esprit de ceux qui gouvernoient : & *a* ce petit nombre entraînoit tous les autres, & produisoit ces merveilleux effets.

mores colebantur... Jus bonumque apud eos non legibus magis quam naturâ valebat... Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate, seque

remque publicam curabant. *Ibid.*

a Ac mihi multa agitanti constabat, paucorum civium egregiam virtutem cuncta patravisse. *Ibid.*

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les vertus que nous faisons tant valoir ici, fussent bien pures & bien solides. Nous les donnons pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire, pour des vertus Romaines, & non pour des vertus chrétiennes. Et cependant quelque imparfaites qu'elles fussent, Dieu, selon la remarque de S. Augustin, les a couronnées par l'empire du monde : récompense digne des Romains, qui n'en attendoient point d'autre, & aussi vaines que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam*, dit l'Evangile : *vani vanam*, pourroit-on ajouter avec un Pere qui parle ainsi de ces illustres païens.

Après avoir pris ces précautions, & employé ces préservatifs, il ne me reste plus qu'à rapporter les principales vertus des Romains dans la guerre. Je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible.

1. *Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.*

Les Romains ne s'engageoient pas légèrement ni témérairement dans une guerre. Avant tout ils songeoient à se rendre les dieux favorables, n'attendant le succès que de leur protection; *a* & persuadés que, comme ils présidoient d'une manière particulière à l'événement des guerres, ils faisoient toujours pencher

a *Vicerunt dii, hominesque; & id, de quo verbis ambigebatur, uter populus foedus rupisset, eventus belli, velut æquus judex, unde jus stabat, ei victoriam dedit.* Liv. lib. 20. n. 11.

la victoire du côté qui avoit pour lui la justice & le bon droit. De-là venoit que jamais ils ne prenoient les armes, sans avoir envoyé chez les ennemis des hérauts, qu'on nommoit *Féciales*, pour leur exposer leurs griefs & leurs sujets de plainte; & ce n'étoit que sur le refus qu'ils faisoient de donner satisfaction, qu'on leur déclaroit la guerre. Ce fut pour ne point manquer à ces cérémonies, qui chez eux faisoient partie de la religion, qu'ils laisserent périr misérablement Sagonte, dont la ruine, comme l'avoit prédit un sage Carthaginois, retomba sur Carthage même, & entraîna sa perte. Les Romains usèrent de la même retenue à l'égard de Philippe, d'Antiochus, & de Persée, quoique ces Princes fussent les agresseurs, & qu'ils eussent depuis long-temps violé les Traités par plusieurs infractions manifestes.

2. *Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.*

a Plus les Romains agissoient d'abord avec lenteur & maturité, plus ils étoient vifs & persévérants dans l'exécution. Le siege de Capoue seul en seroit une grande preuve. Il avoit été résolu chez les Romains d'attaquer cette importante ville, dont la révolte laissée impunie depuis plusieurs années, sembloit être la honte

a Quò leniùs agunt, seg- perint, vereor ne perseve-
niùs incipiunt : eò, cùm cœ- rantiùs sæviant. *Lib. 21. n. 10.*

de Rome. Dans le temps que l'Italie étoit ravagée par un ennemi tel qu'Annibal, & que les horreurs de la guerre s'y faisoient le plus sentir, ils abandonnerent tout, & quitterent Annibal lui-même pour assiéger Capoue, & ils y envoyerent les deux Consuls avec chacun une armée. Le siege dura plus d'un an; il n'y eut point d'efforts que ne fit Annibal pour sauver cette ville qui devoit lui être si chere. Enfin, pour derniere tentative, il marche vers Rome avec une armée nombreuse. « Il n'y a point, dit un Citoyen de » Capoue, de bête si acharnée à sa proie, » à qui on ne la fasse lâcher, si l'on va » vers son antre pour enlever ses petits. » Mais pour les Romains, ni le siege de » Rome, ni les cris & les gémissements » de leurs femmes & de leurs enfants, » qu'ils entendoient presque de leur » camp, n'ont pu les arracher du siege » de Capoue ». La prise & la punition exemplaire de cette ville rebelle firent connoître à l'univers la persévérance des Romains à poursuivre la vengeance d'Alliés infideles, & l'impuissance d'Annibal pour secourir une ville qui s'étoit mise sous sa protection.

Mais où ce caractere de fermeté & de constance me paroît le plus admirable dans les Romains, c'est lorsqu'il s'agissoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient les conditions,

*Liv. lib. 26.
n. 13.*

Ibid. n. 16.

& nul événement ensuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faisoient rien relâcher, ni des victoires considérables qu'ils remportoient, n'y faisoient rien ajouter; tant ce Peuple étoit ferme & invariable dans ses résolutions, parce qu'il les croyoit fondées en raison & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois, & avec les trois Princes, dont la défaite suivit celle des Carthaginois, furent tous de cette sorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires; sévérité incroyable pour la discipline; diverses récompenses du mérite.*

On peut bien dire que les Romains étoient un peuple de soldats, né & formé pour la guerre, dont il tiroit toute sa gloire & toute sa puissance, comme il en faisoit sa principale occupation. Ce n'étoient point des troupes ramassées au hazard, mais des citoyens établis à Rome où à la campagne, qui combattoient pour l'Etat. Ils étoient endurcis aux travaux militaires dès l'âge le plus tendre: *Robustus acri militia puer condiscat*, &c. C'est une chose étonnante de voir de quels fardeaux ils étoient chargés dans une marche. Chaque soldat portoit des vivres pour plusieurs jours, un pieu, & quelquefois plusieurs, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie; sans parler du bouclier, de l'épée, du casque,

*Horat. Ciceron
Tusc. quæst.
lib. 2. n. 37.*

qu'on ne comptoit point parmi les fardeaux, parce que les armes faisoient comme partie du soldat, & étoient regardées comme ses membres. Les longs sièges, les marches pénibles, les expéditions éloignées, le poids extraordinaire de leurs armes, de leurs bagages, & de leurs munitions, le travail ordinaire de fortifier le camp pour des séjours très-courts, & plusieurs exercices de cette nature très-fatiguants, ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie; & une patience si invincible les mettoit en état de vaincre toute la terre.

Il est aisé de juger quelle impression avoient fait sur les esprits ces sanglantes exécutions, *a* où des peres & des Consuls, pour maintenir & assurer la discipline militaire, qu'ils regardoient comme le principal appui de l'Etat, s'étoient crus obligés de répandre le sang de leurs propres enfants, & des premiers Officiers de l'armée. Après de tels exemples, un simple soldat ne pouvoit pas se flatter que sa désobéissance pût demeurer impunie.

Mais ce qui rendoit les armées Romaines invincibles, étoit ce grand principe établi anciennement & gardé inviolablement parmi les troupes, que c'étoit une honte ineffaçable & un crime impardon-

a Quemadmodum.. quantum in te fuit, disciplinam militarem, qua stetit ad hanc diem Romana res solvisti... nos potius nostro delicto plectemur, quam

respublica tanto suo damno nostra peccata luat. Triste exemplum, sed in posterum salubre juventuti erimus. *Lib. 8. n. 7.*

nable pour un Romain, que de livrer ses armes, & de se rendre volontairement à l'ennemi ; principe qui ne laissoit aucun milieu entre la victoire & la mort. Aussi, quand après la bataille de Cannes, on proposa dans le Sénat de racheter les soldats qui s'étoient rendus à Annibal au nombre de plus de huit mille, quelque instance que fissent leurs parents, & quelque besoin qu'eût alors de troupes la République, on s'en tint à la *Lib. 22. n. 60.* maxime ancienne de ne point racheter les captifs, comme absolument nécessaire dans la conjoncture présente, pour affermir & conserver la discipline militaire, & l'on aim mieux armer un pareil nombre d'esclaves, que de donner la moindre atteinte à un principe qui faisoit la sûreté de l'Etat. On comprit bien, *Polyb. pag. 500.* dit Polybe, que la vue d'Annibal, dans l'offre qu'il faisoit de rendre les prisonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de tirer une somme d'argent considérable, dont pourtant il avoit un extrême besoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce sentiment & cet aiguillon d'honneur & de gloire qu'elles portoient au combat, en leur faisant entrevoir une ressource & une espérance de salut pour ceux qui cédoient à l'ennemi. Mais le Sénat, en rejetant absolument cette proposition, voulut par ce refus confirmer

a Τοῖς παρ' αὐτοῖς ἐνομοθέτησαν ἢ νικᾶν μάχου μέγας, ἢ θινῶσιν. *Ibid.*

authentiquement la loi ancienne des Romains, ou de vaincre ou de mourir dans le combat. Une telle fermeté, ajoute Polybe, & une telle grandeur d'ame, déconcertèrent Annibal, & lui causèrent plus de crainte & de frayeur, que sa victoire ne lui avoit causé de joie & d'espérance.

Ajoutez à ces différents motifs les marques d'honneur & les récompenses qui se donnoient publiquement après une bataille, ou après quelque action importante, les louanges que les Généraux se faisoient un devoir d'accorder aux Officiers, & même aux simples soldats, comme Tite-Live le remarque de Scipion; les témoignages glorieux qu'ils rendoient en plein Sénat au retour de la campagne, à ceux qui s'étoient les plus distingués. Tout cela jetoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par-là de simples Officiers acquéroient le mérite d'un Général, comme on le vit dans une occasion importante, qui conserva l'Espagne aux Romains. Après la mort des deux Scipions, les affaires paroissoient absolument désespérées. Un simple Chevalier Romain, encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au dessus de son âge & de sa condition, qui avoit servi plusieurs années sous Cn. Scipion, & avoit appris sous lui la science militaire, fut choisi d'un commun con-

sentement pour Chef, & par une hardiesse accompagnée de prudence, sauva l'armée. C'est ce Marcius dont notre Scipion fit tant de cas, quand il fut arrivé en Espagne, & qu'il distingua toujours dans la suite d'une manière particulière. Voilà comment d'habiles Officiers se formoient sous d'habiles Commandants.

4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'étoit la maxime des Romains, de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui se soumettoient, comme aussi de faire sentir tout le poids de leur grandeur & de leur puissance à ceux qui osoient résister. C'est ce que le Poète a si bien marqué par ce vers, qu'on peut regarder comme la devise du peuple Romain :

Parcere subjectis, & debellare superbos.

1^e. Quelque irrités qu'ils fussent contre les Carthaginois, quand leurs députés parurent dans le Sénat en qualité de suppliants, & que d'un ton humble & touchant ils implorèrent la miséricorde du peuple Romain, alors les sentiments de vengeance & de colere firent place à ceux de bonté & de clémence; & la paix leur fut accordée, quoiqu'assurément il n'eût pas été difficile aux Romains de détruire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afrique. Ce fut dans cette occasion qu'Asdrubal, surnommé Hœdus, qui portoit la parole

comme chef des députés, fit un discours si flatteur pour le peuple Romain. « a Il est bien rare, dit-il, que la prospérité & la modération se rencontrent ensemble, & qu'il soit donné aux hommes d'être en même temps heureux & sages. Le peuple Romain est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveugler par la bonne fortune. Et il faudroit, ajouta-t-il, s'étonner, s'il agissoit autrement ; car la prospérité ne transporte de joie & n'éblouit que ceux pour qui elle est nouvelle, au lieu que les Romains sont si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont presque plus sensibles au plaisir que cause la victoire, & qu'on peut dire à leur honneur, qu'ils ont en un sens plus augmenté leur empire en pardonnant aux vaincus, qu'en remportant des victoires ».

*Liv. Lib. 33.
n. 30.*

2^o. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires, ils ne se réservèrent que le plaisir d'enrichir leurs Alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Grece ; & afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de

a Rarò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum esse, quòd in secundis rebus sapere & consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex insolentia, quibus nova

bona fortuna fit in potentes lætitiæ insanire : populo Romano usitata ac propè jam obsoleta ex victoria gaudia esse ; ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. *Lib. 30. n. 42.*

suspect, & ne put être sujet au repentir, ils retirèrent leurs garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule.

3^e. Ils usèrent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus; ils gratifièrent leurs Alliés de flottes, de ports de mer, de villes, de provinces entières, sans conserver pour eux ni galeres, ni ville, ni tribut, ni jurisdiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

*Liv. lib. 45^e
n. 18.*

4^o. Aussi-tôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle payoit à ses Rois. Ils renoncèrent aux profits immenses que rendoient les mines d'or & d'argent, par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitants. Ils accorderent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix, de créer leurs Magistrats & leurs Officiers, de tenir des assemblées provinciales pour régler souverainement les affaires publiques, & ils accorderent à ces peuples qui avoient été si long-temps ennemis, tous les privileges d'une parfaite liberté.

*Liv. lib. 45^e
n. 26.*

5^o. Les Romains traiterent avec la même humanité & la même modération le royaume d'Illyrie, qu'ils venoient de conquérir sur Gentius. Ils le firent jouir des mêmes exemptions & de la même liberté, quoiqu'il leur eût fait une si

longue guerre ; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines, ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine.

5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.*

C'est ici le caractère le plus marqué du peuple Romain, & qui montre davantage une force & une constance que rien ne peut abattre ni ébranler.

Jamais ce caractère n'a paru d'une manière plus merveilleuse qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes, qui avoient déjà extrêmement affoibli l'Etat. Deux Consuls avec leurs armées avoient été entièrement défaits, La République se trouvoit sans soldats & sans chefs ; plusieurs des Alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maître de la Pouille, du Samnium, & de presque toute l'Italie. Un tel coup, un tel malheur, auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées, ni la désertion des Alliés, ne purent porter le peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foiblesse, nul signe de découragement ne parut ; on vit une conspiration générale au bien public. La résolution fut aussi prompte qu'unanime de se défendre, & de ne prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement.

*Polyb. p.
227.*

Ce que dit Polybe à l'occasion d'une autre bataille, se vérifia bien pour lors ;

que les Romains, soit en général, soit en particulier, ne sont jamais plus terribles que lorsqu'ils se trouvent dans les plus grands dangers, & qu'ils paroissent tout près de leur perte.

6. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain; Sources de l'amour & de la confiance des Citoyens, des Alliés, & des peuples conquis.*

C'est une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de personnes, & que le Christianisme même n'a pas entièrement détruite, que la justice & la politique ne peuvent guere s'allier ensemble; qu'un homme destiné à gouverner ne doit point se rendre l'esclave des loix; qu'une exacte probité, & un scrupuleux attachement à sa parole & à des engagements pris solennellement, jeteroient souvent un Prince & un Ministre dans de grands embarras; que l'intérêt de l'État doit toujours être la regle & le mobile du gouvernement; en un mot, qu'il est impossible de conduire les affaires publiques, sans commettre quelque injustice: *Rempubicam regi sine injuria non posse.*

Cicéron, dans les livres intitulés: *De la République*, qui étoient un extrait de l'admirable ouvrage de Platon sur le même sujet, avoit pleinement réfuté cette opinion. Non seulement, selon lui, c'est une prétention fautive & insoutenable de croire qu'on ne puisse réussir dans le maniement des affaires publiques, sans

commettre quelquefois des injustices; mais il regarde le principe opposé comme une vérité incontestable, & comme la base & le fondement de toutes les regles qu'on peut donner en matiere de politique, savoir, Q'ON NE PEUT BIEN GOUVERNER UN ETAT SANS GARDER EN TOUT UNE EXACTE JUSTICE. *Nihil est quod adhuc*

Fragm. Cic. apud S. Aug. de rep. putem dictum, & quo possim longius progredi, nisi sit confirmatum, non modò falsum esse illud, sine injuria non posse, sed hoc verissimum, sine summa justitia remp. regi non posse.

Pour donner plus de poids & d'autorité à ses raisons, il les avoit mises dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous avons tant parlé. Il est aisé de sentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage, copié par une main si habile, d'après un si parfait original. Ces deux illustres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur siècle, & qu'on peut bien proposer au nôtre comme des modeles de grands Capitaines & de grands politiques, établissent cette maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement; qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un état, que l'injustice, & que sans un grand fonds de justice, une République ne peut point être conduite, ni même subsister: *Nihil tam inimicum quàm injustitiam civitati, nec omninò nisi magna justitia geri aut stare posse rempublicam.*

Voilà quelles étoient les regles & les

maximes du peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit-là l'idée qu'en avoient & les Alliés, & les peuples conquis. Tite-Live *Lib. 22. n. 13.* remarque que la perte des trois premières batailles que gagna Annibal, qui répandit par-tout la terreur & l'alarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des Alliés: *Nec tamen is terror, cum omnia bello flagrarent, fide socios dimovit.* La raison qu'il en apporte est bien glorieuse au peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouvernement. « C'est, » dit-il, que ces Alliés se trouvant sous » un empire juste & modéré, obéissoient » sans peine à un peuple qui leur étoit » infiniment supérieur en mérite, ce » qui est l'unique lien de la fidélité ». *Videlicet quia justo & moderato regebantur imperio, nec abnuebant, quod unum vinculum fidei est, melioribus parere.* Les peuples conquis pensoient de même, & comparant la domination Romaine avec celle sous laquelle ils avoient toujours vécu, & les Généraux Romains avec leurs anciens maîtres, ils regardoient ces premiers comme des hommes descendus du ciel, tant ils faisoient paroître à leur égard de justice, de bonté, d'humanité; & ils se félicitoient « d'être tombés sous la » puissance d'un peuple qui songeoit à » s'attacher les hommes plus par les bien- » faits, que par la crainte, & qui s'appli- » quoit à mériter par un doux & juste

» gouvernement l'amour & la confiance
 » des nations étrangères, au lieu de leur
 Lib. 26. n. 49. » faire porter le joug d'une triste servi-
 » tude ». *Venisse eos in populi Romani potesta-*
tem, qui beneficio quàm metu obligare homines
malit, exterarumque gentes fide ac societate junctas
habere, quàm tristi subjectas servitio.

Mais peut-être qu'une politique inté-ressée portoit le Sénat Romain à ménager ainsi au loin les Alliés & les peuples conquis, & qu'on avoit moins d'égard pour les citoyens & les sujets naturels, qui par cette raison étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'est par cet endroit-là même que le peuple Romain est le plus admirable; & ce que je vais dire, montrera clairement que la plus grande ressource d'un Etat est l'affection des peuples, l'amour qu'ils ont pour le gouvernement, & la confiance qu'ils prennent dans la foi publique; & que d'y donner la plus légère atteinte, c'est, en fait de politique, la faute la plus capitale, la plus pernicieuse, & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroissoit désespéré. La fidélité de la plupart des Alliés fut abattue par un tel coup. L'Etat se trouvoit sans chefs, sans troupes, sans argent; & cependant il falloit faire de nouvelles levées & des recrues, équiper des flottes, acheter des vivres, des armes, des habits. Tout manquoit à l'Etat; mais le crédit ne lui

manquoit pas, & il trouva de promptes & de sûres ressources dans l'affection des citoyens.

Le Consul représenta que les Magistrats devoient donner l'exemple au Sénat, & le Sénat au peuple, d'aider la République dans l'extrémité où elle se trouvoit; que le moyen d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au soutien de l'Etat, étoit de commencer par le faire soi-même; qu'ainsi ils devoient tous porter au trésor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté sur le champ, & avec un tel zele, qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils suffire à l'empressement public, chacun ambitionnant l'honneur de se faire inscrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers, & ensuite le peuple, en firent autant, sans qu'il fut besoin pour cela d'aucun Edit public.

Des trente colonies qui se trouvoient dans l'Italie, dix-huit * envoyèrent des députés à Rome, pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur demandoit, & encore plus si on le jugeoit à propos; que graces aux dieux elles ne manquoient, pour le faire, ni de moyens, ni de courage: *ad id sibi neque opes cessse animum etiam superesse.* Ces députés furent reçus & par le Sénat & par le peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite-Live a cru devoir conserver dans

* Ce fut
quelque
temps après.

son histoire les noms de ces colonies, *a* pour ne pas les frustrer, dit-il, après tant de siècles, d'une gloire qui leur est si justement due. Pour les douze autres colonies qui refuserent de faire de levées, le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du peuple Romain de ne les punir qu'en ne faisant aucune mention d'elles. *Ea tacita castigatio magis ex dignitate populi Romani visa est.*

On avoit reçu dans ce même temps des lettres des deux Scipions, qui commandoient en Espagne, par lesquelles, se chargeant de trouver par eux-mêmes dans le pays de quoi payer les troupes, ils demandoient qu'on leur envoyât au plutôt des vivres & des habits, sans quoi il leur étoit impossible de conserver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle se trouvoit. Le Préteur convoqua l'assemblée; il représenta au peuple les nécessités publiques, *b* & l'impossibilité où étoit l'Etat d'y subvenir, si le crédit lui manquoit aussi bien que les fonds; il exhorta ceux qui avoient par le passé grossi leur patrimoine en tenant les fermes du peuple Romain, à prêter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Espagne, avec promesse que ces som-

a Ne nunc quidem post
tot secula fileantur, frau-
denturve laude sua. *Lib.*
27. n. 12.

b Itaque, nisi fide staret
respublica, opibus non sta-
turam. *Lib.* 23. n. 48.

mes leur seroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puissantes Compagnies se présentèrent, & tout fut fourni aux armées d'Espagne, aussi abondamment que dans les temps de la plus grande opulence.

a Ce noble désintéressement & ce zele ardent régnoient également dans tous les Ordres & dans tous les Corps de l'Etat.

La flotte manquoit de matelots & de vivres. On convint d'imposer sur les particuliers une taxe qui seroit réglée sur le rang & sur les revenus d'un chacun, & la chose s'exécuta sans délai & sans murmure. Lib. 24. n. 17.

Les bâtimens publics tomboient en ruine, parce que les fonds manquoient pour les réparations. Des entrepreneurs s'en chargerent avec joie, sans demander d'argent qu'après que la guerre seroit finie. n. 18.

Dans cette émulation commune & ce mouvement général de tous les Corps de l'Etat, pour aider & soulager le trésor public, on y porta d'abord l'argent des pupilles, puis celui des veuves, *b* ceux qui en étoient chargés ne croyant pas pouvoir le déposer dans aucun autre asyle plus sûr ni plus sacré que dans celui de la foi publique.

Cette générosité passa de la ville dans n. 18.

a Hi mores eaque caritas patriæ per omnes ordines velut tenore uno pertinebat. *Lib. 23. n. 49.* sanctiusque deponere creditibus, qui deferebant, quam in publica fide. *Lib. 24. n. 18.*

b Nusquam eas tutius

le camp; aucun Cavalier, aucun Centurion, aucun Officier ne voulut recevoir de paye, & l'on auroit regardé comme un mercenaire quiconque en auroit reçu.

L'événement montra qu'on avoit eu raison de se fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la dernière exactitude; on voulut même pour quelques-unes prévenir le terme; & malgré la rareté de l'argent, on offrit aux maîtres des esclaves qui avoient été affranchis, de leur en payer le prix: mais tous déclarèrent qu'ils ne le recevraient qu'après la fin de la guerre.

Ce sont de tels faits qui doivent nous donner une juste idée du gouvernement Romain. Ce seul mot que j'ai rapporté, & qui mériteroit d'être gravé en caracteres d'or, *qu'on ne trouva point d'asyle plus sûr ni plus sacré pour y déposer les biens des pupilles & des veuves, que celui de la foi publique;* ce seul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puisse imaginer du caractère Romain. Il nous apprend que si, selon la maxime constante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Législateurs, & des plus sages Politiques, le but & la loi souveraine du gouvernement est l'utilité publique & le salut du peuple, *Salus populi suprema lex est;* l'affection des peuples aussi, & la confiance qu'ils prennent dans la justice

& la bonne foi de ceux qui les gouvernent, font le plus ferme appui & quelquefois le salut & l'unique ressource des Etats.

7. *Respect pour la Religion.*

Il ne faut qu'ouvrir les Historiens, pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agissoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat, on consultoit les dieux, on imploroit leurs secours, on employoit tous les moyens propres à se les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage, on indiquoit aussi-tôt des actions de grâces publiques, des sacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroyable. A peine An-

Lib. 30. n. 21.

nibal s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on se reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les dieux d'un bienfait si long-temps attendu, & si peu espéré.

a Leur grand principe étoit que la piété envers les dieux étoit la cause de tous les heureux succès, comme la négligence dans leur culte attiroit tous les malheurs. De-là vient, dit Polybe, que les Romains, dans les grandes nécessités,

Pag. 262.

a Intuemini horum deinceps annorum vel secundas res vel adversas, invenietis omnia prosperè evenisse sequentibus deos, adversa spernentibus. *Lib. 5. n. 31.*

ligion qu'exigent ces sortes de conjonctures, ils ne trouvent rien de bas, ni d'indigne de leur grandeur. Et dans un autre endroit il remarque que ce qui relève infiniment le peuple Romain au dessus de tous les autres peuples, c'est le respect de la religion, & la crainte des dieux, qui ailleurs est souvent traitée de petitesse d'esprit & de bassesse. Chez les Grecs, ajoute-t-il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de signatures, de témoins, de répondants, de surveillants, la mauvaise foi l'emporte toujours; au lieu que chez les Romains la seule religion du serment conserve les mains pures dans l'administration de sommes infiniment plus considérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur convaincu de péculat.

8. *Amour de la gloire.*

Je finis par cet article, parce que la disposition dont je parle ici, étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'est

*De Civ.
Dei. lib. 5,
cap. 12.*

saint Augustin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit; & il remarque que cette passion, je veux dire, le desir de la gloire, étouffoit souvent en eux toutes les autres passions, & que c'est elle qui a fait faire toutes ces actions si belles & si éclatantes qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de

tous les siècles. Le desir d'être estimés, d'être loués comme défenseurs & protecteurs de la liberté, de la justice, des loix; comme ennemis de l'injustice, de la violence, de la tyrannie; ce desir, dis-je, étoit une espee de frein qui retenoit & modéroit leur ambition, & qui leur inspiroit ces sentiments de bonté, de clémence, de générosité, dont le simple récit nous charme & nous enleve encore aujourd'hui après tant de siècles.

Y eut-il jamais une journée plus glorieuse à l'Empire Romain, que celle où par son ordre la liberté fut rendue à tous les peuples de la Grece, & où l'Edit en fut publié au milieu des cris de joie & des applaudissements de tant de peuples? Quel éloge que celui dont toute la Grece retentit alors, & dont le bruit se répandit bientôt dans tout l'univers. « *a* Qu'il » y avoit sur la terre une nation qui » se piquoit de prendre sur elle les frais, » les fatigues, les dangers de longues » & pénibles guerres pour procurer la » liberté à des peuples éloignés de leur » contrée, & qui traversoit les mers pour » empêcher qu'il n'y eût dans quelque » endroit du monde un gouvernement & » un empire injuste, & pour faire régner

a Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo bella gerat pro libertate aliorum; nec hoc finitimis aut propinquæ vicinatis hominibus, aut terris continenti

junctis præstet: maria trahat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fas, lex potentissima sint.
Liv. lib. 33. n. 33.

par-tout la justice, l'équité & les loix!

Voilà ce qui faisoit agir les Romains dans les beaux siècles de la République; voilà l'esprit qui animoit leurs Consuls & leurs Généraux. Ils aspiroient à la domination, mais par des voies d'honneur & de gloire, & pour cela ils observoient exactement la justice & les loix: au lieu que dans la suite l'ambition, n'étant plus retenue ni modérée par ce frein, se porta aux derniers excès d'injustice, de violence & de cruauté, comme on le vit sous Marius, Sylla, César & Antoine.

Maccab. lib.
x. cap. 8.

v. 3.

v. 15.

v. 16.

v. 12.

v. 3.

v. 2.

v. 14.

Le Saint-Esprit, qui est fort sobre dans les louanges, n'a pas dédaigné de nous marquer en détail dans un des livres de l'Écriture, les vertus par lesquelles les Romains ont porté leur République à un si haut point de gloire & de puissance. Il loue principalement leur conseil & leur sagesse; leur conspiration pour le bien public, leur désintéressement particulier; leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime; leur fidélité dans les traités; leur patience dans le travail; leur fermeté dans leurs résolutions, leur courage & leur valeur; & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus, quoique défectueuses du côté du motif & de la fin, puisqu'elles n'étoient point rapportées à Dieu, mais à la vaine gloire, ne laissoient pas d'être fort estimables en el-

les-mêmes eu égard aux regles & aux devoirs de la société civile.

Je ne puis mieux terminer cet article que par la solide réflexion de saint Augustin sur les causes de la puissance des Romains. « Quoiqu'ils fussent privés, » dit-il, de la véritable piété, qui consiste dans le culte sincere du vrai Dieu, ils observoient néanmoins certaines regles de probité & de justice, qui sont le fondement d'un Etat, qui contribuent à l'augmenter, & qui servent à l'affermir. Et Dieu a bien voulu leur accorder un succès incroyable, pour faire voir par l'exemple d'un si grand & si puissant empire, de quelle utilité sont les vertus civiles & politiques, lors même qu'elles sont séparées de la vraie religion; & pour faire comprendre par-là aux autres hommes de quel prix elles deviennent lorsque la vraie religion les relève & les ennoblit; & comme ils peuvent par elle devenir citoyens d'une autre patrie, dont le roi est la vérité, dont la loi est la charité, dont la durée est l'éternité ». *Cujus rex veritas, cujus lex caritas, cujus modus aternitas.*

*S. Aug. Ep.
138. ad Mar-
cell. cap. 3.*



QUATRIEME MORCEAU
D E
L'HISTOIRE ROMAINE.

Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe, livre sixieme de son histoire.

JE diviserai en deux parties ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans la premiere je rapporterai en abrégé les principes que Polybe établit sur les différentes sortes de gouvernements, & d'où il a tiré des conjectures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la seconde j'exposerai, le plus succinctement qu'il me sera possible, comment en effet ce changement est arrivé de la maniere & pour les raisons que Polybe avoit marquées.

Je me crois obligé d'avertir les lecteurs dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernements, & du jugement qu'on en doit porter, je ne fais que rapporter le sentiment de Polybe. Pour moi, je m'en tiens à la décision qui se trouve dans Hérodote, où l'on donne la préférence à l'Etat Monarchique au dessus des deux autres.

*Herod. lib.
3. cap. 80.*

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES DE POLYBE,

Sur les différentes sortes de gouvernements, & en particulier sur celui des Romains.

ON réduit ordinairement les différentes sortes de gouvernements à trois especes; l'une, où c'est le roi qui gouverne, & Polybe l'appelle *βασιλευς*, *domination royale*; l'autre, où les grands, les puissants ont l'autorité, & on l'appelle *aristocratie*; une troisieme enfin, nommée *démocratie*, où le peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernements en a un autre qui lui ressemble fort, qui en est tout voisin, & dans lequel souvent il dégénere. Il en sera fait mention dans la suite.

Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois premiers, & qui en éviteroit les dangers & les inconvénients.

Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue sachant que les trois sortes de gouvernements dont nous avons parlé, avoient chacune de grands inconvénients presque inevitables; que la royauté dégénéroit quelquefois en pouvoir arbitraire & tyrannique, l'aristocratie en un gouvernement injuste de quelques particuliers, & le pouvoir du peuple en une domination aveugle & sans regle; Lycurgue, dis-je, crut devoir faire entrer

ces trois gouvernements dans celui de Sparte, & comme les foudre en un seul; de sorte que l'autorité royale fût balancée par le pouvoit du peuple; & qu'un troisieme ordre, composé des anciens & des plus sages de la République, servit comme de contrepoids aux deux premiers, pour les tenir toujours dans une espeece d'équilibre, & empêcher l'un de s'élever trop au dessus de l'autre. Ce sage Législateur ne se trompa point dans ses vues, & nulle République n'a conservé si long-temps ses loix, ses usages, & sa liberté, que celle de Sparte. Il est vrai que les établissemens de Lycurgue n'étoient pas propres pour un Etat qui auroit songé à faire des conquêtes, & à s'agrandir. Aussi n'avoit-ce pas été là son plan ni son dessein, parce que ce n'étoit point en cela que ce sage Législateur faisoit consister le solide bonheur d'un peuple. Il vouloit que les Spartiates, se renfermant dans les bornes naturelles de leurs pays, sans songer jamais à envahir les terres d'autrui, devinssent par leur justice & par leur modération, encore plus que par leur pouvoit, les maîtres & les arbitres du sort de tous les autres peuples de la Grece; ce qui, selon lui, n'étoit pas moins glorieux que de faire des conquêtes au dehors. Ils ne déchurent de leur gloire que pour s'être écartés des sages vues de leur Législateur. Car quand il fallut trouver des vi-

vres hors de leur territoire, équiper des flottes, payer de matelots, & fournir à tous les frais d'une longue guerre, leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun usage; & ce fut ce qui les obligea, tout fiers qu'ils étoient, de faire servilement la cour aux Satrapes des rois de Perse pour tirer d'eux une monnoie qui fût par-tout de mise, & de devenir esclaves volontaires, en attendant qu'ils fussent assujettis par la force.

Si l'on fait consister, dit Polybe, la gloire d'un Etat à s'agrandir, à s'étendre, à faire des conquêtes, à dominer sur beaucoup de peuples, & à attirer sur soi les yeux de toute la terre, il faut avouer que jamais gouvernement n'a eu tant d'avantage & n'a été si propre pour arriver à ce but, que celui des Romains. Il réunissoit, comme celui de Sparte, les trois especes d'autorité dont nous avons parlé. Les Consuls tenoient la place des Rois, le Sénat formoit le Conseil public; & le peuple avoit beaucoup de part dans l'administration des affaires. Il y a seulement cette différence, que ce ne fut point par un plan & par un dessein concerté dès les commencements, comme à Sparte, mais par la suite même des événements, que Rome fut amenée à cette sorte de gouvernement; chacune de ces trois parties qui composoient le corps de l'Etat, avoit un pouvoir distingué. On ne sera pas fâché d'en voir

ici la description, qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine. Polybe entre sur ce sujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

Tant que les Consuls résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du peuple, leur étoient soumis, & obligés de leur obéir. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat; ils y admettoient les Ambassadeurs; ils proposoient les affaires; ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoient eux qui les portoient au peuple, qui pour cet effet convoquoit ces assemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les décrets du Sénat pour les examiner, & qui, selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, conclusoient à la pluralité des suffrages. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République; c'est pour cela qu'on les rappelloit si souvent de l'armée, & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils sortissent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Consuls avoient un pouvoir presque souverain. Ils étoient

chargés du soin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples Alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient servir sous eux. Lorsqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir sans appel; ils dispofoient des deniers publics à leur gré, & faisoient telle dépense qu'ils jugeoient à propos? le Questeur les accompagnant par-tout & leur fournissant sur le fond qui lui avoit été mis entre les mains, les sommes qu'ils demandoient. De forte qu'en considérant la République Romaine par cet endroit, on auroit presque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité royale & monarchique.

POUVOIR DU SÉNAT.

Le Sénat dispofoit presque absolument des finances & du trésor public. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenses de l'Etat, & les Questeurs ne pouvoient délivrer aucune somme, excepté aux Consuls, sans un décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenses que les Censeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique;

trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des villes qui avoient rapport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoyoit des Ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponse aux députés & aux Ambassadeurs des peuples & des Princes. C'étoit lui aussi qui envoyoit des Commissaires sur les lieux pour écouter les plaintes des peuples Alliés, pour régler les limites & les frontières, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour juger des querelles des Etats & des rois. Ainsi un étranger qui seroit venu à Rome dans l'absence des Consuls, auroit cru que le gouvernement de la République étoit entièrement aristocratique, c'est-à-dire, dans la main des anciens & des sages.

POUVOIR DU PEUPLE.

Cependant le pouvoir du peuple étoit fort considérable; il étoit seul maître & arbitre des récompenses & des châtimens, ce qui fait la partie essentielle du gouvernement. Il condamnoit souvent à des amendes pécuniaires ceux même qui avoient été dans les plus grandes charges; & il avoit seul le droit de condamner à mort les citoyens Romains. Et dans ce dernier cas on observoit à Rome une coutume fort louable, selon Polybe, &

digne d'être remarquée, qui étoit de laisser à celui qui étoit accusé d'un crime capital, le pouvoir de prévenir le jugement, & de se retirer dans quelque ville voisine, où il passoit le reste de sa vie en paix & en liberté dans un exil volontaire. C'étoit le peuple qui, par ses suffrages, conféroit toutes les charges & toutes les dignités, qui font dans une République la plus belle récompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des loix; &, ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les Princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel gouvernement étoit absolument populaire & démocratique?

*Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat,
& du peuple.*

C'est cette puissance mutuelle des différentes parties d'une République, qui en fait la sûreté, la force, & la beauté. De ce besoin réciproque résulte une espèce d'harmonie entre les différents membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien de l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangère.

Nous avons dit que le pouvoir du Consul en temps de guerre étoit presque

souverain. Il dépendoit néanmoins absolument en plusieurs choses & du Sénat, & du peuple; car d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du Sénat qu'on délivroit les sommes nécessaires pour les vivres, pour les habits, pour la paye des soldats; & le refus ou le délai de ces secours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pousser ses entreprises aussi loin qu'il l'auroit désiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit nommer un successeur au Consul, ou lui continuer le commandement des armées; & par-là il étoit maître de lui laisser ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Sénat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat; car c'étoit lui qui décernoit l'honneur du triomphe, & qui régloit les dépenses nécessaires pour cette auguste pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou cassoit les traités avec les Princes & les peuples étrangers, & qui au retour de la campagne faisoit rendre compte aux Généraux de leur conduite; il est aisé de voir combien ils devoient être attentifs à se concilier les bonnes grâces du peuple.

Pour le Sénat, quoique sa puissance d'ailleurs fut si grande, elle ne laissoit pas en plusieurs chefs d'être assujettie & soumise à celle du peuple. Dans les gran-

des affaires, & dans celles sur-tout où il s'agissoit de la vie des citoyens, il falloit que son autorité intervînt. Quand on proposoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de ses Tribuns s'opposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat, pour les arrêter tout court; en sorte qu'après cette opposition, le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin, le peuple aussi de son côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot, de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat; les Entrepreneurs qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des Temples & des autres édifices publics, d'entretenir les grands chemins; ces personnes formoient de nombreuses sociétés, qui toutes étoient tirées du peuple, & faisoient subsister un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les recettes, les autres servant de cautions aux fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & les mettant ainsi à profit. Or c'étoient les Censeurs qui adjugeoient ces fermes aux compagnies qui

se présentoient pour cet effet, & qui adjugeoit aussi aux Entrepreneurs les différents ouvrages qu'il y avoit à faire, & c'étoit le Sénat qui, soit par lui-même, soit par des Commissaires nommés, jugeoit sans appel des contestations qui pouvoient naître sur toutes ces matieres, soit qu'il s'agit de casser quelquefois des marchés qui devenoient impraticables, & d'accorder des délais pour le paiement, ou qu'il fallût diminuer le prix des baux à cause de quelque fâcheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inspirer au peuple de la retenue & du respect pour les décrets du Sénat, c'est qu'on tiroit de ce corps * les Juges pour la plupart des affaires publiques & particulieres qui étoient de quelque importance. Les citoyens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en temps de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

C'est ce rapport mutuel & ce concert de tous les ordres de la République, qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vu.

Quand on lit dans le commencement de la République naissante, & dans les années qui suivirent, ces séditions presque continuelles qui divisèrent si longtemps le Sénat & le peuple, & cette espece de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, &

* Dans la suite la forme des jugements changea.

avec raison, comment un Etat agité par de si fréquentes & de si violentes secousses, non seulement a pu subsister, mais a vaincu dans ce temps-là même tous les peuples voisins, & bientôt après a porté ses conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en rapporte une raison bien solide, & qui fait beaucoup d'honneur au peuple Romain. C'est que lorsque la République étoit attaquée par un ennemi du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, suspendoient les querelles particulières, & réunissoient tous les esprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun se piquant à l'envi de remplir ses fonctions & de faire son devoir, soit qu'il s'agît de prendre des résolutions avec maturité & sagesse, soit qu'il fallût les mettre à exécution avec promptitude & vivacité. Et c'est cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes ses entreprises furent toujours suivies d'un heureux succès.

C'est cette même constitution du gouvernement Romain qui maintint encore pendant quelque temps & fit subsister la République, lors même que les citoyens délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & insolents par leurs victoires, amollis par les délices & par

les richesses, corrompus par les louanges & les flatteries, commencèrent à abuser de leur pouvoir, & à commettre mille injustices & mille violences. Car dans cet état, l'autorité du Sénat & celle du peuple étant toujours contrebalancées l'une par l'autre; quand l'un des deux partis songeoit à s'élever, l'autre aussitôt réunissoit ses forces pour le rabaisser & le tenir dans l'ordre. Ainsi, par cette égalité réciproque, & par ce balancement de pouvoir & de crédit, la République se maintenoit toujours dans sa liberté & dans son indépendance.

Causes du changement d'une République en Monarchie.

Il en est, dit Polybe, d'un Etat & d'une République, comme du corps humain, qui a ses progrès & ses accroissements, son point de force & de maturité, sa décadence & sa fin; & pour l'ordinaire, quand un Etat est parvenu au comble de la grandeur & de la puissance, il dégénere ensuite par des déclin plus ou moins sensibles, & tombe enfin en ruine.

C'est ainsi, dit Polybe, que Carthage, pendant que son gouvernement, aussi bien que celui de Sparte & de Rome, fut mêlé des trois sortes de pouvoir dont nous avons parlé, étoit si puissante & si florissante. Mais au commencement de la seconde guerre Punique, & du

a Les Rois, autrement nommés Suffetes, le Sénat, le peuple.

temps d'Annibal, on peut dire en quelque sorte qu'elle étoit sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étoit déjà flétrie; elle avoit commencé à décheoir de sa première élévation, & elle penchoit vers sa ruine; au lieu que Rome alors étoit, pour ainsi dire, dans la force & dans la vigueur de l'âge, & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une & de l'accroissement de l'autre, est tirée du fonds même des principes qu'il avoit établis sur les révolutions successives des Etats: c'est que chez les Carthaginois le peuple avoit pour lors la principale autorité dans les affaires publiques, & qu'au contraire à Rome, c'étoit le temps où le Sénat, c'est-à-dire, cette compagnie composée d'hommes si sages, avoit plus de crédit que jamais. De-là il conclut qu'il falloit nécessairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens, l'emportât sur un Etat gouverné, ou plutôt précipité par les conseils téméraires de la multitude. Rome en effet, qui, à proprement parler, commençoit alors à s'étendre & à essayer ses forces contre les étrangers, guidée par les sages conseils du Sénat, l'emporta enfin dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats, & elle établit sa puissance & sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

Mais toutes choses dans le monde ont leur affoiblissement & leur fin, les Républiques les plus sages & les mieux policées comme tout le reste. Or la ruine des Etats vient ou de causes intérieures & qui sont dans l'Etat même, ou de causes étrangères & qui naissent du dehors. Il est difficile à la sagesse humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille événements incertains & obscurs; au lieu que les premières ont, s'il est permis de parler ainsi, un ordre fixe, & des indices presque certains.

Pour bien connoître la cause du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la maniere dont ordinairement ces Etats se forment & s'établissent; & l'on verra avec étonnement que par des révolutions imprévues & inespérées, les choses reviennent presque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il est naturel ^a qu'une multitude d'hommes étant réunie ensemble dans une même contrée, mais encore sans loix, sans police, sans aucune subordination, & se trouvant par une conséquence nécessaire exposée à beaucoup d'injustices & de violences, le plus fort d'entr'eux, comme il arrive toujours parmi les animaux, devienne le maître. Cet homme

^a On voit chez Hérodote *me des Medes dans la per-*
liv. 1. que ce fut à peu près *sonne de Dejoce.*
ainsi que s'établit le royaume

ensuite employant son pouvoir & son autorité pour protéger & secourir les autres, pour les défendre contre l'injustice & la violence, pour leur procurer le repos & la tranquillité, pour favoriser constamment ceux qui sont regardés comme les plus gens de bien, & pour être exact à traiter chacun de ses sujets selon son mérite, on lui assure d'un consentement unanime une autorité qu'il avoit d'abord usurpée, & que de violente il a rendu juste & raisonnable, & on lui jure une obéissance entière & une soumission parfaite, d'autant plus ferme & stable, qu'elle est fondée sur l'intérêt même de ceux qui s'y engagent. Telle est ordinairement l'origine de la Monarchie, & tels sont les degrés par lesquels elle se convertit en une royauté ^a qui, pour gouverner des sujets volontaires, aime mieux employer la sagesse des conseils, que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuerent le plus à faire Romulus roi.

Dans la suite des temps, les successeurs de cette autorité si juste d'abord, si douce, si salutaire, voyant leur puissance bien affermie, & se trouvant dans l'abondance de toutes sortes de biens & d'honneurs, commencent à abuser de leur pouvoir, commettent mille violences & mille cruautés, & deviennent

^a Μόνη τὴν ἐξ ἰσότητος συγχωρημένην, καὶ τῆ γνάμῃ τὸ πλεῖον ἢ φόβῳ καὶ βίᾳ κυβερναμένην.

l'objet de la haine des peuples. Il est aisé de reconnoître ici le caractère de Tarquin le superbe, dernier roi des Romains.

La royauté se changeant ainsi en tyrannie, il se forme des conspirations contre les tyrans; & ce sont ceux qui ont le plus d'élévation, de courage, & de hardiesse, & qui se mettent à la tête des conjurés, parce que ce sont les hommes de ce caractère qui portent le plus impatiemment les injustes traitements de leurs maîtres. Le peuple se voyant donc redevable à leur courage de son repos & de sa liberté, s'abandonne volontiers à leur domination, & leur confie avec joie le commandement; comme cela arrive en effet lorsque les Tarquins eurent été chassés de Rome. Et voilà comment se forme l'Aristocratie, c'est-à-dire, le gouvernement des sages & des anciens, tels qu'étoient ces graves vieillards qui composèrent le Sénat.

Cette sorte de gouvernement peut avoir plus de durée & de stabilité; mais enfin elle dégénère à son tour comme les autres; & au lieu de ces vieillards prudents, expérimentés, désintéressés, & qui n'avoient en vue que le bien de la patrie, un petit nombre de personnes, qui ne se distinguent des autres que par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, cherchent à s'attirer l'autorité, & c'est ce qui fraye le chemin à l'Oligarchie; dont

on vit déjà des essais & une image dans la conduite violente des Décemvirs, & l'avarice cruelle des plus riches Sénateurs, qui força plus d'une fois le peuple à se mettre à couvert de leurs vexations par ces fameuses retraites sur le mont sacré & sur le mont Aventin : & c'est ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, & les citoyens se trouvant également las & fatigués de tous les gouvernements qui ont précédé, il est naturel qu'ils tournent leurs vues & leurs desirs vers la Démocratie; en s'efforçant d'augmenter en tout le pouvoir du peuple, & d'égaliser ses droits & ses privilèges à ceux de la Noblesse. Pendant que dure encore le sentiment & le souvenir des maux passés, le bon ordre subsiste quelque temps, & l'égalité entre les citoyens se maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût est usé, cherchent à s'élever au dessus des autres; & ce sont ordinairement ceux qui ont le plus de richesses qui prennent ce parti. Comme souvent l'entrée légitime aux honneurs, qui est la vertu & le mérite, leur est fermée, ils emploient leurs grands biens pour acheter les suffrages du peuple, & ils ne songent plus qu'à le corrompre à force de présents & de largesses. Quand une fois ces hommes ambitieux, & dé-

voré par le desir de dominer, ont gagné & amorcé la multitude par l'appât du gain, il n'y a plus d'excès dont elle ne soit capable. La République tombe ainsi dans le plus grand des maux, qui est que la populace soit maîtresse des affaires, ce qui s'appelle Ochlocratie.

Polybe observe que ce changement de mœurs, qui entraîne après soi celui du gouvernement, est la suite ordinaire des heureux succès & de la longue prospérité d'un Etat. Lors, dit-il, qu'une République, après avoir essuyé de grands dangers, est sortie victorieuse de longues & pénibles guerres, & qu'arrivée au comble de la gloire & de la puissance, elle n'a plus d'ennemis qui lui disputent l'empire, mais que tout lui est soumis & assujetti; une telle prospérité, si elle est longue & persévérante, ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition, qui causent infailliblement la ruine des Etats les plus florissans. Le luxe, pour fournir aux dépenses, qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes, dégénere bientôt en avarice, & est forcé d'avoir recours aux injustices & aux rapines; & l'ambition, pour parvenir à ses fins, n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du peuple, flatteries, complaisances, largesses, corruptions. Il arrive de-là que la multitude, d'un côté irritée par les exactions injustes des riches, & de l'autre gâtée & de-

venue insolente par les flatteries & par les largesses des ambitieux, ne consulte plus que sa passion & ses caprices dans les délibérations publiques, refuse d'écouter la voix des premiers Magistrats, & de se soumettre à leur autorité, & se parant du beau nom de liberté & de démocratie, s'abandonne à une licence effrénée, & secoue entièrement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui, & à s'engraisser dans le repos de l'oïveté, si elle trouve un chef qui ne soit pas en état de l'enrichir par lui-même, mais qui étant hardi & entreprenant, lui paroisse capable de remplir d'ailleurs ses desirs, elle s'attache à lui, elle le soutient, elle l'éleve. Et de-là naissent les séditions, les meurtres, les exils, les proscriptions, les nouveaux partages de terres, l'abolition des dettes; jusqu'à ce qu'enfin il survienne quelqu'un plus fort & plus puissant que tous les autres, qui s'empare de toute l'autorité, & qui seul se rende maître du gouvernement. Ainsi le trop vif desir de la liberté, ou, pour parler plus juste, l'abus qu'en fait le peuple, se termine par la perte de cette même liberté, & par l'établissement d'une nouvelle domination, souveraine & despotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la République Romaine, & c'est ce qu'il nous reste à montrer.

CHAPITRE SECOND.

CHANGEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE EN MONARCHIE.

CE que Polybe avoit prévu, arriva de la maniere & pour les causes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la prospérité de Rome qui causerent la perte de sa liberté. Dès que la République Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ses anciens Généraux & de ses anciens Magistrats l'avoient portée, elle commença à décheoir par des déclinis d'abord imperceptibles, plus marqués dans la suite, & qui se terminerent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement, & par l'infraction des loix fondamentales de l'Etat.

*Sallust. in
bello Cati-
lin.*

Lorsque la République, dit Salluste, se fut accrue par de laborieux efforts & par la justice; que des rois puissants eurent été vaincus dans la guerre; que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été soumis par la force; que Carthage, la rivale de Rome, eut été ruinée de fond en comble; en un mot, que par terre & par mer tout eut été assujetti à l'empire Romain; il se fit une révolution étonnante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux, ni les dangers, ni tant d'adversités n'avoient

pu vaincre, succomberent à la douceur du repos, & aux attraits de l'abondance & de la prospérité. L'avarice & l'ambition, sources funestes de tous les maux, s'accrurent à proportion que la puissance de Rome prit de nouveaux accroissements. L'avarice bannit de la République la bonne foi, la probité, & toutes les autres vertus, & substitua en leur place l'orgueil, le faste, le mépris des dieux, & un commerce honteux qui mettoit tout à prix, & vendoit tout. L'ambition de son côté introduisit la dissimulation, la fourberie, la perfidie, & bientôt après, les violences, les cruautés, les meurtres.

C'est ainsi, selon la belle pensée de Juvenal, que le luxe, fléau plus funeste & plus cruel que la guerre, ravagea l'Empire Romain, & vengea l'univers vaincu.

Savior armis

Luxuria incubuit, victumque; ulciscitur orbem.

Il ne me reste donc plus pour montrer la justesse des sages conjectures de Polybe sur le changement qu'il avoit prévu devoir arriver dans la République, qu'à rapporter en détail les principales causes qui ont entraîné cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de temps après ce grand événement. Par-là on verra clairement la différence étonnante qui se rencontre entre les premiers siècles de la République Romaine,

& ceux qui précéderent sa ruine; & l'on aura une idée plus parfaite de tous les Etats par lesquels elle a passé.

Richesses suivies du luxe dans les bâtiments, les meubles, la table, &c.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans le volume précédent sur le noble désintéressement des anciens Romains, & sur le cas qu'ils faisoient de la pauvreté, de la simplicité, de la frugalité, de la modestie; vertus si communes alors, & si généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoyens, qu'au génie de la nation, & à l'heureux caractère de ces premiers temps; mais en même temps vertus si sublimes, & portées à un si haut point de perfection, que dans les derniers siècles de la République, elles paroissoient pour des fables & pour des fictions, tant elles étoient éloignées du goût qui dominoit pour lors, & tant elles paroissoient supérieures à la foiblesse humaine.

a Depuis que les richesses eurent été mises en honneur, & que seules elles ouvrirent l'entrée au commandement, à la puissance, à la gloire, on ne fit plus de cas de la vertu, on regarda la pauvreté comme une honte, & l'innocence

a Postquam divitiæ honori esse cœperunt, & eas gloria, imperium, potentia sequebatur, hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro mali-

volentia duci cœpit. Igitur ex divitiis juventutem luxuria, atque avaritia, cum superbia, invasere. *Sallust. in bello Jugurth.*

des mœurs comme l'effet d'une humeur mélancolique; & le fruit de ces richesses fut le luxe, l'avarice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez les Romains, fut celle de l'agrandissement de leur Empire. Le premier Scipion avoit jeté les solides fondemens de leur grandeur future; le dernier par ses conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage, qui tenoit Rome en haleine en lui disputant l'Empire, eut été entièrement détruite, la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par degrés, mais fut prompte & précipitée. La vertu aussi-tôt fit place aux vices, l'ancienne discipline au relâchement, la vie occupée & laborieuse à l'oïfiveté & aux plaisirs.

Au lieu que les anciens Romains se piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colabantur religiones piè magis quàm magnificè*: les richesses immenses, qui étoient le fruit des dernières conquêtes, furent employées à construire des temples superbes pour les dieux, & des bâtimens magnifiques pour décorer & embellir Rome.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que ce qui fait l'objet de l'admiration publique, ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Aussi un Historien remarque-t-il, que dès qu'on eut commencé à faire entrer le marbre dans la construction des temples, qu'on eut bâti des théâtres & des portiques, le

*Vell. Pa-
terc. lib. 2.
n. 1.*

*Liv. lib. 3.
n. 57.*

luxe des particuliers suivit de près la magnificence publique : *publicamque magnificentiam secuta privata luxuria est*. On sait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée, & comment de simples particuliers se firent un jeu, & en même temps une gloire, de venir à bout, à force de dépenses, de raser des montagnes, & de combler les mers.

Pat. lib. 2. n. 1.
Sallust. in bello. Catin.

Liv. lib. 39. n. 6.

Le luxe fut égal pour tout le reste ; & ce fut l'armée revenue victorieuse d'Asie qui l'introduisit dans Rome, ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce temps-là devinrent en usage. Les comédiennes, les chanteuses, les joueuses d'instrument, commencerent aussi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne se sentirent plus de l'ancienne simplicité, & ne se faisoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuisinier, qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil esclave, fut alors en estime & en honneur, comme un Officier dont on ne pouvoit plus se passer ; & ce qui jusques-là n'avoit été qu'un bas ministère, devint un art fort recherché & fort estimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaison de l'excès où les choses furent portées dans la suite.

Liv. lib. 34. n. 4.

Caton le Censeur ne s'étoit point lassé de représenter dans le Sénat les suites funestes

funestes du luxe qui commençoit de son temps à s'introduire dans la République. Voyant qu'on avançoit dans la Grece & dans l'Asie, provinces remplies des amorces & des attraits dangereux de tous les plaisirs, & qu'on commençoit à porter la main sur les trésors des Rois. *a* « Je » crains, disoit-il, que nous ne devenions » les esclaves de ces richesses, au lieu d'en » être les maîtres; & que les nations » vaincues ne nous vainquent à leur tour, » en nous communiquant leurs vices ». Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévu, arriva.

GOUT pour les statues, les tableaux, &c.

b Ce fut la prise de Syracuse qui produisit ce malheureux effet. Quoique les statues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fussent des dépouilles justement acquises par le droit de la guerre; & que Marcellus eut eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner seulement un temple à Rome, sans en rien réserver ni pour ses jardins, ni pour sa maison: ces ouvrages de l'art si estimés & si recherchés

a Hæc ego, quo melior lætiorque in dies fortuna Reip. est, imperiumque crescit, & jam in Græciam Asiamque transcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas, & regias etiam attrætamus gazas: eo plus horreo, ne illæ magis res nos ceperint, quàm nos

illas. *Liv.*

b Hostium quidem illa spolia, & parta belli jure: ceterum inde primum mirandi græcarum artium opera, licentiæque huic sacra profanaque omnia vulgo spoliandi, factum est. *Liv. lib. 25. n. 41.*

devinrent funestes à l'Empire, en inspirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornements.

*Liv. lib. 27.
n. 16.*

Fabius, par le généreux mépris qu'il en fit après la prise de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuse. Car un Officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fit d'un si grand nombre de statues qui se trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, représentés comme combattant chacun dans une attitude particuliere :) *Qu'on laisse aux Tarentins, dit Fabius, leurs dieux irrités.*

*Cic. Verr.
4. n. 86.*

Le second Scipion, dans la prise de Carthage, se conduisit d'une maniere encore plus digne de l'ancienne grandeur Romaine. Après avoir fait une sévère défense à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter des dépouilles, il fit dire aux habitants de Sicile qu'ils vinssent chacun reconnoître & reprendre les statues que les Carthaginois leur avoient autrefois enlevées. Et en ren-

*Verr. 6. n.
73.*

dant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce monument de la cruauté de leurs anciens Rois & de la bonté de leurs nouveaux Maîtres, devoit leur apprendre s'il leur étoit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du peuple Romain. Ce n'est pas, dit Ciceron, que ce grand homme, d'un esprit si cultivé, manquât ou d'endroits

*Verr. 4. n.
87. & Verr.
6. n. 68.*

pour y placer ces ouvrages de l'art, ou de discernement pour en sentir toutes les beautés. Mais c'est que surpassant, non seulement en désintéressement, mais en délicatesse de goût, tous nos connoisseurs qui se piquent de l'avoir le plus fin, il jugeoit que ces ouvrages avoient été faits, non pour satisfaire la vaine curiosité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour servir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, selon la judicieuse remarque d'un Historien, il auroit été à souhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toujours conservé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la grossièreté de Mummius. Ce dernier, en faisant transporter à Rome ce qui s'étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, connoissoit si peu le prix & l'excellence de ces sortes d'ouvrages, qu'il dit aux entrepreneurs qui étoient chargés de les voiturer, que s'ils les perdoient, ils seroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuse, si on n'y eut jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui déshonorèrent infiniment le peuple Romain chez les étrangers.

*Vell. Pa-
terc. lib. 1.
n. 13.*

A peine peut-on croire ce que Cicéron rapporte des excès horribles auxquels cette passion d'amasser des vases & des

tableaux de grand prix, porta Verrès pendant le temps de sa Préture en Sicile. La plupart des autres Gouverneurs ne lui cédoient guere dans cette espece de brigandage. Quelle différence entre de tels Magistrats & les anciens Romains, qui se faisoient un devoir & un honneur de laisser aux Alliés, & même aux peuples tributaires, ces sortes d'ornemens, pour faire sentir aux uns la douceur du gouvernement Romain, & pour consoler les autres de leur servitude!

Avarice insatiable, injustices, rapines, mauvais traitements à l'égard des Alliés & des peuples conquis.

*Lib. 2. de
Off. n. 77.*

C'est une réflexion fort judicieuse de Cicéron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, est une prédiction pour tous les peuples qui sont dans l'opulence, aussi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'est vérifié par rapport à la République Romaine plus que dans aucun autre Etat. Tous les Historiens qui parlent de sa ruine, conviennent que l'avarice en fut la cause; & que cette avarice fut allumée par les richesses & le luxe. ^a En effet, dès qu'on vient à désirer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de la table, c'est

^a Delectant magnifici paratus, vitæque cultus cum elegantia & copia: quibus rebus effectum est, ut infinita pecuniæ cupiditas esset, *De Off. lib. 1. n. 29.*

une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent, qui est le prix de toutes ces choses, & sans lequel on ne peut se les procurer.

Salluste reconnoît, après avoir fait beaucoup de réflexions sur les causes de la grandeur & de la puissance des anciens Romains, qui souvent avec peu de troupes ont défait de nombreuses armées, & avec un revenu très-médiocre ont soutenu de longues guerres contre les Rois les plus opulents, sans que jamais aucune adversité ait pu abattre leur courage; Salluste, dis-je, reconnoît que Rome n'a été redevable de cette grandeur & cette puissance qu'à un petit nombre d'illustres citoyens, dont le rare mérite & la solide vertu avoient rendu la pauvreté victorieuse des richesses, & le petit nombre des soldats supérieurs à des troupes innombrables. Mais, ajoute-t-il, depuis que les citoyens se sont laissé corrompre par le luxe & par l'oisiveté, Rome, comme une mere épuisée, a cessé de produire de grands hommes; & si elle a encore subsisté quelque temps, ce n'a été que par une suite & par un effet de son ancienne grandeur, qui continuoit de soutenir la République, malgré la foiblesse & les vices de ses Magistrats.

Il est beau de comparer ces heureux temps où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la République, avec

les derniers siècles où l'on vit régner le faste, le luxe, la magnificence, & en même temps une basse & sordide avarice. Quels hommes que ces Consuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la char-
Liv. lib. 34. n. 4. rue! Quelle noblesse, quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions, dans Fabius, dans Paul Emile! L'argent étoit-il compté pour quelque chose chez ces anciens Romains? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des présents, se trouva-t-il dans la ville une seule per-
Sallust. in bello Jugurt. sonne qui fût tentée d'en recevoir? Les choses étoient bien changées du temps de Jugurtha, qui avoit su gagner à force d'argent les suffrages de presque tous les Sénateurs. Aussi lorsqu'il fut forcé de sortir de Rome, tournant les yeux de temps en temps vers cette ville, il dit que, prête à se vendre au plus offrant, elle ne manquoit que d'un acheteur.

Tant que dura ce noble désintéressement, ceux qui avoient le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, loin de songer à s'enrichir des dépouilles des Alliés ou de celles des peuples conquis, s'en regardoient
Sallust. ibid. comme les tuteurs & les peres. C'est qu'alors le principe du peuple Romain étoit de se soumettre les peuples, moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux se faire des amis que des esclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers

d'hiver, ni le séjour des Commandants dans une ville, n'étoit à charge à personne. Et voilà ce qui faisoit tant d'honneur, & attiroit tant de respect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'asyle des Rois, des peuples, des Nations. Nos Magistrats & nos Généraux faisoient consister leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à soutenir les Alliés avec une justice & une fidélité inviolable. *a* Ainsi nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde. Ecoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de son temps les choses étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, *Verr. 4. n. 207.* gémissent, tous les peuples libres sont dans la désolation, tous les royaumes se plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils souffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'espace des contrées qui s'étendent jusqu'à l'océan, aucun endroit ni si éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice & l'injustice de nos Généraux & de nos Magistrats n'aient pénétré. Il n'est plus possible de soutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations, mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. *Pro Lege Manil. n. 65.* Il est difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuste & violente de ceux que nous envoyons dans

a Itaque illud patrocini- quàm imperium poterat no-
nium orbis terræ verius, minari. *De Off. lib. 2. n. 27.*

les provinces avec autorité, nous a rendus odieux à toutes les nations étrangères. Nul temple n'a été sacré pour eux, nulle ville ne leur a paru respectable, nulle maison particulière n'a pu être fermée & inaccessible à leur avarice. Voilà ce qu'étoit la République Romaine dans les derniers temps; & si l'on cherche quelle fut la première cause & l'origine de tous ces désordres, on trouvera (je ne puis le répéter trop souvent) que ce fut l'amour des richesses & du luxe.

Ambition démesurée, desir effréné de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entiere de la liberté.*

*Offic. lib. 1.
n. 85.*

Cicéron, après Platon, prescrit deux règles essentielles à ceux qui sont chargés du gouvernement. La première est de n'avoir en vue que le bien public, sans jamais regarder ce qui seroit de leur avantage particulier; & la seconde, d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'Etat, & de n'en pas négliger une partie, en faisant du bien à l'autre. Car, ajoute-t-il, il en est de celui qui gouverne comme d'un tuteur, & il doit en cette qualité faire le bien de ceux dont les intérêts lui ont été confiés, & non le sien propre. Et celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce sont-là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement; & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractere des bons citoyens & des grands hommes de la République, parce que c'étoit sur ce plan & sur ces principes que la République avoit d'abord été formée & établie. Lorsqu'à la puissance des Rois, qui étoit devenue insupportable, on substitua celle des Magistrats annuels, le Sénat fut considéré comme le Conseil perpétuel & public de l'Etat, pour être en quelque sorte l'ame & la tête de la République, le gardien & le défenseur des loix, le protecteur de la liberté & des privileges du peuple; & l'entrée dans cet illustre corps fut ouverte à tous les citoyens, sans autre distinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magistrats faisoient gloire de respecter l'autorité du Sénat, & étoient regardés comme les ministres de cet auguste Conseil, & les différents ordres de l'Etat contribuoient par leur éclat particulier à relever la gloire de la première & de la plus noble compagnie. C'est ce concert & cette union pour le bien public, qui conserverent si longtemps la bonne intelligence dans la République, qui firent réussir toutes les guerres qu'on entreprit, & qui répandirent par-tout la gloire & la terreur du nom Romain. Une conduite opposée produisit un effet tout contraire. H v

*Cic. Orat.
pro Sext. n.
137.*

Sallust. in
bello Jugurt.

Avant la destruction de Carthage, les disputes entre les citoyens pour la domination & la puissance, n'étoient point portées jusqu'aux dernières violences : la crainte des forces étrangères étoit un frein qui les retenoit dans la modération, & qui leur faisoit respecter les loix. *a* Jusques-là les Romains n'avoient pas eu encore assez de courage pour répandre le sang des citoyens ; & le dernier excès des dissensions civiles étoit de sortir de la ville, & de se retirer sur quelque montagne voisine. Quand Rome se vit délivrée de toute crainte au dehors, la licence & l'orgueil, suites ordinaires de la prospérité, troublèrent bientôt le concert & l'union qui avoient régné jusques-là. La Noblesse & le peuple, sous prétexte de défendre, l'une, sa dignité ; l'autre, sa liberté, ne songerent plus, chacun de leur côté, qu'à attirer tout à eux, & à se rendre maîtres de tout. *b* La plupart de ceux qui se mirent à la tête de ces deux partis, sous le beau nom de défenseurs du bien public, ne travaillèrent en effet qu'à établir leur puissance particulière ; & au milieu de ces deux factions, la République, dé-

a Non dum erant tam fortes ad sanguinem civilem, nec præter externa noverant bella : ultimaque rabies secessio ab suis habebatur. Liv. l. 7. n. 40.

b Per illa tempora, quicumque rempublicam agi-

tavere, honestis nominibus, alii sicuti jura populi defenderent, pars quo Senatus auctoritas maxima foret, bonum publicum simulantes, pro sua quisque potentia certabant. Sallust. in bello Catilin.

chirée par ce partage, & livrée à l'ambition de ses citoyens, suivoit toujours la loi du plus puissant. *a* Il ne faut point demander qui, parmi ces chefs de parti, avoit pour lui la justice & le bon droit. Tous étoient injustes, tous étoient usurpateurs; mais celui qui étoit le plus fort, & qui demeuroid le vainqueur, étoit toujours sûr d'être applaudi.

b On voit par-là que ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la justice & les loix, c'est la passion de dominer, & de se rendre maître des autres; passion d'autant plus dangereuse, qu'elle est couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raison elle entraîne ordinairement ceux qui passent pour avoir plus d'élévation & de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funestes dispositions se développer peu à peu, croître comme par degrés avec le temps, & causer enfin la ruine entière de la liberté.

I. LES GRACQUES.

Tiberius & Caius Gracchus, descendus par leur mere du fameux Scipion, soutinrent par un rare mérite l'éclat de leur

a Boni & mali cives appellati, non ob merita in rempublicam, omnibus pariter corruptis, sed uti quisque locupletissimus, & injuria validior, quia presentia defendebat, pro bono ducebatur. *Sallust. in fragm.*

b Maximè adducuntur plerique ut eos justitiæ ca-

piat oblivio, cum in imperiorum honorum, gloriæ cupiditatem incederunt. Est autem in hoc genere molestum, quod in maximis animis splendidissimisque ingeniis plerumque existunt honoris, imperii, potentiae, gloriæ cupiditates. *Offic. lib. 1. n. 26.*

naissance. Ils avoient l'un & l'autre l'esprit grand, l'ame haute, un désintéressement parfait, une éloquence véhémence & propre à entraîner les esprits, un zele vif & ardent pour la justice, une compassion naturelle pour les misérables, une haine irréconciliable contre toute oppression, que la résistance faisoit dégénérer en animosité personnelle contre les oppresseurs. On ne peut nier que ces deux illustres freres n'eussent des intentions fort droites, que dans leurs entreprises ils ne se proposassent pour but une réformation qui paroïssoit nécessaire, & qu'en effet ils n'aient remédié par de sages réglemens à plusieurs désordres. Mais des engagements formés d'abord par de bonnes vues, & poussés ensuite avec trop de chaleur, les porterent plus loin qu'ils n'avoient pensé. Ils poursuivirent avec une opiniâtreté inflexible ce qu'ils avoient commencé par un sentiment de vertu; & par-là de grandes qualités, qui auroient pu être fort utiles à l'Etat, si elles avoient été conduites par une sage modération, lui devinrent funestes & pernicieuses.

Ce qui fournit le principal sujet des discordes, fut la loi qu'ils proposerent au sujet de la distribution des terres, qui pour cette raison étoit appelée *la loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient coutume d'en vendre une par-

tie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernières aux plus pauvres citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeroient tous les ans une petite rente au trésor public. Les riches ayant commencé à enchérir sur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cents arpents de terre. Cette loi réprima pour quelque temps l'avarice des riches; mais ceux-ci dans la suite ayant trouvé le moyen de frauder la loi, en se faisant adjudger la ferme de ces terres sous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême misère, & l'Italie étoit en danger de se voir remplie d'esclaves & de barbares, dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoyens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel désordre, & rien aussi ne paroissoit plus raisonnable que la loi proposée par les Gracques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient usurpé des terres, en sortiroient, après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement; & que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés, y entreroient en leur place.

“ Quoi, disoient-ils au peuple, les bêtes

*Plut. in vita
Gracch.*

» sauvages , trouvent dans les montagnes
 » & dans les forêts de l'Italie des forts &
 » des tanières pour s'y retirer , & ces
 » braves Romains qui combattent &
 » qui s'exposent à la mort pour la dé-
 » fense de l'Italie , ne jouissent que de
 » la lumière & de l'air qu'on ne peut
 » leur ravir , & sont sans maisons & sans
 » retraites , obligés d'errer dans les cam-
 » pagnes avec leurs femmes & leurs en-
 » fants. Ils ne font la guerre & ne meurent
 » que pour augmenter le revenu & entre-
 » tenir le luxe des riches ; & ces préten-
 » dus maîtres de l'univers (car on les
 » appelle ainsi) n'ont pas un seul pouce
 » de terre qui leur appartienne ».

Il est quelquefois certains désordres dans un Etat , auxquels on ne peut remédier sans ruiner l'Etat même ; comme il est des maladies dans le corps humain , dont on ne peut tenter la guérison sans un danger presque certain de mort. Les plus gens de bien à Rome , & les Sénateurs les mieux intentionnés pour le bien public , voyoient clairement les suites funestes des loix proposées par les Gracques : & le malheur de ceux-ci , comme le remarque Cicéron , fut de n'être pas demeurés unis de sentiments & de conduite avec cette portion de la République la plus saine & la plus sage. Il leur en coûta la vie à l'un & à l'autre ; & leur fin tragique sembla lever l'étendard des discordes sanglantes , & donner aux citoyens le signal

*Cic. Orat.
de Harusp.
resp. n. 41.*

*Vell. Pa-
perc. lib. 2.
n. 1.*

de combattre entr'eux à main armée pour satisfaire l'ambition de quelques particuliers. Depuis ce temps les loix céderent à la violence; le plus puissant devint le maître; les dissensions civiles, qui jusques-là s'étoient terminées par des traités pacifiques, ne furent plus décidées que par la voie des armes; & comme les mauvais exemples vont toujours en croissant, on vit bientôt le sang des citoyens couler à grands flots dans Rome, & les armées Romaines marcher enseignes déployées les uns contre les autres.

2. MARIUS ET SYLLA.

Marius & Sylla, nés tous deux avec les plus rares qualités, montrent à quels excès de fureur & de cruauté se peut porter l'ambition quand elle n'est point retenue dans de justes bornes par des sentimens d'honneur & de probité, & par l'amour du bien public. Rien, ce semble, de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

Le défaut de naissance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une vie dure, & nourri ensuite, non dans l'étude des lettres grecques, ni dans la délicatesse de Rome, mais dans les pénibles exercices de la guerre, il faisoit bientôt la science de l'art militaire, & la porta aussi loin que personne eut jamais fait. Capable des plus grandes entreprises dans

Sallust. in bello Jugurto.

la guerre, modéré dans sa conduite particulière, infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice, il n'avoit d'autre passion que celle de la gloire. Il se conduisit de telle sorte dans toutes les charges qu'il exerça, qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus considérables. Le reste de sa vie répondit à de si beaux commencements. Plusieurs consulats qui lui furent déférés de suite, la guerre de Jugurtha heureusement terminée, des armées innombrables de barbares, qui venoient fondre sur l'Italie, taillées en pieces dans deux combats, où il y en eut plus de trois cents mille tués ou pris,

Sallust. ib. montre ce qu'étoit Marius.

Sylla, quoique d'un caractère tout différent, ne lui céda en rien. Il étoit de famille Patricienne, & avoit été parfaitement instruit dans l'étude des belles-lettres. Il avoit le cœur grand; il aimoit les plaisirs, mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices remplissoient les moments de loisir qu'il pouvoit avoir, sans pourtant que jamais elles retardassent l'expédition des affaires. Il étoit éloquent, d'un esprit fin, ami commode, d'un secret & d'une dissimulation impénétrable, toujours prêt à donner, & sur tout prodigue d'argent. Quoiqu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains, jamais son mérite ne parut au dessous de sa fortune, & l'on ne peut dire s'il fut plus heu-

reux que brave. Quelles preuves de courage, de hardiesse, de prudence, d'habileté ne donna-t-il point dans toutes les guerres dont il fut chargé, & sur-tout dans celle qu'il eut à soutenir contre Mithridate, le plus redoutable ennemi des Romains!

Voilà certainement de grands hommes & bien dignes d'estime, s'il falloit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités, par les talents, par les actions éclatantes. Mais c'est ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché d'établir dans le volume précédent, que l'homme est par le cœur tout ce qu'il est, & que le défaut de droiture & de probité ne se peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux personnage le desir violent d'obtenir le Consulat, fit-il faire d'abord à Marius! Parce que Métellus, sous qui il servoit en qualité de Lieutenant, sembloit improuver ce dessein, piqué vivement contre lui, & ne consultant plus que son ressentiment & son ambition, il travailla d'abord secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général, il vint à bout par ces voies indignes de le supplanter, & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant pas toute la gloire. Sylla, son Questeur, entre les mains de qui Jugurtha fut remis, lui en enleva une

grande partie ; & fier d'un événement qui lui étoit si glorieux , il en fit graver l'image sur un anneau dont il se servit toujours pour cachet : ce qui causa un dépit mortel à Marius , & fut la première source de leurs divisions.

Lib. 2. n. 11.

Paterculus peint merveilleusement en trois mots le caractère de Marius. C'étoit, dit-il, un homme avide & insatiable de gloire, violent dans ses desirs, & dévoré d'une ambition inquiète : *Immodicus gloriae, insatiabilis, impotens, semperque inquietus*. Aspirant à un sixième Consulat, il n'y eut point de bassesse qu'il ne fit devant le peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'employât, jusqu'à s'associer deux citoyens * les plus scélérats qui fussent dans la ville, pour écarter du Consulat Métellus, † l'un de ses compétiteurs, le plus homme de bien de la République ; & il alla jusqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le mensonge, ni le parjure, a qui, selon lui, faisoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

* *Glancia & Saturninus.*

† *C'est le même dont il a été parlé auparavant.*

A quels tourments un ambitieux n'est-il point livré ! Tant d'honneurs accumulés sur la tête de Marius, six Consulats qui lui furent déferés de suite, (* ce qui étoit sans exemple) des richesses immenses acquises en assez peu de temps, des victoires sans nombre & sur

* *Il y eut seulement deux années entre le premier & le second.*

a Οὐτα δεινὸς αὐτῶ καὶ δυσπαραμιθήτος ἐκ φιλαρχίας καὶ ζηλιτυπίας ἕως ἐντετήκει τῶν πράξεων ἐκείνων. *Plut. in vit, Mar.*

toutes sortes d'ennemis, plusieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres: tout cet amas de grandeurs & de prospérités ne faisoit plus qu'une impression légère sur le cœur de cet ambitieux, au lieu que la gloire naissante de Sylla, qui alloit toujours en croissant, le brûloit au dedans de lui-même, le dévoroit de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

Ce qui réveilla sa jalousie, fut le choix *Plut. in vit. Mar.* d'un Général pour aller tenir tête à Mithridate. Il ne put souffrir que ce commandement fût donné à son rival. Quoique usé de fatigue, affoibli par l'âge, & devenu très-pesant, il fit un effort pour paroître au champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la course des chevaux, & à faire des armes; spectacle qui faisoit pitié à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sensées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit, après tant de triomphes & tant de gloire, il put encore songer à aller en Cappadoce & à l'extrémité du Pont-Euxin, traîner les restes de sa vieillesse, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre sa vie en sûreté.

Mais Sylla revint bientôt à Rome à la tête d'une armée nombreuse. Marius, après une foible résistance, se vit à son tour contraint de fuir. Sa tête fut mise

à prix, & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, sans s'arrêter plus long-temps à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien sûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi si formidable, serviroient plus que toute autre chose à affermir son autorité.

L'absence de Sylla donna lieu à Marius de revenir. Il avoit essuyé d'étranges aventures, obligé de fuir en tremblant de ville en ville, & de se cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fonds d'un marais. Son entrée dans Rome fut suivie du meurtre d'un nombre infini de citoyens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit se répandit que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec une grosse armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Consul pour la septieme fois, fut tellement alarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le sommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bientôt après. On dit que dans les délires, qui ne le quitterent point, il jetoit des cris, & faisoit des gestes comme s'il eût combattu contre Mithridate, a tant son envie de commander, & sa jalousie naturelle, avoient profondément imprimé dans son cœur une forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire.

a *Αὐτὸς ἐς ἄπειρὸς καὶ διαχούτερος μίσητα τὸ ψεύσασθαι τινέμενος. Plut. in vit. Mar.*

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaison de celle qu'on vit ensuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure. Le sang des citoyens ne lui coûtait rien; il en proscrivit à différentes reprises un très grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou sauvé un pros crit, sans excepter celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere; & proposant même une récompense pour l'homicide, fut-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût égorgé son propre pere. La mort des pros crits étoit suivie de la confiscation de leurs biens. *a* Ainsi l'avarice donna lieu à la cruauté, les richesses devinrent un crime, chacun paroissant criminel à proportion des biens qu'il possédoit, qui faisoient en même temps le danger des riches, & la récompense des meurtriers. Sylla se nomma & se déclara lui-même Dictateur; dignité qui depuis six-vingts ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir, de faire mourir les citoyens à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de ruiner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les royaumes, & de les donner à qui il voudroit.

a Id quoque accessit, ut
sevitiae causam avaritia
præberet, & modus culpæ
ex pecuniæ modo constitue-

retur, & qui fuisset locuples
fieret nocens, si que quis-
que periculi merces foret.
Vell. Paterc. lib. 2. n. 23.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautés si étranges & des changements si inouis, il osa se démettre de la dictature pour vivre en simple particulier, & qu'il termina ses jours dans son lit, sans que parmi tant de citoyens dont il avoit fait égorger les peres, ou les freres, ou les enfans, il s'en trouvât aucun qui entreprît d'attenter à sa vie. La divine justice s'en étoit réservé la punition; elle le frappa d'une horrible maladie, & le livra en proie à une honteuse & cruelle vermine, qui, renaissant sans cesse de ses chairs corrompues, sans que rien en put arrêter la source intarissable, & infectant toute la maison d'une insupportable odeur, le fit enfin périr misérablement.

Marius & Sylla nous montrent combien peuvent être funestes les suites d'une ambition mal réglée. On est moins étonné que Marius, qui avoit toujours eu dans l'humeur quelque chose de dur, d'austere & de farouche, *hirtus atque horridus*; qui étoit sans étude, sans éducation, sans politesse, ait porté la vengeance & la cruauté aussi loin qu'on la vu. Mais de tels excès sont presque incroyables dans un homme du caractère de Sylla, qui avoit toujours paru doux, humain, tendre, capable de pitié pour le malheur des autres, jusqu'à verser des larmes; qui

Patere.

Plut. in Syll.

dès sa jeunesse avoit aimé la joie & les plaisirs, & qui avoit usé d'abord de sa fortune avec tant de sagesse & de modération. Seroit-ce, demande Plutarque, un changement de naturel & de mœurs, causé par de grands honneurs & de grandes prospérités, ou plutôt un simple développement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur, à laquelle le souverain pouvoir donne liberté de se manifester? Quoi qu'il en soit, il faut conclure que l'ambition, quand il s'agit d'écarter un rival, est capable des crimes les plus noirs, & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produisit les effets les plus funestes pendant plusieurs siècles. Possédé par une passion démesurée de dominer, il fut le premier qui, pour gagner l'affection des troupes, les corrompit par les lâches complaisances qu'il eut pour elles, & par les largesses excessives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maîtres à l'Empire; & c'est depuis ce premier exemple que les légions s'accoutumèrent à regarder comme un droit qui leur appartenoit, à l'exclusion même du Sénat, de disposer absolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs, selon leurs caprices, sans respecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes.

3. CÉSAR. POMPÉE.

Voici deux autres ambitieux, d'un caractère tout différent des premiers, dont

l'ambition, couverte & soutenue des qualités les plus éclatantes, paroît moins digne de blâme, & ne fut pas cependant moins pernicieuse à la République.

L'antiquité n'a rien au dessus de ces deux grands hommes, si l'on ne considère que leurs vertus guerrières, leurs entreprises, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

Plut.inCas.

César, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cents villes, domta trois cents nations, combattit à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en pieces un million, & en fit un million de prisonniers. C'est pourquoi un Historien dit que par la grandeur de ses vues, par la rapidité de ses conquêtes, par son courage & son intrépidité dans les dangers, il pouvoit être comparé à Alexandre le grand, mais à Alexandre exempt des excès du vin & de la colere, *Magnitudine cogitationum celeritate bellandi, patientia periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus.*

Paterc. lib.
2. n. 42.

Pro. Cornel.
Balbo n. 9.

Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès sa jeunesse il se signala par de grands commandements, & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats que ceux de son rang & de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes que le monde a de différentes parties ;

Pro. leg.
Manil. n. 28.
& 41.

autant

autant de victoires, qu'il y a de diverses sortes de guerres. Le bonheur & le courage l'avoient par-tout accompagné avec tant de constance, qu'on peut dire qu'il étoit en quelque sorte élevé au dessus de la condition humaine. Enfin, toutes les vertus morales, la probité, l'intégrité, le désintéressement, la religion l'avoient rendu infiniment respectable aux peuples étrangers, & leur avoient fait croire que ce qu'on racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambition, & substituez-y un véritable amour de la patrie; je le répète, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit souffrir de supérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un Historien, étoit exempt de presque tous les défauts, si ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir souffrir, étant né dans une ville libre & maîtresse des nations, où de droit, tous les citoyens étoient égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât en dignité & en puissance. Et César voulant, à quelque prix que ce fût, dominer & être le maître, répétoit sans cesse des vers d'Euripide qui insinuent que pour monter sur le trône, les plus grands crimes ne doivent rien coûter.

*Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est: aliis rebus pietatem colas.*

Le Triumvirat formé entre Pompée, *Paterc. lib. 2. n. 44.*

*Cic. lib. 3. de
Off. n. 82.*

*Plut. in
Pomp.*

César & Crassus, uniquement pour leurs intérêts particuliers, & qui entraîna leur ruine aussi bien que celle de la République, montre ce qu'il faut penser de la probité si vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir sa puissance, il ne rougit point de prendre César pour son beau-pere, adoptant par cette alliance toutes ses vues & tous ses desseins criminels, dont il connoissoit l'injustice mieux qu'un autre. Aussi Caton, répondant à ceux qui disoient que les différens survenus entre Pompée & César, avoient ruiné la République : *Non*, dit-il, *mais leur union.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévu tout ce qui arriva. En voyant toutes les loix renversées, l'autorité du Sénat méprisée, le peuple corrompu par les largesses des Grands, les premières charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au su & du consentement même de Pompée, il ne cessoit d'avertir le Sénat & le peuple qu'ils travailloient eux mêmes à se donner un maître, & à se dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La chose arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la discorde. Les deux partis prirent les armes. *a* L'un paroissoit avoir pour lui la justice, l'autre avoit la force. Là les prétextes étoient spécieux,

a Alterius ducis causa melior videbatur, alterius erat firmior. Hic omnia speciosa, illic valentia. Pom-

peium Senatûs autoritas, Cæsarem militum armavit fiducia. *Paterc. lib. 2. n. 49.*

ici les mesures prises plus sagement. Pompée avoit pour lui l'autorité du Sénat, César comptoit sur la valeur de ses soldats. Le parti que prit Pompée d'abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'estime qu'on avoit conçue de son mérite.

Le succès de cette guerre civile fut tel, que tout le monde sait. Après beaucoup de sang répandu, & le plus pur sang de la République, César demeurant le maître, & s'attribua une puissance souveraine, à laquelle, pour assouvir son ambition, il ne manquoit que le diadème, & le titre de Roi, qu'il essaya en vain plusieurs fois par ses émissaires de se faire accorder. C'est ce qui hâta sa mort, & qui, par un dernier effort de la liberté expirante, arma contre lui les mains de ses meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet usurpateur, qui, après s'être servi du crédit de Pompée pour établir sa tyrannie, l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux pieds de la statue de ce même Pompée.

4. LE JEUNE OCTAVIUS.

Les choses en étoient venues dans la République Romaine à ce point de désordre & de confusion dont parle Polybe, où l'unique remède des maux présents est l'autorité souveraine d'un homme puissant, seule capable de ré-

tablir l'ordre & la regle. Le jeune Octavius fut cet homme destiné pour introduire une nouvelle forme de gouvernement. Il étoit fils de la niece de Jules César, qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris sa mort, il se rendit à Rome, prit le nom de César, distribua aux citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, & par-la se fit un puissant parti contre Antoine, qui aspiroit à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à élever le jeune César. Qu'il me soit permis d'exposer ici avec quelque étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand événement. J'ai tâché dans le second Tome de donner quelque idée de son génie & de son éloquence; il ne sera peut-être pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur, qui ne sort presque jamais des mains de la jeunesse, mérite d'en être connu de toute maniere.

Cicéron étoit alors tout-puissant dans la République. Tous les yeux étoient tournés sur lui, comme sur le plus fort appui & le plus ferme défenseur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire pencher du côté d'Octavius; mais il s'attacha aussi à lui, dit Plutarque, par un mouvement secret de vanité

& d'ambition, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assureroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

C'avoit toujours été là le foible de Cicéron, qui lui fit faire tant de bassesses à l'égard de César depuis sa victoire, & qui l'empêcha même de se défier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit, *a* en l'avertissant qu'il ne falloit pas toujours compter sur ses paroles, & qu'il est aise, à travers ses beaux discours, de découvrir ce qu'il pensoit & ce qu'il desiroit. Mais Cicéron voulut être loué, flatté, considéré, employé. Un éloge où il paroïssoit quelque réserve, étoit capable, sinon de le brouiller, du moins de le refroidir à l'égard de ses meilleurs amis; comme effectivement cela arriva par rapport à Brutus, *b* qui s'étoit contenté dans une occasion de l'appeller *un excellent Consul*. Quoi! dit Cicéron, un ennemi parleroit-il plus séchement? Au contraire, on obtenoit tout de lui par des louanges & des caresses. Et le jeune César ne les lui épargna point; il le combloit d'honnêtetés & de flatteries; il l'appelloit son pere; il vouloit dépen-

a Pompeius solet aliud sentire & loqui: neque tamen tantum valet ingenio, ut non appareat quid cupiat. *Epist. 1. lib. 8. ad Famil.*

b Hic autem (Brutus)

se etiam tribuere multum mihi putat, quod scripserit optimum consulem. Quis enim jejuniis dixit inimicus? *Ad Att. lib. 12. Epist. 22.*

dre en tout de lui, & ne rien faire sans son conseil. Voilà pourquoi Cicéron, qui étoit extrêmement vif dans tout ce qu'il prenoit à cœur, *a* l'exalta si fort dans le Sénat & devant le peuple, & lui fit accorder tant de privilèges, tant de dispenses, tant d'honneurs extraordinaires, en relevant au dessus des actions les plus glorieuses le courage avec lequel il s'étoit opposé à Antoine. Et comme les gens sensés qui entrevoient sans doute dans le jeune César avec beaucoup de mérite un grand fond d'ambition, craignoient que des distinctions si marquées n'eussent des suites fâcheuses, & que la liberté publique n'en souffrît, Cicéron, pour les rassurer, ne cessoit de répéter, que bien loin d'en devoir prendre aucune alarme, on devoit au contraire tout attendre de ce jeune homme, dont il connoissoit à fond les sentiments, & pour qui il n'y avoit rien de plus cher que la République, rien de plus respectable que l'autorité du Sénat, rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

Philipp. 5.
n. 50. 51.

Brut. Ep. 3.
ad Cic.

Brutus quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mê-

a Laudo, laudo vos, Quirites, cum gratissimis animis prosequimini nomen clarissimi adolescentis, vel potius pueri: sunt enim facta ejus immortalitatis, non ætatis. Multa memini,

multa audiivi, multa legi: nihil tale cognovi, &c.
Philip. 4. n. 3.

Qui nisi in hac rep. natus esset, remp. scelere Antonii nullam haberemus. *Philipp. 3. n. 5.*

mes craintes & les mêmes alarmes. Il lui représentoit que placé dans le plus haut degré d'autorité & de crédit où pût être un citoyen dans une ville libre, & où on le voyoit avec joie, il devenoit en quelque sorte responsable de tous les événements; que pour un homme comme lui, les bonnes intentions ne suffisoient pas, qu'elles devoient être accompagnées de prudence; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République, le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les mal-intentionnés un exemple pernicieux, ou même leur fournir des armes & des forces contre l'Etat.

Cicéron ne connut bien la sagesse & l'importance de ces avis, que quand le jeune César commença à lui échapper. Il sentit alors quel poids c'étoit pour lui que de s'être rendu sa caution envers la République, & il appréhenda de se trouver hors d'état de lui tenir parole. Ce n'est pas qu'il désespérât encore entièrement; il croyoit voir de la ressource dans son bon naturel, mais il craignoit la légèreté & la flexibilité de son âge, & il redoutoit encore plus cette foule de flatteurs qui ne cessoit de l'obséder, & qui travailloit à lui renverser l'esprit par de fausses idées d'une vaine & frivole grandeur.

*Epist. 17. Cic.
ad Brutum.*

Les conjurés, à la tête desquels étoit Brutus, avoient d'abord été comblés de louanges & d'honneurs; le jeune César même, en poursuivant Antoine comme ennemi de la République, avoit paru se déclarer hautement en leur faveur. Mais quand il vit son pouvoir entièrement affermi, il ne dissimula plus, & se démasqua. Ce changement fit une peine extrême à Cicéron, qui, en prévoyoit bien les suites qu'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il lui écrivit à ce sujet une lettre, dans laquelle il imploroit sa protection pour les Conjurés, mais d'une manière qui blessa vivement la délicatesse de Brutus, à qui, de concert sans doute avec Cicéron, Atticus, leur ami commun, avoit envoyé une copie de cette lettre. Brutus en témoigna son étonnement & sa douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritent bien d'être lues, & qui montrent, par la noblesse & la grandeur des sentiments qu'on y voit, que c'est avec raison que ce généreux défenseur de la liberté fut appelé le dernier des Romains. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'en rapporte ici quelques traits.

*Lib. Epist. ad
Brut. Ep. 15.*

Dans celle qui est adressée à Cicéron, après les premiers compliments, il lui ouvre son cœur sur la manière basse & rampante dont il a écrit à Octavius, qui feroit presque soupçonner que Cicéron croit n'avoir que changé de maître, & non secoué

le joug de la domination. On ne lui demande, lui dites-vous, & on n'attend de lui qu'une chose, qui est qu'il veuille protéger & conserver les citoyens qui sont estimés & chéris des gens de bien & du peuple Romain. Quoi! nous voilà donc à la discrétion d'Octavius! & s'il ne lui plaît pas de nous protéger, c'en est fait de nous! Il vaudroit mieux cent fois mourir, que de lui être redevable de la vie. ^a Je ne crois point les dieux assez ennemis de Rome, pour vouloir qu'on demande par grâce à Octavius la conservation d'aucun citoyen, & bien moins encore des libérateurs de l'univers; car il nous convient de prendre ce ton avec des personnes qui ne savent ni ce qu'il faut craindre pour gens d'un certain caractère, ni ce qu'il faut demander pour eux, & à qui. Ne s'agit-il donc plus que de convenir des conditions de la servitude, & non de repousser la servitude même? Qu'importe que ce soit ou César, ou Antoine, ou Octavius qui domine? N'avons-nous pris les armes que pour changer de maître, & non pour devenir libres? Les dieux m'arracheront plutôt cent fois la vie que de m'arracher la résolution où je suis de ne point souffrir, je ne dis pas que l'héritier de celui que j'ai tué, regne en sa place, mais que

^a Ego medius fidius non existimo tam omnes deos adversos esse à salute Populi Romani, ut Octavius orandus sit pro salute cuiusquam civis, non dicam

pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui: & certè decet adversus ignorantes quid pro quoque timendum, aut à quoque petendum sit.

mon pere même, s'il revenoit en vie, se rendit le maître des loix & du Sénat. Vous suppliez pour nôtre sûreté & pour notre retour à Rome. Mais croyez-vous que nous fassions aucun cas ni de l'une ni de l'autre, s'il les faut acheter au prix de l'honneur & de la liberté? *a* Vivre pour moi, ce sera de me trouver éloigné de la servitude, & de ceux qui n'en sont point ennemis. Tout endroit où je pourrai être libre, me tiendra lieu de Rome. *b* Gardez-vous donc bien à l'avenir de me recommander ainsi à votre César; & si vous m'en croyez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'années qu'il vous reste à vivre, ne mérite pas que vous fassiez à ce jeune homme des supplications si basses & si rampantes. Pour moi, je suis bien résolu de ne me point laisser entraîner par la foiblesse, ni par la désertion des autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer notre patrie commune de la servitude; *c* & je regarderai avec pitié ceux en qui ni leur âge avancé, ni la gloire de leurs actions passées, ni l'exemple de courage que d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de la vie. Si le succès

a Ego verò longè à servientibus abero, mihi que iudicabo esse Romanum, ubicumque locorum esse licebit.

b Me verò posthac ne commendaveris Cæsari tuo ne te quidem ipsum, si me audies. Valdè carè æstimas tot annos, quod ista

ætas recipit, si propter eam causam puero isti supplicaturus es.

c Ac vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuisse potuerit.

repond à nos vœux & à la justice de notre cause, nous serons tous contents. Si les choses tournent autrement, je ne m'en jugerai pas moins heureux; car je crois n'être né, & ne devoir vivre, que pour défendre & délivrer mes citoyens.

Il parle d'une maniere encore plus forte & plus libre dans la lettre qu'il écrit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Ciceron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meilleures intentions du monde. Personne ne connoît mieux que moi son affection & son zele pour la République. Mais dans cette occasion, dirai-je, qu'il a été ou peu clairvoyant, lui qui est si sage, ou trop politique, lui qui n'a point craint pour le salut de l'Etat, de se faire un ennemi d'Antoine? Ce que je fais, c'est qu'en ménageant trop Octavius, il n'a fait que nourrir & irriter sa cupidité & son audace. Il se vante d'avoir terminé, sans sortir de Rome, la guerre contre Antoine: n'a-ce été que pour lui donner un successeur? Je vous écris ceci avec la plus vive douleur: mais vous avez exigé de moi que je vous parlasse avec une ouverture de cœur entière. Quelle imprudence, d'aller par une crainte aveugle au devant des maux qu'on appréhende, & qu'on auroit peut-être pu éviter! *a* Nous craignons trop la

a Nimium timemus mortem, exilium & paupertatem. Hæc mihi videntur Ciceroni ultima esse in malis;

& dum habeat à quibus impetret quæ velit, & à quibus colatur ac laudetur, servitutem, honorificam

mort, l'exil, & la pauvreté. Il semble que Cicéron regarde toutes ces choses comme les derniers des malheurs; & pourvu qu'il trouve des personnes qui le considèrent & le louent, & de qui il obtienne ce qu'il souhaite, la servitude ne lui fait point de peur, pour peu qu'elle soit honorable, si pourtant il peut y avoir quelque chose d'honorable dans la dernière des infamies, accompagnée en même temps des misères les plus extrêmes. Octavius a beau appeler Cicéron son père, paroître vouloir dépendre de lui en tout, lui donner des louanges, le combler d'honnêtetés, on verra bientôt les effets détruire ce langage. Y a-t-il en effet rien de plus contraire au sens commun que de donner le nom de père à celui que l'on ne regarde pas comme un homme libre? Mais il est aisé de voir que le bon Cicéron ne songe & ne travaille qu'à se rendre Octavius favorable. Je ne fais plus aucun cas de toute sa philosophie; de quel usage lui sont ces sentiments si nobles & si magnifiques dont il a rempli ses livres, en parlant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la solide gloire, du véritable honneur, & du zèle qu'on doit avoir pour la liberté

modo non aspernatur: si quicquam in extrema ac miserrima contumelia potest honorificum esse.

¶ Ego verò jam iis artibus nihil tribuo, quibus scio

Ciceronem instructissimum esse. Quid enim illi profunt quæ pro libertate patriæ, quæ de dignitate, de morte, exilio, paupertate scripsit copiosissimè?

de sa patrie? ^a Que Cicéron vive dans la soumission & dans la servitude, puisqu'il en est capable, & que ni son âge, ni ses dignités, ni ses actions passées ne le font point rougir de prendre un tel parti. Pour moi, nulle condition de la servitude, quelque honorable qu'elle puisse paroître, ne m'empêchera de déclarer la guerre à la tyrannie, aux commandemens accordés contre les regles, à la domination injuste, & à toute puissance qui voudra s'élever au dessus des loix. Il finit sa lettre en avouant que, sans diminuer de son amitié pour Cicéron, il ne peut pas ne point rabattre beaucoup de l'estime qu'il en faisoit, parce qu'il ne nous est pas libre de juger autrement des personnes que selon l'idée que nous en avons conçue.

Les choses tournerent comme Brutus l'avoit prévu. Le jeune César s'aperçut bientôt que les gens de bien, tous zélés pour la liberté, songeoient à resserrer son autorité dans les justes bornes d'un pouvoir légitime. Il apprit aussi que Cicéron, qui avoit de la peine à retenir un bon mot, & qui se piquoit d'exceller en raillerie; (dangereux talent pour quiconque gouverne!) que Cicéron, dis-je, en jouant sur l'équivoque d'une expression latine, qu'on ne peut faire sentir en françois, parloit de lui comme

^a Vivat herculè Cicero, neque honorum, neque re-
qui potest, supplex & ob- rum gestarum pudet.
noxius, si neque ætatis,

*Epist. 21. lib.
20. ad famil.*

d'un jeune homme qu'il falloit combler de louanges & d'honneurs, puis s'en défaire : *laudandum adolescentem, ornandum, tollendum.* Mais il fut bien dire qu'il donneroit bon ordre que cela n'arrivât pas : *se non esse commissurum ut tolli possit.*

Il y pourvut en effet, & s'étant déclaré tout d'un coup contre les Conjurés, il les fit appeller en jugement. Alors César, Lépidus & Antoine, s'étant raccommodés, & ayant fait entr'eux cette fameuse ligue si connue sous le nom de second Triumvirat, partagerent les provinces, & firent cette horrible proscription de plus de deux cents des plus illustres citoyens de Rome, dont ils mirent la tête à prix. On vit ici une seconde fois combien l'ambition, dans les personnes qui paroissent du naturel le plus doux, est violente & cruelle, & comment elle éteint dans son cœur tout sentiment d'honneur, de probité, de reconnoissance. César, pour parvenir à ses fins, après une foible & molle résistance, sacrifia à la haine d'Antoine son bienfaiteur, l'artisan de sa fortune, en un mot, celui qu'il appelloit son pere. Celui qui pendant tant d'années avoit employé sa voix pour défendre les intérêts des particuliers & du public, mourut sans trouver aucun défenseur.

*Paterc.
Lib. 2. n. 66.*

*Liv. in
frag.*

Quel spectacle ! On vit la tête de Ciceron placée entre ses deux mains sur cette même tribune aux harangues où,

comme Consul, & depuis en qualité de Consulaire, il avoit tant de fois fait entendre sa voix; & où cette année-là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudissements sans exemple. Il avoit vécu soixante & trois ans, & sa mort auroit pu ne point paroître prématurée, si elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompense. Son état de prospérité, qui dura longtemps, fut entremêlé d'épreuves fort dures: l'exil, la ruine du parti qu'il avoit embrassé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin si tragique & si funeste; de tant de rudes coups, la mort fut le seul qu'il souffrit en homme de courage. Après tout, si l'on veut compenser le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand personnage, qui mérite l'admiration de tous les siècles; & pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Ciceron.

Saint Augustin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vues des hommes les plus prudents sont bornées, & combien ils sont peu clairvoyants dans l'avenir. Ciceron avoit embrassé avec chaleur le parti du jeune César, dans l'espérance de surmonter par son crédit celui d'Antoine son ennemi, & de rétablir par son moyen la liberté, & c'est précisément tout le contraire

*De civit.
Dei lib. 3.
cap. 30.*

qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui même à la fureur d'Antoine, & qui peu de temps après envahit la domination, & se rendit maître de la République.

Pour reprendre la suite du récit & le terminer, César, délivré de ses deux rivaux par des événements qu'il seroit trop long de rapporter ici, se trouva seul maître de tout ce qui obéissoit aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécène, ses plus intimes amis, s'il rétabliroit la République en son ancienne liberté, en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du peuple; ou s'il se maintiendrait dans la puissance souveraine. Agrippa, quoiqu'il fût le compagnon de sa fortune, & mari de sa niece, lui conseilla le premier. Mécène lui représenta par beaucoup de raisons que l'Etat ne pouvoit plus subsister que sous un Monarque; qu'il ne pouvoit lui-même se démettre de son autorité sans être en danger de sa vie; mais qu'il trouveroit sa gloire aussi bien que sa sûreté dans un gouvernement sage & équitable. César se rendit donc à ce dernier avis. On trouve dans M. de Saint Evremont un portrait de son gouvernement & de son génie, qui mérite d'être lu. J'en insérerai ici un extrait.

« Après la tyrannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la guerre civile, il voulut enfin gouverner par

*Diod. lib.
52. M. de Til.
vie d'Aug.*

» la raison un peuple qu'il avoit assujetti
 » par la force & dégoûté d'une violence ;
 » où l'avoit peut-être obligé la nécessité
 » de ses affaires, il fut établir une heu-
 » reuse sujettion, plus éloignée de la
 » servitude que de l'ancienne liberté.

» Un des grands soins qu'il eut tou-
 » jours, fut de bien faire goûter aux Ro-
 » mains le bonheur du gouvernement,
 » & de leur rendre, autant qu'il put, la
 » domination insensible. Il rejeta jus-
 » qu'aux noms qui pouvoient déplaire,
 » & sur toutes choses la qualité de Dic-
 » tateur, détestée dans Sylla, & odieuse
 » en César même.

» La plupart des gens qui s'élevent,
 » prennent de nouveaux titres pour au-
 » toriser un nouveau pouvoir. Il voulut
 » cacher une puissance nouvelle sous des
 » noms connus, & sous des dignités or-
 » dinaires. Il se fit appeller *a* Empereur
 » de temps en temps, pour conserver son
 » autorité sur les légions. Il se fit créer
 » Tribun *b* pour disposer du peuple ;
 » Prince du Sénat pour le gouverner.
 » Mais quand il réunit en sa personne
 » tant de pouvoirs différents, il se char-
 » gea aussi de divers soins, & il
 » devint l'homme des armées, du peu-
 » ple & du Sénat, quand il s'en rendit
 » le maître. Encore n'usa-t-il de son pou-

a Il transmit à ses succes-
 seurs le titre d'Empereur,
 aussi bien que celui d'Auguste
 qu'il avoit reçu après la fa-

meuse journée d'Actium.

b Il eut la puissance Tri-
 bunitienne, mais il ne fut
 point Tribun.

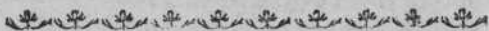
» voir que pour ôter la confusion qui
 » s'étoit glissée en toutes choses. Il remit
 » le peuple dans ses droits, & ne retran-
 » cha que les brigues aux élections des
 » Magistrats. Il rendit au Sénat son an-
 » cienne splendeur, après en avoir banni
 » la corruption; car il se contenta d'une
 » puissance tempérée, qui ne lui laissoit
 » pas la liberté de faire le mal; mais il
 » la voulut absolue, quand il s'agit d'im-
 » poser aux autres la nécessité de faire
 » le bien. Ainsi le peuple ne fut moins
 » libre, que pour être moins seditieux:
 » le Sénat ne fut moins puissant, que
 » pour être moins injuste. La liberté ne
 » perdit que les maux qu'elle peut causer,
 » rien du bonheur qu'elle peut produire.

*M. Tillem.
 vic d'Aug.*

Il eut la joie de voir, dès les premiers
 jours de son autorité souveraine, le tem-
 ple de Janus fermé, ce qui ne se fai-
 soit que lorsque les guerres avoient
 cessé dans tout l'Empire. Monsieur de
 Tillemont remarque, après Eusebe, que
 le Fils de Dieu étant près de se faire
 homme pour nous apporter du Ciel la
 paix véritable avec Dieu, avec nous-
 mêmes, & avec les autres hommes, a
 voulu donner en même temps une image
 de cette paix intérieure, en établissant
 sur la terre une paix extérieure & visi-
 ble. Cette paix & cette réunion d'un
 grand nombre de provinces en une même
 monarchie, étoit favorable aux desseins
 de Dieu, par la facilité qu'elle donnoit

aux prédicateurs de l'Évangile de passer de province en province pour porter par-tout la lumière de la foi ; & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écou-toient avec liberté ce qu'on leur prêchoit, & l'embrassoient avec joie lorsque Dieu ouvroit leurs cœurs par sa grace.

C'est ainsi que Dieu, unique arbitre de tous les événements humains, décide en maître du sort des Empires, en prescrit la forme, en règle les limites, en marque la durée, faisant servir les passions & les crimes même des hommes à l'exécution de ses desseins sur le genre humain, pleins de bonté & de justice ; & que par les ressorts cachés d'une sagesse qu'on ne peut trop admirer, il dispose de loin, & sans que les hommes s'en apperçoivent ; les préparatifs de la grande œuvre à laquelle tout le reste se rapporte, qui est l'établissement de l'Église & le salut des Elus.



QUATRIÈME PARTIE.

DE LA FABLE

ET

DES ANTIQUITÉS.

IL me reste dans cette quatrième Partie, à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très-peu de mots.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FABLE.

IL n'y a guere de matiere dans ce qui regarde l'étude des belles-lettres, qui soit ni d'un plus grand usage que celle dont je parle ici, ni plus susceptible d'une profonde érudition, ni plus embarrassée d'épines & de difficultés. Mon dessein n'est pas de percer ces obscurités ni de les éclaircir, mais seulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger une étude dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit. Pour cela je me bornerai à deux réflexions, que je ne toucherai même que fort légèrement, dont l'une regardera l'origine de la Fable, & l'autre son utilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'Origine de la Fable.

La Fable, qui est un mélange & un composé de faits réels & de mensonges embellis & ornés, est née de la vérité, c'est-à-dire, de l'histoire tant sacrée que profane, dont plusieurs événements ont été altérés en différentes manieres, & en differents temps, soit par les opinions populaires, soit par les fictions poëtiques.

Je dis que la Fable est née en partie de l'histoire Sainte, & c'est-là sa premiere

*Premiere
source de la
Fable, Al-
teration des
faits de
l'histoire
sainte.*

& sa principale origine. La famille de Noé, instruite parfaitement de la religion par ce saint Patriarche, conserva quelque temps le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté. Mais lorsqu'après avoir inutilement entrepris la construction de la tour de Babel, elle se fut séparée, & qu'elle se répandit en différentes contrées, la diversité de langage & de demeure fut bientôt suivie de l'altération du culte. La vérité qui jusques-là n'avoit été confiée qu'au canal seul de la vive voix, sujet à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne sûre des faits, la vérité, dis-je, s'obscurcit par un nombre infini de fables, dont les dernières augmentèrent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déjà répandues.

La tradition des grands principes & des grands événements se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mélange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à-fait reconnoissables; preuve certaine que ces peuples étoient tous sortis de la même origine.

De-là ce sentiment répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître & créateur de l'univers; &, ce qui en est une suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies & des sacrifices. De-là le consentement uniforme & général sur certains faits; la création de l'homme

par les mains de Dieu même; son état de bonheur & d'innocence, marqué par les siècles d'or, où la terre, sans être arrosée de ses sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fournissoit tout en abondance; la chute du même homme, source de tous ses malheurs, suivie d'un déluge de crimes, qui attira celui des eaux; le genre humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une montagne; & ensuite la propagation du genre humain par un seul homme & par ses trois fils.

Mais le détail des actions particulières étant moins important, & par cette raison moins connu, fut bientôt altéré par des fables & des fictions, comme on le voit clairement dans la famille même de Noé. Comme il fut père de trois enfants, & que les peuples qui en étoient descendus, se répandirent après le déluge dans les trois différentes parties de la terre, cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfants, si on en croit les Poètes, partagerent entr'eux l'empire du monde.

Cham est le même qu'*Ammon*, c'est-à-dire, Jupiter. *Japhet*, connu sous ce nom dans les Poètes, fut aussi adoré sous celui de Neptune, parce que les pays maritimes lui échurent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendants, a laissé son nom dans un oubli, qui l'a fait prendre pour le Dieu des morts & de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fondée l'histoire scandaleuse de Saturne, traité injurieusement par l'un de ses fils.

Il est aisé aussi de comprendre que la licence des Saturnales venoit d'une mémoire peu respectueuse de l'ivresse de Saturne, c'est-à-dire, de Noé.

La sévère punition de celui qui avoit vu la nudité de Noé, a laissé parmi les païens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, selon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des dieux, perdrait aussi-tôt la vue.

*Callimac.
hymn.
ἐἰς λυτρω-
τῆς παιδα-
δος.*

Quels rapports ne trouve-t-on point entre Moïse & Bacchus : ainsi de beaucoup d'autres ?

Voilà donc certainement une des sources de la Fable, qui est l'altération des faits & des événements de l'Histoire Sainte.

Le ministère des Anges à l'égard des hommes, en a été un autre. Dieu, qui avoit associé les Anges à sa nature spirituelle, à son intelligence, à son immortalité, à voulu encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature & les éléments, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. L'Écriture nous parle d'Anges qui président aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblements de terre. Elle nous en montre d'autres, qui, armés d'une épée foudroyante, rava-

*Seconde
source de la
Fable, Mi-
nistère des
Anges.*

*Apoc. c.7. v.6
1. c.8. v. 1. 5.
87. c.16. v.5.*

*Dan. ch. 10.
v. 20. & 21.*

gent toute l'Égypte, font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait mention d'un Ange Prince & protecteur de l'Empire des Perses; d'un autre, Prince de celui des Grecs; de l'Archange Michaël, Prince du peuple de Dieu. Le Ministère extérieur des Anges est aussi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

Noé, & les Patriarches étoient parfaitement instruits de cette vérité, qui les intéressoit très-vivement, & ils avoient eu soin sans doute d'en instruire leurs familles, qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus spirituelles d'une Divinité cachée & invisible, ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits & de ses vengeances. Il a pu arriver de-là que les hommes se soient formé l'idée de dieux, dont les uns présidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainsi de tout le reste; de dieux dont le pouvoir & le ministère étoient bornés à certaines contrées, &

Troisième source de la Fable, Détail où entre la Providence dans le gouvernement du monde.

certaines peuples; mais qui tous étoient soumis à l'autorité d'un Dieu suprême.

Un autre principe de religion, gravé généralement dans l'esprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités païennes, c'est la persuasion

persuasion où l'on a toujours été, que la providence divine préside à tous les événements humains grands ou petits, & qu'aucun sans exception, n'échappe à son attention ni à ses soins. Mais les hommes, effrayés du détail immense où il falloit que la Divinité descendît, ont cru la devoir soulager, en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre & personnelle : *singulis rebus propria dispartientes officia numinum*. Le soin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu seul; les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre, les collines à un troisième, les vallées à un autre encore. Saint Augustin compte une douzaine de divinités différentes, toutes occupées autour d'un chalumeau de bled, dont chacune d'elles, selon sa destination, prend un soin particulier dans les différens temps, depuis le premier moment que la semence a été jetée en terre, jusqu'à ce que le bled soit parfaitement mûri.

Outre *a* la foule de dieux du bas étage destinés à ces menues fonctions, il y en a d'autres, dit Saint Augustin, *b* plus considérables, & d'un rang plus élevé, parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde.

a Illam quasi plebeiam numinum multitudinem minutis opusculis destinatam. *tur... quia opera majora ab his administrantur in mundo.*

b Numina selecta dicun-

*Quatrieme
source de la
Fable. Cor-
ruption du
cœur humain
qui a voulu
autoriser ses
crimes & ses
passions.*

a Mais, ajoute le même Pere, ce sont ces dieux-là même plus importants & plus renommés, que la Fable a le plus décriés & diffamés, en leur attribuant les crimes les plus honteux & les désordres les plus détestables; des meurtres, des adulteres, des incestes; au lieu que par rapport à ces petits dieux, leur obscurité & leur bassesse, en les laissant dans l'oubli, a mis leur honneur en sûreté. Et ceci a encore été une source féconde de fictions, que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la fable, pour pallier & excuser les désordres les plus affreux par l'exemple des dieux même.

*Id. lib. 2.
cap. 4. & 5.*

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée, & même consacrée, par le culte qu'on rendoit à certains dieux. On chantoit dans la solemnité de la mere des dieux des chansons, dont la mere d'un Comédien auroit rougi; & Scipion Nasica, qui fut choisi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République, pour aller recevoir sa statue, auroit été bien fâché que sa mere eût été déesse à ce prix, & eût tenu la place de Cybele.

b Les Philosophes blâmoient toutes ces impures cérémonies, mais timide-

a Illam infumam turbam ipsa ignobilitas rexit, ne obrueretur opprobriis... Vix selectorum quispiam, qui non in se notam contumelie insignis acceperit. *Livi*

7. cap. 4.

b Etsi non liberè prædicando, saltem utcumque in disputationibus missitandò, talia se improbare testati sunt. *Lib. 6. cap. 1.*

ment, à voix basse, & seulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux Lib. 6. cap. 10. parmi leurs disciples, ils suivoient le peuple dans les temples & aux théâtres, où ces abominations avoient lieu : & Sénèque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il invectivoit avec la dernière force contre ces superstitions sacrilèges, déclare pourtant que le Sage s'y conformera au dehors pour suivre les loix de l'état, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'est capable que de les irriter : *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata.*

Je ne me propose pas de rapporter ici toutes les sources d'où la Fable est sortie, mais d'en indiquer seulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le sentiment d'admiration & de reconnoissance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frappoit leur vue, ou qui les touchoit de près, ou qui paroïssoit leur procurer quelque utilité; tels que sont le soleil, la lune, les étoiles; les peres à l'égard de leurs enfants, & les enfants à l'égard de leurs peres; les personnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain; les Héros qui s'étoient distingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé le terre des brigands, ennemis du repos public; enfin, tous ceux qui par quelque

*Cinquieme
source de la
Fable: Hon-
neurs rendus
aux parents,
aux Invent-
eurs des
arts, aux
Héros, &c.*

vertu ou quelque action éclatante , paroissent au dessus du commun des hommes. Et l'on sent bien, sans que j'en avertisse, que l'Histoire profane, aussi bien que la sacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux, & à ces Héros que la Fable a placés dans le ciel, en réunissant souvent sur la tête & sous le nom d'un seul des actions très-séparées, pour les temps, pour les lieux, & pour les personnes.

ARTICLE II.

De l'utilité de la Fable.

CE que j'ai dit jusqu'ici de l'origine des Fables, qui doivent leur naissance à la fiction, à l'erreur, au mensonge, à l'altération des faits Historiques, & à la corruption du cœur humain, peut donner lieu à une question, & faire demander s'il est fort à propos d'instruire des enfants chrétiens de toutes les folles inventions & rêveries absurdes dont il a plu au paganisme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle est faite avec les précautions & la sagesse que demande & qu'inspire la religion, peut être d'une grande utilité pour les jeunes gens.

Premièrement, elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jesus-Christ leur Libérateur, qui les a arrachés de la puissance des ténèbres, pour les faire passer à l'admirable lumière de l'Évangile. Avant lui qu'étoient les hommes, même les plus

sages & les plus réglés ; ces célèbres Philosophes , ces grands politiques , ces fameux Législateurs de la Grece , ces graves Sénateurs de Rome, en un mot , toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées ? La Fable nous l'apprend ; c'étoient des adorateurs aveugles du démon, qui fléchissoient le genou devant l'or, l'argent & le marbre qui offroient de l'encens & des prieres à des statues sourdes & muettes ; qui reconnoissoient pour dieux des animaux , des reptiles , des plantes même ; qui ne rougissoient point d'adorer un Mars adultere , une Vénus prostituée , une Junon incestueuse , un Jupiter souillé de tous les crimes , & digne par cette raison de tenir le premier rang parmi les dieux.

Quelles impuretés , quelles abominations ne régnoient point dans leurs cérémonies , dans leurs solemnités , dans leurs mysteres ! Les temples des dieux étoient des écoles de désordre ; leurs tableaux , des invitations au crime ; leurs bois sacrés , des lieux de prostitution ; leurs sacrifices , un mélange affreux de superstitions & de cruautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hommes , à l'exception du peuple Juif , pendant plus de deux mille ans. Voilà ce qu'ont été nos peres , & ce que nous serions encore nous-mêmes , si la lumiere de l'Evangile n'eût dissipé nos ténèbres. Chaque l'histoire de la Fable ; chaque cir-

constance de la vie des dieux , doit nous remplir en même temps de confusion , d'admiration , de reconnoissance ; & semble nous crier à haute voix , ce que S. Eph. 2. 11. 12. Paul disoit aux Ephésiens : *Souvenez-vous , & ne l'oubliez jamais , qu'étant Gentils par votre origine... vous n'aviez point l'espérance des biens promis , & que vous étiez sans dieu en ce monde.*

Un second avantage de la fable , c'est qu'en nous découvrant les cérémonies absurdes & les maximes impies du paganisme , elle doit nous inspirer un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne , & pour la sainteté de sa morale. L'Histoire Ecclésiastique nous apprend qu'un saint Evêque * , pour achever de décrier l'Idolâtrie dans l'esprit des fideles , produisit à la lumiere , & exposa aux yeux du public , tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple qu'il avoit fait démolir ; des ossements d'hommes , des membres d'enfants immolés aux démons , & beaucoup d'autres vestiges du culte sacrilege que les païens rendoient à leurs divinités C'est à peu près l'effet que doit produire dans l'esprit de toute personne sensée l'étude de la Fable ; & c'est aussi l'usage qu'en ont fait les saints Peres , & tous les Apologistes de la religion chrétienne.

Il est impossible d'entendre les livres qu'ils ont composés sur ce sujet , sans avoir quelque connoissance des fables. Le grand ouvrage de saint Augustin , qui

* Theophile
Evêque d'A.
lexandrie.
Th. 5. c. 22.
Ruff. 11. c.
23. & 24.
Socr. 5. c. 16.

a pour titre de la Cité de Dieu, & qui a fait tant d'honneur à l'Eglise, est en même temps & une preuve de ce que j'avance, & un parfait modele de la maniere dont on doit sanctifier les études profanes. Il en faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé sur le même plan dès les premiers siècles de l'Eglise, Théophile d'Antioche, Tatien, Arnobe, Lactance, Théodoret, Eusebe de Césarée, & sur-tout saint Clément d'Alexandrie, dont les Stromates sont un livre fermé & inaccessible à quiconque n'est point versé dans cette partie de l'ancienne érudition; au lieu que la connoissance des fables en facilite infiniment l'intelligence; ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'en est encore un d'une fort grande étendue, & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelligence des Auteurs, soit grecs, soit latins, soit françois même, dans la lecture desquels on est souvent arrêté tout court, si l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas seulement des Poëtes, dont on fait qu'elle est comme le langage naturel; elle est souvent employée aussi par les Orateurs, & elle leur fournit quelquefois, par d'heureuses applications, des traits fort vifs & fort éloquents. Tel est, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de

*Pro lege
Manil. n. 12.*

Pont. L'Orateur marque que ce Prince fuyant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échapper aux mains avarés des vainqueurs, en répandant sur la route d'espace en espace une partie des trésors & des dépouilles que lui avoient acquis ses conquêtes passées; à peu près, dit-il, comme on rapporte que Médée, poursuivie par son pere dans la même région, répandit sur les chemins les membres de son frere Absyrthe dont elle avoit coupé le corps en pieces, afin que le soin de ramasser ces membres épars, & la douleur dont un si triste spectacle pénétreroit un pere, retardassent la vivacité de sa poursuite. La ressemblance est parfaite, si ce n'est, comme le remarque Cicéron, que ce fut la tristesse qui arrêta Aëta, pere de Médée, & la joie des Romains.

Il est d'autres especes de livres, exposés aux yeux de tout le monde : les tableaux, les estampes, les tapisseries, les statues. Ce sont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la Fable, qui souvent en est l'explication & le dénouement. Il n'est pas rare que dans les entretiens on parle de ces matieres. Ce n'est point, ce me semble, une chose agréable, que de demeurer muet, & de paroître stupide dans une compagnie, faute d'avoir été instruit pendant la jeunesse d'une chose qui coûte fort peu à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujours fait

souhaiter qu'on travaillât à une histoire de la Fable, qui pût être mise entre les mains de tout le monde, & qui fût faite exprès pour les jeunes gens. Le livre du pere Gautruche est à peu près de ce genre; mais il n'a pas assez d'étendue, non plus que le traité du Pere Jouvenci, dont le titre est *Appendix de Diis*, & qui d'ailleurs est excellent. Celui de M. l'Abbé Banier renferme en trois tomes une grande partie de ce qu'on peut desirer sur la Fable, dont il tire le fonds de l'histoire même, ce qui est en ce genre le meilleur système, & dont il explique les différentes sources avec beaucoup de solidité & d'érudition; mais cet ouvrage est trop savant & trop étendu pour de jeunes gens; comme le seroit aussi celui du Pere Tournemine, dont il nous a tracé un plan, qui seroit desirer que l'ouvrage fût achevé. On a donné depuis peu un Livre, qui a pour titre, *Dictionnaire de la Fable*. Il peut être fort utile pour s'éclaircir soi-même sur les difficultés qu'on trouve dans ses lectures sur la Fable; mais ce n'est pas une histoire suivie.

On pourroit en donner une, renfermée en un seul tome, qui fût d'une raisonnable étendue, où l'on rapporteroit les faits les plus considérables & les plus connus, & qui peuvent le plus contribuer à l'intelligence des Auteurs. Il seroit bon, ce me semble, d'éviter ce qui n'a rapport

qu'à l'érudition, & qui rendroit l'étude de la Fable plus difficile, & moins agréable; ou du moins de rejeter dans de courtes notes les réflexions qui seroient de ce genre. Mais avant tout, il faudroit en écarter avec une sévérité inflexible tout ce qui pourroit nuire à la pureté des mœurs, & n'y laisser, non seulement aucune histoire, mais aucune expression qui pût blesser le moins du monde des oreilles chastes & chrétiennes.

CHAPITRE SECOND.

DES ANTIQUITÉS.

Outre les événements contenus dans l'Histoire, & les réflexions qui en font une suite naturelle, cette étude renferme encore une autre partie, moins nécessaire & moins agréable, à la vérité, mais qui peut être fort utile, si elle se fait avec goût & discernement; je veux dire, la connoissance des usages, des coutumes, & de tout ce qu'on entend par le nom d'Antiquités. Il me semble qu'il en est à peu près de ceux qui étudient l'Histoire, comme des voyageurs. Ceux-ci, pour l'ordinaire, se proposent un certain but, qui est d'arriver dans leur patrie, ou dans quelque autre lieu où leurs affaires & leurs intérêts les appellent; & c'est ce but, ce motif, qui les fait agir & les met en mouve-

ment. Ils ne laissent pas néanmoins, s'ils en ont le loisir, & s'ils se piquent de curiosité, d'examiner chemin faisant ce qui se rencontre sur leur route de plus remarquable, & d'en faire des especes de journaux & de mémoires pour leur usage particulier. Voilà ce qu'on doit aussi pratiquer en étudiant l'Histoire; c'est-à-dire, qu'outre la suite des faits & des événements, & les sages réflexions auxquelles ils donnent lieu, on doit encore y amasser avec soin tout ce qui regarde les usages, les coutumes, les loix, les arts, & mille autres connoissances curieuses, qui servent à orner l'esprit, & qui contribuent aussi beaucoup à l'intelligence parfaite de l'Histoire.

Utilité de l'étude des Antiquités.

Cette étude est, jusqu'à un certain point, d'une nécessité absolue pour tous les maîtres. Sans elle il y a dans tous les Auteurs beaucoup d'expressions, d'allusions, de comparaisons, qu'on ne peut entendre; sans elle il n'est presque pas possible de faire un pas dans la lecture même de l'Histoire, qu'on ne se trouve arrêté par des difficultés, dont souvent une légère connoissance de l'antiquité donneroit la solution. Qu'on parcoure seulement le premier livre de Tite-Live, qui avec l'origine du peuple Romain, renferme celle de presque toutes ses loix & ses coutumes, & l'on reconnoitra de quelle utilité & de quel secours est l'étude dont je parle.

Je fais que cette étude, comme toutes les autres, si on la pousse trop loin, a ses dangers & ses écueils. Il y a une sorte d'érudition obscure & mal conduite, qui ne s'occupe que de questions également vaines & épineuses, qui, dans chaque matiere, cherche ce qu'il y a de plus abstrus & de plus inconnu, & qui se borne presque à la découverte des choses absolument superflues, qu'il seroit souvent plus utile d'ignorer que de savoir. *a* Sénèque, en plus d'un endroit, se plaint que ce mauvais goût, qui avoit pris naissance chez les Grecs, étoit passé chez les Romains, & commençoit à saisir la nation. *b* Il remarque qu'il y a en matiere d'étude, comme dans le reste, un excès & une intempérance vicieuse; qu'il n'est pas moins blâmable de faire à grand frais un amas de connoissances inutiles, que de meubles superflus; que cette sorte d'érudition n'est propre qu'à faire d'importuns discoureurs, fortement entêtés de leur mérite, & qui, dans le fond, sont de vrais ignorants. Il parle de Didyme, ce fameux grammairien qui avoit composé quatre mille volumes,

a Ecce Romanos quoque invasit inane studium supervacua discendi. *Lib. de brev. vit. cap. 14.*

b Plus scire velle, quam sit satis, intemperantiae genus est... An tu existimas reprehendendum, qui supervacua usu sibi comparat, & pretiosarum rerum pom-

pam in domo explicat? non putas eum, qui occupatus est in supervacua litterarum suppellectile? Quid quod ista liberalium artium consecratio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit, & ideò non discentes necessaria, quia supervacua, didicerunt. *Ep. 88.*

où il examinoit une infinité de questions inutiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Sénèque, bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à composer, mais seulement à lire un si grand nombre de livres : *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus scripsit; miser, si tam multa supervacua legisset.*

Juvenal * se moque aussi avec raison du mauvais goût de ceux de son temps, qui exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes & ridicules. En effet, c'est bien peu connoître le prix du temps, & bien mal placer sa peine & son travail, que de les employer à l'étude de choses obscures & difficiles, & en même temps, comme le dit *a* Cicéron, non nécessaires & quelquefois même vaines & frivoles.

*Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.*

Martial,

Un maître sensé évitera avec soin ce défaut. En s'appliquant à l'Histoire & aux Antiquités, il ne poussera point trop

* *Sed vos si eas imponite leges;*

Ut præceptorum verborum regula constet;

Ut regat historia; auctores noverit omnes

Tanquam unguis digitosque suos; ut fortè rogatus,

Dum petit aut thermas, aut phœbi balnea: dicat

Nutricem Anchisæ, nomen patriamque novercæ

Anchemoli: dicat, quod Acestes vixerit annos,

Quod ciculus Phrygius vini donaverit urnas.

Juvenal. lib. 3. Satyr. 7.

a Alterum est vitium; quòd quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscuras atque diffi-

ciles conferunt, easdemque non necessarias. *Offic. lib. 1. n. 19.*

Quintil. lib.
I. cap. 8.

loin ses recherches, & gardera dans cette étude une sage sobriété. Il se souviendra de ce que dit Quintilien, que c'est une sottise & pitoyable vanité que de se piquer de savoir sur un sujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins estimables; qu'une telle occupation use & consume mal à propos un temps & des efforts que l'on doit réserver pour de meilleures choses, & qu'entre les vertus & les perfections du bon maître, celle de savoir ignorer certaines choses, n'est pas la moindre. *Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire.*

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matières seches pour l'ordinaire & rebutantes, de les assaisonner par de courtes histoires ou réflexions qu'on y mêle, d'en écarter presque toutes les difficultés & les épines, de n'en laisser cueillir aux jeunes gens, pour ainsi dire, que la fleur, de réveiller leur goût & de piquer leur curiosité par des traits singuliers & frappants; en un mot, de leur faire désirer & attendre avec quelque impatience cette sorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop recommander l'étude des Antiquités ni aux écoliers ni aux maîtres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs essentiels. Elle fait partie d'une érudition qui est non seulement convenable, mais absolument nécessaire à des personnes destinées par leur état à étu-

dier & à enseigner les belles-lettres. L'Université dans tous les temps s'est distinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On a toujours vu sortir de son sein des savants en tout genre, qui ont fait honneur à la littérature & à la nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public; Turnebe, Muret, Buchanan, Scaliger, Casaubon, & tant d'autres, qui ont enseigné ou étudié dans l'Université de Paris.

C'est à nous à soutenir leur gloire, & à regarder leur réputation comme un riche & précieux patrimoine que nous devons transmettre à nos successeurs dans son entier, & ne pas souffrir qu'il diminue ou se dissipe par notre paresse & notre indolence. Nous voyons plusieurs de nos confreres se distinguer dans l'Université, chacun selon son goût & son attrait en différents genres de littérature; composition en prose ou en vers grecs & latins; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poétique & des maîtres qui en ont traité, de la Grammaire en général, & de toutes ses parties; connoissance exacte des Auteurs anciens, de l'Histoire tant Grecque que Romaine, & des Antiquités de l'une & de l'autre Nation. Une noble émulation nous est permise en ce point; nous devons tous, tant que nous sommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il se peut, pour passer ceux qui jusqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas seulement de la gloire de l'Université, mais de l'honneur de la nation, qui doit nous toucher sensiblement. Il semble que certains peuples voisins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition par l'application extraordinaire qu'ils donnent aux sciences, & par les grands & doctes ouvrages dont ils enrichissent le public. Ils ne peuvent disputer aux François celle d'exceller dans ce qui regarde l'éloquence & la Poésie, l'étude des belles-lettres, la finesse & la délicatesse de la composition; le siècle de Louis le grand ayant été pour nous, ce que fut autrefois celui d'Auguste pour les Romains, c'est-à-dire, la règle & le modèle du bon goût en tout genre. En conservant avec soin & avec jalousie cette glorieuse partie de notre ancien héritage, il n'en faut pas négliger une autre, qui doit aussi nous être précieuse; & la perfection de notre état est de joindre ensemble ces deux choses, le bon goût des belles-lettres, & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien différentes, ne sont point incompatibles, & elles doivent se prêter un mutuel secours. En effet, l'érudition brille tout autrement, quand elle est soutenue d'une composition fine & délicate, telle qu'on la voit dans les ouvrages de Muret, de Manuce, & de beaucoup d'autres illustres savants qui ont fait tant d'honneur

à la littérature ; & d'un autre côté la délicatesse de la composition est infiniment relevée par la solidité & la multiplicité des pensées & des choses que l'érudition lui fournit.

Je ne fais si l'amour de la patrie , & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être , m'aveuglent ; mais il me semble que les deux caractères dont je viens de parler, se trouvent heureusement réunis dans la plupart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Royale des inscriptions & des belles-lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand usage dans le peu que j'en rapporte ici. Le double titre d'inscriptions & de belles-lettres que porte cette Académie , marque assez que son but est de joindre la délicatesse de la littérature à la profondeur de l'érudition. Pour ne point parler de beaucoup d'autres savants Académiciens , tels qu'étoient M. l'Abbé Fraguier , & M. l'Abbé Massieu , elle a perdu depuis peu un excellent sujet , qui réunissoit dans un degré éminent ces deux qualités : je parle de M. Boivin le jeune , Professeur Royal en langue Grecque , garde de la Bibliothèque du Roi , & l'un des quarante de l'Académie Française. Il avoit une érudition , & je ne fais si dans toute l'Europe il y avoit un homme qui possédât la langue Grecque

plus parfaitement que lui. Mais en même temps il composoit dans les trois langues, grecque, latine, & françoise, soit en prose soit en vers, avec une extrême délicatesse. Plusieurs de nos plus habiles Professeurs de l'Université ne manquoient jamais de lui montrer leurs compositions, & ils se trouvoient toujours bien de sa critique, également modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fût mon cadet pour l'âge, je l'ai toujours regardé comme mon maître pour les belles-lettres, sur-tout pour le grec; & je lui dois une grande partie du peu que je fais.

C'est à cette érudition que doivent tendre les jeunes maîtres qui songent à faire des études sérieuses, & à conduire celles des autres. La longueur & la difficulté du travail ne doivent point les rebuter; en consacrant tous les jours un certain temps réglé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-à-peu un amas de richesses, dont ils seront eux-mêmes étonnés dans la suite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le temps à profit & de faire ses remarques avec ordre & clarté. Pour savoir ce qu'il est à propos d'observer dans ses lectures, il faudroit déjà avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainsi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, il seroit à souhaiter qu'un maître, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Historiens, eût parcouru au

moins ce que Rosinus a écrit sur les antiquités Romaines. Ce travail n'est pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand usage pour les jeunes maîtres dans la lecture des auteurs, en les rendant attentifs à plusieurs choses, qui sans cela pourroient leur échapper. On a un petit traité latin du P. Cantel, Jésuite, intitulé *De Romana Republica*, qui est fort propre pour les commençants. Il y en a un en françois, * mais fort abrégé, qui a pour titre, *Abrégé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens, jusqu'à ce qu'on en ait fait un exprès pour eux; & j'espère que quelque habile maître voudra bien se charger de ce petit ouvrage.

* Il est imprimé chez Jean Luc Nion, près le Collège Mazarin.

On peut rapporter à sept ou huit chefs une bonne partie de ce qui regarde les Antiquités: la religion, le gouvernement politique, la guerre, la navigation, les monuments & édifices publics, les jeux, les combats, les spectacles, les arts & les sciences, les usages de la vie commune, comme les repas, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme beaucoup d'autres. Par exemple, sous le titre de religion sont compris, les dieux, les prêtres, les temples, les vases, meubles, instruments employés à divers actes de religion, les sacrifices, les fêtes, les vœux & les oblations, les oracles & les présages. Sous le titre de gouverne-

ment politique, les Comices ou Assemblées, les différentes magistratures, les loix, les jugemens. Et ainsi de tout le reste.

Il y a mille choses curieuses & dignes certainement d'être observées, qu'un maître un peu versé dans cette étude, fait remarquer à ses disciples, selon que l'occasion s'en présente; & à la longue il leur remplit l'esprit d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables, qui ne leur coûtent presque aucun travail. Quelques exemples en seront la preuve, & montreront combien l'étude des Antiquités peut servir, soit pour exciter la curiosité des jeunes gens & leur inspirer du goût pour la lecture, soit même pour leur insinuer d'utiles principes par rapport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un seul article qui regarde les arts, & je n'en traiterai qu'une très-médiocre partie.

Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.

Il est important, en lisant les Auteurs, d'y remarquer soigneusement l'origine des arts & des sciences, leurs différents progrès, leur décadence & leur chute, les faits rares & curieux qu'on y trouve sur ce sujet, les hommes illustres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude, en accordant leur protection aux personnes qui se distinguoient en quelque genre que ce fût;

& l'on ne doit pas omettre les découvertes qui ont échappé aux recherches des Anciens, & qui étoient réservées pour les siècles postérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer seulement quelques exemples. J'y joindrai quelque chose sur les mesures & les monnoies.

§. 1. *Découvertes échappées aux Anciens.*

Les jeunes gens entendent souvent parler de cavalerie dans les descriptions des combats, dont les Auteurs sont pleins; mais il est rare qu'ils fassent attention à une chose fort étonnante en elle-même, & qu'on a de la peine à comprendre; c'est qu'anciennement les cavaliers ne se servoient point d'étriers. Il falloit donc, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs Ecuyers, s'ils en avoient, ou qu'ils prissent l'avantage d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que Grac-

*In vit.
Gracch.*

chus fit mettre sur les grands chemins d'espace en espace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval. On est surpris, avec raison, que les Anciens n'aient point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en usage chez eux; sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on employoit le verre pour faire des vases, des tasses, des go-

belets, qui imitoient parfaitement le crystal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres? Cependant les Anciens ne s'en étoient point avisés.

Ils n'usoient point non plus de lin pour les chemises, qui contribuent beaucoup pourtant à la propreté & à la santé; & c'est une des raisons qui rendoient chez eux le bain absolument nécessaire.

On fait de même observer aux jeunes gens que plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, telles que sont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la bouffole, l'imprimerie, & d'autres choses pareilles n'étoient point connues des Anciens, & que nous devons la plupart de ces rares & précieuses inventions à des siècles de barbarie, où régnoient encore la grossièreté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, ennemis & destructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoit répandues dans toute l'Europe. Quelles découvertes n'a-t-on point fait dans l'astronomie par le moyen des lunettes d'approche! Quel changement la bouffole n'a-t-elle point apporté dans la navigation.

On ne manque pas à cette occasion de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'industrie humaine seule, mais à une providence particulière, qui

se cachant pour l'ordinaire sous des rencontres qui ne paroissent que l'effet du hazard, a conduit les hommes par degrés à des découvertes merveilleuses, pour leur procurer dans les temps marqués les nécessités & les commodités de la vie. C'est une vérité que les païens même ont reconnue; & Cicéron, parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature, avoue que tout cela seroit demeuré enseveli dans l'oubli, & caché dans les entrailles de la terre, si Dieu n'en avoit donné la connoissance & l'usage à l'homme.

*Cic. lib. 1.
de Divin.
n. 116.*

Pour appuyer cette réflexion, & rendre cette vérité plus sensible, on explique en détail aux jeunes gens ce qui regarde la boussole, & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaisir. La boussole, leur dit-on, est une boîte où il y a une aiguille aimantée, & soutenue de telle sorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette aiguille, par la vertu de l'aimant dont on l'a frottée, se dirige toujours d'une manière fixe, à peu de chose près, sur la ligne méridienne, tournant une de ses extrémités vers le nord, & l'autre vers le midi; & par ce moyen elle découvre au pilote de quel côté est porté le vaisseau. Les Anciens, avant l'invention de la boussole, ne pouvoient naviguer fort loin en pleine mer, parce qu'ils n'avoient pour se

conduire que le soleil & les étoiles, & quand ce secours leur manquoit, ils alloient au hazard, & ne savoient de quel côté le vaisseau avançoit. C'est pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes, & qu'ils n'osoient entreprendre des voyages de long cours. La boussole a levé ces difficultés, parce que quelque temps qu'il fasse pendant le jour, & quelque obscurité qu'il y ait pendant la nuit, elle montre toujours où est le nord & le midi, & par une suite nécessaire, où est l'orient & l'occident, & fait connoître sûrement la route que tient le vaisseau.

La découverte du nouveau monde, & par conséquent le salut d'une infinité d'ames, dépendoit de l'invention de la boussole; & il est étonnant qu'elle ait été ignorée si long-temps, car elle n'est connue en Europe que depuis environ trois cents ans. Des deux vertus spécifiques qu'a la pierre d'aimant, les Anciens en connoissoient une parfaitement, savoir celle d'attirer & de soutenir le fer. Comment ne sont ils point parvenus à découvrir l'autre, qui est de se tourner & de se fixer toujours vers le nord & le midi; découverte qui nous paroît maintenant si facile & si naturelle? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou distraits sur les effets de la nature, selon ses vues & son bon plaisir, avoit réservé dans ses décrets

décrets éternels , cette importante découverte pour les temps où il vouloit que l'Évangile fût portée dans les terres inaccessibles jusques-là à nos vaisseaux , parce qu'elles étoient séparées de nous par des espaces immenses de mer , qu'ils ne pouvoient traverser , & que Dieu n'avoit point encore levé les barrières qui nous en avoient fermé l'entrée.

En parlant aux jeunes gens des vaisseaux des Anciens , on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les savants pour expliquer comment les rangs de rames étoient disposés. Il y en a , dit le P. de Montfaucon , qui veulent qu'ils fussent mis en long , & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs des rames dans les galeres. D'autres , & il est lui-même de ce nombre , soutiennent que les rangs des birèmes , des trirèmes , des quinquérèmes , ou pentères , & d'autres , multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux , étoient les uns sur les autres , non perpendiculairement , ce qui auroit été impossible , mais obliquement , & comme par degrés ; & ils le prouvent par une infinité de passages d'Auteurs.

Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce sentiment , c'est que les anciens monuments , sur-tout la colonne Trajane , nous représentent ces rangs les uns sur les autres. Cependant , ajoute le P. de Montfaucon , nos plus habiles gens de marine prétendent que cela est impossible. Tous

ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns sont de la première distinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aisément qu'il devoit y avoir une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux * de Ptolomée Philopator, roi d'Egypte, & d'Hiéron, roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archimede, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280 coudées, large de 38, & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane, que dans les birèmes & dans les trirèmes il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame; il n'est pas aisé de décider pour les autres. Aussi Plutarque remarque-t-il que le vaisseau de Ptolomée, plus semblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le spectacle, & non pour l'usage. Tite-Live dit à peu près la même chose du navire de Philippe, roi de Macédoine, qui avoit seize rangs de rames: *Jussus Philippus naves omnes tectas tradere; quin & regiam unam inhabilis propè magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant.* Végece ne compte entre les vaisseaux de raisonnable grandeur, &

* On en peut voir la description dans Athénée, l. 5.

In vit. De-me-tr.

Liv. lib. 33. n. 30.

propres pour la guerre, que les quinquerèmes, & ceux de moindre rang; & il n'est guere parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguste on n'a guere employé d'autres vaisseaux à plusieurs rangs de rames que les trirèmes & les birèmes.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vue de ses propres yeux. L'histoire parle des navires de Démétrius surnommé le Poliorcete, *Plut. in vit. Demetr. Diod. Sic. lib. 20.* qui étoient à seize rangs de rames: avant lui on n'en avoit point encore vu de tels. Leur agilité, dit Plutarque, leur vitesse, & leur adresse à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui inventa bien des choses inconnues aux Architectes. Ces navires faisoient l'admiration des gens de son temps, qui n'auroient jamais pu croire que cela fût possible, s'il ne l'avoient vu.

J'ai fait ces remarques, pour montrer combien il est important, en lisant les Auteurs grecs & latins, d'être attentif à y observer exactement dans les descriptions qu'on y trouve de flottes & de combats sur mer, tout ce qui a rapport à la construction des vaisseaux, à leurs formes, & à leurs especes différentes, & aux differents changements qui sont

arrivés dans la marine par rapport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général, qu'il y a certains faits merveilleux rapportés par les Anciens, sur lesquels il est bon de suspendre un peu sa croyance, jusqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de soin. Pline dit que du temps de Tibere on avoit trouvé le secret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit étouffé entièrement cette invention, de peur qu'elle ne fit perdre le prix & l'estime à l'or, à l'argent, & à toutes sortes de métaux. Dion rapporte l'histoire d'un ouvrier qui, ayant laissé tomber à dessein devant Tibere un vase de verre qu'il lui présentoit, en ramassa sur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vase entier & sans aucune fracture. D'autres Auteurs, sur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les Savants assurent que la prétendue *malléabilité* du verre est une chimere, que la saine physique dément absolument. Aussi Pline avoue que ce qu'on en disoit, avoit plus de cours que de fondement : *Ea fama crebrior diù quàm certior fuit.*

Je ne sais si l'on peut faire plus de fonds sur ce que le même Pline raconte d'un petit poisson, appelé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins *Remora*, qui s'étant attaché sous le gouvernail de la galere qui portoit l'Empereur Ca-

Lib. 36. cap.
26.

Lib. 57. pag.
617.

Lib. 31. cap.
1.

ligula, l'arrêta tout court, sans que quatre cens rameurs qui y étoient, la pussent faire avancer.

§. 2. *Honneurs rendus aux Savants.*

Il y auroit beaucoup de choses à observer dans l'histoire ancienne sur ce qui regarde les honneurs rendus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts, & en général aux savants du premier ordre, qui se sont distingués d'une manière particuliere; mais mon dessein ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet, quelque intéressant qu'il fût pour nous.

On ne peut lire la lettre que Philippe, ^{*Aul. Gel. cap. 3.*} Roi de Macédoine, écrivit à Aristote sans être ravi d'admiration en voyant que ce Prince préféroit à la joie que lui avoit causé la naissance d'un fils, celle qu'il auroit de lui donner pour maître le premier Philosophe de son temps, & le plus habile qui eût jamais été.

L'estime singuliere que fit Alexandre le Grand des poésies d'Homere, & les égards qu'il eut dans le sac de la ville de Thebes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont guere moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes; & on l'admire presque autant, lorsque, déchargé du faste de la royauté, il aime à s'entretenir familièrement avec les célèbres Peintres & Sculpteurs de son temps, que lorsque marchant à la tête de ses armées, il porte par-tout la terreur.

La protection éclatante que Mécène accorda aux gens de lettres, employant, pour leur faire du bien, tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu son nom immortel, & a procuré au siècle d'Auguste la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la littérature, & la regle du bon goût en tout genre d'érudition.

*Hist. de Xi-
men. par M.
Flechier. l.
6.*

Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximènes, allant un jour à un Acte public qui se soutenoit dans la nouvelle Université d'Alcala, voulurent que le Recteur marchât au milieu d'eux, (prérogative que cette Université à toujours conservée depuis;) on sent bien que ce n'étoit point à la personne du Recteur qu'ils rendoient cet hommage public, mais qu'en grand Roi & en grand Ministre, ils doivent par-là, inspirer le goût des lettres & des sciences, qui rendent toujours avec usure aux Princes la gloire qu'elles en reçoivent.

Les privileges singuliers que nos Rois accorderent autrefois à l'Université de Paris, la mere & le modele de toutes les autres, partoient du même principe; & la réputation qu'elle s'est acquise à elle-même & au Royaume dans tout le monde chrétien, montre que les Rois nos fondateurs n'ont point été trompés dans leurs vues, qu'elle a remplies au-delà de toutes leurs espérances. Il en sera ainsi dans tous les temps. Les arts & les scien-

ces fleuriront toujours dans les Etats où elles seront honorées; & à leur tour elles honoreront infiniment les Etats & les Princes qui les auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'insérer ici un fait arrivé tout récemment & presque sous nos yeux, qui mérite d'être célébré dans toutes les langues, & inscrit en caracteres éclatants dans tous les fastes de la littérature. C'est ce qui s'est fait en Angleterre dans les obseques du célèbre M. Newton, l'Archimede de notre siècle, & par la sublimité de ses raisonnemens dans la théorie, & par la force de son génie industrieux & inventif dans la pratique. Je ne ferai que transcrire ce qui se trouve dans le bel éloge qu'en fit M. de Fontenelle avec son éloquence ordinaire dans l'ouverture de l'Académie des Sciences de l'année 1727.

« Son corps fut exposé sur un lit de
 » parade dans la chambre de Jérusalem,
 » endroit d'où l'on porte au lieu de leur
 » sépulture les personnes du plus haut
 » rang, & quelquefois les têtes couron-
 » nées. On le porta dans l'Abbaye de
 » Vestminster, le Poêle étant soutenu par
 » Milord Grand-Chancelier, par les Ducs
 » de Montrose, & Roxburgh, & par les
 » Comtes de Pembrock, de Suffex, &
 » de Masclesfield. Ces six Pairs d'Angle-
 » terre, qui firent cette fonction solem-
 » nelle, font assez juger quel nombre
 » de personnes de distinction grossirent

» la pompe funebre. L'Evêque de Ro-
 » chester fit le service accompagné de
 » tout le Clergé de l'Eglise. Le corps fut
 » enterré près de l'entrée du Chœur. Il
 » faudroit presque remonter chez les an-
 » ciens Grecs, si l'on vouloit trouver des
 » exemples d'une aussi grande vénération
 » pour le savoir. La famille de M. New-
 » ton imite encore la Grece de plus près
 » par un monument qu'elle lui fait élever,
 » & auquel elle emploie une somme con-
 » sidérable. Le Doyen & le Chapitre de
 » Vestminster ont permis qu'on le conf-
 » truisse dans un endroit de l'Abbaye, qui
 » a été souvent refusé à la plus haute
 » Noblesse. La patrie & la famille ont
 » fait éclater pour lui la même recon-
 » noissance, que s'il les avoit choisies.

Je n'ai pas besoin de prier qu'on me
 pardonne cette digression. Pour peu
 qu'on soit sensible au bien public & à
 l'honneur des lettres, il ne se peut qu'on
 ne soit vivement touché de cette es-
 pece d'hommage solemnel que la No-
 blesse d'un puissant Royaume, au nom,
 ce semble, de toute la nation, rend à
 la science & au mérite.

§. 3. *Des mesures de temps & de lieux,
 & des Monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article, non pour entrer
 dans la discussion de ces matieres, la
 plupart très-difficiles, mais pour en don-
 ner une légère connoissance aux jeunes

gens, & pour mettre sous leurs yeux un tarif des différentes sommes qui se rencontrent souvent dans les Auteurs, & qui par elles-mêmes ne présentent à l'esprit aucune idée claire de leur valeur. Pline l'ancien dit que Roscius, le plus célèbre Acteur de son temps, gagnoit par an cinq cents mille sesterces: *Apud majores Roscius Histrio H-S quingenta annua meritasse proditur.* On lit dans Paterculus, que Paul Emile mit dans le trésor public deux cents millions de sesterces: *Bis millies centies H-S ærario contulit.* De jeunes gens ne connoissent point nettement la valeur de ces sommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil que la première somme est de 62500 livres, & la seconde de vingt-cinq millions de notre monnoie.

Lib. 7. cap. 39.

Lib. 1. cap. 9.

I. Mesure de temps.

Les Grecs comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'espace de quatre années entières. Et ces Olympiades prenoient leurs noms des jeux Olympiques, qui se célébroient dans le Péloponnese auprès de la ville de Pise, autrement dite *Olympia*. La première Olympiade, où Coroëbus remporta le prix, commence, selon Ussérius, à l'été de l'année du monde 3228.

Varron place la fondation de Rome à la 3e. année finissante de la 6e. Olympiade, qui est l'an du monde 3251, selon Ussérius, & avant J. C. 753. Caton

la place deux ans plus tard. Ussérius ne suit ni l'un ni l'autre, & la met cinq ans plus tard que Varron. Tite-Live, selon M. Dodweld, a suivi le sentiment de Caton ; c'est ce qui m'a déterminé à m'y attacher aussi, depuis que j'ai formé le dessein de travailler à l'Histoire Romaine. Ainsi je place, avec Caton, la fondation de Rome à la fin de la première année de la 7^e. Olympiade, qui est l'an du monde 3253, & avant Jesus-Christ 751.

Voilà les deux époques les plus nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire, les Olympiades & la fondation de Rome ; en y joignant celles du monde & de l'Ère chrétienne.

II. Mesures Itinéraires.

Le point est la moindre partie qui se puisse décrire.

Douze points font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pied.

Deux pieds & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq pieds, font le pas géométrique.

Cela posé, voici les mesures itinéraires les plus connues.

Le *Stade* étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Par conséquent il en faut 20 pour faire une lieue commune de France, qui est de 2500. pas.

Le *Mille* chez les Romains est de 8

stades, ou de 1000 pas géométriques, un peu moins d'une demi-lieue.

La *Lieue* des anciens Gaulois est de 1500 pas.

La *Parasange* chez les Perles est ordinairement de 30 stades, c'est-à-dire, d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 stades.

Le *Schoene* le plus commun chez les Egyptiens est de 40 stades; & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120 stades.

La *Lieue* commune de France est de 2500 pas; la petite, de 2000 pas; la grande de 3000 pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

III. Des Monnoies anciennes.

La dragme Attique, à laquelle répond le Denier Romain, nous doit servir de règle pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont la fait monter à douze sols de notre monnoie; le Pere Lamy à huit sols à quelque chose près; M. Dacier à dix sols. C'est à ce dernier sentiment que je m'en tiens, sans examiner ici les raisons de ces différences, seulement parce que cette maniere de compter est la plus facile, & par conséquent la plus propre pour les jeunes gens. Je prends notre monnoie en fixant le marc à vingt-sept livres tournois, ce qui est regardé

par la plupart des nations de l'Europe comme le prix intrinseque de l'argent.

Monnoies Grecques.

L'*obole Attique* est la sixieme partie d'une dragme Attique.

La *Dragme Attique* est composée de six oboles. Elle répond au denier Romain, & vaut dix sols de France.

La *Mine Attique* vaut cent dragmes, & par conséquent 50 livres de France.

Le *Talent Attique* vaut soixante mines, & par conséquent trois mille livres de France.

Myriade est un mot grec qui signifie dix mille. Ainsi une Myriade de dragmes signifie dix mille dragmes, & vaut 5000 livres.

Le *Stater Attique* étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes, qui valoient vingt dragmes d'argent; & par conséquent dix livres de France.

Le *Darique*, monnoie d'or des Perses, & celle qui portoit le nom de Philippe roi de Macédoine, *Philippei*, étoient de la même valeur que le Stater Attique.

Le *Sicle*, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes Attiques, c'est-à-dire, 40 sols,

Monnoies Romaines.

L'As Romain, autrement appelé *libra*, ou *pondo*, valoit dans son origine la dixieme partie du denier Romain.

Le petit Sesterce, *Sestertius*, ou *nummus*, étoit la quatrième partie du denier Romain; & valoit deux sols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainsi, L-L-S, parce qu'il valoit deux *as*, ou deux livres & demie: *sestertius* pour *semistertius*, comme qui diroit un demi ôté de trois. Ensuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L, & ont ainsi marqué le Sesterce, H-S.

Le *Denier*, étoit une petite pièce d'argent, qui valoit 10 *as*, 4 sesterces, & par conséquent dix sols de France.

Le grand *Sesterce*, c'est-à-dire, *sestertium*, au neutre, signifie une somme qui valoit 1000 petits sesterces, 250 deniers Romains, 125 livres de France.

Cette dernière somme se comptoit diversement. *Decem sestertia*, dix grands sesterces, ou dix mille petits. *Centena millia*, H-S ou *nummus*; cent mille petits sesterces. *Decies centena millia* H-S; dix fois cent mille petits sesterces. Quelquefois on met l'adverbe seul *decies*; & pour lors on sous-entend *centena millia* H-S.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus* ou *solidus*. Il est estimé ordinairement dans les Auteurs 25 deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les temps. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainsi un talent d'argent vaut trois mille livres, un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent est à peu près de quinze à un.

DES ANTIQUITÉS. 255

300000 talents,

300000000 l.
trois cents millions.

Tarif des Monnoies Romaines.

A S.

Millia singula æris, ou mille asses.	50 l.
Duo millia æris.	100 l.
Quatuor millia æris.	200 l.
7 millia æris.	250 l.
10 millia æris.	500 l.
20 millia æris.	1000 l.
50 millia æris.	2500 l.
100 millia æris.	5000 l.
500 millia æris.	25000 l.
1000 millia æris.	50000 l.
millies.	
10000 millia æris.	500000 l.
decies millies.	cinq cents mille francs.
20000 millia æris.	1000000 l.
vigesies millies.	un million.
100000 millia æris.	5000000 l.
centies millies.	cinq millions.

SESTERTIUS.

1 sestertius, five nummus.	
8 sestertii, seu nummi.	1 l. 2 sols &
24 sestertii.	3 l. demi de
80 sestertii.	10 l. France.
100 sestertii.	12 l. 10 s.
200 sestertii.	25 l.
400 sestertii.	50 l.
800 sestertii.	100 l.
1000 sestertii.	125 l.
4000 sestertii.	500 l.
8000 sestertii.	1000 l.
	mille francs.
80000 sestertii.	10000 l.
	dix mille francs.
100000 vel centena millia HS.	
seu nummum.	12500 l.
200000 vel bis centena millia HS.	25000 l.
500000 vel quingenta millia HS.	62500 l.
1000000 vel decies cent. millia HS.	125000 l.
Un million de HS.	cent vingt-cinq mille francs.
Quindecies centena millia HS.	187500 l.
Vicies centena millia HS.	250000 l.
Quinquages centena millia HS.	625000 l.
Centies centena millia HS.	
ou dix millions de sesterces.	1 million 250000 l.
Quingenties centena millia HS.	
ou 50 millions de sesterces.	6 millions 250000 l.

Millies centena millia HS. <i>ou</i> cent millions de sesterces.	12 millions 500000 l.
Bis millies centena millia HS. <i>ou</i> 200 millions de sesterces.	25 millions.
Decies millies centena millia HS. <i>ou</i> mille millions de sesterces.	125 millions.
Vicies millies centena millia HS. <i>ou</i> deux mille millions de sesterces.	250 millions.
Quadragies millies centena millia HS. <i>ou</i> 4. mille millions de sesterces.	500 millions.
Quadragies quater millies C. M. HS. <i>ou</i> 4400 millions de sesterces.	550 millions.
Quadragies octies millies C. M. HS. <i>ou</i> 4800 millions de sesterces.	600 millions.
Quinquagies sexies millies C. M. HS. <i>ou</i> 5600 millions de sesterces.	700 millions.
Sexagies quater millies C. M. HS. <i>ou</i> 6400 millions de sesterces.	800 millions.
Septuagies bis millies C. M. HS. <i>ou</i> 7200 millions de sesterces.	900 millions.
Octuagies millies C. M. HS. <i>ou</i> 8 mille mill. de sester.	10000 <i>ou</i> , mille millions.
Centies millies centena millia HS. <i>ou</i> dix mille millions de sesterces.	1250 millions.

SESTERTIUM.

1 sestertium.	250 dragmæ.	125 l.
2 sestertia.	500	250 l.
4 sestertia.	1000	500 l.
10 sestertia.	2500	1250 l.
20 sestertia.	5000	2500 l.
50 sestertia.	12500	6250 l.
100 sestertia.	25000	12500 l.

1000 sestertia, *ou*, *decies sestertium*, est la même chose que, *decies centena millia HS*; marqué ci-devant, & ainsi des nombres suivants.





LIVRE CINQUIÈME.

DE LA

PHILOSOPHIE.



I j'entreprendois de traiter à fond de la Philosophie, je pourrois adresser aux jeunes gens pour qui j'écris, les paroles que Ciceron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. « Ecoutez, » disoit-il, écoutez un homme qui va » vous instruire de ce qu'il n'a lui-même » jamais appris ». Il y auroit seulement cette différence à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & simulée, au lieu que du mien elle est effective & réelle, ne m'étant appliqué que très-superficiellement à l'étude de la Philosophie, de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, si je l'avois étudiée sous des maîtres aussi habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université, & qu'on y en voit encore en grand

a Audite verò, audite, inquit, hominem, &c. Docebo vos, discipuli, id quod

ipse non didici, quid de omni genere dicendi sentiam. *Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.*

nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des belles-lettres, auxquelles seules j'ai donné tout mon temps. Mais du moins je connois assez l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la Philosophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une science si importante toute l'application dont ils sont capables; & c'est à quoi je me bornerai dans cette petite dissertation, qui ne sera point un traité de Philosophie, mais une simple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec soin.

Quand on n'auroit en vue que l'éloquence, cette étude seroit absolument nécessaire, comme Cicéron le déclare en plus d'un endroit; & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de parler, il en est moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux leçons des Philosophes : *Fateor me oratorem, si modò sim, non ex Rhetorum officinis, sed ex Academiae spatiis extitisse.* Mais l'utilité de la Philosophie ne se borne point à ce qui regarde l'éloquence; elle s'étend à toutes les conditions & à tous les temps de la vie.

Orat. n. 12.

En effet, cette étude, quand elle est bien conduite & faite avec soin, peut beaucoup contribuer à régler les mœurs, à perfectionner la raison & le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connoissances également utiles & curieuses; & ce que j'estime infiniment plus, à

inspirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion, & à les prémunir, par des principes solides, contre les faux & dangereux raisonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès.

ARTICLE PREMIER.

La Philosophie peut beaucoup servir au règlement des mœurs.

UN des moyens les plus efficaces pour régler la conduite de l'homme, est de lui faire connoître ce qu'il est, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y sont attachés, où il doit tendre, & quelle est sa fin. Or c'est ce que se propose la Philosophie, je dis même la Philosophie païenne : & il me semble que les leçons sur tous ces points, quoiqu'imparfaites & mêlées souvent de ténèbres, doivent être d'un grand poids sur tout esprit raisonnable.

L'homme, sorti des mains de Dieu, dont il est non seulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, se ressent, en tout ce qu'il est, de la noblesse de son extraction, & porte comme empreints dans sa nature les traits & les caractères de son origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'apprendre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un desir du bonheur que rien de borné ne peut

satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifférent, excepté un seul * objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité : tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & *a* comment (c'est Cicéron qui parle ainsi) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

* Le bien pris en général, & le souverain bien clairement connu.

A ne considérer même en lui que la structure *b* de son corps, on reconnoît qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre, tant de beauté, tant de rapports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, *c* en sorte que ce fût une demeure digne du maître qui l'habite; & l'on voit combien Sénèque a eu raison de dire que l'homme n'étoit point un ouvrage fait à la hâte & sans dessein, mais le chef-d'œuvre de la sagesse divine : *Scias non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

Lib. 6. de benef. cap. 23. Premier devoir de l'homme par rapport à la Divinité.

Or quel a été ce dessein ? On peut le dire en un mot. *d* Dieu à formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour

a Animus humanus, deceptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. Tusc. lib. 5. n. 38.

b On peut voir dans Cicéron, Liv. 2. de la nat. des dieux. n. 133. 153. Et dans M. de Fénelon. Lettres sur la Religion, pag. 163. la description admirable qu'ils

font de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.

c Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. Lib. 1. de leg. n. 26.

d Omnia quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causa facta sunt & parata. Lib. 2. de nat. deor. n. 154.

lui-même, afin que par lui la nature, muette d'ailleurs & stupide, devînt en quelque sorte spirituelle & reconnoissante à l'égard de son créateur; & que l'homme, placé au milieu des créatures, toutes destinées à son usage & à son service, leur prêtât sa voix, son intelligence, son admiration, & fût comme le prêtre de la nature entière. De quels biens en effet Dieu n'a-t-il point comblé l'homme? Non content de pourvoir à ses nécessités, son attention & sa tendresse lui ont fourni jusqu'aux délices même : *Neque enim necessitatibus tantummodò nostris provisum est : usque in delicias amamur.* a

Quelle foule d'arbres, de légumes, de fruits excellents pour les différentes saisons de l'année! Quel nombre infini d'animaux, l'air, la terre, la mer lui fournissent-elles à l'envi! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paye un tribut à l'homme, afin que l'homme de son côté paye à l'auteur de tous ces biens le juste hommage de reconnoissance & de louanges, qui font la principale partie du culte qui est dû à la Divinité, & le devoir le plus essentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude dise que c'est la nature qui nous fournit tous ces biens;

a Tot arbuta non uno modo frugifera, tot herbæ salutare, tot varietates ciborum per totum annum digestæ, ut inertî quoque fortuita terræ alimenta præberent. Jam animalla

omnis generis, alia in sicco solidoque, alia in humido nascentia, alia per sublime dimissa, ut omnis rerum naturæ pars tributum nobis aliquod conferreret. *Senec. de benef. l. 4. cap. 3.*

Senec. de benef. lib. 4. cap. 5.

car par ce mot, auquel on n'attache ordinairement aucune idée distincte, on ne doit entendre autre chose que la Divinité même, qui meut tout, qui produit tout, qui se montre à nous par tout, & se fait sentir à chaque moment par ses bienfaits & les libéralités. *Quocumque*

Senec. de be-te flexeris, ibi illum videbis occurrentem tibi. nef. lib 4. cap. 7. & 8. Nihil ab illo vocat. Ergò nihil agis, ingratissime mortalium, qui te negas Deo debere, sed naturæ. Quid enim aliud est natura, quàm Deus?

Arianni Si l'homme, dit *a* Epictète, avoit
Epictetus, lib. I. cap. 16. quelque sentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, seroit pour lui un sujet continuel de louange, de reconnoissance, d'action de grâces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour sa nourriture, la laine de ces animaux qui lui fournit de quoi se vêtir, devroient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & amollir les mottes de terre, & tracer un long sillon pour recevoir la semence, il devroit s'écrier : Que Dieu est grand, qu'il est bon de nous avoir procuré tous les instruments propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger, tout devroit le rappeler à Dieu, & renouveler sa reconnoissance. C'est lui,

a Epictète étoit un Philosophe Stoïcien qui vivoit dans le premier siècle. Il étoit esclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.

devroit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broyer, un estomac pour la digérer; &, ce qui est le sujet d'une louange infiniment plus intéressante pour moi, c'est lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire un usage conforme à sa volonté. Quoi donc, continue le même Epictète, tous les hommes étant plongés dans un sommeil léthargique sur ce qui regarde la providence, n'est-il pas juste que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en son honneur? Que peut faire autre chose un vieillard foible & boiteux *a* comme je suis, que de célébrer les louanges divines? *b* Si j'étois cygne ou rossignol, je chanterois, parce que telle seroit ma destination. Mais j'ai reçu en partage la raison; je donc m'occuper à louer Dieu, c'est-là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en acquitte régulièrement, & je ne cesserai

a Un jour que son maître, qui étoit fort violent, lui donna un grand coup sur la jambe, il lui dit froidement de prendre garde de la lui rompre. Et le maître ayant redoublé ses coups de telle sorte qu'il lui cassa l'os. Epictète lui répondit sans s'éouvoir: Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous vous jouiez à me rompre la jambe: Il réduisoit

toute la Philosophie à deux points: souffrir, & s'abstenir. Ἀείχε, κῆ ἀπέχε.

b Εἰ γὰρ ἄλλότι ἡμῶν ἐποίησεν τὰ τῆς ἀφύσεως εἰ κύκνος, τὰ τῆς κύκνου· Νῦν δὲ λογικόν εἰμι γύμειν με δὲ τὸ θύγι.

de m'en acquitter tant qu'il me restera un souffle de vie. Je vous exhorte à en faire autant. On s'imagine entendre ici parler, non un Philosophe Stoïque, mais un Chrétien.

Second devoir de l'homme par rapport à lui-même.

Outre ce premier devoir, qui est le fondement de la religion, l'homme en a un second, qui est de représenter & d'imiter par ses vertus la divinité dont il est l'image vivante & animée. *a* Pour peu qu'il rentre en lui même, dit Cicéron, il en reconnoît les traces précieuses & l'empreinte gravée dans son ame, qui est comme le temple de la divinité: ce qui doit le porter à répondre par la noblesse de ses sentiments à celle de son origine. De là viennent ces idées naturelles, & ces notions primitives que nous portons en nous-mêmes du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste, de la vertu & du vice; *b* notions communes à tous les hommes, qui, sans en être convaincus entr'eux, attachent pareillement l'idée de turpitude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'estime & n'aime ceux qui sont

a Qui se ipse norit, aliquid sentiet se habere divinum, ingeniumque in se suum sicut simulacrum aliquod dedicatum putabit: tantoque munere deorum semper dignum aliquid & faciet & sentiet. *Lib. 1. de leg. n. 59.*

b Communis intelligentia nobis notas res efficit, easque in animis nostris in-

choavit, ut honesta in virtute ponantur, in vitiis turpia... Quæ natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum & beneficii memorem diligit? Quæ superbos, quæ maleficos, quæ crudeles, quæ ingratos non aspernatur & audit? *Lib. 1. de leg. n. 44. & 32.*

d'un

d'un caractère doux, humain, bienfaisant, reconnoissant; & qui au contraire ne méprise & ne haïsse les personnes fières, ingrates, cruelles, & qui se plaisent à faire du mal. *a* De-là vient aussi ce témoignage intérieur & cette voix secrète de la conscience qui fait goûter aux justes une paix si douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cause aux impies de si cruels tourments dans le sein même de la joie la plus vive & des plaisirs les plus sensibles, & qui prescrit aux uns & aux autres les regles qu'ils doivent suivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

b Ces regles, ces loix ne sont point arbitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes; elles sont imprimées dans le fond de l'ame par la main du créateur. Elles sont avant tous les siècles, & plus anciennes que le monde, puisqu'elles sont un écoulement de la sagesse di-

a Magna vis est conscientiae in utramque partem: ut neque timeant quid nihil commiserunt, & poenam semper ante oculos versari putent qui peccaverunt. *Cic. pro Mil. n. 63.*

b Hanc video sapientissimorum hominum fuisse sententiam. Legem neque hominum ingenii excogitam, neque scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam quod universum mundum regeret imperandi prohibendique sapientia... Quæ vis non modò senior est quàm ætas populorum & civitatum, sed æqualis illius cœlum atque

terras tuentis & regentis Dei. Neque enim esse mens divina sine ratione potest: nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque sancientiis habere... Quomobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum, & ad vitandum, ratio est recta summi Jovis... Ergo est lex justorum injustorumque distinctio, ad illam antiquissimam & rerum omnium principem expressa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt & defendunt & tuentur bonos. *Lib. 2. de leg. n. 8-15.*

vine, à qui il n'est pas libre de penser autrement de la vertu & du vice. Elles sont le modele & l'original des loix humaines, qui cessent en un sens de l'être, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de justice & de vérité que les Législateurs doivent se proposer dans toutes leurs ordonnances.

Ces premières notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obscurcies par une mauvaise éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des passions, & sur-tout par les attrait dangereux de la volupté, qui gâte & corrompt notre esprit par les fausses douceurs qu'elle nous fait sentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reste toujours en nous un sentiment intérieur de ses vérités primitives; & le soin de la Philosophie est de ranimer, par ses leçons salutaires, ces précieuses étincelles, de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous rapprochant des premiers principes; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires; de nous faire entendre *a* que nous sommes nés pour la justice & la vertu; de nous convaincre par des preuves sensibles & évidentes *b* qu'il y a une

a Nos. ad justitiam esse natos; neque opinione, sed naturâ constitutum esse jus. *Lib. 1. de leg. n. 28.*

b Dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur, eo-

rum geri judicio ac numino. Neque univèrsio generi hominum solum, sed etiam singulis *a* diis immortalibus committi & provideri. *Lib. 2. de nat. deor. n. 164.* Eisdem qualis quisque fit,

Providence qui conduit tout & préside à tout, & qui prend soin non seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier; que rien n'échappe à ses yeux clairvoyants, & que Dieu connoît à fond toutes nos actions, & voit à nud nos pensées & nos intentions les plus secretes; car une telle conviction est bien propre à nous inspirer du respect pour la divinité, & de l'amour pour la vertu.

Quand un homme seroit seul sur la terre, il seroit toujours tenu aux deux sortes de devoirs dont je viens de parler, c'est-à-dire, qu'il devroit toujours honorer la divinité, & se respecter lui-même, en vivant d'une maniere sage & réglée. Mais il a d'autres obligations par rapport à la société commune, dont il fait partie. Dieu est le pere commun d'une grande famille, dont tous les hommes sont les enfants, unis ensemble par le lien de l'humanité; formés les uns pour les autres, obligés par conséquent de concourir au bien public, & de s'entr'aider mutuellement par toutes sortes de services. Ainsi l'homme ne

*Troisième
devoir de
l'homme par
rapport à la
société.*

quid agat, quid in se admit-
tat, qua mente, qua pie-
tate religiones colat, in-
tueri, piorumque & impio-
rum habere rationem. His
enim rebus imbutæ men-
tes, haud sanè abhorrebunt
ab utili & à vera senten-
tia. *Lib. 2. de leg. n. 15.*

Quoniam (ut præclare
scriptum est à Platone) non

nobis solùm nati sumus, or-
tusque nostri partem paren-
tes, partem amici, homi-
nesque hominum causâ ge-
nerati sunt, ut ipsi inter se
alius prodesse possint : in
hoc naturam debemus du-
cem sequi, & communes
utilitates in medium afferre
mutatione officiorum. *Lib.
1. de off. n. 22.*

doit point borner ses vues ni son zele au seul lieu particulier où il est né, mais se regarder comme un citoyen du monde entier, *a* qui dans ce sens ne fait qu'une seule ville.

b Il est vrai que cette société générale, qui embrasse d'abord tous les hommes, se partage ensuite par degrés en d'autres sociétés particulières plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même *c* famille. Et de-là naissent les différents devoirs de la société civile à l'égard des amis, des alliés, des parents, des peres & meres, de la patrie. Mais ils ont tous leur source dans le premier principe dont nous avons parlé, qui est que l'homme, selon les vues & la destination de Dieu, est né pour l'homme.

Voilà un petit abrégé des maximes de morale que le Paganisme nous fournit. Ces principes, il faut l'avouer, sont grands, solides, lumineux; mais ils ne vont pas jusqu'où ils devroient aller, & quelque parfaits qu'ils paroissent, ils laissent l'homme en chemin, sans lui montrer ni le motif qui doit sanctifier ses actions, ni la fin qu'il doit se pro-

a *Universus hic mundus, una civitas communis hominum existimanda. De leg. lib. 1. n. 23.*

b *Socrates quidem, cum rogaretur cujatem se esse diceret, Mundanum inquit; totius enim mundi se inco-*

lam & civem arbitrabatur. Lib. 1. Tusc. Quæst. n. 108.

c *Gradus plures sunt societatis hominum... Ab illa enim immensa societate generis humani, in exiguum augustumq. concluditur. lib. 1. de off. n. 13.*

poser. Il n'y a que l'Écriture sainte qui nous donne une notion claire & certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de sa première origine, sa chute dans le péché, & les suites funestes de cette chute; sa réparation par le libérateur, ses différents devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même; le but où il doit tendre, & la route qui peut l'y conduire: & un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples de toutes ces vérités. Mais il me semble que c'est un grand avantage pour eux que de leur montrer dans le paganisme même des règles de mœurs si pures, & des principes de conduite si sublimes, qui prouvent invinciblement, que la vertu n'est point, comme les libertins voudroient se le persuader, un simple nom, ni les devoirs de la religion & de la vie civile, de simples établissemens humains sagement inventés par une politique adroite pour contenir la multitude; mais que tous ces devoirs, toutes ces obligations, toutes ces loix sont renfermées dans la nature même de l'homme, & sont une suite nécessaire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde comme une pratique très-utile de faire lire en classe de temps en temps aux jeunes gens qui étudient en Philosophie, des endroits choisis des livres philosophiques de Cicéron, & sur-tout de ceux où il traite des Offices & des Loix. M iij

Outre cet avantage, les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des belles-lettres qu'ils auront pris dans les classes précédentes. Cette lecture pourra être aussi d'une grande utilité aux maîtres même, pour leur donner une latinité pure, nette, élégante & propre aux matières philosophiques, ce qui n'est pas une chose de petite conséquence pour leur profession.

ARTICLE SECOND.

La Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.

a De tous les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, & qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai; il prononce & juge sur les qualités & les propriétés de chaque chose; il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer & s'élever à une autre; enfin, par elle il met dans ses connoissances & dans ses raisonnements un ordre & une suite qui y ré-

a In homine optimum quid est? ratio. Hac antefcedit animalia. Ratio perfecta, proprium hominis

bonum est: cetera illi cum animalibus satisque communia. Senec. Epist. 76.

pendent la lumière & la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, & qui en font bien mieux sentir toute la force & toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science qui aide & conduit l'esprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions sur ce sujet dans le premier discours qui est à la tête de l'Art de penser. J'en ferai ici un grand usage, ne connoissant rien qui soit plus propre à donner aux jeunes gens de l'estime & du goût pour la Philosophie, ni qui puisse mieux leur en faire sentir tous les avantages & même la nécessité.

Il n'y a rien dit, l'Auteur de cette Logique, de plus estimable que le bon sens & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés; mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par-tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses; & c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste; ceux qui prennent le mauvais parti, sont ceux qui ont l'es-

prit faux. Et c'est la première & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, & de le rendre aussi exact qu'il le peut être; & c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences; & on se devroit servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables & les plus solides... Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvements de la matière; leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient; & c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer & se former.

Ce soin & cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par-tout que

des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se payent des plus mauvaises raisons, & qui veulent en payer les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans l'excès & dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point, & qui s'arrêtent à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écourent rien de ce qui pourroit les détromper.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile, des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur & dans quelque faute de jugement; de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger.

Une grande partie des faux jugements des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, & par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément & obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du temps de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils lais-

sent entrer dans leur ame toutes sortes de discours & de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien; & ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures & non entendues; & raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils pensent. La vanité & la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter & à ignorer, & l'on aime mieux parler & décider au hazard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs; & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste & si conforme à leur condition naturelle: Je me trompe, & je n'en fais rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui ayant assez de lumière pour connoître qu'il y a quantité des choses obscures & incertaines, & voulant par une autre sorte de vanité témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner, & sur ces mauvais principes, ils mettent en doute les vérités les plus constantes, & la Re-

ligion même. C'est la source du Pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident, tout vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en appercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très-fausses, & elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines; mais dans les unes & dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différents.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, & reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions tirées de l'art de penser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé de Fleury.

Tout le monde, dit-il, dans son traité des études, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie; mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusques aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne

Pag. 142.

raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusques aux moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils desirerent. Il faut s'enrichir ; donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ; mais est-il avantageux d'être riche ? C'est ce que l'on ne cherche point.

Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, & une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur, & constant dans la vertu,

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'esprit des jeunes gens contre les faux jugements & les faux raisonnements, si communs dans les discours & dans la conduite des hommes ; & c'est ce que fait la philosophie, dont le

principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je fais bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail; mais l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire & du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité, qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, & ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette maniere de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la Philosophie.

Quand je dis qu'elle est très-propre à perfectionner la raison, je n'entends pas parler seulement des regles que donne en particulier sur ce sujet la Logique; elles sont très-utiles en elles-mêmes, non seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains arguments embarrassés, mais parce qu'elles nous aident à connoître la source de la plupart des erreurs qui se glissent dans nos pensées & dans nos raisonnements. Il en est de ces regles, comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne soient d'un très-grand secours pour l'éloquence, mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens & des mo-

dernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des regles de la Logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine, à tous les raisonnements que l'on fait, sur quelque sujet que ce puisse être.

Comme les jeunes gens, lorsqu'ils entrent en philosophie, ont pour l'ordinaire l'esprit encore peu formé & peu ouvert, on les exerce sur des matieres faciles, intelligibles, & qui soient à leur portée. La maniere de raisonner par syllogismes, qui paroît à quelques personnes longue & ennuyeuse, est d'une absolue nécessité, sur-tout dans les commencements, & les jeunes gens demeureroient muets & comme stupides, si on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omission d'un mot, le changement d'un terme, un double sens, une équivoque, rend un raisonnement vicieux.

On leur apprend à se tenir fermes à leur principe, à y ramener tout, à ne s'en point laisser écartier, & à y trouver la solution des difficultés qu'on leur oppose.

Par cet exercice journalier, & cette application continuelle des regles, leur esprit s'ouvre & se forme peu à peu, se développe de plus en plus chaque jour, s'accoutume à sentir le faux, acquiert

une facilité de s'exprimer & devient capable d'entrer dans les questions les plus difficiles & les plus abstruses. J'étois étonné, quand j'assistois aux exercices de Philosophie, de voir dans les écoliers un changement sensible de trois mois en trois mois; tant leur raison se perfectionnoit, & à la fin du cours ils n'étoient plus reconnoissables. Voilà ce qui arrive communément dans les classes de Philosophie, quand les écoliers ne manquent ni d'esprit, ni d'application; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le passage subit de l'étude des belles-lettres à celle de la Philosophie, c'est-à-dire, d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire, sèche, épineuse, & escarpée, rebute quelquefois les jeunes gens; & c'est pour cela, comme je l'ai déjà insinué, qu'il seroit à souhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philosophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la Philosophie est nécessaire. Rien n'est plus contraire à la solidité de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, que de les tenir dans des délices continuels. Par-là ils contractent l'un & l'autre une foiblesse, une mollesse, qui les rend incapables de tout effort. Chercher partout de l'agrément & du plaisir, c'est

vouloir se nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous sous deux faces. Quelquefois elle se montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornements lui appartiennent à juste titre, & font partie de son cortège. Souvent aussi elle paroît avec un habit simple, sous un dehors négligé, sans suite & sans escorte; & cette dernière marche est celle qui lui plaît davantage, & qui est plus de son goût. Le bon esprit consiste, dans le premier cas, à séparer la vérité des ornements qui l'environnent, & qui peuvent lui être communs avec la fausseté; & dans le second, à ne se point rebuter d'un extérieur peu majestueux, & quelquefois même choquant, mais de l'envisager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double service aux jeunes gens. Ceux qui leur enseignent les belles-lettres & l'éloquence, les accoutument de bonne heure, & dès les premières classes, à peser les raisons plus que les paroles; à discerner par tout le vrai; à dépouiller les raisonnements de toute la parure que leur prête l'éloquence, pour en mieux sentir la force, ou la foiblesse, & à ne se point laisser éblouir par un éclat trompeur de paroles & de figures, souvent vuide de choses & de pensées. Les Philosophes, de

leur côté, travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité considérée en elle-même, à leur donner des regles sûres pour la bien discerner, à les accoutumer à une grande justice & à une grande exactitude dans tous leurs raisonnements, & à leur inspirer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un certain goût & un certain sentiment du vrai, qui le leur fasse reconnoître par-tout où il se rencontre, & qui leur fasse aussi rejeter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore beaucoup aux hommes, non seulement dans l'étude des sciences, mais aussi dans la conduite ordinaire & dans les différents emplois de la vie, c'est de ne pouvoir donner une forte attention à des choses difficiles & épineuses, ni suivre un raisonnement un peu long & embarrassé, ni enfin s'appliquer à des matieres subtiles, abstraites, & indépendantes des sens. C'est à quoi la Philosophie remédie d'une maniere merveilleuse, sur-tout par l'étude de la Métaphysique & des Mathématiques, dont les objets purement spirituels élèvent l'ame au dessus de la matiere, & la délivrent de la servitude où les sens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'art de penser n'a pas manqué de faire observer les deux inconvénients dont je parle, pour mar-

quer combien il est avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit est trop beau pour ne pas l'insérer ici tout entier.

Il y a, dit-il, des estomacs qui ne peuvent digérer que les viandes légères & délicates; & il y a de même des esprits qui ne se peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles, & revêtues des ornements de l'éloquence. L'un & l'autre est une délicatesse blâmable, ou plutôt une véritable foiblesse. Il faut rendre son esprit capable de découvrir la vérité, lors même qu'elle est cachée & enveloppée, & de la respecter sous quelque forme qu'elle paroisse. Si on ne surmonte cet éloignement & ce dégoût qu'il est facile à tout le monde de concevoir de toutes les choses qui paroissent un peu subtiles & scholastiques, on étrecit insensiblement son esprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne se connoît que par l'enchaînement de plusieurs propositions. Et ainsi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il est nécessaire d'envisager tout à la fois, on s'éblouit, on se rebute, & l'on se prive par ce moyen de la connoissance de plusieurs choses utiles, ce qui est un défaut considérable. La capacité de l'esprit s'étend & se resserre par l'accoutumance: & c'est à quoi servent principalement les Mathématiques, & généralement tou-

tes les questions épineuses & abstraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, & elles l'exercent à s'appliquer davantage, & à se tenir plus fermes dans ce qu'il connoît.

On ne sauroit croire combien cette sorte d'étude est propre à donner aux jeunes gens une force, une justesse, une pénétration d'esprit, qui les conduisent peu à peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les questions les plus abstraites & les plus embarrassées. J'ai vu pratiquer au college une coutume, qui a toujours eu beaucoup de succès : c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la classe, on leur faisoit lire, soit en public, soit en particulier, certaines parties de traités de Philosophie, comme les six livres de la recherche de la vérité du P. Mallebranche, les Méditations de Descartes, les principes de Physique ; & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on leur avoit expliqué ces traités, on leur en faisoit faire des extraits & des précis, chacun à leur manière, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établissant d'abord bien clairement l'état de la question, posant les principes, apportant les différentes preuves sur lesquelles ils sont appuyés, rapportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & en donnant la solution. Le Maître voyoit ensuite ces extraits, &

s'il y avoit quelque endroit qu'il fallut ou retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abrégé, il le faisoit remarquer, & en apportoit les raisons.

Voilà certainement ce qui est bien capable de donner aux jeunes gens un esprit d'ordre, d'exactitude, de précision, de pénétration; qualités si nécessaires pour tous les emplois de la vie; ce qui les met en état de soutenir un travail ou un examen d'affaires long & pénible, sans se laisser rebuter par l'obscurité des questions, ni par la multiplicité des piéces qu'il faut discuter; & ce qui leur apprend à saisir dans les affaires les plus embrouillées le point décisif, à ne le perdre jamais de vue, à y rappeler tout le reste, & à en mettre les preuves dans un jour & dans un ordre, qui en fasse sentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoissances rares & curieuses que donne la Philosophie, croit-on que deux années employées à acquérir les talents dont je viens de parler (& j'ai vu plusieurs écoliers en tirer ce fruit) soient un temps perdu, & qu'on doive regretter? Des parents sensés & raisonnables peuvent-ils jamais se repentir d'avoir fait instruire leurs enfans de la sorte; & si par une précipitation aveugle & inconsidérée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abregent le temps destiné à la Philosophie, n'ont-ils pas lieu de

se reprocher de leur avoir retranché la partie des études (j'ose l'assurer, & mon goût déclaré pour les belles-lettres ne peut pas ici me rendre suspect) la partie des études la plus importante, la plus nécessaire, la plus décisive pour les jeunes gens, & celle dont la perte se peut le moins couvrir, & est la plus irréparable.

Je conclus de tout ceci, que les parents qui aiment véritablement leurs enfants, doivent leur faire faire le cours entier de la Philosophie; leur procurer pendant ce temps tous les secours nécessaires pour avancer de cete étude, & pour la leur faciliter; les engager à faire de temps en temps en leur présence des répétitions, où leurs maîtres président; & sur-tout leur déclarer dès le commencement du cours, que leur intention est qu'ils soutiennent publiquement tous les actes qu'on a coutume de soutenir en Philosophie. Cette dépense n'est pas grande sur le pied où sont maintenant les choses dans l'Université, & l'on ne sauroit la réduire à une trop grande simplicité. Mais quand elle seroit plus considérable, elle est d'une si grande importance pour leurs enfants, & elle met une si notable différence dans leur étude par l'obligation indispensable qu'elle leur impose de s'appliquer sérieusement à un travail suivi, qu'ils ne devroient pas certainement l'épargner.

ARTICLES III. ET IV.

La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses.

Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.

JE joins ici ces deux choses ensemble, parce qu'en effet elles ont une liaison naturelle, & que l'une doit conduire à l'autre, comme on le verra par ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Il est étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature, qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, & environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention & de sa curiosité, ni à se considérer soi-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le Roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui s'y passe seroit indifférent, & qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce & montre son Auteur; mais pour le plus grand nombre, c'est à des sourds & à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la Philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, &

de nous tirer de cette léthargie, qui déshonore l'humanité, & qui nous rabaisse en quelque sorte au dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grace & sa beauté; mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symmétrie, quelle proportion tout y est placé; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'observe & se maintient, & par là elle nous fait reconnoître l'intelligence & la main invisible qui reglent tout.

La Philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant, pour ainsi dire, dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, ni qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible & plus parfaite que dans le reste des créatures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la Philosophie qu'on appelle *Physique*, parce qu'elle

s'occupe à considérer la nature. Je l'examinerai sous deux faces, j'appellerai l'une la Physique des savants, & l'autre la Physique des enfants. Celle-ci n'est attentive qu'aux objets même, & à ce qui frappe les sens; au lieu que la première en examine à fond la nature, & tâche d'en découvrir les causes.

PHYSIQUE DES SAVANTS.

La considération du monde, & des différentes parties qui le composent, a toujours fait l'étude des Philosophes; & rien certainement ne mérite plus notre attention. Il n'est pas possible de voir rouler continuellement sur nos têtes les cieux & les astres, sans être tenté d'en étudier les mouvements, & d'observer l'ordre & la régularité qui y regnent. Trois systèmes principaux ont partagé les Philosophes: je les rapporterai en abrégé.

Systèmes du monde.

Système de Ptolomée.

Le premier système est de Ptolomée: j'y comprends ce que ses sectateurs y ont ajouté. Ce Philosophe vivoit dans le second siècle, sous l'empire d'Adrien & de Marc-Aurele-Antonin, vers l'an 138 de Jesus-Christ.

Il plaçoit la terre au centre de l'univers. Selon lui, la lune étoit de toutes les planetes la plus prochaine de la terre. Au dessus de la lune étoient Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter & Saturne;

Saturne; & au dessus de toutes ces planetes, le firmament, dans lequel il supposoit toutes les étoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la terre. Il supposoit en conséquence que le soleil, toutes les planetes, & même les étoiles fixes, étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre, par un ciel qu'il plaçoit au dessus du firmament, & qui, ayant ce mouvement, le communiquoit à tous les cieus inférieurs, & conséquemment aux planetes qui étoient attachées à ces cieus.

Outre ce mouvement commun à tous les astres, il en attribuoit un particulier au soleil, aux planetes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle sorte que chacun de ces astres faisoit sa révolution autour de la terre en des temps différens. Ainsi le soleil employoit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

Copernic naquit vers la fin du 15^e. *Système de Copernic.* siècle. Croyant que les apparences célestes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothese de Ptolomé, il en chercha une autre; & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothese n'étoit pas entièrement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Sa-

turne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre, selon lui, a des mouvements semblables à ceux des planetes, lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du Soleil, mais à différentes distances, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne; & au dessus de toutes ces planetes les étoiles fixes, qui sont à une distance si considérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette distance, font une grandeur insensible.

Au lieu de dire, comme Ptolomée, que tous les cieux, & conséquemment tous les astres, tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident, il suppose que la terre tourne en 24 heures sur son axe d'occident en orient, & qu'en conséquence de ce mouvement, tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du soleil d'occident en orient, qui est annuel, il suppose que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du soleil.

Il suppose aussi que la lune tourne en vingt-sept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du soleil.

Quant aux autres planetes, il suppose qu'elles tournent autour du soleil dans un temps plus ou moins long, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des satellices autour de Jupiter & de Saturne, lesquelles tournent autour de ces planetes pendant que ces planetes sont emportées autour du soleil, comme la lune tourne autour de la terre.

Le troisieme systême est celui de Tycho-Brahé, Philosophe né vers le milieu du 16e. siecle. Ce systême, qui est, à proprement parler, un mélange des deux premiers, a eu peu de cours; & je ne crois pas nécessaire d'en rien rapporter ici. Le plus suivi à présent est celui de Copernic; & il est fondé sur des principes qui le rendent bien plausible.

Systême de Tycho-Brahé

Ces systêmes ne sont que de simples conjectures, parce qu'il n'a point plu à Dieu, qui seul connoît parfaitement son ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement; & c'est pour cela que l'écriture dit qu'il a livré le monde à la dispute des hommes: *Mundum tradidit disputationi eorum.* Mais cette étude, quoiqu'elle ne soit pas certaine & évidente en elle-même, ne laisse pas de satisfaire extrêmement l'esprit, en lui présentant un systême selon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une maniere sensée & raisonnable; & en même temps elle nous fait sentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puissance & la sagesse infinies de Dieu.

Par le moyen des télescopes, ou lunettes d'approche, les Astronomes mo-

dernes ont fait dans le ciel des découvertes qui, toutes certaines qu'elles sont, paroîtront toujours chimériques à la plupart des hommes.

Selon ces Altronomes, Saturne est quatre mille fois plus gros que la terre ; Jupiter, huit mille fois ; le Soleil, un million de fois plus gros.

La distance de la terre & de planetes au Soleil n'est pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au Soleil, & qui conserveroit toujours sa premiere vîtesse, emploieroit vingt-cinq ans pour y arriver ; & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cents cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde. Supposé donc qu'il conservât toujours la même vîtesse avec laquelle il fait les cent premieres toises depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure

* On suppo
se chaque
lieue de 2000.
toises.

180 * lieues. Et par conséquent, pour arriver de la terre au Soleil, il feroit trente-neuf millions quatre cents vingt mille lieues ; qui est, dans ces suppositions, la distance de la terre au Soleil. Il faut juger à proportion de la distance de Saturne au soleil.

La grosseur des étoiles fixes, & leur éloignement du Soleil, sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes est un Soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui

qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du Soleil, qu'un boulet de canon, mu comme nous l'avons supposé, emploieroit plus de six cents mille ans pour parcourir les espaces qui sont entre les étoiles & le Soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la terre même dans toute son étendue, par rapport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'est-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un seul mot; *Dixit, & facta sunt?* *Isai. 40. 12.*
 Les Prophetes n'ont-ils pas raison de ^{13. 17.} nous dire que toutes les nations ne sont devant Dieu que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent, que comme un grain de poussiere; que tout l'univers est devant lui comme n'étant point, & que sa puissance & sa sagesse le conduisent & en reglent tous les mouvements avec la même facilité qu'une main soutient un poids leger dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée? La Physique peut beaucoup servir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre souverain.

Elle nous fait presque encore plus admirer sa grandeur dans le plus petit des insectes. Quoiqu'il n'y ait qu'un siecle que les microscopes ont été inventés, on les a poussés à un si grand point de perfection, qu'ils nous font appercevoir des

animaux d'une petitesse si extraordinaire, que plusieurs milliers de ces animaux n'égaleroient pas en grosseur un grain de sable; & quoiqu'ils soient d'une si grande petitesse, on en voit qui en contiennent d'autres, lesquels ne sont pas plutôt nés, qu'ils nagent avec une agilité & une vîtesse surprenante.

L'esprit se perd dans la divisibilité de la matiere. Le sentiment le plus reçu est que quelque division qui ait été faite de la matiere, quelque petites que soient ces parties, elles peuvent encore être divisées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des divisions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohauld assure qu'un cube d'or de cinq lignes & $\frac{1}{2}$ est divisé par des ouvriers en six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt dix parties égales à la base. On connoît par les observations des Physiciens, qu'un pouce cubique de matiere contient un million de particules visibles; qu'un pouce cubique d'eau rarefiée dans un Eolipile, produit plus de treize mille trois cents millions de particules, qu'il peut s'attacher à la pointe d'une aiguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un endroit admirable des pensées de M. Pascal, qui a rapport à la matiere que je traite. C'est le chapitre XXII, qui a pour titre, *Connoissance générale de l'homme.*

La premiere chose, dit-il, qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matiere qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui, & tout ce qui est au dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'entourent; qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine majesté; qu'il considere cette éclatante lumiere, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, & qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part; enfin, c'est un des plus grands caracteres sensibles de la toute-puissance de Dieu,

que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; & que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites ; des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces & ses conceptions, & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est-là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nouveau, je veux lui peindre, non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible.

Qu'il a voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planetes, sa terre, en la même proportion que le monde visible : dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver.

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abymes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles ; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloi-

b M. Pascal veut que dans cette petite partie qu'on s'imagineroit être la dernière, on y conçoive d'autres parties qui aient entre elles les mêmes proportions qu'ont entre elles actuellement les parties de l'univers visible.

gné de deux extrêmes, & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature, & tout ce qu'elle peut faire, est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles le comprend; nul autre ne le peut faire.

J'ai rapporté exprès ce long passage de M. Pascal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de solides réflexions; & il en est ainsi de tout ce qui s'enseigne dans la Physique.

N'est-ce pas une curiosité digne d'un homme d'esprit d'examiner la nature, les causes, & les effets du mouvement; la pesanteur de l'air, la cause des tremblements de terre, des foudres & des tonnerres?

Il n'est pas indifférent de connoître quelle est l'origine des fontaines & des rivières. Plusieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui se répand fort avant sous les terres, d'où elle s'éleve par des canaux imperceptibles jusqu'à la surface de la terre. D'autres prétendent que la pluie & les neiges seules sont la cause des rivières & des fontaines. On

On a calculé plusieurs années de suite la quantité d'eau & de neige qui tombe en un an sur un certain endroit déterminé de la surface de la terre, & en même temps ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine, & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de neige qui tombe sur la terre est plus que suffisant pour fournir aux fontaines & aux rivières.

Tout le monde est témoin des Eclipses du soleil & de la lune : il y a quelque honte d'en ignorer absolument la cause. On fait que les Eclipses du soleil n'arrivent que parce que la lune, qui est un corps opaque, étant placée entre la terre & le soleil, intercepte la lumière qui devoit venir du soleil à la terre ; & que celle de lune n'arrive que parce que la terre étant placée directement entre la lune & le soleil, empêche le soleil d'éclairer la lune. C'est pourquoi les Eclipses du soleil n'arrivent que quand la lune est nouvelle, & celle de lune que quand elle est pleine. Ce qu'il y a ici de plus surprenant, c'est que les Astronomes les prédissent avec tant de justesse, qu'une erreur de quelques minutes passe parmi eux pour une erreur considérable,

Est-il une matière qui mérite plus notre attention que le flux & reflux de la mer ? Les Philosophes ont presque toujours cru que la lune en étoit la cause, en comprimant l'air intermédiaire, &

par son moyen, les eaux qui y répondent ; mais le rapport qu'il y a entre le flux & le reflux de la mer & le mouvement de cette planète, n'avoit jamais été si bien connu que dans le dernier siècle. La lune emploie douze heures vingt-quatre minutes à passer de la partie supérieure de notre méridien à la partie inférieure, & vingt-quatre heures quarante-huit minutes à revenir à la partie supérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin sur nos côtes, & celle qui y arrive le soir ; & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive sur nos rivages un matin, & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore observé d'autres proportions de ce genre qui étonnent quand on les considère de près.

Il n'y a rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde, plus sensible dans l'océan, mais qui n'est pas absolument inconnue à la méditerranée, sur tout dans ses golfes. Est-il possible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer & dans cet ordre qu'il semble avoir écrit sur le sable.

» Il t'est permis de venir jusqu'ici, mais il t'est défendu de passer outre ? *Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos.*

Peût-on raisonnablement laisser ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, & ne point les instruire des autres matieres qui se traitent en Physique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la seconde année de la Philosophie? Quand on en a négligé l'étude dans ce temps, il est rare qu'on y revienne dans la suite. Au lieu de les négliger alors, il faudroit y préparer de loin les jeunes gens, en les leur montrant presque dès l'enfance, mais de la maniere qui convient à cet âge. C'est de quoi il me reste à parler dans l'article suivant.

PHYSIQUE DES ENFANTS.

J'appelle ainsi une étude de la nature qui ne demande presque que des yeux, & qui, par cette raison, est à la portée de toutes sortes de personnes, & même des enfants. Elle consiste à se rendre attentif aux objets que la nature nous présente, à les considérer avec soin, à en admirer les différentes beautés, mais sans en approfondir les causes secretes, ce qui est du ressort de la Physique des savants.

Je dis que les enfants même en sont capables. Car ils ont des yeux, & ils ne manquent pas de curiosité; ils veulent savoir, ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le desir d'apprendre & de connoître, qui est naturel à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs, si l'on doit l'appeller ainsi, loin

d'être pénible & ennuyeuse, n'offre que du plaisir & de l'agrément; elle peut tenir lieu de récréation, & ne doit ordinairement se faire qu'en jouant. Il est inconcevable combien les enfants pourroient apprendre de choses, si l'on savoit profiter de toutes les occasions qu'eux mêmes nous en fournissent.

Un jardin, une campagne, un palais, tout cela est un livre ouvert pour eux, mais il faut qu'ils aient appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'est plus commun parmi nous que l'usage du pain & du linge; rien n'est plus rare que de trouver des enfants qui sachent comment l'un & l'autre se prépare; par combien de façons & de mains le bled & le chanvre doivent passer, avant que de devenir du pain & du linge. Il en faut dire autant des étoffes de laine, qui ne ressemblent guere à la toison des brebis dont on les forme; non plus que le papier à ces chiffons de linge qu'on ramasse dans les rues. Pourquoi ne pas instruire les enfants de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art, dont ils font usage tous les jours sans y faire réflexion?

On lit avec un grand plaisir dans le livre de la vieillesse, l'élégante description que Cicéron y fait de la manière dont vient le bled. *a* On admire comment

a Me quidem non fructus modo, sed etiam ipsius terræ vis ac natura delectat.

Quæ cum gremio molito ac subactò semen sparsum exceptit... tepesfactum

la semence, échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient resserrée dans son sein, en fait d'abord sortir une pointe verdoyante, qui, nourrie & soutenue par ses racines, s'éleve peu à peu, & pousse un tuyau fortifié par des nœuds; comment l'épi, enfermé dans une espece d'étui, y croît insensiblement, & en sort enfin avec une structure admirable, muni de pointes hérissées, qui lui servent comme de défense contre les insultes des petits oiseaux.

Mais voir cette merveille même de ses propres yeux, en suivre attentivement les différents progrès, & la conduire jusqu'à la perfection, c'est bien un autre spectacle.

Un Maître attentif trouve par-là le moyen d'enrichir l'esprit de son élève d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables; & y mêlant à propos de courtes réflexions, il songe en même temps à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux sentir que tout ce que je pourrois dire, combien cette sorte d'exercice peut être utile. Ils ne sont pas de moi; on s'en appercevra bien; je les tirerai la plupart d'un excellent ma-

vapore & compressu suo diffundit, & elicit herbecentem ex eo viriditatem; quæ nixa fibris stirpium sensim adolefcit, culmoque erecta geniculato, vaginis jam quasi pubescens

includitur, è quibus cum emerferit, fundit frugem spici ordine structam, & contra avium minorum morsus munitur vallo aristarum, *De Senect. n. 51.*

nuscrit sur la Genese , qui est entre les mains de plusieurs personnes. Ces exemples servitont à montrer comment on doit étudier la nature dans tout ce qui se présente à nos yeux, & par elle remonter jusqu'au Créateur. Je me bornerai à ce qui regarde les plantes & les animaux

§. I. PLANTES, FLEURS,
FRUITS, ARBRES.

Pf. 18.

Le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu souverain, est le firmament, où brillent avec tant d'éclat le soleil, la lune, & les étoiles; & il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcusables, que ce livre écrit en caracteres de lumiere. Mais la sagesse divine n'est pas moins admirable dans ses plus petits ouvrages, où elle a voulu, pour ainsi dire, se rendre plus accessible, & où elle semble nous inviter à la considérer de plus près, sans craindre d'en être éblouis.

P L A N T E S.

Il y a dans la plus méprisable en apparence de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, & à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication demeure inconnue. Aucune feuille n'y est négligée; l'ordre & la symmétrie y sont sensibles en tout, & cela avec une si prodigieuse fécondité de découpages, d'ornements,

de beautés, qu'aucune ne ressemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le secours des microscopes, dans les plus petites graines ? Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'efficace par une seule parole, par laquelle il semble avoir donné aux plantes une espèce d'immortalité ? *Germinet terra herbam virentem, & facientem semen suum.*

Genes. 1. 11.

Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration que les choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes ? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir ou l'éclat, ou la dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vue si triste & si lugubre ? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, & elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse, au lieu de le tendre ; & qu'elle le soutient & le nourrit, au lieu de l'épuiser. Mais ce qu'on croyoit d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui étonne. C'est du verd par-tout, mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre ; & cette surprenante variété qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, & dans sa maturité, d'une espèce de verd différent.

On en peut dire autant de la figure, de l'odeur, du goût, des usages des plantes, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes. Je ne ferai ici qu'une seule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même séché & gardé depuis long-temps, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte, ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe sèche, si on lui faisoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conserver la vie? Cette même herbe sèche suffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille entière de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on est accoutumé sans l'avoir jamais approfondie, se lassera-t-on d'admirer la sagesse & la bonté de Dieu? *Producens fanum jumentis, & herbam servituti hominum.*

Pf. 103. 14.

F L E U R S.

Je me transporte par la pensée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail! quelles couleurs! quelles richesses! mais quelle harmonie

& quelle douceur dans leur mélange , & dans les nuances qui les temperent ! Quel tableau ! & par quel maître ! avec quelle profusion les ornements sont-ils ici prodigués ! De quelle source de beautés celles que nous voyons sont-elles parties ? Quelle est en lui-même le principe de tant d'éclat , & d'une parure si riche & si diversifiée ?

Mais passons de cette vue générale à la considération de quelques fleurs en particulier ; & cueillons au hazard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore, & elle à encore toute sa fraîcheur & tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes de teintures si vives , & en même temps si douces ? L'art a-t-il pu inventer des étoffes aussi déliées , & d'un tissu si uni & si délicat ? Approchez des feuilles que je tiens *Matt. 6. 29i* la pourpre même de Salomon ; quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit, à n'examiner que la sagesse de Dieu, & (si j'ose le dire) sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle

doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie ; le lendemain elle sera rôtie du soleil ; & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés, qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures ? Que fera-t-il quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? Et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne

Isai. 40. 6. fera plus le lendemain ? Omnis caro fœnum, & omnis gloria ejus quasi flos agri.

F R U I T S.

Jusqu'ici nous n'avons regardé la terre que comme une prairie, ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes sortes de fruits, dont les uns succèdent aux autres, selon les saisons.

Je considère l'un de ces arbres, portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellents, dont la couleur & l'odeur annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : apprenez de moi qu'elle est la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est

ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche; Il n'a besoin de rien, & je ne faurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, & déchargez-moi: rendez-lui graces; & puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnoissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations; & à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'est une espece nouvelle. Ici le fruit est caché au dedans; là c'est l'amande qui est intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous; mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit; si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe & se flétrit; si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde long-temps, l'autre passe avec rapidité; l'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois m'enleve & me ravit; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophete:

*Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous; Ps. 144. 10
& ils attendent de vous que vous leur donniez & 16.
leur nourriture dans le temps propre. Vous ouvrez votre main, & vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté,*

A R B R E S.

*Le figuier.
Les oran-
gers, &c.*

Il en a déjà été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulières.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année; & d'autres unissent ensemble & les saisons différentes, & les années même, en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts, & des fruits mûrs; afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en est le maître, & qu'il peut en tout temps, & de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

J'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élevent, moins ils me paroissent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon; & le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grappes, me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, & très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles; & la providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage, ni

pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Si nous n'avions point vu d'arbres de la hauteur & de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fussent capables de les nourrir. Car il faut un suc, non seulement très-abondant, mais plein d'esprits & de sels de toute espèce, pour donner à la racine, au tronc, aux branches, la force & la vigueur que nous y admirons. Il est même remarquable que plus ces arbres sont négligés, plus ils deviennent beaux, & que si les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feroient que leur nuire. Vous conservez par-là, Seigneur, une preuve que c'est vous seul qui les avez formés; & vous apprenez à l'homme que ses soins & son industrie vous sont inutiles; & que si vous les exigez pour certains arbrisseaux, c'est pour l'occuper, & pour l'avertir de sa propre foiblesse, en ne lui confiant que des choses foibles.

Enfin, parmi les arbres j'en vois quelques-uns qui conservent toujours leur verdure, & je m'imagine y voir une figure de l'immortalité; comme les autres, qui se dépouillent l'hiver pour se revêtir au printemps, semblent me présenter une image de la résurrection.

§. II. ANIMAUX.

Je suivrai dans la description des animaux l'ordre que Dieu à suivi dans leur création.

P O I S S O N S.

Quelle foule de poissons de toute grandeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux, & je ne leur vois, ce me semble, qu'une tête & une queue. Ils sont sans pieds & sans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre; & si je n'étois attentif qu'à leur figure, je les croirois privés de tout ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. Mais avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles, plus prompts, plus remplis d'artifices, que s'ils avoient plusieurs mains & plusieurs pieds; & l'usage qu'ils font de leur queue & de leurs nageoires, les pousse comme des traits, & semble les faire voler.

Les poissons se dévorant les uns les autres, comment ce peuple aquatique peut-il subsister? Dieu y a pourvu en les multipliant d'une manière si prodigieuse, que sa fécondité surpasse infiniment son ardeur mutuelle à se dévorer, & que ce qui se détruit est toujours fort au dessous de ce qui sert à le renouveler.

Je suis seulement en peine comment les petits échapperont aux grands qui les regardent comme leur proie, & qui
leur

leur donnent continuellement la chasse. Mais ce peuple foible est plus prompt à la course; il s'approche des lieux où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons; & il semble que Dieu lui ait donné une prévoyance proportionnée à sa foiblesse & à ses dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, si chargées de sel que je ne puis en souffrir une goutte dans la bouche, les poissons y vivent, & y jouissent d'une vigueur & d'une santé parfaite? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût.

Pourquoi les meilleurs & les plus propres à l'usage de l'homme, s'approchent-ils des côtes pour s'offrir, ce semble, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui sont inutiles, affectent de s'éloigner?

Pourquoi ceux * qui se sont tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils acquéroient une certaine grandeur, viennent-ils en foule dans un temps marqué inviter les pêcheurs, & se jeter d'eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques?

Pourquoi plusieurs d'entr'eux, & des meilleures especes, s'empressent-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes,

* Harengs
Sardine.
Maquereaux
Morue.

Saumons
A. aise.

si ce n'est la vôtre, Seigneur; quoiqu'une providence si visible attire rarement leur reconnoissance!

Elle paroît à tout, cette providence, & les coquillages sans nombre qui bordent la mer, cachent des poissons de diverses especes, qui, avec une très-petite apparence de vie, ont soin d'ouvrir en des temps réglés leurs coquilles, d'en renouveler l'eau, & de prendre entre leurs écailles promptement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piège.

OISEAUX.

On voit dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne, mais elle ne paroît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à temps, & de ne point se laisser prévenir par la nécessité? Qui leur a dit comment il falloit les construire? Quel Mathématicien leur en a donné la figure? Quel Architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, & à bâtir sur un fondement solide? Quelle mere tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matieres molles & délicates, telles que le duvet & le coton? Et lorsque ces matieres manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'esto-

mac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espece une maniere particuliere de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, & de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, & paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail? Ce n'est point comme les autres, avec de petits branchages & du foin qu'elle bâtit; elle emploie le ciment & le mortier, & d'une maniere si solide, qu'il faut une espece d'effort pour démolir son ouvrage; elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile Architecte au petit volume de cette hirondelle; conservez-lui toutes ses connoissances en ne lui laissant que le bec, & voyez s'il aura la même adresse, & le même succès.

En troisieme lieu, qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvrant; que cette nécessité étoit indispensable; que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même-temps; & que si l'un alloit chercher de la nourriture, l'autre devoit attendre son retour? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre pré-

cis des jours de cette rigoureuse assiduité? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque? Et qui les a si exactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux sur le soin qu'ils devoient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, & en état de se servir eux-mêmes? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espèce, mais sont pernicieuses pour une autre, & entre celles qui sont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires? Nous connoissons la tendresse des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourrices; mais je ne fais si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux cette merveilleuse industrie de retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un ni l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette premiere préparation tient lieu de lait?

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissent point? Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas? est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spec-

taele, de nous rendre sensibles à votre providence & votre sagesse infinie, & de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive & si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole.

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux; car une telle matiere est infinie; & écoutons un moment le concert de leur musique, la premiere louange que Dieu ait reçu de la nature, & le premier cantique d'action de graces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les soins sont différents, mais tous harmonieux; & tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moëlleuse se fait pourtant distinguer; & je trouve en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très-petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, & ils sont tous aussi petits, les grands, ou ignorant la musique, ou ayant la voix discordante. Ainsi par-tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé, & a plus de reconnoissance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'est plus riche ni mieux diversifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, &

auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage; & c'est, ce semble, pour étaler à nos yeux toutes ses beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable; & il est une preuve, qu'avec un extérieur très-brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fonds, peu de reconnoissance, & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres, je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes, & des autres oiseaux de riviere; car elle est à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours sèche; & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice, ni la différence.

Je considère les pieds des mêmes oiseaux, & j'y vois des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très-étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jetant à l'eau, au lieu que les autres, à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des pieds semblables, n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger, & qui retient les autres, afin qu'ils n'imitent par leur exemple? On fait quelquefois couver des œufs de cane à une poule, qui est ensuite trompée par son affection, & qui prend pour sa famille naturelle des enfants étrangers, qui

courent à l'eau au sortir de la coque sans que leur prétendue mere puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord très-étonnée de leur témérité, & plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre, elle en témoigne sa vive impatience; mais rien n'est capable de la porter à une indiscretion que Dieu lui a défendu. Les spectateurs en sont surpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence; car c'est faute d'esprit & de lumiere, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il est rare que les spectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être destiné par la providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le salut en sûreté; & que c'est une témérité funeste pour les autres qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je serois infini, si je m'attachois à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation, qui en comprend plusieurs autres, & qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur temps marqué, & ils ne le passent point. Mais ce temps n'est pas le même pour chaque espece. Les uns attendent l'hiver; les autres, le printemps; d'autres, l'été, & d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui regle

& qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'Edit général, aucun ne pense à partir ; depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espece de Conseil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer ; après quoi tout déloge, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui fasse ainsi, mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres especes. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyager cette nouvelle famille, qui ne connoît que son pays natal, conspire toute entiere à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par-delà un certain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux Magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophete ? *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands*

& merveilleux! Vous les avez tous formés avec sagesse.

ANIMAUX DE LA TERRE.

Je suis obligé d'abrégé cette matière, pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnaissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.

Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au lieu de se contenter de sucer le miel qui se conserve mieux dans le calice des fleurs que par-tout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce quelle peut emporter de cire & de gomme; mais en pompant le miel avec la trompe qui est à l'extrémité de sa tête, elle évite d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là son premier soin est d'apporter de la cire, dont elle compose de petites cellules égales, & à

plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Puis elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le temps du travail & de la récolte est passé. On ne connoît dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre; tout est commun. Le nécessaire y est accordé à tous; le superflu n'est à personne, & c'est pour le bien public qu'il est conservé; les colonies nouvelles, qui chargeroient l'Etat, sont mises dehors; elles savent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modele? Attribuera-t-on au hasard ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse? croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sais quoi, qui en est le principe? Et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matiere, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être?

Passons de l'abeille à la fourmi, qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvriffe en le volant.

Ce petit animal est averti que l'hiver

est long, & que le bled mûr n'est pas long-temps exposé dans les champs. Aussi durant la moisson la fourmi ne dort plus; elle traîne avec des petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté, est public, & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres qui s'entrecommuniquent par des galeries, & qui sont toutes creusées si avant, que les pluies & les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voûte. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites; & ceux qui ont essayé de détruire des fourmillières qui avoient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent au large, & qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins, & que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongéant *a* par les deux bouts, & l'empêchant parallèlement de germer. Ainsi la première nourri-

a Pline le naturaliste fait la même remarque sur l'industrie des fourmis qui ramassent du bled pour l'hiver, & l'empêchent de germer en le rongéant, Liv. II.

Chap. 30. Cependant plusieurs maintenant contestent ce fait, & nient absolument que les fourmis fassent des amas de bled.

ture n'est qu'une précaution pour l'avenir, & c'est la prudence plutôt que le besoin qui y détermine.

Voilà le fonds incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence prophétique qui lui a donné pour nous forcer à remonter jusqu'à lui, à qui seul appartient de faire de tels prodiges, & qui ne pouvoit, ce semble, nous montrer plus sensiblement, qu'il est la source de la sagesse, qu'en en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matière qui n'en a que l'apparence.

Peut-on assez admirer l'industrie de certains animaux qui filent avec un art & une délicatesse inimitable, où tout paroît être l'effet de la pensée & d'une méditation géométrique? Qui a enseigné à l'araignée, animal si méprisable, d'ailleurs, à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus; qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes, à les réunir tous dans un centre commun, à les tirer d'abord en droite ligne, & à les affermir ensuite par des cercles exactement parallèles? qui lui a dit que ces filets seroient les pièges où se prendroient d'autres animaux qui ont des ailes, & qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes, & où elle est nécessairement avertie par le plus lé-

ger ébranlement, que quelque proie est tombée dans ses filets ! Enfin, qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarasser les ailes de cette imprudente proie par de nouveaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté ou pour se dégager, ou pour se défendre ?

Tout le monde a vu le travail des vers à soie ; les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter ? ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes ? Savent-ils comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? peuvent-ils rendre raison de ce qu'une matière liquide, avant qu'elle ait pris l'air, s'affermisse & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, & comment il trouve dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa première naissance lui avoit refusées.

Tout ce qui est ver, & qui a rampé ; devient une espèce de mouche, de moucheron, de papillon ; & tout ce qui vole, a rampé dans sa première origine, & a été une espèce de ver, de chenille, d'insecte, avant que d'avoir eu des ailes. Et l'état mitoyen entre ces deux extrêmi-

rés d'élevation & de bassesse, est le temps où l'animal devient feve ou concon, ce qui se fait en une infinité de façons, mais toujours d'une maniere uniforme pour chaque espece.

Je terminerai ce traité par quelques observations sur un petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom est *Formicaleo*. Sa figure est laide, & ne paroît qu'ébauchée; son inclination est cruelle, car il ne vit que du sang de sa proie, & son occupation unique est de lui tendre des pieges. On en voit mieux l'artifice, quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussi-tôt. Quand il y est, il forme dans le sable la figure d'un cône renversé avec une proportion exacte & géométrique, & il va se loger dans le sommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui l'on a ôté les ailes, est placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette avec sa tête à coups redoublés du sable sur la proie qu'il a sentie, afin de l'étourdir, & de l'entraîner dans le fond où il se tient caché. Alors il sort de sa retraite, & après s'être désaltéré du sang, il rejette le cadavre, qui pourroit faire soupçonner sa cruauté.

Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler, on comble son cône en agitant le vase; & l'on est étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une nouvelle figure aussi vaste & aussi régulière que la première.

Quels raisonnements ne faudroit-il pas qu'elle fit, si son travail étoit fondé sur le raisonnement? peut-on penser plus finement en mathématique, & connoître mieux la nature du cône, celle du sable, celle des mouvements, & leur retentissement du centre à toutes les parties de la circonférence? Il est certain que c'est cette bête qui raisonne, ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'est pas, ni qu'elle raisonne, ni qu'un principe étranger raisonne pour elle; mais que ce principe fasse exécuter tout cela par des organes qui se meuvent eux-mêmes, & qui paroissent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le Formica-leo, dont je viens de parler, se transforme en une grande & belle mouche, appelée demoiselle, de laid & de petit qu'il étoit auparavant; & il ne se souvient plus de son humeur sanguinaire, quand il a quitté sa première dépouille.

Utilité de ces observations physiques.

Il n'est pas nécessaire que je fasse remarquer combien ces observations physiques, & une infinité d'autres pareilles, sont capables d'orner & d'enrichir l'esprit d'un jeune homme; de le rendre

attentif aux effets de la nature qui sont sous nos yeux, & qui se présentent à nous presque à chaque moment, sans que nous y fassions réflexion; de lui apprendre mille choses curieuses qui regardent les sciences, les arts, les métiers, comme la chymie, l'anatomie, la botanique, la peinture, la navigation, l'imprimerie, &c. de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'est pas une chose indifférente; de le mettre en état de fournir agréablement à la conversation, & de n'être pas réduit ou à y garder le silence, ou à ne savoir y parler que de bagatelles.

J'ai appelé cette Physique, la Physique des enfants, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus tendre, mais en se proportionnant à leur foiblesse, & ne leur proposant rien qui ne soit à leur portée, soit pour les faits, soit pour les réflexions qu'on y joint. Il est incroyable combien ce petit exercice, continué régulièrement depuis l'âge de 6 ou 7 ans jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, mais continué sous l'idée & le nom de divertissement & non d'étude, rempliroit l'esprit des jeunes gens de connoissances utiles & agréables, & les prépareroit à l'étude de la Physique, qui est propre aux savants.

Mais, me dira-t-on, où trouver des maîtres capables de donner à un enfant

ces instructions, inconnues souvent à ceux même qui sont les plus habiles, & qui demandent une étendue infinie de connoissances? La chose n'est pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Cicéron disoit en riant, dans un plaidoyer où il avoit entrepris de rabaisser l'étude de la jurisprudence, *a* que si on le mettoit en colere, tout occupé qu'il étoit, il deviendroit Jurisconsulte en trois jours. J'en pourrois dire à peu près autant, non de la Physique des savants, qui est une science très-profonde, mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où se trouvent ces sortes d'observations, tels que sont, par exemple, les Mémoires de l'Académie des Sciences, où l'on trouve sur toutes les matieres une infinité de remarques extrêmement curieuses. J'ai vu de jeunes gens, qui répondoient publiquement sur le quatrième livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux usage de ce qui est dit dans ces Mémoires sur la petite, mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & studieux s'adresse à d'habiles gens pour savoir quels livres il doit consulter sur chaque matiere; il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliothèques publiques; il les parcourt, il en fait des extraits, & par-là se met en état de pou-

a Itaque, si mihi, holiduo me jurisconsultum mini vehementer occupasse profitebor. *Pro Muto, stomachum moveritis, ren. n. 28.*

voir apprendre mille choses curieuses à ses disciples ; & il a , pour faire ce petit amas , sept ou huit ans devant lui. Pour y réussir , il ne faut que le vouloir.

ARTICLE IV.

La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.

TOut ce que j'ai dit jusqu'ici de la Physique des savants & de celle des enfants , montre bien clairement qu'un des grands effets , & le fruit le plus essentiel de la Philosophie , c'est d'élever l'homme à la connoissance de la grandeur de Dieu , de sa puissance , de sa sagesse , de sa bonté ; de le rendre attentif à la providence ; de lui apprendre à remonter jusqu'à lui par la considération des merveilles de la nature ; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits , & qu'il trouve par-tout des sujets de le louer & de lui rendre graces.

C'est Dieu lui-même qui nous apprend dans l'un & l'autre Testament que c'est là l'usage que nous devons faire de la vue des créatures , qui nous enseignent tous nos devoirs. Il renvoie dans ses Ecritures le paresseux à la fourmi , pour apprendre d'elle à ne pas demeurer

Prov. 6. 6.

Isai. 1. 3.

Jerem. 8. 7.

oisif ; l'ingrat , au bœuf & à l'âne , qui sont reconnoissants des soins que prend d'eux leur maître ; l'imprudent , aux oi-

seaux de passage, qui savent discerner les temps. Jesus-Christ veut que la considération des lis de la campagne, & des petits oiseaux du ciel, soit une instruction pour tous les hommes, & qu'elle leur apprenne à se reposer pleinement sur les soins d'une providence qui est en même temps attentive à tout, pleine de bonté, & toute-puissante. Ce seroit donc ne pas répondre aux intentions de la sagesse divine, & manquer au devoir le plus essentiel d'un maître, que de ne pas faire remarquer aux jeunes gens dans toutes les créatures les vestiges sensibles de la divinité, qui a voulu s'y peindre, & nous y tracer nos devoirs. Dans le récit que nous fait l'Écriture de la création du monde, *a* il est dit souvent que Dieu fut l'approbateur, & si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages; pour nous apprendre quelle admiration ils devoient nous causer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réflexions ils sont dignes; & pour nous reprocher en même temps notre stupidité, qui ne pense à rien; notre ingratitude, qui ne rend grâces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbécille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnants, & que nous en soyons nous-mêmes l'un des plus incompréhensibles.

Ce n'est pas la Physique seule qui nous aide à connoître Dieu. Le peu que j'ai

a Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

rapporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit pour nous montrer combien cette partie de la Philosophie est propre à nous inspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'enraciner dans l'esprit des jeunes gens, & à y en jeter de solides fondements, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célèbres questions qui se traitent dans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

Mais le grand & l'important service que la bonne Philosophie rend à l'homme, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique sur-tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle; *ipsi, de se, Deo credendum est.* Que la raison ne doit pas trouver étrange qu'on la soumette à l'autorité dans des sciences qui, traitant de choses qui sont au-dessus de la raison, doivent suivre une autre lumière, qui ne peut être que celle de l'autorité divine; que, puisque dans l'ordre même de la nature il y a mille choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ses yeux en soient témoins, à plus forte raison il doit respecter les

voiles dont il a plû à Dieu de couvrir les mysteres de la religion ; qu'enfin Dieu ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'étoit incompréhensible, & que ces merveilles ne mériteroient plus ce nom si l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voilà les leçons que donne la Philosophie aux jeunes gens ; non une Philosophie inquiète, hardie & téméraire, dont *a* saint Paul avertit les fideles de se donner de garde, & qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire ; mais une Philosophie sage, solide, & fondée sur les principes même & sur les lumieres les plus pures de la raison naturelle.

a Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, & inanem fallaciam, secundum traditionem homi-

num, secundum elementa mundi, & non secundum Christum. *Coloss. 2. 8.*






LIVRE SIXIÈME.

DU

GOUVERNEMENT INTÉRIEUR

DES CLASSES ET DU COLLEGE.

AVANT-PROPOS.


 ET Avant-propos renfermera deux articles. Dans le premier, je montrerai de quelle importance est la bonne éducation de la jeunesse ; dans le second, j'examinerai si l'instruction publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.

ARTICLE PREMIER.

Importance de la bonne éducation de la jeunesse.

L'Education de la jeunesse a toujours été regardée par les plus grands Philosophes & par les plus fameux Législateurs comme la source la plus certaine du repos & du bonheur, non seulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'est-ce qu'une République ou un Royaume, sinon un vaste

corps dont la vigueur & la santé dépendent de celles des familles particulieres, qui en sont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ses fonctions que le corps entier ne s'en ressent. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, & encore plus les Grands & les Princes, que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? n'est-il pas évident que la jeunesse est comme la pépiniere de l'Etat? que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue? que c'est d'elle que viennent tous les Peres de famille, tous les Magistrats, tous les Ministres, en un mot, toutes les personnes constituées en autorité & en dignité? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat, & devient comme l'esprit & le caractère général de la nation entiere?

Les loix, à la vérité, sont le fondement des Empires, & en y conservant la regle & le bon ordre, elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais a d'où les loix elles-mêmes tirent - elles leur force & leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume &

α Οφελος ἔστι τῶν χρησιμωτάτων νόμων, ἢ συνδεδοξαμένω ὑπὸ πάντων τῶν πολιτευομένων, οἳ μὴ ἔσονται εὐδαίμονες ἢ πεπαιδευμένοι ἐν τῇ πολιτείᾳ.
Arist. lib. 3. Polit. cap. 9.

y assujettit les esprits; sans quoi elles sont une foible barriere contre les passions des hommes.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?

Horat. Od.
25. l. 3.

In vit Ly-
curg.

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée, & qui mérite d'être pesée avec attention : c'est en parlant de Lycurgue. « Ce sage Législateur, dit-il, ne jugea pas à propos de coucher ses loix par écrit, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs des citoyens, & ce que la pratique & l'habitude leur ont rendu comme familier & naturel. Car les principes que l'éducation a gravés dans leurs esprits, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la conviction intérieure & sur la volonté même, qui est un lien toujours plus fort & plus durable que celui de la contrainte; de sorte que cette éducation devient la regle des jeunes gens & leur tient lieu de Législateur ».

Voilà, ce me semble, l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la différence qu'il y a entre les loix & l'éducation.

La loi, quand elle est seule, est une maîtresse dure & impérieuse, *ἀνάγκη* qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, & dont il est le plus jaloux, je veux dire, sa liberté; qui l'attriste, qui

qui le contrarie en tout, *a* qui est sourde à ses remontrances & à ses desirs, qui ne fait jamais se relâcher, *b* qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus des leçons importunes, il se livre à ses penchans naturels, que la loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation. C'est une maîtresse douce & insinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent & se fortifient avec lui, jettent avec le temps de profondes racines, passent bientôt de la mémoire & de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique & l'habitude, deviennent en lui une seconde nature, qui ne peut presque plus changer, & font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un Légis-

a Leges rem surdam, inexorabilem esse... nihil laxamenti nec veniæ habere, si modum excesseris. Liv. lib. 2. n. 3.

b Poena metusque abe-

rant, nec verba minantia fixo ære legebantur. Ovid. lib. 2. 1. Métam. C'est une belle définition des loix. Verba minantia.

lateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, & le lui fait pratiquer, ἢ πάνδευσίς νομοθέτης διδάσκειν ἀπὸ πρῶτον περὶ ἑαυτοῦ αὐτῶν.

*Arist. Polit.
lib. 8. cap. 1.*

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé avec tant de soin la bonne éducation de la jeunesse, & l'aient regardée comme le moyen le plus sûr de rendre un Empire stable & florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfants appartiennent plus à la République qu'à leurs parents; & qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit se charger de ce soin. Que par cette raison les enfants doivent être élevés, non en particulier & dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, & sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les loix du pays, le goût des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espece de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractère d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici, que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot, tous ceux qui nous ont laissé des regles du gou-

vernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, premièrement de leurs propres enfanz, qui souvent succedent à leur place, & ensuite des citoyens en général, qui forment le corps de la République, & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple Plat. lib. 3. de Leg. dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'Histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux * femmes le soin de l'éducation de ses enfanz. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non selon la discipline dure & austere des Perfes, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur pere, mais à la maniere des Medes, c'est-à-dire, dans le luxe, la mollesse & les délices. Personne n'osoit les contredire en rien; leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges & aux flatteries; tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux, & l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espece qu'eux.

* La femme de Cyrus étoit fille du roi des Medes.

a Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux Princes, aussi tôt b après la mort de Cyrus, armerent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal; & Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frere, s'abandonna comme un insensé & un furieux à toutes sortes d'excès, & mit l'Empire des Perses à deux doigts de sa perte. Cyrus lui avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des armées innombrables; mais tout cela tourna à sa ruine, faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire, une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénonphon, & je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet Historien garde un profond silence sur l'éducation des enfants de ce Prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente maniere dont les jeunes Perses étoient élevés, & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point

a Οὐδὲν ἐγένοντο ἕως
ἢ ἱκὸς αὐτῶν γενέσθαι
προφῆ ἀναπιπλῆκῶ τρα-
φόντας

b Platon suppose que ces deux freres prirent les armes l'un contre l'autre, aus-

si-tôt après la mort de Cyrus, & que Cambyse fit tuer Smerdis. Hérodote ne dit rien de tel. Smerdis fut toujours fort soumis à son frere, qui ne le fit mourir que vers la fin de son regne, après l'expédition contre l'Éthiopie.

de faute plus capitale pour un Prince.

Philippe, Roi de Macédoine, se conduisit d'une manière bien différente. Dès qu'il fut devenu pere, (c'étoit au milieu de ses conquêtes, & dans le temps de ses plus grands exploits,) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. *Je vous donne avis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espere qu'élevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son pere, & de l'Empire que je lui laisserai.* Voilà parler & penser en grand Prince, qui connoît l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un Historien remarque qu'il a n'aima pas moins Aristote que son propre pere, parce, disoit-il, qu'il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre

Si c'est une grande faute à un Prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans, ce n'en est pas une moindre de négliger celles des citoyens en général. Plutarque, dans le parallele qu'il fait de Lycurgue & de Numa, observe très-judicieusement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons desseins & tous les grands établissemens de ce dernier. L'endroit est fort remarquable. « Tout le tra-

α Αριστοτέλη ἔχ' ἤτλου ἀγατῶν ἢν (ὡς αὐτὸς ἔλεγε)
τῷ πατρὶς, ὡς δ' ἑκαίῃον μὲν ζῶν, διὰ τῆτον δε καλῶς
ζῆν. *Plut. in vit, Alex.*

» vail de Numa, dit-il, qui n'avoit visé
 » qu'à maintenir Rome paisible & tran-
 » quille, s'évanouit avec lui; & dès qu'il
 » fut mort, le temple aux doubles por-
 » tes qu'il avoit toujours tenu fermé,
 » comme si véritablement il y eut en-
 » chaîné le démon de la guerre, fut rou-
 » vert tout-à-coup, & toute l'Italie rem-
 » plie de sang & de carnage. Ainsi le
 » plus beau & le plus juste de ses éta-
 » blissements ne dura presque point,
 » parce qu'il manquoit du seul lien ca-
 » pable de le maintenir, qui étoit l'é-
 » ducation de la jeunesse.

Ce fut une conduite toute opposée qui
 maintint si long-temps les loix de Lycur-
 gue dans leur entier. » Car, comme ob-
 » serve le même Plutarque, la religion
 » du serment qu'il exigea des Lacédé-
 » moniens auroit été une foible ressource
 » après sa mort, si par l'éducation il n'eût
 » imprimé les loix dans leurs mœurs,
 » & ne leur eût fait sucer presque avec
 » le lait l'amour de sa police, en la leur
 » rendant comme familiere & naturelle,
 » Aussi vit-on que ses principales ordon-
 » nances se conserverent plus de cinq
 » cents ans, comme une bonne & forte
 » teinture qui avoit pénétré jusqu'au
 » fond de l'ame.

Tous ces grands hommes de l'antiquité
 étoient donc persuadés, comme Plutar-
 que le dit en particulier de Lycurgue,
 que le devoir le plus essentiel d'un Lé-

gislateur, & il en faut dire autant d'un Prince, étoit d'établir de bonnes regles pour l'éducation de la jeunesse, & de les faire exactement pratiquer. Il est étonnant jusqu'ou ils portoient sur ce point l'attention & la prévoyance. C'est dès la naissance même des enfants qu'ils recommandoient qu'on prît de sages précautions par rapport à toutes les personnes qui devoient en prendre soin, & l'on voit bien que Quintilien a puisé dans Platon & dans Aristote, ce qu'il dit à ce sujet, sur-tout pour ce qui regarde les nourrices. « Il vouloit, comme ces sages Philosophes, que dans le choix qu'on en feroit, non seulement on prît garde qu'elles n'eussent point un langage vicieux, mais que sur-tout on eût égard aux mœurs & au caractere d'esprit. Et la raison qu'il en apporte, est admirable. » C'est, dit-il, que ce qu'on apprend à cet âge, s'imprime facilement dans l'esprit, & y laisse de profondes traces qui ne s'effacent pas aisément. Il en est comme d'un vase neuf, qui conserve long-temps l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a versé; & comme des laines qui ne recouvrent jamais leur premiere blancheur, quand elles ont

« Et morum quidem in his haud dubiè prior ratio est, rectè tamen etiam loquantur... Naturà enim tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percepimus: ut sapor quo nova imbuas

durat, nec lanarum colores, quibus simplex ille candor mutatus est, elui possunt. Et hæc ipsa magis pertinaciter hærent, quæ deteriora sunt. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

» été une fois à la teinture. Et le mal-
 » heur est que les mauvaises habitudes
 » durent encore plus que les bonnes.

*Arist. polit.
 lib. 7. c. 17.*

C'est par la même raison que ces Philo-
 sophes regardent comme un des plus essen-
 tiels devoirs de ceux qui sont chargés de
 l'éducation des enfants, d'écarter d'auprès
 d'eux, autant qu'il est possible, les esclaves
 & les domestiques, dont les discours, &
 encore plus les exemples, pourroient leur
 être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui fera la
 condamnation d'un grand nombre de pe-
 res & de maîtres chrétiens. Ils veulent que
 non seulement on interdise aux jeunes
 gens, jusqu'à un certain âge, toute lecture
 de Comédie & tout spectacle, mais que
 toute Peinture, toute Sculpture, toute ta-
 pisserie, qui pourroient offrir aux yeux des
 enfants quelque image indécente ou dan-
 gereuse, soient absolument bannies des
 Villes. Ils desirerent que les Magistrats veil-
 lent avec soin à l'exécution de ce règle-
 ment, & qu'ils obligent les ouvriers, même
 les plus industrieux, qui ne voudront pas
 s'y soumettre, à porter ailleurs leur funeste
 habileté. ^a Ils étoient persuadés que de cet

^a Για μὴ ἐν κακίᾳ εἰκόσι τρέφομενοι ἡμῖν οἱ φύ-
 λακίαι, ὡσπερ ἐν κακῇ βοτάνῃ, πολλὰ ἐκάστης ἡμέρας
 κατα σμικρὸν ἀπὸ πολλῶν δρεπόμενοι τε καὶ νεμόμενοι,
 εἴ τι ξυνεσάντες λαμβάνωσι κακὸν μέγα ἐν τῇ αὐτῶν
 ψυχῇ. Ἀλλ' ἐπειδὴς ζητητέον τὰς δημοκρατίας, τὰς ἐυ-
 φυῶς δυναστείας ἰχνηύειν τὴν τῆ καλῆ τε καὶ εὐσχημόνας
 φύσιν ἐν ὡσπερ ἐν ὑγιεινῷ τέπῳ ἐκβύτες οἱ γίῃσι ὠφε-

amas d'objets, propres à flatter les passions & à nourrir la cupidité, il sort comme un air contagieux & pestilentiel, capable d'infecter, à la longue & insensiblement, les maîtres même, qui le respirent à chaque moment, sans crainte & sans précaution; & que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort, d'autant plus à craindre, qu'on s'en défie moins, & que même elle paroît agréable. Ces sages Philosophes veulent, au contraire, que dans une Ville tout enseigne & inspire la vertu, inscriptions, tableaux, statues, jeux, conversations; & que de tout ce qui se présente aux sens, & qui frappe les yeux ou les oreilles, il se forme comme un air & un souffle salutaire, qui s'insinue imperceptiblement dans l'ame des enfants, & qui, aidé & soutenu par l'instruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien & le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse, une délicatesse d'expression, dont nulle autre langue n'est susceptible. Quoique ce passage soit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du style de Platon.

Je reviens à mon sujet, & je finis ce pre-

λαμβάνεται ἀπὸ πάντων, ἵσθαι ἂν αὐτοῖς ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων ἢ πρὸς ὄψιν ἢ πρὸς ἀκοήν τι προστάλη, ἄσπερ αὐρα φέρσασα ἀπὸ ζῆσης τὸ παν ὑγίειαν, καὶ εὐθείας ἐκ παίδων λαμβάνει εἰς ἀμετέγχετα τε καὶ φιλίαν καὶ εὐφροσύνην τῷ καλῷ λόγῳ ἄγουσα. *Plat. lib. 3. de R. p.*

mier article, en priant le Lecteur de considérer comment le paganisme même a toujours regardé comme le devoir le plus essentiel des peres, des Magistrats, des Princes, de veiller à l'éducation des enfants, parce qu'il est de la dernière importance pour tout le reste de la vie, de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorsque les esprits sont encore tendres & flexibles, on les manie & on les tourne à son gré; au lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts presque incorrigibles: *Frangas enim citius quam corrigas, quæ in pravum induruerunt.*

Quint. lib.
3. cap. 3.

ARTICLE SECOND.

On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particuliere.

PENDANT tout le temps que j'ai été chargé de l'éducation de la jeunesse, parfaitement instruit des dangers qui se rencontrent & dans les maisons particulieres & dans les Colleges, je n'ai jamais osé prendre sur moi de donner conseil sur cette matiere, & je me suis contenté de m'appliquer avec le plus de soin qu'il m'a été possible, à l'instruction des jeunes gens que la divine Providence m'adressoit. Je crois devoir encore garder la même neutralité, & laisser à la prudence des parents à décider une question qui souffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

Quintilien a traité cette question avec *Quint. lib. 1. cap. 1.*
 beaucoup d'étendue & d'éloquence. L'endroit est un des plus beaux de son ouvrage, & mérite d'être lu dans l'original. J'en donnerai ici un extrait.

Il commence par répondre à deux objections qu'on a coutume de former contre les Ecoles publiques.

La première regarde la pureté des mœurs, qu'on prétend y être exposée à de plus grands dangers. Si cela étoit, il juge qu'il ne faudroit pas hésiter un moment, *a* le soin de bien vivre étant infiniment préférable à celui de bien parler. Mais il prétend que le péril est égal de part & d'autre; que le tout dépend du naturel des enfants, & du soin qu'on prend de leur éducation; que pour l'ordinaire, c'est des parents même que vient le mal, par le mauvais exemple qu'ils donnent à leurs enfants. Ceux-ci, dit-il, voient tous les jours, & entendent des choses qu'ils devroient ignorer toute leur vie. *b* Tout cela passe en habitude & bientôt après en nature. Les pauvres enfants se trouvent vicieux, avant que de savoir ce que c'est que le vice. Ainsi ne respirant que luxe & que mollesse, ils ne prennent pas le désordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent.

La seconde objection concerne l'avan-

a Potior mihi ratio vendi honestè, quàm vel optimè dicendi videretur.

b Fit ex his consuetudo, deinde natura. Discunt, hæc

miseri, antequam sciant vitia esse. Inde soluti ac fluentes, nec accipiunt è scholis mala ista, sed in scholas afferunt.

cement dans les études, qui doit être plus grand à la maison où le Précepteur n'a qu'un écolier à instruire. Quintilien n'en convient pas pour plusieurs raisons qu'il expose ; mais il ajoute que cet inconvénient, quand même il seroit réel, est abondamment réparé par les grands avantages qui se trouvent dans l'éducation publique.

1. *a* L'éducation publique enhardit un jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, & le guérit d'une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie sombre & retirée ; au lieu que dans le secret & en particulier il languit pour l'ordinaire, il s'abat, il se rouille, pour ainsi dire ; ou bien il tombe dans une extrémité opposée, qui est de s'enfler d'un sot orgueil, & de se mettre au dessus des autres, parce qu'il n'a personne avec qui il puisse se mesurer.

2. & 3. Au College on fait des connoissances & des liaisons, qui durent souvent autant que la vie ; & l'on y prend un certain usage du monde, que la société seule peut donner. Quintilien n'insiste pas sur ces deux avantages, & semble les compter pour peu.

a Ante omnia futurus orator ; cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum est, assuecat jam à tenero non reformidare homines, neque illa solitaria & velut umbratilis vita pallefcere. Excitanda mens & attollenda semper

est, quæ in hujusmodi secretis aut languescit, & quemdam velut in opaco fitum ducit, aut contratumescit inani persuasione. Necessè est enim sibi nimium tribuat, qui se nemini comparat.

4. Le grand avantage des écoles, c'est l'émulation. Un enfant y profite, & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là; il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui servira d'aiguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux; il se piquera même de surpasser les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier, pour primer dans sa classe & pour remporter les prix! ^a Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits; & une noble émulation bien ménagée, dont on aura soin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, est un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus & aux plus difficiles entreprises.

5. Un autre avantage, qui se rencontre encore dans les écoles, c'est qu'un jeune homme trouve dans ses compagnons des modes qui sont à sa portée, qu'il se flatte de pouvoir atteindre, & qu'il ne désespere pas même de pouvoir un jour surpasser: au lieu que, s'il étoit seul, il y auroit pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

6. Enfin, c'est qu'un maître qui a un nombreux auditoire, s'anime tout autrement que celui qui, étant tête à tête avec

^a Accendunt omnia hæc fit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est, animos: & licet ipsa vitium

un unique disciple, ne peut lui parler que froidement & d'un ton de conversation. Or il est incroyable combien ce feu & cette vivacité d'un maître qui, en expliquant les beaux endroits d'un Auteur, se transporte lui-même & se passionne, est propre, non seulement à rendre les jeunes gens attentifs, mais encore à leur inspirer le même goût & les mêmes sentiments dont celui qui leur parle est pénétré.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il soutient est appuyée sur un usage presque universel, & sur l'autorité des Auteurs les plus estimés & des Législateurs les plus célèbres.

Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été observée moins régulièrement depuis Quintilien & sous le Christianisme même. L'Histoire Ecclésiastique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de S. Basile & de S. Grégoire de Nazianze est connu de tout le monde. J'en rapporterai le détail à la fin de ce volume. Il me suffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illustres amis étoient des plus chrétiennes qui fussent alors dans l'Eglise. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques ce qu'elles avoient de plus cher au monde : & Dieu bénit leurs pieuses intentions par un succès qui passa toutes leurs espérances. Oseroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité ?

D'un autre côté, oseroit-on condam-

ner la sainte timidité de parents chrétiens, qui, à la vue des dangers qui se rencontrent dans les Colleges, (& il faut avouer aussi qu'ils sont grands) moins attentifs à faire avancer leurs enfants dans les sciences, qu'à conserver en eux le précieux & l'ineestimable trésor de l'innocence, prennent le parti de les élever sous leurs yeux dans une maison où ils n'entendent que de sages discours, où ils ne voient que de bons exemples, & d'où l'on a soin d'écartier, autant qu'il se peut, tout ce qui seroit capable d'altérer la pureté de leurs mœurs ? Il y a encore certainement de telles maisons ; mais le nombre en est-il bien grand ?

Entre les deux manieres ordinaires d'élever la Jeunesse, qui sont de les mettre pensionnaires au College, ou de les instruire en particulier, il y en a une troisieme, qui tient le milieu, & semble les réunir : c'est d'envoyer les enfants au College, pour y profiter de l'émulation des classes, en les retenant le reste du temps dans la maison paternelle. Par-là on évite peut-être une partie des dangers, comme aussi l'on se prive d'une partie des avantages du College : parmi lesquels on doit compter pour beaucoup l'ordre, la regle, la discipline, qui, par un coup de cloche, marquent, d'une maniere uniforme, tous les exercices de la journée ; & la vie simple & frugale qu'on y mene, éloignée des douceurs & des caresses de la

Henri de
Mesmes,
tom 1 pag.
110.

maison paternelle , qui ne sont propres qu'à amoindrir les enfans. C'est ce que remarque un illustre Magistrat des siècles passés dans un extrait que j'ai cité au premier tome de cet ouvrage. « Mon pere » (c'est ce Magistrat qui parle) disoit » qu'en cette nourriture du College, il » avoit eu deux regards ; l'un à la conversation de la Jeunesse gaie & innocente ; l'autre, à la discipline scholastique , pour nous faire oublier les mignardises de la maison, & comme pour nous dégorger en eau courante. Je » trouve que ces dix-huit mois de College » me firent assez bien... J'appris la vie » frugale de la scholarité , & à régler mes » heures. »

Un autre avantage des Colleges, (je les suppose tels qu'ils doivent être) & le plus grand de tous , c'est d'apprendre à fond la Religion , d'en puiser la connoissance dans les sources même , d'en connoître le véritable esprit & la véritable grandeur, & de se prémunir par de solides principes contre les dangers , que la foi & la piété ne rencontrent que trop dans le monde. Il n'est pas impossible, mais certainement il est rare de trouver cet avantage dans les maisons particulières.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits ? Il n'y a point de College qui ne puisse citer des exemples , & en très-grand nombre, de jeunes gens qui y ont reçu une excellente édu-

vation, & qui y ont infiniment profité, soit pour les sciences, soit pour la piété. Il n'y en a point aussi qui n'en ait vu avec douleur un très-grand nombre y faire un triste naufrage. Il en est de même des maisons particulières.

La conclusion qu'il me semble qu'on en doit tirer, c'est que les dangers pour la Jeunesse étant grands de tous côtés, c'est aux parents à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre, à balancer équitablement les avantages & les inconvénients qui se rencontrent de part & d'autre, à ne se déterminer dans une délibération si importante que par des motifs de Religion, sur-tout à faire un choix de Maîtres & de Colleges, supposé qu'ils prennent ce parti, qui puisse, sinon dissiper entièrement, du moins diminuer leurs justes craintes.



DU GOUVERNEMENT

INTÉRIEUR DES CLASSES

ET DU COLLEGE.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Classes & du College, il est nécessaire de considérer séparément le devoir des différentes personnes qui sont employées à l'éducation de la Jeunesse, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a

des avis généraux, qui leur conviennent presque à tous également, c'est par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites, qui sans cela seroient inevitables.

PREMIERE PARTIE.

Avis généraux sur l'éducation de la jeunesse.

JE commence par prier le Lecteur, lorsqu'il me parlerai d'avis, de regles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me dispenser d'employer souvent dans la matiere que je traite, de me rendre la justice de croire que je ne prétends prescrire de loix à personne, ni m'ériger en maître ou en censeur de mes confreres. Mon unique dessein est d'aider, si je puis, des personnes qu'on charge de l'éducation des enfants dans un âge peu avancé, où, faute d'expérience, elles sont exposées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverois heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter, en leur prêtant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maîtres en matiere d'éducation. Car je ne dirai ici presque rien de moi-même, sur-tout dans cette premiere Partie, qui est la plus importante, & qui doit servir comme de base & de fondement à tout le reste. Athenes & Rome me fourniront encore leurs richesses. Je ferai aussi grand usage de deux Au-

teurs modernes, souvent même sans les citer. Ces Auteurs sont, M. * de Fénélon, * *Education des filles.* Archevêque de Cambrai, & † M. Locke, † *De l'éducation des enfants, traduit de l'Anglois de M. Locke.* Anglois, dont les écrits sur cette matiere sont fort estimés & avec raison. Le dernier a quelques sentiments particuliers, que je ne voudrois pas toujours adopter. Je ne fais d'ailleurs s'il étoit bien versé dans la connoissance de la langue grecque & dans l'étude des Belles-Lettres; il ne paroît pas au moins en faire assez de cas. Mais l'un & l'autre, par rapport aux mœurs & à la conduite, peuvent être d'un grand secours, non seulement pour de jeunes maîtres, mais pour ceux qui ont le plus d'habileté. Je me suis mis en possession de profiter impunément du travail d'autrui; & il me semble que le Public, content qu'on lui dise de bonnes choses, sans se mettre en peine d'où on les tire, ne m'en a pas su mauvais gré jusqu'ici. Je réduirai à douze ou treize Articles les Avis généraux qui regardent l'éducation de la Jeunesse.

ARTICLE PREMIER.

Quel but on doit se proposer dans l'éducation.

« **P**OUR réussir dans l'éducation de la Jeunesse, le premier pas, ce semble, qu'il y ait à faire, est de bien établir quel

« Decernatur primùm & quò tendamus, & quæ; non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in quæ procedimus... Hic tritissima quæque via & celeberrima maximè decipit. Nihil ergo magis præstandum, quam

but l'on se propose, d'examiner par quelle route on y peut arriver, & de choisir un guide habile & expérimenté, qui soit en état de nous y conduire sûrement. Quoique, pour l'ordinaire, ce soit une règle très-sage & très-judicieuse d'éviter toute singularité & de suivre les coutumes établies, je ne fais si dans la matière que nous traitons, cette maxime ne souffre pas quelque exception, & si l'on ne doit pas craindre les dangers & les inconvénients d'une espèce de servitude, qui fait que nous suivons aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés, que nous consultons moins la raison que la coutume, & que nous nous réglons plutôt sur ce qui se fait que sur ce qui se doit faire: d'où il arrive souvent qu'une erreur une fois établie, se communique de main en main & d'âge en âge, & devient une Loi presque imprescriptible, parce qu'on croit devoir faire comme les autres & suivre le grand nombre. Mais le genre humain est-il assez heureux, pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur; & n'est-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus souvent?

Pour peu donc qu'on fasse usage de sa

ne, pecorum ritu, sequamur antecedentium gregem, pergentes, non quâ eundem est, sed quâ itur... non ad rationem, sed ad similitudinem vivimus... Ita, dum unusquisque mavult credere, quâm judicare,

versat nos & præcipitat traditus per manus error... Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum pessimi turba est. *Senec. lib. de vit. beat. cap. 1. & 2.*

raison, on reconnoît aisément que le but des maîtres n'est point d'apprendre à leurs disciples seulement du grec & du latin, ni de leur enseigner à faire des thèmes, des vers, des amplifications; à charger leur mémoire de faits & de dates historiques; à dresser des syllogismes en forme, à tracer sur le papier des lignes & des figures. *a* Ces connoissances, je ne le nie point, sont utiles & estimables, mais comme moyens, & non comme fin; quand elles nous conduisent ailleurs, & non quand on s'y arrête; quand elles nous servent de préparatifs & d'instruments pour de meilleures choses, dont l'ignorance rend tout le reste inutile. Les jeunes gens seroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à passer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre, à grands frais & avec des peines incroyables, une ou deux langues & d'autres choses pareilles, dont ils n'auront peut-être que rarement occasion de faire usage. Le but des maîtres dans la longue carrière des études, est d'accoutumer leurs disciples à un travail sérieux; de leur faire estimer & aimer les sciences; d'en exciter en eux une faim & une soif qui, au sortir du College, les leur

a Liberalia studia hætenus utilia sunt, si præparant ingenium, non detinent... Rudimenta sunt nostra, non opera. Non discere debemus ista, sed didicisse... Quid ex his artibus metum

demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere: quæ quisquis ignorat, alia frustra scit. *Senec. Ep. 88.*

fassent rechercher ; de leur en montrer la route ; de leur en bien faire sentir l'usage & le prix ; & par-là de les disposer aux différens emplois où la Providence divine les appellera. Le but des maîtres , encore plus que cela , est de leur former l'esprit & le cœur ; de mettre leur innocence à couvert ; de leur inspirer des principes d'honneur & de probité ; de leur faire prendre de bonnes habitudes ; de corriger & de vaincre en eux , par des voies douces , les mauvaises inclinations qu'on y remarque , telles *a* que sont la fierté , l'insolence , l'estime de soi-même , un sot orgueil toujours occupé à rabaisser les autres , un amour propre aveugle & uniquement attentif à ses commodités , un esprit de raillerie , qui se plaît à piquer & à insulter , une paresse & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'esprit.

ARTICLE II.

Etudier le caractère des Enfants , pour se mettre en état de les bien conduire.

L'Education , à proprement parler , est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences la plus difficile , la plus rare & en même temps

a Imprimis insolentiam & nimiam æstimationem sui , tumoremque elatum supra ceteros , & amorem rerum suarum cœcum & improvidum , dicacitatem & super-

hiam contumeliis gaudentem , desidiam dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. *Senec. lib. de beat. vit. cap. 10.*

la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xénophon dans sa belle Préface de la Cyropédie. Après avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de bœufs se révolter contre leurs conducteurs, au lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples, il semble, dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il est plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jetant les yeux sur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de Provinces, & de se faire également aimer des peuples conquis & de ses sujets naturels; *a* il conclut que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des supérieurs qui ne savent pas gouverner.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfants. *b* Il faut avouer que l'esprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, souffre impatiemment le joug, & se porte naturellement à ce qui lui est défendu. *c* Mais ce qu'il en faut conclure, c'est que

a Οὔτε τῶν κούνατων,
ἔτε τῶν χαλεπῶν ἔργων
ἐν ἀνθρώπων ἄρχεν, ἢ
τις ἐπιεικέστερος τῆτι πρῶτη

b Naturâ contumax est
humanus animus, & in con-
terium atque arduum ni-

tens, sequiturque facilius
quàm ducitur. Senec. de
Clem. lib. 1. cap. 24.

c Nullum animal moro-
sius est, nullum majore arte
tractandum, quàm homo:
nulli magis parcendum,
Ibid. cap. 17.

pour cette raison-là même il demande plus de précautions & de ménagements, & qu'il cede plus volontiers à la douceur qu'à la violence : *Sequitur facilius, quam ducitur*. On voit quelquefois un cheval fougueux, qui se cabre, qui secoue le mors, qui résiste à l'éperon ; c'est que celui qui le monte, qui a la main dure & pesante, ne fait pas le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuyer habile & intelligent, il arrêtera toutes ses faillies, & d'une main légère le gouvernera à son gré : *Generosi atque nobiles equi melius facili freno reguntur*.

Senec. ibid.
cap. 24.

Pour parvenir à ce but, le premier soin du maître est de bien étudier & d'approfondir le génie & le caractère des enfants ; car c'est sur quoi il doit régler sa conduite. ^a Il y en a qui se relâchent & languissent, si on ne les presse ; d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel, au contraire, qu'elle abat & décourage. On en voit, dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application ; d'autres, qui n'étudient que par boutade & par faillie. Vouloir les mettre tous de niveau, & les assujettir à une même règle, c'est vouloir forcer la nature. La prudence du maître consiste à garder un milieu, qui s'éloigne également

^a Sunt quidam, nisi infertiteris remissi ; quidam imperia indignantur : quosdam debilitat : alios continuatio extundit, in aliis plus impetus facit. *Q. lib. 1. cap. 3.*

des deux extrémités ; car ici le mal est tout près du bien , & il est aisé de prendre l'un pour l'autre & de s'y tromper , *a* & c'est ce qui rend la conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence ; trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage , mais aussi elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament , qui balance & évite ces deux inconvénients, & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Ephore & de Théopompe , qui étoient d'un caractère tout différent. *b* Ce grand maître, qui n'a pas moins réussi à instruire qu'à écrire, comme ses disciples & ses livres en font foi , employant le frein , pour réprimer la vivacité de l'un ; & l'éperon , pour réveiller la lenteur de l'autre, ne prétendoit pas les réduire tous deux au même point. Son but, en retranchant de l'un, & ajoutant à l'autre, étoit de conduire chacun d'eux à la

a Difficile regimen est... & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim, & quod extollendum, & quod deprimendum, similibus alitur, facile autem etiam attendentem similia decipiunt. Crescit licentia spiritus, servitute comminuitur; affurgit, si laudatur, & in spem sui bonam adducitur: sed eadem ista insolentiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modo frenis utamur, modo stimulis. *Senec. de Ira. lib. 2. cap. 21.*

b Clarissimus ille præcep-

tor Isocrates, quem non magis libri benedixisse, quam discipuli bene docuisse, testantur, dicebat se calcari-bus in Ephoro, contra autem in Theopompo frenis uti solere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id confirmaret in utroque, quod utriusque natura pateretur. *Quintil. lib. 2. cap. 8. Cic. lib. 3. de Orat. n. 36.*

perfection dont leur naturel étoit capable.

Voilà le modele qu'il faut suivre dans l'éducation des enfants. Ils portent en eux les principes & comme les semences de toutes les vertus & de tous les vices. L'adresse est de bien étudier d'abord leur génie & leur caractère, de s'appliquer à connoître leur humeur, leur pente, leurs talents; & sur-tout de découvrir leurs passions & leurs inclinations dominantes, non dans la vue ni dans l'espérance de changer tout-à-fait leur tempérament; de rendre gai, par exemple, celui qui est naturellement grave & posé; ou sérieux, celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Il en est de certains caractères, comme des défauts de la taille, qui peuvent bien être un peu redressés, mais non changés entièrement. Or le moyen de connoître ainsi les enfants, c'est de les mettre dès l'âge le plus tendre dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations; de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner; de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir; de les observer, sans qu'ils s'en apperçoivent, sur-tout dans le jeu, où ils se montrent tels qu'ils sont. Car les enfants sont naturellement simples & ouverts; mais dès qu'ils se croient observés, ils se ferment, & la gêne les met sur leurs gardes.

*Lettres de
M. de La Fontaine, Tom. I.*

Il est bien important aussi de distinguer
d'Mores se inter ludendum simplicius detegunt. *Quin-*
til. lib. 1. cap. 3.

la nature des défauts qui dominent dans les jeunes gens. En général, on peut espérer que ceux où l'âge, la mauvaise éducation, l'ignorance, la séduction & le mauvais exemple ont quelque part, ne sont pas sans remède; & l'on doit croire, au contraire, que les défauts qui ont des racines dans le caractère naturel de l'esprit, & dans la corruption du cœur, seront très-difficiles à traiter, comme la duplicité & le déguisement, la flatterie, la pente aux rapports, aux divisions, à l'envie, à la médisance; un esprit moqueur, & sur-tout à l'égard des avis qu'on lui donne, & des choses saintes; une opposition naturelle à la raison, & ce qui en est une suite, une facilité à prendre les choses de travers.

ARTICLE III.

Prendre d'abord de l'autorité sur les Enfants.

Cette maxime est de la dernière importance pour tous les temps de l'éducation, & pour toutes les personnes qui en sont chargées. J'appelle autorité un certain air & un certain ascendant, qui imprime le respect, & se fait obéir. Ce n'est ni l'âge, ni la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces, qui donnent cette autorité; mais un caractère d'esprit égal, ferme, modéré, qui se possède toujours, qui n'a pour guide que la raison, & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'est cette qualité & ce talent, qui tient tout dans l'ordre, qui établit une exacte discipline, qui fait observer les réglemens, qui épargne les réprimandes, & qui prévient presque toutes les punitions. Or c'est dès le premier abord, dès le commencement, que les parents & les maîtres doivent prendre cet ascendant. S'ils ne faisoient ce moment favorable, & ne se mettent, dès les premiers jours, en possession de l'autorité, ils auroient toutes les peines du monde à y revenir, & l'enfant sera le maître. *Animum*, & l'on peut dire aussi : *Puerum rege : qui nisi paret, imperat.* Cela est vrai à la lettre, & l'on auroit de la peine à le croire, si une expérience constante ne le montroit tous les jours. Il y a dans le fond de l'homme un amour de l'indépendance, qui se montre & se développe dès l'âge le plus tendre & dès la mammelle. *a* Que signifient ces cris, ces pleurs, ces gestes menaçants, ces yeux étincelants de colere, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre ? « J'ai vu, dit S. Augustin, » un enfant jaloux. Il ne savoit pas en- » core parler ; & avec un visage pâle, il » lançoit des regards furieux contre un » autre enfant qui tettoit avec lui. » *Vidi*

Horat. sat. 2.
lib. 1.

Conf. lib. 2.
cap. 7.

a Flendo petere, etiam non obeditur imperiis, quibus perniciosè obediretur. quod noxiè daretur ; indignari acriter... non ad nutum voluntatis obtemperantibus ; feriendo nocere, non animus infantium. Ita imbecillitas membrorum infantium innocens est, non animus infantium. *S. August. Conf. lib. 1. cap. 7.*

ego & expertus sum zelantem parvulum. Nondum loquebatur, & intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum.

Voici le temps & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à dompter ses desirs, à n'avoir point de fantaisies, en un mot, à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer; ils n'auroient garde de criail-ler & de se dépiter pour se faire obéir, & ils ne seroient pas par conséquent si incommodes à eux-mêmes ni aux autres, qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette maniere dès leur premiere enfance.

Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je prétende qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les enfants; je suis bien éloigné d'une telle disposition. Je dis seulement que ce n'est point à leurs pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent; & s'ils redoublent leur importunité pour l'obtenir, il faut leur faire entendre qu'on le leur refuse précisément pour cette raison-là même. Et ici l'on doit tenir pour une maxime indubitable, qu'après qu'on leur a refusé une fois quelque chose, il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on ait envie de leur apprendre à devenir impatientes & chagrins, en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience. Q iij

On voit chez certains parents des enfants qui jamais à table ne demandent rien, quelque mets qu'il y ait devant eux, mais qui reçoivent avec plaisir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons, il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable ? De la différente éducation qu'ils ont reçue. Plus les enfants sont jeunes, moins on doit satisfaire leurs desirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent. Quand une fois ils ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, c'en est fait pour le reste de la vie, & l'obéissance ne leur coûte plus rien.

Ad eò in teneris consuescere multùm est.

*Georg. lib.
C. V. 272.*

Ce que j'ai dit des enfants au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui sont dans un autre âge. Le premier soin d'un Ecclésiastique qui a un nouveau Maître, c'est de l'étudier & de le sonder. Il n'y a rien qu'il n'essaie, point d'industrie & d'artifice qu'il n'emploie, pour prendre, s'il peut, le dessus. Quand il voit toutes ses peines & toutes ses ruses inutiles; que le Maître paisible & tranquille y oppose une fermeté douce & raisonnable, mais qui finit toujours par se faire obéir, pour lors il cède & se rend de bonne grace; & cette espèce de petite guerre, ou plutôt d'escar-

mouche , où de part & d'autre on a tâté ses forces , se termine heureusement par une paix & une bonne intelligence , qui répandent la douceur dans le reste du temps qu'on a à vivre ensemble.

ARTICLE IV.

Se faire aimer & craindre.

LE respect , sur lequel est fondé l'autorité , dont je viens de parler , renferme deux choses , la crainte & l'amour qui se prêtent un secours mutuel , & qui sont les deux grands mobiles , les deux grands efforts de tout gouvernement en général , & en particulier de la conduite des enfants. Comme ils sont dans un âge où la raison n'est pas encore bien développée , loin d'être dominante , ils ont besoin que la crainte vienne quelquefois à son secours , & prenne sa place. Mais si elle est seule , & que l'attrait du plaisir ne la suive pas de près , *a* elle n'est pas longtemps écoutée , & ses leçons ne produisent qu'un effet passager , que l'espérance de l'impunité fait bientôt disparaître. De là vient qu'en matière d'éducation , la souveraine habileté consiste à savoir allier , par un sage tempérament , une force qui retienne les enfants sans les rebuter , & une douceur qui les gagne sans les amollir: *Sit rigor, sed non exasperans : sit amor, sed non*

*S. Greg.
Pape.*

a Timor , non diurnus magister officii. *Cic. Philip.* 2. n. 90. Imbecillus est pudoris magister timor , qui si quando paululum aberaverit , statim spes impunitatis exultat. *Id. in Hortens.*

emolians. D'un côté, la douceur du Maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'austere, & en émouffe la pointe : *Hebetat aciem imperii* ; c'est une belle pensée de Sénèque : d'un autre côté, sa prudente sévérité fixe & arrête la légéreté & l'inconstance d'un âge encore peu susceptible de réflexion, & incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mélange de douceur & de sévérité, d'amour & de crainte, qui procure au Maître l'autorité, qui est l'ame du gouvernement, & qui inspire aux Disciples le respect, qui est le lien le plus ferme de l'obéissance & de la soumission ; de sorte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le dessus, c'est la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette maniere de conduire les enfants par la douceur, & en s'en faisant aimer, plus facile peut-être pour un Précepteur particulier, est-elle praticable à l'égard d'un Principal dans le Collège, d'un Régent dans la Classe, d'un Maître, chargé de plusieurs Ecoliers, dans une Chambre commune ; & est-il possible, dans toutes ces places, de garder une exacte discipline, sans quoi il n'y a nul bien à espérer, & en même temps de se faire aimer par ses Disciples ? J'avoue que rien n'est plus difficile que de garder, dans la circonstance dont il s'agit, ce sage milieu & ce salutaire tempérament entre une sévérité outrée & une douceur excessive.

Mais la chose n'est pas impossible, puisqu'on la voit pratiquée par des personnes qui ont le rare talent de se faire craindre, & de se faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractère des Maîtres. S'ils sont tels qu'ils doivent être, le succès répondra à leur desir. Quintilien va nous expliquer quelles sont les qualités d'un bon Maître, & comment il peut gagner l'affection de ses Disciples. L'endroit est très-beau, & renferme d'excellents avis. Je ne ferai presque que le copier.

Comme c'est un principe général que l'amour ne s'achette que par l'amour : *Si vis amari, ama* : la première chose que demande Quintilien, c'est *a* « qu'un Maître, » avant tout & par dessus tout, prenne » des sentiments de Père pour ses Disci- » ples, & qu'il se regarde comme tenant » la place de ceux qui les lui ont confiés : » dont par conséquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendresse qui leur sont naturelles.

« *b* Qu'il n'ait point de vices dans sa » personne, & qu'il n'en souffre point » dans les autres. Que son austérité n'ait » rien de rude & sa facilité rien de mou, » de crainte de se faire haïr, ou mépriser.

» *c* Qu'il ne soit ni colere, ni emporté;

a Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos animum, ac succedere se in eorum locum, à quibus sibi liberi traduntur, existimet.

b Ipse nec habeat vitia, nec ferat. Non austeritas

ejus tristis, non dissoluta sit comitas : ne inde odium, hinc contemptus oriatur.

c Minimè iracundus, nec tamen eorum, quæ emendanda erunt, dissimulator.

» mais aussi qu'il ne ferme pas les yeux
 » sur les fautes qui mériteront qu'on y
 » fasse attention. »

» *a* Que dans la manière d'enseigner il
 » soit simple, patient, exact; & qu'il
 » compte plus sur une règle suivie & sur
 » son assiduité, que sur un excès de travail
 » du côté de ses Disciples. Qu'il se fasse
 » un plaisir de répondre à toutes les ques-
 » tions qu'ils lui feront; qu'il aille même
 » au devant, & qu'il les interroge lui-
 » même, s'ils ne lui en font point.

» *b* Qu'il ne leur refuse point dans l'oc-
 » casion la louange qu'ils méritent, mais
 » aussi qu'il ne la prodigue pas mal-à-pro-
 » pos; car l'un cause le découragement, &
 » l'autre donne une sécurité dangereuse.

» *c* Quand il fera obligé de les repren-
 » dre, qu'il ne soit ni amer, ni offensant.
 » Car ce qui donne à plusieurs de l'aver-
 » sion pour l'étude, c'est que certains Maî-
 » tres les réprimandent avec un air cha-
 » grin, comme s'ils les avoient pris en
 » haine.

» *d* Qu'il leur parle souvent de la vertu,

a Simplex in docendo, patiens laboris, assiduius potius quam immodicus. Interrogantibus libenter respondeat: non interrogantes percontetur ultro.

b In laudandis discipulorum dilationibus nec malignus, nec effusus: quia res altera tedium laboris, altera securitatem parit.

c In emendando quæ corrigenda erunt, non acer-

bus, minimeque contumeliosus. Nam id quidem multos à proposito studendi fugat, quòd quidam sic oburgant, quasi oderint.

d Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo. Nam quò sæpius monuerit, hoc rariùs castigabit. Ipse aliquid, imò quotidie dicat, quæ secum audita referant. Licet enim satis exemplorum ad imitandum ex les-

» & qu'il le fasse toujours avec de grands
 » éloges. » Qu'il la leur montre tou-
 jours sous une idée avantageuse & agréa-
 ble, comme le plus excellent de tous les
 biens, le plus digne d'un homme raison-
 nable, & qui lui fait le plus d'honneur ;
 comme une qualité absolument nécessaire
 pour s'attirer l'affection & l'estime de
 tout le monde, & comme le moyen uni-
 que d'être véritablement heureux. « Plus
 » il les avertira de leurs devoirs, moins
 » il sera obligé de les punir... Que cha-
 » que jour il leur dise quelque chose
 » qu'ils remportent avec eux, & dont ils
 » fassent leur profit. Quoique la lecture
 » leur fournisse d'assez bons exemples,
 » ce qui se dit de vive voix, a toute une
 » autre force, & produit tout un autre
 » effet, sur-tout de la part d'un maître
 » que des enfants bien nés aiment &
 » honorent. Car on ne sauroit croire
 » combien nous imitons plus volontiers
 » les personnes pour qui nous sommes
 » favorablement prévenus ».

Voilà ce que Quintilien demande pour
 un maître de Rhétorique ; (& cela con-
 vient également à tous ceux qui sont
 chargés d'instruire la jeunesse) afin,
 dit-il, que comme dans cette Classe

tione suppeditet, tamen
 viva illa, ut dicitur, vox
 alit plenius, præcipueque
 Præceptoris, quem disci-
 puli, si modò rectè sunt
 instituti, & amant, & ve-

rentur. Vix autem dici po-
 test quantò libentiùs imi-
 temur eos, quibus favemur.
*On peut appliquer cet en-
 droit à ce qui regarde les
 mœurs.*

a Il y a ordinairement un grand nombre d'écoliers, b « la sagesse du maître préserve de la corruption ceux qui sont dans un âge plus tendre, & que sa gravité arrête la licence de ceux qu'un âge plus avancé rend plus difficiles à gouverner. Car il ne suffit pas qu'il soit homme de bien, s'il ne fait encore tenir ses disciples dans l'ordre par une exacte discipline». N'en doutons point : un maître de ce caractère saura se faire craindre & se faire aimer. Mais plusieurs croient prendre une route plus courte & plus sûre, qui est celle des châtimens & des réprimandes. Il faut avouer qu'elle paroît plus facile, & qu'elle coûte moins aux maîtres que celle de la douceur & de l'insinuation; mais aussi elle réussit bien moins. Car on n'arrive presque jamais par les châtimens au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincère de la vertu. C'est de quoi je vais parler dans les articles suivans.

a On étudioit plusieurs années en Rhétorique : ainsi les écoliers qui s'y trouvoient ensemble, pouvoient être d'âge fort différent.

b Major adhibenda tum cura est, ut & teneriores annos ab injuria sanctitas

docentis custodiat, & ferociore à licentia gravitas deterreat. Neque verò satis est summam præstare abstinentiam, nisi disciplinæ severitate convenientium quoque ad se mores astrinxerit.



ARTICLE V.

Des Châtiments.

Comme cet article est de la dernière importance pour l'éducation, je m'y arrêterai un peu plus que sur les autres, & je le diviserai en deux parties. Dans la première je montrerai les inconvénients & les dangers du châtiement des verges; dans la seconde, je marquerai les règles qu'on doit suivre dans ces sortes de châtimens.

§. I. *Inconvénients & dangers des châtimens.*

La voie commune & abrégée pour corriger les enfans, ce sont les châtimens & la verge, ressource presque unique que connoissent ou emploient plusieurs de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Mais ce remède devient souvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il est employé hors de saison ou sans mesure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'est-à-dire, de la verge & du fouet, ont quelque chose d'indécent, de bas, & de servile, ils ne sont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait n'a plus de pouvoir sur son esprit, que la peine même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une aversion incu-

rable pour des choses qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment seulement pour un temps, & ne servent qu'à faire éclater les passions avec plus de violence quand elles sont en liberté. Ils abrutissent souvent l'esprit, & l'endurcissent dans le mal: *a* car un enfant qui a assez peu d'honneur pour n'être point sensible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un esclave, & se roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire, qu'on ne doive jamais employer cette sorte de châtimens? Ce n'est pas là ma pensée; je n'ai garde de condamner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en est dit dans plusieurs endroits de l'Écriture, & sur-tout dans les proverbes. *Celui qui épargne la verge, hait son fils; mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger... La folie est liée au cœur de l'enfant, & la verge de la discipline l'en chassera.* L'Écriture, par ces paroles, & par d'autres pareilles, désigne peut-être la punition en général, & condamne la fausse tendresse & l'aveugle indulgence des parents, qui ferment les yeux aux vices de leurs enfants, & par-là les rendent incorrigibles. En supposant qu'il faille prendre le mot de *verge* à la lettre, il y a

Prov. 13. 34.
Ibid. 22. 15.

a Si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur; is etiam ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durabitur, *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

bien de l'apparence qu'elle conseille ce châtement pour des caracteres durs, grossiers, indociles, intraitables, insensibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penser que l'Écriture, si remplie de charité & de douceur, si pleine de compassion pour les foiblesses même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfants, dont les fautes souvent viennent plutôt de légèreté que de méchanceté ?

Je conclus donc que les punitions dont il s'agit ici, peuvent être employées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en est de ces châtements, comme des remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes. Ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, & usent les organes ; une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. *a* Tout homme donc qui est préposé à la conduite des autres, doit, pour guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter, s'il peut, l'honnêteté & la

a Sénèque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un sage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent. Ità legum præfidem civitatisque rectorem decet, quamdiu potest verbis, & his mollioribus, ingenia curare : ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis, faciatque vi-

tiorum odium, pretium virtutum : transeat deinde ad trillioem orationem, qua moneat adhuc & exprobrat : novissimè ad poenas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat ; ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pereuntis interfuit.
De Ira, lib. 1, cap. 5.

justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette première tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquants. Enfin, quand tout aura été employé inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux désespérés.

Que l'on compare un homme de cette sagesse & de cette modération avec un maître brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus* *, & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans, qui pouffoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in amoribus est. Pueri autem aiunt eum FURENTER IRASCI. Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroît peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit se couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très-homme de bien : *sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* Il fut bien détrompé dans la suite, lorsque ce lâche & perfide esclave l'eut trahi.

Epist. 1. lib.

2.

** Un fouetteur. Un homme sujet à battre & à frapper.*

Ad Att. Epist. 2. lib. 6.

Lequel des deux maîtres, dit Sénèque, estimera-t-on le plus, celui qui, par de sages avis & par des motifs d'honneur, s'applique à corriger ses disciples, & un autre qui les déchire à coups de fouet pour quelques leçons mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles? S'y prit-on jamais de la sorte pour dresser un cheval, & est-ce à force de coups qu'on le domte? Ne seroit-ce pas un moyen sûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif? Un habile écuyer fait le réduire, en le caressant d'une main flatteuse. Pourquoi faut-il que des hommes soient traités plus durement que des bêtes?

§. II. *Regles à observer dans les châtimens.*

1. Il est certain que si les enfants sont accoutumés de bonne heure à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme des parents & des maîtres, & qu'on ait soin de ne se relâcher jamais de cette fermeté jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient devenus comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte, cette heureuse habitude qu'ils auront

a Uter præceptor liberalibus studiis dignior, qui excarnificabit discipulos, si memoria illis non constiterit, aut si parùm agilis in legendo oculos hæserit: an qui monitionibus & verecundia emendare ac docere malit? Num quidnam æquum est, gravius homini

& durius imperari quàm imperatur animalibus mutis? Atqui equum non crebris verberibus exterret domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus & contumax, nisi eum tactu blandiente permulseris. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 16.*

prise dès l'âge le plus tendre, leur épargnera presque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extrémité, c'est l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfants, qui rend presque incorrigibles leurs défauts, parce qu'on a négligé de s'y opposer dans leur naissance.

2. Rien n'est plus important que de bien discerner les fautes qui méritent d'être punies, & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernières toutes celles qui arrivent par inadvertance, ou par ignorance, & qui peuvent passer pour des effets de malice & d'une mauvaise intention, n'y ayant que celles qui viennent de la volonté qui

Sueton. in
vit. August.
c. 67.

nous rendent coupables. Un Officier d'Auguste se promenant un jour avec lui, fut si fort troublé de crainte à la vue d'un sanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il se mit à couvert du danger, en y exposant l'Empereur lui-même. La faute étoit considérable; mais Auguste, ne l'examinant que du côté de l'intention, se contenta de tourner la chose en raillerie ? *Rem non minimi periculi, quia tamen fraus aberat, in jocum vertit.*

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légèreté & d'enfance, dont le temps & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne crois pas non plus qu'on doive employer le châtiment des verges pour les manquements où les enfants peuvent

tomber en apprenant à lire, à écrire, à danser; en apprenant même les langues, le latin, le grec, &c. sinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition de cœur, ni envie de secouer le joug de l'autorité.

3. C'est une grande partie du mérite des maîtres, de savoir imaginer différentes espèces & différents degrés de punitions pour corriger leurs disciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choses, qui d'elles-mêmes sont indifférentes, & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attaché. Je connois une école de pauvres, où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content, est de les faire demeurer assis sur un banc séparé, & le chapeau sur la tête, lorsqu'il vient quelque personne considérable dans l'école. C'est un tourment pour eux de demeurer dans cette situation humiliante, pendant que tous les autres sont debout & découverts. On peut inventer mille choses pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que le tout dépend de l'industrie du maître. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le seul vice, ce me semble, qui

mérite un traitement sévère, c'est l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & bien marquée. Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légèreté & d'inconstance, dans lesquelles les enfants naturellement oublieux & volages, peuvent retomber fréquemment, sans qu'on ait lieu de juger qu'elles partent d'un mauvais fonds. Je suppose qu'un enfant a fait un mensonge; si c'est une violente crainte qui l'y ait fait tomber, la faute est bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il est volontaire, délibéré, soutenu avec hardiesse, voilà une véritable faute, & certainement bien punissable. Cependant je ne crois pas que pour la première fois il faille encore employer le châtimement des verges, qui est de la dernière extrémité par rapport à des enfants. *a* Un père de bon sens, dit Sénèque, déshérite-t-il son fils pour une première faute, quelque considérable qu'elle puisse être? Non sans doute; il met tout en usage auparavant, pour faire rentrer son fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, son mauvais naturel; & ce n'est que lorsque tout est désespéré, & que la patience est

a Numquid aliquis sanus filium ex prima offensa exhereditat? Nisi magnæ & multæ injuriæ patientiam evicerint, nisi plus est quod timet quam quod damnat, non accedit ad decretorium

filium. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco jam positam, revocet. Simul deplorata est, ultima experitur. *Senec. de Clem. lib. I. cap. 14.*

poussée à bout, qu'il en vient à une extrémité si facheuse. Un maître doit à proportion suivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité & de la défobéissance, quand elle est soutenue opiniâtrément, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre sorte d'opiniâtré, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeler opiniâtré de paresse, qui cause ordinairement beaucoup de peine aux maîtres, lorsque des enfants ne veulent rien apprendre si on ne les y contraint par la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarrassant, ni de plus difficile à manier, que de tels caracteres, sur-tout quand l'insensibilité & l'indifférence se trouvent jointes à la paresse, comme cela est assez ordinaire. C'est pour lors qu'un maître a besoin de toute sa prudence & de toute son industrie, pour rendre à son disciple l'étude, sinon aimable, du moins supportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promesses, les punitions aux récompenses. Quand tout a été employé sans fruit, on peut bien en venir au châtement, mais non le rendre ordinaire & journalier; car c'est pour lors que le remède est pire que le mal.

7. Quand le sentiment a été jugé nécessaire, il y a temps & maniere de l'exercer. Les *a* maladies de l'ame demandent

a Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda sunt. Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.

d'être traitées au moins avec autant de dextérité & d'adresse que celles du corps. Rien n'est plus dangereux pour celui-ci qu'un remède donné mal à propos & à contre-temps. Un sage Médecin attend que le malade soit en état de le soutenir, & épie dans cette vue les moments favorables.

La première règle est donc de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'aigrir, & de lui en faire commettre de nouvelles, en le poussant à bout; mais de lui laisser le temps de se reconnoître, de rentrer en lui-même, de sentir son tort, & en même temps la justice & la nécessité de la punition, & par-là de le mettre en état d'en profiter.

Le maître de son côté ne doit jamais punir avec passion, ni par colere, surtout si la faute qu'il punit le regarde personnellement, comme seroit un manque de respect, & quelque parole choquante. *a* Il doit se souvenir d'un bon mot que dit Socrate à un esclave dont il avoit sujet de se plaindre: *Je te traiterois comme tu le mérites, si je ne me sentoiss en colere.* *b* Il seroit à souhaiter que toutes les personnes qui ont autorité sur les autres, fussent semblables aux loix, qui punif-

a Ad coercitionem errantium, irato castigatore non est opus... Inde est quod Socrates servo ait: Cæderem te, nisi irascerer. *Senec. lib. 2. de Ira. cap. 15.*

b Prohibenda maxime

est ira in puniendo... optandumque ut ii, qui præfunt aliis, Legum similes sint, quæ ad puniendum æquitate ducuntur, non iracundia. *Cic. de Offic. lib. 1. n. 89.*

sent sans trouble & sans emportement, & par le seul motif du bien public & de la justice. Pour peu qu'il paroisse d'émotion sur le visage du maître, ou dans son ton, l'écolier s'en apperçoit aussi-tôt, & il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la passion, qui a allumé ce feu, & il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition; parce que les enfants, tout jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a que la raison qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, il faut tout employer pour la rendre utile. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité. Paroissez-lui affligé de vous y voir réduit malgré vous, parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur, jusqu'à se faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation. Rendez ce châtement public, & tenez le secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne. Réservez cette honte publique pour servir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas encore lui dire vous-même, qui le guérisse de la

mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur-tout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant d'autres soumissions que celles qui sont raisonnables & nécessaires. Tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les regles générales selon les besoins particuliers.

Mais si l'enfant qu'on punit n'est sensible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire en sorte que le premier châtiement qu'on emploiera fasse sur lui par la douleur une vive & durable impression, afin qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puisse le retenir.

Je n'ai pas besoin d'avertir que les soufflets, les coups, & les autres traitements pareils sont absolument interdits aux maîtres; ils ne doivent punir que pour corriger, & la passion ne corrige point. Qu'on se demande à soi-même si c'est de sang froid & sans émotion qu'on donne un soufflet à un enfant.

a La colere, qui est elle-même un vice, peut-elle être un remede bien propre pour guérir les vices des autres?

a Cum ira delictum animi sit, non oportet peccata corrigere peccando. *Senec. lib. 1. de Ira. cap. 15.*

ARTICLE VI.

Des Réprimandes.

Cette matiere n'est guere moins importante que celle des punitions, parce que l'usage en est plus fréquent, & que les suites peuvent en être aussi dangereuses.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me semble qu'il y a trois choses principalement à considérer; le sujet, le temps, la maniere de les faire.

1. *Sujet de réprimander.*

C'est un défaut assez ordinaire d'employer la réprimande pour les fautes les plus légères, & qui sont presque inévitables aux enfants, & c'est ce qui lui ôte toute sa force, & en fait perdre tout le fruit. Car ils s'y accoutument, n'en sont plus touchés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas oublié ce que j'ai rapporté ci-devant de Quintilien, qu'un moyen pour un maître de punir rarement les enfants, c'est de les avertir souvent. *Quò sapiùs monuerit, hòc rariùs castigabit.* Mais je mets une grande différence entre les avertissements & les réprimandes; les premiers sentent moins l'autorité d'un maître, que la bonté d'un ami; ils sont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font recevoir plus agréablement; & par cette raison on en peut

faire souvent usage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour propre, & que souvent elles empruntent un air & un langage sévère, il faut les réserver pour des fautes plus considérables, & par conséquent en user plus rarement.

2. *Temps où il faut placer la réprimande.*

La prudence du maître consiste à étudier avec soin, & à attendre le moment favorable où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. C'est ce que Virgile appelle si élégamment, *molles aditus; mollissima fandi tempora*, & en quoi il fait consister l'adresse d'un négociateur; *Quis rebus dexter modus.*

Ær., lib. 4. v.
393. & 423.

Ne reprenez donc jamais un enfant, dit M. de Fénelon, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude, non par raison & par amitié, & vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, & pour sentir l'importance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit; montrez-lui toujours que vous vous possédez; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

Que diroit-on, remarque M. Nicole

en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirurgien qui, pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise, par des remedes préparatifs, en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse ? On diroit sans doute que cet homme seroit très-imprudent & très-mal-habile. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la matiere que je traite.

*Evang. du
Mardi de la
troisieme
sem. de Car.*

3. *Maniere de faire des réprimandes.*

Le même M. Nicole, & au même endroit, montre combien il est difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cause de cette difficulté, dit-il, est qu'il s'agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cede jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aime; ainsi l'on a soin de se justifier dans les défauts par diverses couleurs trompeuses. Et il ne doit pas paroître étonnant que les hommes trouvent mauvais d'être contredits & condamnés, puisqu'on attaque en même temps la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

C'est-là le fondement des précautions & des ménagemens que demande la correction & la réprimande. Il ne faut rien laisser entrevoir en nous à un enfant qui en puisse empêcher l'effet. ^a Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles; sa colere, par des exagérations; son orgueil, par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multitude de répréhensions, qui lui ôtent l'espérance de se pouvoir corriger des fautes qu'on lui reproche. Il seroit bon même de ne point dire à un enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter; car la correction, quand elle est sèche, inspire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penser qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de son bien.

On se trouve quelquefois obligé, dit *Offic. lib. 1. n. 136, 137.* Cicéron, d'user dans les corrections d'un ton de voix plus élevé, & de paroles plus fortes; mais cela doit être rare, comme les Médecins n'emploient certains reme-

^a Omnis animadversio & castigatio contumeliâ vacare debet. *Cic. lib. 1. Offic. n. 88.*

des qu'à l'extrémité. Encore faut-il que ces reproches, quelque forts qu'ils soient, n'aient rien de dur ni d'outrageant; que la colere n'y entre pour rien; car elle n'est bonne qu'à tout gâter; & que l'enfant sente, que si l'on se sert de termes un peu forts, c'est à regret, & uniquement pour son bien.

On peut juger que les réprimandes ont eu tout le succès qu'on en devoit attendre, quand elles portent un jeune homme à avouer de bonne foi ses fautes, à desirer qu'on lui fasse connoître ses défauts, & à recevoir avec docilité les avis qu'on lui donne. *a* C'est déjà avoir fait un grand progrès, que de souhaiter d'en faire. C'est une marque assurée d'un changement solide, quand on ouvre les yeux sur des imperfections qu'on n'avoit point encore connues: comme c'est une raison de bien espérer d'un malade, quand il commence à sentir son mal.

b Il y a des enfants si bien nés, d'un naturel si heureux & si docile, qu'il suffit de leur montrer ce qu'il faut faire, & qui, sans avoir besoin des longues leçons d'un Maître, au premier signal saisissent le bon & l'honnête, & s'y livrent pleinement: *Rapacia virtutis ingenia.* *c* Vous diriez qu'il y

a Magna pars est profectus, velle proficere. *Senec. Epist. 71.*

b Felix ingenium illis fuit, & salutaria in transitu rapuit... In ea quæ tradi solent, perveniunt sine lon-

go magisterio; & honesta complexi sunt, cum primum audierunt. *Senec. Epist. 95.*

c Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quam scin-

Senec. Epist. 6. & 22.

a en eux de secretes étincelles de toutes les vertus, qui, pour se développer, & pour prendre feu, ne demandent qu'un soufflé léger & un simple avertissement. a Ces caracteres sont rares, & ils n'ont presque pas besoin de guides.

b Il en est d'autres qui ont, à la vérité, un assez bon fond, mais dont l'esprit paroît d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'élevés d'une maniere molle, & nourris dans une ignorance entiere de leurs devoirs, ils ont contracté un grand nombre de mauvaises habitudes, qui sont comme une rouille difficile à enlever. C'est pour ces sortes de caracteres qu'un Maître est nécessaire, & il vient presque toujours à bout de vaincre ces défauts, quand il emploie pour cela beaucoup de douceur & de patience.

tilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. *Senec.*

Ep. 94.

a Huc illuc frenis leniter motis flectendus est paucis animus sui rector optimus. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25*

b Inest interim animis voluntas bona, sed tor-

pet, modò deliciis ac situ, modò officii inscientia.

Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.

Illis aut hebetibus & obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animorum effricanda est. *Id. Epist. 95.*



ARTICLE VII.

*Parler raison aux Enfants. Les piquer d'honneur,
Faire usage des louanges, des récompenses,
des caresses.*

J'Ai déjà insinué ces moyens qui doivent être les plus ordinaires, & qui sont toujours les plus efficaces.

J'appelle parler raison aux enfants, agir toujours sans passion & sans humeur, leur rendre raison de la conduite qu'on garde à leur égard. Il faut, dit M. de Fénelon, chercher tous les moyens de rendre agréables aux enfants les choses que vous exigez d'eux. En avez-vous quelque une de fâcheuse à proposer, faites-leur entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir? Montrez-leur toujours l'utilité des choses que vous leur enseignez; faites-leur en voir l'usage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour; c'est pour vous former le jugement; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide & agréable, qui les soutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

S'il s'agit de punition ou de réprimande, il faut les en rendre eux-mêmes les Juges, leur faire sentir & toucher au doigt la né-

cessité où l'on est d'en user de la sorte ; & leur demander s'ils croient qu'il soit possible d'agir d'une autre manière. J'ai été quelquefois étonné, dans des conjonctures où la juste, mais fâcheuse sévérité du châtement, ou d'une réprimande publique, pouvoit aigrir & révolter les Eco-liers, de voir l'impression que faisoit sur eux le compte que je leur rendois de ma conduite, & comment ils se condamnoient eux-mêmes, & convenoient que je ne pouvois pas les traiter autrement. Car je dois cette justice à la plupart des jeunes gens que j'ai conduits, de reconnoître ici que je les ai presque toujours trouvés raisonnables, quoiqu'ils ne fussent pas exempts de défauts. Les enfants sont capables d'entendre raison plutôt qu'on ne pense, & ils aiment à être traités en gens raisonnables dès l'âge le plus tendre. Il faut entretenir en eux cette bonne opinion & ce sentiment d'honneur dont ils se piquent, & s'en servir, autant qu'il est possible, comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Ils sont aussi fort sensibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu. On courroit risque de les décourager, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre, à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants, sans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher

une ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissant que l'honneur & la honte; & quand on a su y rendre les enfants sensibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, sur-tout de leurs parents & de ceux dont ils dépendent. Si donc on les caresse, & qu'on leur donne des louanges, lorsqu'ils font bien; si on les regarde froidement & avec mépris, lorsqu'ils font mal, & qu'on se fasse une loi d'en user toujours de la sorte avec eux, ce double traitement fera sur leur esprit infiniment plus d'effet que ni les menaces, ni les punitions.

Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choses à observer. Premièrement, quand les parents ou les Maîtres sont mal contents d'un enfant, & lui témoignent du froid, il faut que tous ceux qui sont auprès de lui le traitent de la même maniere, & que jamais il ne trouve à se consoler dans les caresses des gouvernantes ou des domestiques. Car pour lors il est forcé de se rendre, & il conçoit naturellement de l'aversion pour des fautes qui lui attirent un mépris général. En second lieu, quand le mécontentement des parents ou des Maîtres a éclaté, il faut bien se donner de garde, ce qui arrive pourtant assez souvent, de remettre sur son visage bientôt après la même sérénité, & de caresser l'enfant à l'ordinaire. Car il se fait à ce manège, & sait que les réprimandes sont un orage de courte durée,

qu'il n'a qu'à laisser passer. On doit donc ne les remettre dans ses bonnes graces qu'avec peine, & différer de leur pardonner, jusqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la sincérité de leur repentir.

Les récompenses ne sont point à négliger pour les enfants; & quoiqu'elles ne soient pas, non plus que les louanges, le principal motif qui les doive faire agir, cependant les unes & les autres peuvent devenir utiles à la vertu, & être pour elle un puissant aiguilloa. N'est-il pas avantageux qu'ils connoissent qu'en tout sens il n'y a qu'à gagner pour eux à bien faire, & que leur intérêt, aussi bien que leur devoir, les porte à exécuter fidèlement ce qu'on demande d'eux, soit pour l'étude, soit pour la conduite?

Mais il y a un choix à faire pour les récompenses. Une règle certaine sur ce point, à laquelle on ne fait pas ordinairement assez d'attention, c'est qu'on ne doit point proposer sur cette idée ni des parures & un bel habit, ni des friandises & de bons morceaux, ni d'autres choses de ce genre. La raison en est claire. C'est qu'en leur promettant ces choses, en forme de récompenses, on les fait passer dans leur esprit pour des choses bonnes en elles-mêmes & desirables; & ainsi on leur inspire de l'estime pour ce qu'ils doivent mépriser. J'en dirois autant de l'argent, dont le desir est d'autant plus dangereux,

qu'il est plus général , & qu'il ne fait que croître avec l'âge ; si ce n'est que pouvant être employé à de bons usages , il peut aussi être regardé comme un instrument de vertu & comme un moyen de faire du bien ; & c'est sous cette idée qu'il faut le leur faire envisager. J'ai vu beaucoup d'Ecoliers, qui d'eux-mêmes partageoient leur argent en trois parts, dont l'une étoit destinée pour les pauvres , une autre, pour acheter des livres , la dernière, pour leurs menus plaisirs.

On peut récompenser les enfants par des jeux innocents & mêlés de quelque industrie ; par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit ; par de petits présents , qui seront des especes de prix , comme des tableaux ou des estampes ; par des livres reliés proprement ; par la vue de choses rares & curieuses dans les arts & dans les métiers , comme est , par exemple , la maniere de faire les tapisseries aux Gobelins ; celle de fondre les glaces, l'imprimerie, & mille autres choses de ce genre. L'industrie des parents & des Maîtres consiste à inventer de telles récompenses, à les varier , à les faire désirer & attendre , en gardant toujours un certain ordre , & commençant toujours par les plus simples , qu'il faut faire durer le plus long-temps qu'il est possible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis , & s'en faire un point d'honneur & un devoir indispensable avec les enfants,

ARTICLE VIII.

Accoutumer les Enfants à être vrais.

UN des vices qu'on doit avec le plus de soin tâcher de corriger dans les enfants, c'est le mensonge, dont on ne sauroit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une chose basse, indigne, honteuse, qui déshonore entièrement un homme, qui le dégrade, qui le met au rang de ce qu'il y a de plus méprisable, & qu'on ne peut souffrir même dans des esclaves. J'ai parlé ailleurs de la manière dont on devoit punir les enfants sujets à ce défaut.

La dissimulation, les finesse, les mauvaises excuses en approchent fort, & y conduisent infailliblement. Il faut qu'un enfant sache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un simple déguisement de la vérité, pour en couvrir une seule par de mauvaises excuses. Quand il confesse sans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, sans la lui reprocher, ni lui en parler jamais dans la suite. Si cet aveu devenoit fréquent & tournoit en habitude, seulement pour obtenir l'impunité, le Maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne seroit plus qu'un jeu, & ne partiroit point d'un fond de simplicité & de sincérité.

Il faut que tout ce que les enfants voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parents & des Maîtres, serve à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute duplicité. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut; ni leur faire des promesses ou des menaces, dont ils sentent bien que l'exécution ne s'ensuivra jamais. Par-là on leur enseigne la finesse, à laquelle ils n'ont déjà que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mettre en état de n'en avoir jamais besoin, & les accoutumer à dire ingénument ce qui leur fait plaisir, ou ce qui leur fait de la peine. Leur faire entendre que la finesse vient toujours d'un mauvais fond; car on n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être; ou parce qu'on desire des choses qui ne sont pas permises; ou, si elles le sont, parce qu'on prend, pour y arriver, des moyens qui ne sont pas honnêtes. Faites remarquer aux enfants le ridicule de certaines finesse, qu'ils voient pratiquer aux autres, qui ont presque toujours un mauvais succès, & qui ne servent qu'à les rendre méprisables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; & déclarez qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont simplement & sans détour.

C'est sur ce point sur-tout qu'il faut les piquer d'honneur. Leur faire comprendre la différence qu'il y a entre un enfant vrai & sincere , sur la parole de qui l'on peut compter , à qui l'on se fie pleinement , & que l'on regarde comme incapable non seulement de mensonge & de fourberie , mais du plus léger déguisement ; & un autre enfant , à l'égard de qui on est toujours en soupçon , de qui l'on croit avoir toujours raison de se défier , *a* & aux paroles duquel on n'ajoute pas foi , lors même qu'il dit la vérité. On a soin de leur mettre souvent devant les yeux ce que

*Cornel. Nep.
in Epam.*

Cornélius Népos remarque au sujet d'Épaminondas , (& Plutarque en dit autant d'Aristide) qu'il aimoit tellement la vérité, que jamais il ne mentoit, même en riant : *Adeo veritatis diligens , ut ne joco quidem mentiretur.*

A R T I C L E IX.

Accoutumer les jeunes gens à la politesse , à la propreté , à l'exaëtitude.

LA politesse extérieure est une des qualités que les parents desirent le plus dans leurs enfants , & à laquelle ils sont pour l'ordinaire plus sensibles qu'à toutes les autres. Le cas qu'ils en font est fondé sur l'usage qu'ils ont du monde , où ils savent qu'on juge presque de tout par le

a Mendaci homini, ne verum quidem dicenti credere solemus. Cic. lib. 2. de Divin. n. 149.

dehors. En effet, le manque de politesse rabat beaucoup du mérite le plus solide, & fait que la vertu même paroît moins estimable & moins aimable. Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement; il faut le polir pour le faire paroître avec avantage. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfants civils & polis.

Quand je parle ainsi, je n'entends pas qu'on doive beaucoup exercer les enfants sur tous les raffinements de la civilité, ni qu'on doive les dresser par mesure & par méthode à toutes ces cérémonies compassées qui regnent dans le monde. Ce petit manège n'est bon qu'à leur jeter du faux dans l'esprit, & à les remplir d'une sottise vanité. D'ailleurs cette civilité méthodique, qui ne consiste qu'en des formules de compliments fades, & cette affectation de tout faire par règle & par mesure, est souvent plus choquante qu'une rusticité toute naturelle. Il ne faut donc pas les tourmenter beaucoup, ni les chagriner pour des fautes qui leur échapperont sur cette matière. Un abord peu gracieux, une révérence mal faite, un chapeau ôté de mauvaise grace, un compliment mal tourné, tout cela mérite qu'on leur donne quelques avis assaisonnés de douceur & de bonté, mais non qu'on les gronde vivement, ou qu'on leur en fasse honte devant les compagnies, & encore moins qu'on les en punisse avec sévérité. L'usage

du monde aura bientôt corrigé ces défauts.

L'important est d'aller au principe & la racine du mal, & de combattre dans les jeunes gens certaines dispositions directement opposées aux devoirs communs de la société & du commerce : une grossièreté féroce & rustique, qui empêche de faire réflexion à ce qui peut plaire ou déplaire à ceux avec qui l'on se trouve ; un amour de soi-même, qui n'est attentif qu'à ses commodités & à ses avantages ; une hauteur & une fierté, qui nous persuadent que tout nous est dû, & que nous ne devons rien aux autres ; un esprit de contradiction, de critique, de raillerie, qui condamne tout, & ne cherche qu'à faire peine. Voilà les défauts auxquels il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens, qui auront été accoutumés à avoir de la complaisance pour leurs compagnons, à leur faire plaisir, à leur céder dans l'occasion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne se point blesser eux-mêmes facilement des discours des autres ; de jeunes gens de ce caractère auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les règles de la politesse & de la civilité.

Il est à souhaiter aussi que les enfants s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude ; qu'ils prennent soin de leur extérieur, sur-tout les Dimanches & les Fêtes, & les jours qu'ils ont à sortir ; que dans leur chambre & sur leur table tout

soit rangé , & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque chose , chaque livre à leur place , quand ils s'en sont servi ; qu'ils se rendent à leurs différents devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les temps & toutes les conditions de la vie.

Tout cela est à souhaiter , mais ne doit point , ce me semble , être exigé avec dureté , ni sous peine du châtement. Car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légéreté de l'âge , de celles qui partent d'un fond d'indocilité & de mauvaise volonté. Je prie le Lecteur de vouloir bien me pardonner , si quelquefois je prends la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la jeunesse. Ce n'est point , ce me semble , par un motif de vanité que je le fais , mais pour mieux faire sentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au College de rendre les Ecoliers fort honnêtes à l'égard des personnes de dehors , qui entroient dans la Cour pendant leur récréation , & exacts presque jusqu'au scrupule à se rendre à chaque exercice au premier son de la cloche ; mais ce n'étoit point par menaces ni par châtements. Je les louois en public , & les remerciois de l'honnêteté qu'ils témoignoiént aux étrangers , dont chacun me faisoit compliment , & de la promptitude

avec laquelle ils quittoient leur jeu , parce qu'ils savoient que cela me faisoit plaisir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces petits devoirs , par inadvertance sans doute , ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du jeu : je les priois cependant d'y faire attention , & de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manieres honnêtes me réussissoient beaucoup mieux que n'auroient pu faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

ARTICLE X.

Rendre l'Etude aimable.

C'Est ici l'un des points les plus importants en matiere d'éducation , & en même temps l'un des plus difficiles. La preuve en est que parmi un très-grand nombre de Maîtres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérites, il s'en trouve très-peu qui soient assez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs Disciples.

Le succès , en ce point , dépend beaucoup des premieres impressions ; *a* & la grande attention des Maîtres chargés d'enseigner les premiers éléments , doit être de faire en sorte qu'un enfant , qui n'est

a Id imprimis cavere oportebit, ne studia, qui amare nondum potest, odessit; & amaritudinem se-

mel præceptum, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quint. lib. 1. cap. 1.*

point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès-lors en aversion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord sentie, ne le suive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude soit pour lui comme un jeu; qu'on lui fasse de petites interrogations; qu'on l'anime par la louange; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de se savoir bon gré d'avoir appris quelque chose. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre, pour le piquer de jalousie; on proposera de petites disputes, où on lui laissera croire qu'il a souvent le dessus; on l'amotcera aussi par de petites récompenses, auxquelles cet âge est sensible.

a Mais le grand secret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude aux enfants, c'est que le Maître sache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils se rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils se font un plaisir de prendre ses leçons, ils reçoivent ses avis & ses corrections de bonne grace, ils sont sensibles à ses louanges, ils s'efforcent de mériter son amitié, en s'acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfants, comme dans tous les hommes, un fond naturel de curiosité, c'est-à-dire, un desir de connoître & d'apprendre, dont on peut profiter

a Discipulos id unum studia ament... multum moneo, ut præceptores hæc pietas confert studio. *Quintil. l. 2. c. 9.*

pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, ils interrogent, ils demandent le nom & l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre, sans témoigner ni peine ni chagrin, louer leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes & précises, ne leur en jamais donner de trompeuses & d'illusoires; car bientôt ils s'en apperçoivent & s'en rebutent.

En tout art & en toute science, les éléments & les principes ont toujours quelque chose de sec & de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'abrégé & de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfants, & d'en adoucir l'amertume, par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément.

*Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.*

Par la même raison je crois la méthode de commencer par faire expliquer des Auteurs, préférable à celle de faire composer des thèmes, parce que celle-ci est plus pénible, plus ennuyeuse, & qu'elle attire aux enfants plus de réprimandes & de châtimens.

Quand ils sont élevés en particulier, un Maître habile & attentif met tout en usage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur temps, il étudie leur goût, il consulte leur humeur, il mêle le jeu au travail, il paroît leur en laisser le choix,

il ne fait point une regle de l'étude , il en excite quelquefois le desir par le refus même & par la cessation , ou plutôt par l'interruption ; en un mot, il se tourne en mille formes , & invente mille adresses pour arriver à son but.

Au College ce moyen n'est presque point praticable. Dans une chambre commune, dans une classe nombreuse, la discipline & le bon ordre demandent qu'on suive une regle uniforme , & que tous la suivent exactement ; & c'est ce qui en rend la conduite très-difficile. Il faut bien de la tête , bien de l'adresse à un Maître , pour tenir en main & conduire les rênes de tant d'esprits d'un caractère tout différent ; les uns vifs & impétueux , les autres lents & phlegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter , ceux-là auxquels il faut lâcher la bride : pour manier, dis-je, en même temps tous ces esprits , de sorte pourtant que , malgré cette différence de tempéraments , il les fasse tous marcher de concert , & les amene tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'est-là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur , de raison , de modération , de sang froid , de patience. Il ne faut jamais perdre de vue ce grand principe , que l'étude dépend de la volonté , qui ne souffre point de contrainte ; *Studium discendi, Quinsil.liba voluntate, quæ cogi non potest, constat.* On peut
1. cap. 3.

bien contraindre le corps, faire demeurer un Ecolier à sa table malgré lui, doubler son travail par punition, le forcer de remplir une certaine tâche qui lui est imposée, le priver pour cela du jeu & de la récréation. Est-ce étudier, que de travailler ainsi comme un forçat; & que reste-t-il de cette sorte d'étude, sinon la haine & des livres, & de la science, & des Maîtres, souvent pour tout le reste de la vie? C'est donc la volonté qu'il faut gagner; & elle se gagne par la douceur, l'amitié, la persuasion, & sur-tout par l'attrait du plaisir.

Comme nous naissons paresseux, ennemis du travail, & encore plus de la contrainte, il n'est pas étonnant que tout le plaisir se trouvant d'un côté, & tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement, un enfant supporte l'une impatiemment, & court ardemment après l'autre. L'habileté du Maître consiste à jeter de l'agrément dans l'étude, & à y faire trouver de la douceur. Le jeu & la récréation y peuvent beaucoup contribuer. C'est de quoi nous avons à parler dans l'Article suivant.

ARTICLE XI.

Accorder du repos & de la récréation aux Enfants.

Bien des raisons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfants. Premièrement, le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science.

Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue & trop suivie, qui use insensiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir & de prier les parents de ne pas trop pousser leurs enfants pour l'étude dans les premières années, & de se défier d'un plaisir flatteur qu'ils trouvent à les voir briller avant le temps. Car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, & que ces progrès avancés ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, & qui levent incontinent, mais n'ont point de racines : rien n'est plus pernicieux à la santé des enfants que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

*Quintil. libi
1. cap. 3.*

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, ^a qui s'épuise & s'émousse par une application continue, & qui, aussi bien que la terre, a besoin, pour conserver sa force & sa vigueur, d'une alternative réglée de travail & de repos.

D'ailleurs, & nous avons déjà touché cette troisième raison, les jeunes gens, après s'être un peu délassés, se remettent plus gaiement & de meilleur cœur à

^a Ea quoque, quæ censu carent, ut servare vim suam possint, alterna quiete retenduntur. *Ibid.*

Ut fertilibus agris non est imperandum : citò enim exauriet illos nunquam in-

termiffa fecunditas : ita animorum impetus assiduus labor frangit. . . . Nascitur ex assiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Senec. de tranquill. an. cap. 15.*

l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage, au lieu que la contrainte les souleve & les rebute.

Quintil. J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens sans doute ne me désavoueront point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux; puisque souvent elle est une marque de vivacité. En effet, peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant qui, dans cet âge naturellement vif & gai, est toujours triste, morne & indifférent, même pour le jeu.

^a Mais en cela, comme en tout, il y a un sage milieu à garder, qui consiste à ne pas leur refuser le divertissement, de peur qu'ils ne prennent l'étude en aversion; & à ne pas aussi leur en accorder trop, de peur qu'ils ne s'accoutument à l'oïveté.

Le choix, sur ce point, demande quelque attention. Ce n'est pas qu'il faille se mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaisirs; ils en inventent assez eux-mêmes. Il suffit de les laisser faire, & de les observer sans contrainte, pour les modérer, quand ils s'échauffent trop.

Les divertissements qu'ils aiment le mieux, & qui leur conviennent encore davantage, sont ceux où le corps est en mouvement. Ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place. Une balle, un volant, un sabot sont fort de leur goût;

^a Modus tamen sit remissionibus, ne aut odium studiorum faciant, negatæ aut otii consuetudinem nimie. *lb.*

aussi bien que la promenade & la course.

Il y a des jeux d'industrie, où l'instruction est mêlée au divertissement, qui peuvent quelquefois trouver leur place, lorsque le corps est moins disposé à se remuer, ou que le temps & la saison obligent de se renfermer.

Comme le jeu est destiné à délasser, je ne fais si l'on devoit communément permettre aux enfants ceux qui appliquent presque autant que l'étude. Jacques I, Roi de la Grande-Bretagne, dans l'instruction qu'il a laissée à son fils pour bien régner, entr'autres avis qu'il lui donne sur le jeu, lui interdit celui des échecs, par la raison que c'est plutôt une étude qu'un délassement.

Les jeux de hazard, tels que sont ceux des cartes & des dés, devenus si fort à la mode dans le monde, méritent bien plus d'être interdits aux jeunes gens. C'est une honte pour notre siècle, que des personnes raisonnables ne puissent passer ensemble quelques heures, si elles n'ont les cartes à la main. Les Ecoliers seront heureux, s'ils remportent du College, & s'ils conservent long-temps l'ignorance & le mépris de toutes ces sortes de jeux.

En fait d'éducation, c'est un principe, qu'on ne peut trop inculquer aux parents ni aux Maîtres, de tenir les enfants généralement pour tout dans le goût des choses simples. Il ne faut ni de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands

divertissemens pour les réjouir. Le tempérament de l'ame se gâte, aussi bien que le goût par la recherche des plaisirs vifs & piquans. Et comme l'usage des ragoûts fait que les viandes communes & assaisonnées simplement, deviennent fades & insipides, aussi les grands ébranlemens de l'ame préparent l'ennui & le dégoût, par rapport aux divertissemens ordinaires de la Jeunesse.

On voit, dit M. de Fénelon, des parents, assez bien intentionnés d'ailleurs, mener eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics. Ils prétendent, en mêlant ainsi le poison avec l'aliment salutaire, leur donner une bonne éducation; & ils la regarderoient comme triste & austere, si elle ne souffroit ce mélange du bien & du mal. Il faut avoir bien peu de connoissance de l'esprit humain, pour ne pas voir que ces sortes de divertissemens ne peuvent manquer de dégoûter les jeunes gens de la vie sérieuse & occupée, à laquelle pourtant on les destine, & de leur faire trouver fades & insupportables les plaisirs simples & innocents.

ARTICLE XII.

Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.

CE que je viens de dire, marque combien ce devoir est indispensable pour les Maîtres, puisque souvent c'est contre

les discours & les exemples des peres & des meres qu'il faut prémunir les enfants, aussi bien que contre les faux préjugés & les mauvais principes qui se débitent ordinairement dans la conversation, & qui sont autorisés par une pratique presque générale. *a* Ils doivent leur tenir lieu de ce gardien & de ce moniteur dont Sénèque parle si souvent, pour les préserver ou pour les délivrer des erreurs populaires, & pour leur inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés; qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. *b* Car rien ne se dit impunément devant les enfants, & c'est sur les discours qu'ils entendent, qu'ils reglent leurs desirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien; comme nous l'avons déjà remarqué, recommande aux Maîtres de parler souvent à leurs Disciples de l'honnêteté & de la justice; & Sénèque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations du sien. L'endroit est parfaitement beau. « *c* A peine, dit-il,

a Non licet ire recta via: trahunt in parvum parentes, trahunt servi.. Sit ergo aliquis custos, & aurem subinde pervellat, abigatque rumores, & reclamet populis laudantibus... Itaque monitionibus crebris, opiniones quæ nos circumsonant, compescamus. *Sen. Ep. 94.*

b Nulla ad aures puero-

rum vox impunè perfertur. Nocent qui optant; nocent, qui execrantur. Nam & horum imprecatio falsos nobis metus inserit, & illorum amor malè docet benè optando. *Ibid.*

c Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio. Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honesti restitue amo-

» peut-on s'imaginer l'impression que de
 » tels discours sont capables de faire. Car
 » l'esprit encore tendre des jeunes gens
 » se laisse volontiers tourner du côté de
 » la vertu. Comme ils sont dociles, &
 » que la corruption ne les a pas encore
 » beaucoup infectés, la vérité les saisit ai-
 » sément, pourvu qu'un Avocat intelli-
 » gent plaide sa cause devant eux, & leur
 » parle en sa faveur. Pour moi, quand
 » j'entendois Attalus investiver contre
 » les vices, contre les erreurs, contre les
 » désordres de la vie, le genre humain
 » me faisoit pitié, & je ne trouvois de
 » grand & d'estimable qu'un homme ca-
 » pable de penser de la sorte. Quand il
 » s'attachoit à faire valoir les avantages
 » de la pauvreté, & à prouver que tout
 » ce qui est au-delà du nécessaire ne peut
 » être regardé que comme une charge
 » inutile & un fardeau incommode, il
 » me donnoit envie de sortir pauvre de
 » son école. S'il se mettoit à décrier nos
 » voluptés, à louer la chasteté du corps,
 » la frugalité de la table, la pureté de
 » l'ame, je me sentoís disposé à renon-
 » cer aux plaisirs les plus permis & les
 » plus légitimes. »

Il est encore une autre voie plus courte
 & plus sûre pour conduire les jeunes gens
 à la vertu: c'est celle de l'exemple. Car le
 langage des actions est tout autrement fort

rem. Adhuc docilibus levi- catum idoneum nacta est.
 terque corruptis injicit Senec. Epist. 108.
 manum veritas, si advo-

& persuasif, que celui des paroles: *Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla.* Senec. Epist. 6.

C'est un grand bonheur pour de jeunes gens de trouver des Maîtres, dont la vie soit pour eux une instruction continuelle; dont les actions ne démentent jamais les leçons; qui fassent ce qu'ils conseillent, & évitent ce qu'ils blâment; & qu'on admire encore plus, lorsqu'on les voit, que lorsqu'on les entend.

Paroît-il manquer quelque chose à ce que j'ai dit dans ce Chapitre sur les différents devoirs d'un Maître, & les parents ne se croiroient-ils pas fort heureux d'en trouver de tels pour leurs enfants? Cependant je prie le Lecteur d'observer que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je l'ai puisé uniquement dans le Paganisme; que ce sont Lycurgue, Platon, Cicéron, Sénèque, Quintilien, qui m'ont prêté leurs pensées, & fourni les regles que j'ai prescrites; que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs, ne sort point de la sphere des premiers, & ne s'éleve point au dessus des maximes & des idées païennes. Il manque donc encore quelque chose aux devoirs du Maître, & c'est de quoi il me reste à parler dans le dernier Article.



ARTICLE XIII.

Piété, Religion, zèle pour le salut des Enfants.

Saint Augustin a dit que quelques charmes qu'eut pour lui un livre de Cicéron, qui avoit pour titre Hortensius, dont la lecture avoit préparé la voie à sa conversion, en lui inspirant un vif desir de la sagesse, il sentoit pourtant qu'il y manquoit quelque chose, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jesus-Christ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quelque bien pensé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entièrement son cœur. Il me semble aussi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contents, & trouver quelque chose à dire dans ce que j'ai rapporté du devoir des maîtres, en n'y rencontrant nulle part le nom de Jesus-Christ, & ne découvrant nulle trace de christianisme dans des préceptes qui regardent l'éducation d'enfants chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé de la sorte pour mieux faire sentir combien nous serions condamnables si nous

a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac desideria fecit alia... Immortalitatem sapientiae concupiscebam aestu cordis incredibili; & surgere jam coeperam, ut ad te redirem.. Fortiter excitabar sermone illo & accedebam, & arde-

bam: & hoc solum me in tanta flagrantia refrangebatur, quod nomen Christi non erat ibi... Quicquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum & expositum & veridicum, non me totum rapiabat. *Conf. lib. 3. cap. 4.*

nous contentions de ce qu'on auroit lieu d'exiger des maîtres païens, & si même nous n'allions pas aussi loin qu'eux. En effet, le Christianisme est l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé jusqu'ci. C'est le Christianisme qui les anime, qui les élève, qui les ennoblit, qui les perfectionne, & qui leur donne un mérite, dont Dieu seul est le principe & le motif, & dont Dieu seul peut être la digne récompense.

Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation des jeunes gens ? C'est un homme, entre les mains de qui J. C. a remis un certain nombre d'enfants, qu'il a rachetés de son sang, & pour lesquels il a donné sa vie ; en qui il habite comme dans sa maison & dans son temple, qu'il regarde comme ses membres, comme ses frères & ses cohéritiers, dont il veut faire autant de rois & de prêtres, qui régneront & serviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés ? est-ce précisément pour en faire des Poètes, des Orateurs, des Philosophes, des savants ? Qui oseroit le dire, ou même le penser ? il les leur a confiés, pour conserver en eux le précieux & l'ineestimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le baptême, pour en faire de véritables Chrétiens. Voilà donc ce qui est la fin & le but de l'éducation des enfants : tout le reste ne

tient lieu que de moyens. Or quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ? mais quel soin, quelle attention, quelle vigilance, & surtout quelle dépendance de Jesus-Christ ne demande-t-elle point ?

C'est cette dernière qualité qui fait tout le mérite, & en même temps toute la consolation des maîtres. Ils ont besoin, pour conduire les enfants, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle consolation pour un maître d'être intimement persuadé que c'est Jesus-Christ qui donne toutes ces qualités, & que c'est à une prière humble & persévérante qu'il les accorde, & de lui pouvoir dire avec les Prophetes : *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience & ma force ; c'est vous qui êtes ma lumière & mon conseil ; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre salut, l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété, & sur-tout l'esprit de la crainte du Seigneur.*

Quand un maître a reçu cet esprit, il n'y a plus rien à lui dire ; cet esprit est un maître intérieur, qui lui dicte & lui enseigne tout, & qui dans chaque occasion lui montre & lui fait pratiquer ses devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand

zele pour le salut des enfants, qu'on est touché de leurs dangers, qu'on est sensible à leurs fautes, qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'innocence qu'ils ont reçue dans le baptême, combien il est difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera J. C. qui nous a comme placé en sentinelle pour la garder, si l'homme ennemi pendant notre sommeil leur enleve un si précieux trésor. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faisoit continuellement retentir aux oreilles de Moyse, le conducteur de son peuple: « Portez-les Num. XI. 124 » dans votre sein, comme une nourrice a » accoutumé de porter son petit enfant. *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum.* Il doit éprouver quelque chose de la tendresse & de l'inquiétude de saint Paul à l'égard des Galates, pour qui il sentoit les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que J. C. fût formé en eux. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* Gal. 4. 19;

Je ne puis m'empêcher d'adresser ici aux maîtres quelques-uns des avis qu'ils trouvent dans une *Lettre à une Supérieure* Lettres de morale & de piété, chez la Veuve Etienne, Tome I. sur ses obligations, ni trop les exhorter à lire avec attention cette lettre, qui leur convient parfaitement.

1. Le premier moyen de conserver le dépôt qui vous a été confié, & de le multiplier, est de travailler avec un zele

nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour les enfants; il faut donc que vous lui soyez étroitement uni. Vous êtes le canal; il faut donc que vous soyez rempli; vous devez attirer les bénédictions sur les autres; il ne faut donc pas les détourner de dessus votre tête.

2. Le second moyen est de ne point espérer de fruit, si vous ne travaillez au nom de J. C. c'est-à-dire, comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. ^a Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées... Son humilité & sa douceur ont été étonnantes... il a donné sa vie & son sang pour ses brebis; voilà l'exemple des Pasteurs: voilà le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modèle; enfantez ainsi, nourrissez ainsi vos élèves, devenus vos enfants. Songez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer; & ne pensez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de Jesus-Christ dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela, s'il se peut, de leur esprit.

3. Le troisième moyen est de ne rien attendre de vos soins, de votre prudence, de vos lumières, de votre travail; mais de la seule grace de Dieu. Il bénit rarement ceux qui ne sont pas humbles... Nous parlons en vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur; nous arrosons & plan-

^a *Cœpit facere & docere. Mat. 1. 1.*
Potens in opere & sermone. Luc. 24. 19.

tons en vain, s'il ne donne l'accroissement.

On croit faire merveille en multipliant les paroles; on croit amollir la dureté du cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois; mais il faut que la grace le rende utile; & quand on attend tout de ces moyens, on met un obstacle secret à la grace, qui est justement refusée à la présomption humaine, & à une confiance orgueilleuse.

4. Si vos discours & vos soins sont bénis de Dieu, ne vous en attribuez point le succès; n'écoutez point la voix secrète de votre cœur qui s'applaudit; n'écoutez point celle des hommes qui vous séduisent. Si votre travail paroît inutile, ne vous découragez point, ne désespérez ni de vous, ni des autres; ne vous relâchez point. Les moments que Dieu s'est réservés, ne sont connus que de lui; il vous rendra le matin la récompense de votre travail pendant la nuit; il a paru inutile, mais il ne l'étoit pas pour vous; le soin vous étoit recommandé, & non le succès.

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS PARTICULIERS.

Par rapport à l'éducation de la jeunesse.

LEs différents devoirs que j'ai à examiner dans cette seconde partie, regar-

dent le Principal du College, les Régents, les parents, les Précepteurs, les Ecoliers.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal.

LE Principal d'un College en est comme l'ame, qui met tout en mouvement, & qui préside à tout. C'est sur lui que roule le soin d'établir le bon ordre, de maintenir la discipline, de veiller en général sur les études & sur les mœurs. On comprend aisément combien un tel poste est important pour le bien public, & combien en même temps il est difficile à remplir. Il seroit à souhaiter, ce semble, que celui qui se trouve à la tête des Professeurs, fût en tout le premier; qu'il pût en tout servir de conseil & de modele, & qu'il possédât parfaitement tout ce qu'on enseigne aux jeunes gens, grammaire, belles-lettres, rhétorique, philosophie, pour être en état de bien juger & de l'habileté des maîtres, & du progrès des disciples. Mais on peut suppléer au défaut de quelques-unes de ces connoissances par d'autres qualités encore plus essentielles & plus nécessaires. Une maison est heureuse, quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'esprit de gouvernement, un caractere liant & sociable, un jugement solide, une humble & prudente docilité, un désintéres-

fement parfait, & qui n'entre dans cette place que par des vues de religion, & nullement par des motifs humains. Alors le succès est immanquable; car on peut dire, sans crainte de se tromper, & l'expérience en est un bon garant, que c'est le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un College.

Il y a quatre ou cinq choses sur-tout qui font l'objet des soins & de l'attention du Principal; la nourriture, les études, la discipline, l'éducation, la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me sera possible.

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture des Pensionnaires.

CE qu'un pere est dans sa famille, le Principal l'est dans un College. Il doit donc avoir l'attention & la tendresse d'un pere, & donner ses premiers soins à la santé des enfants, qui est la base & le fondement de tout le reste. Elle dépend beaucoup de la nourriture, qui, jointe au mouvement & à l'exercice, sert à faire croître les enfants, à les fortifier, à leur donner une bonne constitution, & à les mettre en état de soutenir les fatigues des différents états où la providence les appellera un jour; pour cela il faut que la nourriture soit simple, mais bonne, solide & réglée.

Le moyen que la nourriture soit telle qu'elle doit être, & ceci me paroît un principe essentiel en matiere d'économie, c'est de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre; le meilleur pain, la meilleure viande, la meilleure huile, le meilleur beurre, &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coûtoit pas beaucoup plus, sur-tout si l'on a soin de payer régulièrement ceux qui font les fournitures, moyennant quoi l'on est assuré d'être toujours bien servi.

Un obstacle à la regle que j'établis ici, seroit de la part du Principal un grand desir d'amasser du bien. Mais je ne dois soupçonner personne d'une disposition d'ame si éloignée du caractère d'un homme de lettres & d'un homme d'honneur, *a* qui fait mieux que tout autre que ce seroit dégrader son ministère que de l'exercer par des vues basses d'intérêt, & de mettre à prix le soin qu'il prend d'élever la jeunesse. Il est bien juste que les peines qu'on se donne en ce genre, qui font la partie la plus onéreuse & la plus inquiétante du gouvernement d'un College, soient récompensées même temporellement. Un Principal, pour bien faire toutes choses, & agir en tout généreusement, doit être à son aise & au large. Mais le moyen d'y parvenir,

a Quis ignorat quin id longè sit honestissimum, ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dig-

nissimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii autoritatem? *Q*
lib. 12. cap. 7.

& (plusieurs en ont fait une heureuse expérience) c'est de ne rien épargner pour la nourriture des Pensionnaires.

Il *a* ne suffit pas que le Principal soit lui-même désintéressé & généreux, il faut qu'il inspire les mêmes sentiments à ceux qui, sous son nom & à sa place, seront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement sur leur conduite, dont il est responsable au public. Une marque sûre qu'il desire sincèrement de remplir en cela son devoir, c'est de donner aux maîtres sur cet article, comme dans tout le reste, une entière liberté de lui porter leurs plaintes, de les y exhorter publiquement, de déclarer que ce sera lui faire plaisir que d'en user avec lui de la sorte, de recevoir leurs remontrances d'une manière qui le prouve, & sur-tout d'en faire l'usage que la justice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maîtres la peine qu'une telle démarche cause naturellement, il pourroit leur indiquer dans le College quelque personne, comme le sous-Principal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueroient plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'est-là l'unique moyen d'arrêter les discours.

Les maîtres, de leur côté, doivent sur

a His in rebus jam te
 usus ipse profecto erudit, *nequaquam* satis esse ip-
 sum hasce habere virtutes,
 sed circumspectendum dili-
 genter ut in hac custodia

provincia non te unum, sed
 omnes ministros imperii tui
 sociis & civibus, & reip.
 prestare videare. *Cic. Ep.*
1. lib. 1. ad Q. frat.

cet article marquer beaucoup de modération, & ne jamais se plaindre à table des mets qu'on y sert, pour ne point accoutumer leurs écoliers à une trop grande délicatesse sur le boire & sur le manger, & pour ne point autoriser par leur exemple un esprit de plainte & de murmure, qui n'est propre qu'à semer la division, & à fomenter le mécontentement dans un College. Il faut se souvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal, il est impossible que dans une grande économie il n'échappe quelques fautes & quelques négligences, que la prudence & la charité des maîtres doivent couvrir & dissimuler.

A la bonne nourriture on doit joindre la propreté, qui en relève le prix & en fait l'affaisonnement. Il faut que le linge soit blanc, la vaisselle bien écurée, les salles où l'on mange balayées régulièrement tous les jours après le repas, & chaque chose toujours rangée à sa place.

Stat. 23.
Append. L'Université, dans ses statuts, entre sur cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ses soins, & il faut qu'il puisse dire de lui-même ce que nous lisons dans Horace.

Ep. 5. lib. 2. Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non
Invitus : ne turpe toral, ne sordida mappa
Corruget nares : ne non & cantharus & lanx
Ostendat tibi te.

Le même Poëte, dans un autre en-

droit, remarque que cette propriété ne demande point de dépense, mais seulement un peu de soin & d'exactitude, la négligence en ce point n'est pas pardonnable.

Vilibus in scopis, in mappis, in scobe, quantus
Conficit sumptus? neglecti s. flagitium iagens.

Satyr. 4. lib.
2.

ARTICLE II.

Des Etudes.

Comme le choix des Régents dépend uniquement du Principal, on peut dire par cette raison que c'est de lui que dépend le succès des études. Ce choix est une des parties les plus importantes de son ministère, & qui a de plus grandes suites, soit par rapport au bien public, soit par rapport à la personne du Principal même.

Quel avantage n'est-ce point pour la jeunesse, quel honneur pour l'Université, quand un Principal met en place des Régents qui se distinguent par beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compositions ou par des actions publiques, & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins nécessaires, le talent d'enseigner & de conduire, l'autorité, la probité, la piété! Mais quel poids accablant pour lui, si par des vues humaines il nomme des Régents peu capables de s'acquitter de leurs fonctions! Tout le bien qu'un

meilleur choix eut produit, lui sera reproché; & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, sera sur son compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber son choix sur ceux que Dieu destine aux emplois, c'est-à-dire, sur ceux à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir; autrement, c'est mépriser ses dons, & rejeter ce qu'il a choisi. L'Université, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régents, leur enjoint de s'assurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils soient en état d'instruire les jeunes gens dans les belles-lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnasiarchæ ad docendam & regendam juventutem pædagogos & magistros probatæ vitæ & doctrinæ recipiant & admittant . . . quorum mores imprimis spectandi, ut pueri ab his & litteras simul discant, & bonis moribus imbuantur.*

*Stat. Facult.
Art.*

Ce n'est ni la chair, ni le sang, ni le pays & la patrie qu'il faut consulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choses aux grandes, on exhorteroit le Principal à se souvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter sa conduite. C'est Galba, lorsqu'il adopta Pison. « Auguste, lui dit-il, » s'est cherché un successeur dans sa famille; pour moi, j'en ai cherché un

» dans toute l'étendue de l'empire. *Augustus in domo successorem quæsit, ego in Republica.* Nous *a* devons regarder comme notre plus proche parent & notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite, selon la belle remarque de Pline. La brigue & la recommandation des puissances ne doivent avoir ici aucune part, & c'est dans ces sortes d'occasions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable, en se représentant à lui-même de quelle injustice & de quelle infidélité il se rendoit coupable, en sacrifiant à la complaisance pour un particulier les intérêts essentiels de tant de familles qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

On fait combien d'excellents sujets M. Gobinet avoit placés dans le College du Plessis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation seule. Le célèbre M. Lenglet ayant lu une piece de vers qu'il rencontra par hazard sur la table de M. Gobinet, lui dit, que l'Auteur, qu'il ne connoissoit point, pourroit devenir un excellent Poëte, s'il ajoutoit à son génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut assez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour

a An tu summæ potestatis heredem tantum intra domum tuam quæras? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc

tibi proximum, hunc conjunctissimum existimes quem optimum inveneris? *Plin. in Paneg. Traj.*

le faire Régent : c'étoit M. Herfan , qui a fait tant d'honneur à l'Université.

L'important pour un Principal seroit de former lui-même de bons sujets dans son College, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vus croître ainsi sous ses yeux, on les connoît tout autrement, non seulement par rapport à la capacité, mais ce qui est encore plus essentiel, par rapport aux mœurs & au caractère d'esprit. Je reviendrai à cette matiere, & j'y insisterai davantage, en finissant cet article.

Il ne suffit pas d'avoir fait un bon choix, il faut le soutenir par tout le reste de sa conduite. La grande habileté d'un Principal consiste à gagner l'esprit des Régents, à s'en faire estimer & aimer, à s'attirer leur confiance, à quoi il ne peut parvenir que par des manieres douces, prévenantes, éloignées de tout air de hauteur & d'empire. Car il doit se souvenir que le caractère qui domine dans les gens de lettres, c'est l'amour de la liberté, j'entends une liberté honnête, & réglée par la raison.

Outre ce qui dépend des Régents, le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études, en s'appliquant à jeter de l'émulation dans les classes par les fréquentes visites qu'il y fera, pour se faire rendre compte du progrès des études, pour y animer les bons écoliers par des louanges, pour

leur distribuer de temps en temps des récompenses & des prix, pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts, & pour appuyer en tout l'autorité & les bonnes vues des Régents.

La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solennité, est un des moyens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce soin regarde le Principal, & de toutes les dépenses qu'il fait, celle-ci est la mieux employée. Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà observé, que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder, & j'admire la générosité de ceux qui, n'ayant point de pensionnaires, ou n'en ayant qu'un très-petit nombre, ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année, comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix produise tout son effet, elle doit se faire avec une grande équité, sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner; mais quand ils sont une fois proposés, il n'en est plus le maître, ils sont dûs, & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, lui être refusée sans une injustice criante. Ici les rangs sont réglés, non par la naissance ou par les richesses, mais par l'esprit & le savoir. Le roturier se trouve de niveau

avec le prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup; & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un College, que d'y bien établir la réputation d'une justice exacte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régents. Le moyen le plus sûr d'y réussir, & je sais que plusieurs Principaux l'ont employé avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particulière sur leur conduite & sur leurs études; quand ils les ont achevées, de leur confier le soin de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant; de leur faire faire de temps en temps quelques compositions, soit en vers, soit en prose, & par-là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occasion s'en présentera.

Cette dépense ne va pas loin, & peut avoir d'heureuses suites. Le grand avantage qu'un Principal en doit espérer, c'est d'attirer sur son College la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême besoin. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a, généralement parlant, sur les riches & sur les richesses une sorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner, en mêlant parmi les enfants des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent sur eux les

regards & la protection de celui qui se déclare par-tout dans l'Écriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne fais s'il y a pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ses soins & par ses libéralités à former de jeunes gens, qui dans la suite deviennent d'habiles Professeurs, & par leurs rares talents font honneur à l'Université. Cette joie, ce me semble, devient encore infiniment plus sensible, quand c'est à titre de gratitude qu'on leur a rendu ces services, pour reconnoître & pour payer en quelque sorte ceux qu'on a reçus soi-même, lorsqu'on étoit dans une pareille situation. Car souvent, & l'on ne doit pas en rougir, c'est du sein de la pauvreté que sortent les plus excellents sujets, comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la République Romaine.

Hunc * & incomptis Curium capillis
 Utilem bello tulit, & Camillum
 Sæva paupertas.

*Fabriciana
 Horat. *Od.*
 12. l. 1.

ARTICLE III.

De la Discipline du College.

Les Principaux sont chargés par leur place & par leur titre de veiller à la discipline générale des Colleges. C'est à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers, pour les placer dans les classes qui leur conviennent. Ils doivent

Stat. 13.
Facult. Art.

Stat. 17. le faire rendre compte chaque semaine de la conduite qu'ils y gardent ; ils doivent agir de concert avec les Professeurs,

Stat. 24. pour régler quels Auteurs on expliquera dans les classes. Ils sont tenus de faire observer exactement les Statuts de l'Université, & les réglemens de la faculté des Arts qui regardent la discipline des colleges & des classes, tel par exemple, qu'est celui qui fixe les jours de congés, & le temps de l'entrée & de la sortie des classes, qui a été renouvelé depuis peu,

Stat. 76. & autorisé par le Parlement ; & c'est pour cela que l'Université leur enjoint de faire lire deux fois chaque année ces Statuts & ces réglemens en présence de tous les maîtres & de tous les écoliers.

Cette dernière Ordonnance est fort sage, mais n'est pas assez exactement observée. Pour en rendre l'exécution plus facile, on a fait imprimer séparément ceux de ces Statuts & de ces réglemens qu'on a jugé les plus essentiels pour la discipline, & il y a des Professeurs qui ne manquent point chaque année de les lire dans leurs classes. On pourroit y en ajouter quelques-uns qui ont été faits depuis, & les faire imprimer de nouveau.

Je commence cet article par ce qui regarde les devoirs du Principal à l'égard des boursiers. Tout ce que je dois dire dans la suite, leur convient jusqu'à un certain point, & leur est commun avec les autres écoliers ; mais le Principal leur

leur doit un soin particulier. Ils sont les enfants de la maison ; & les colleges, dans leur origine, ont été fondés pour eux. Un Principal doit toujours s'en souvenir, ne perdre jamais de vue les pieux motifs des fondateurs, qui ont consacré une partie de leurs biens à une œuvre si sainte. C'étoient, pour l'ordinaire, de hauts & puissants Seigneurs dans leur temps, des Cardinaux, des Archevêques, des Evêques, des Chanceliers, des Princes, & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être aussi chère & aussi précieuse à un Principal, que le seroit leur personne, s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit, par respect & par reconnaissance pour ces illustres fondateurs qui sont toujours vivants pour lui, avoir pour les boursiers une bonté & une tendresse de pere, leur procurer tous les secours temporels & spirituels qui dépendent de lui, leur donner tous les soins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine providence les appellera, empêcher sur-tout que les enfants des riches n'aient du mépris pour eux, & pour cela leur témoigner lui-même de l'estime & de la considération. Je n'ai jamais remarqué que les pensionnaires fussent choqués qu'en certaines occasions on leur préférât les boursiers, & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en

prévaloir, ni oublier que c'est à titre de pauvres qu'ils sont boursiers, & qu'ainsi leur caractère doit être la douceur, l'obéissance, la docilité, & sur-tout l'humilité; car rien n'est plus insupportable qu'un pauvre orgueilleux: *Odivit anima mea... pauperem superbum.* A ces conditions on ne peut témoigner trop d'amitié aux boursiers. Quand un Principal l'a été lui-même, comme cela arrive assez fréquemment, il est bien plus porté à les favoriser, & il s'applique volontiers ce vers de Virgile.

Ænei. lib. 1. Non ignara mali miseris succurrere disco.
v. 634.

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait souvent dans l'Écriture aux Israélites, de prendre soin des étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoient été: *Amate peregrinos, quia & ipsi fuistis advenæ in terra Ægypti.*

Deut. cap.
10. v. 9.

Une des choses qui contribuent le plus à établir la réputation d'un Collège, c'est l'exactitude & la fermeté de la discipline. Il y a, à la vérité, bien des parents qui se déterminent presque à l'aveugle sur le choix d'un Collège, mais il y en a beaucoup aussi qui se conduisent autrement, & qui, regardant comme le premier & le plus essentiel de leurs devoirs, de procurer une éducation chrétienne à leurs enfants, y donnent tous leurs soins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parents en faveur d'un Collège, c'est la connoissance qu'ils ont de la bonne discipline qui y regne,

Tout le soin d'un Principal est donc de s'acquitter fidèlement de son devoir, sans être inquiet du succès. Un peu d'honneur lui suffit pour ne jamais briguer aucun Pensionnaire. Ce seroit avilir & dégrader sa profession, & la confondre avec l'emploi des mercenaires & des ouvriers, dont plusieurs même rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans son College, & c'en est un, en effet, d'avoir place dans une maison où la Jeunesse est élevée avec soin : tout pere bien sensé ne pensera jamais autrement.

Il seroit aussi, ce me semble, du bon ordre & de la prudence de ne point recevoir aveuglément tous les Ecoliers qui se présenteroient, mais de s'informer auparavant de leurs mœurs & de leurs caractères, sur-tout quand ils sont déjà un peu avancés en âge, & qu'ils sortent d'un autre College, ou de quelque pension.

Mais le point important & décisif pour la discipline, c'est de ne jamais souffrir dans le College aucun Ecolier capable de nuire aux autres, soit en corrompant la pureté de leurs mœurs, soit en leur inspirant un esprit de mécontentement & de révolte. Dans ces deux cas, on ne craint point de l'assurer, la regle dont je parle, doit être gardée inviolablement. Pour s'en convaincre, il ne faut que changer d'objet, & se demander à soi-même, si on laisseroit avec les autres un enfant malade d'une

maladie contagieuse. Est-ce donc que la contagion des mœurs est moins dangereuse, & qu'elle a des suites moins funestes? Un Principal, qui a de la religion, peut-il soutenir cette pensée effrayante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui demandera compte de toutes les âmes qui se seront perdues dans son Collège, parce que pour des vues d'intérêt, ou par trop de complaisance & de mollesse, il n'en aura pas éloigné les corrupteurs?

Liv. lib. 6. Sanguinem ejus de manu tua requiram.
n. 14.

Quand je parle ainsi, je ne prétends pas que tout défaut considérable, ni même tout dérangement de mœurs, soit une raison de se défaire d'un Écolier. La maladie, comme telle, n'est point une raison de faire sortir le malade de l'infirmerie, mais seulement quand elle est connue pour contagieuse, & capable d'infecter les autres. Ainsi l'on souffre quelque temps un Écolier; mais quand on voit que les avis, les réprimandes, les punitions sont inutiles, & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne se communique, c'est pour lors que l'éloignement & la séparation deviennent absolument nécessaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occasion où le Principal ait plus besoin de prudence & de discernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse le tenir dans un juste milieu, & lui inspirer un sage tempérament entre une molle douceur & une sévérité outrée; &

il ne peut trop , dans de telles conjonctures , implorer son secours & sa lumiere.

Un autre moyen de conserver la discipline & le bon ordre dans un College, c'est de soutenir avec fermeté & sagesse les Maîtres subalternes , de bien établir leur autorité , de les appuyer fortement dans l'occasion , & de ne jamais leur donner le tort en présence des Ecoliers , mais de se réserver à leur dire en particulier ce qu'on jugera à propos , & à leur donner les avis nécessaires. Pour cela le Principal doit les voir souvent , les recevoir toujours avec bonté & honnêteté , s'informer par eux de la conduite & du caractère des Ecoliers , écouter leurs plaintes & leurs avis , leur laisser une entière liberté , afin de s'attirer leur confiance. C'est cette union , ce concert , cette unanimité , qui est l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du Principal. Son esprit regne par-tout. Les Maîtres , qui sont comme ses bras , ses oreilles , ses yeux , reçoivent de lui tout leur mouvement ; & il les ménage aussi de son côté comme la prunelle de ses yeux , & comme ne faisant qu'un même tout avec lui.

Le Sous-Principal, sur qui roule en général le soin de la discipline , & qui tient presque par-tout la place du Principal , & supplée à son absence , doit suivre en tout ses impressions. L'esprit de vigilance , d'attention , d'exactitude , fait son caract-

tere essentiel. Rien ne doit lui échapper. Pendant les récréations, lorsqu'il se promene & s'entretient avec les autres, ses yeux & son esprit sont ailleurs. Il observe tout, sans presque que cela paroisse; les mouvements, les conversations, les liaisons particulieres; & il fait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres Maîtres, pour qui cette attention n'est pas moins nécessaire, mais est beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'Ecoliers à observer. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conscience se reposer de ce soin sur la personne qui est chargée de la discipline publique; c'est une erreur. Chaque Maître répond de ses Ecoliers, & est obligé de veiller sur eux dans tous les temps où il lui est libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque chose dans son temps & dans le moment marqué. Elle ne coûte que dans les commencements: quand la coutume en est une fois établie, les Ecoliers l'observent comme naturellement, & presque sans y songer. On aime à voir une nombreuse Jeunesse disparoître tout d'un coup au premier son de la cloche, & laisser la cour vuide; & l'on n'augure pas bien de la discipline d'un College, quand, au lieu de ce prompt départ, on délibere pour se mettre en marche, & que des traîneurs se succedent les uns aux autres. On en peut dire autant de tout le

reste, de l'entrée dans les Classes, au Réfectoire, à l'Eglise. Pour rétablir cet ordre, le Principal & le Sous-Principal doivent en donner l'exemple, & se trouver par-tout les premiers.

Cet esprit d'exactitude est d'un grand secours pour tous les emplois de la vie ; c'est une qualité absolument nécessaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail ; être attentif à tout, sans presque le paroître ; prévoir de loin, & préparer tout ce qui doit se faire ; ne se pas contenter de donner des ordres, s'informer régulièrement s'ils sont exécutés, & comment ; veiller à l'observation des plus légers réglemens, afin de prévenir par-là le violement de ceux qui sont plus essentiels. Il y a des Maîtres qui méprisent l'exactitude dans les petites choses, parce qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoique chacune de ces regles paroisse peut-être en particulier peu importante, réunies toutes ensemble, elles forment ce qu'on appelle discipline & bon ordre dans un College, & que la négligence, par rapport aux unes, entraîne ordinairement la ruine des autres. J'appliquerois ici *Liv. lib. 6. n. 14.* volontiers ce que Tite-Live remarque au sujet de la Religion. « Ces cérémonies, » dit-il, nous paroissent maintenant petites & méprisables, mais c'est en ne les méprisant point, que nos Ancêtres ont

» porté la République à ce point de grandeur où nous la voyons. » *Parva sunt hæc : sed parva ista non contemnendo majores nostri maximam hanc rem fecerunt.*

Ce n'est pas que je croie qu'on doive faire consister le bon ordre d'un College dans le grand nombre des regles. La multiplicité des Loix n'est pas toujours la marque d'un bon gouvernement : *Ut ante- Tacit Annal. lib. 3. cap. 25. hac flagitiis , ita tunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles sont plutôt pour les Maîtres, qui en connoissent la nécessité & les avantages, que pour les Ecoliers, que le seul nom de Loix est capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres, l'habitude contractée par la pratique même des regles, est une Loi vivante, préférable à celles qui sont écrites. Il est à souhaiter qu'on puisse dire d'un *De mor. Germ. cap. 19.* College ce que dit le même Tacite des Germains : « Que les bonnes mœurs y » ont plus de pouvoir, qu'ailleurs les » bonnes Loix : » *Plus ibi boni mores valent , quam alibi bonæ Leges,*

A R T I C L E I V.

De l'Education.

J'Entends ici par ce mot le soin particulier qu'on prend de former les manieres & le caractère des jeunes gens, en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps & l'esprit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

On peut rapporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par rapport à la propreté, que de citer ici les termes même du Statut & du Règlement de l'Université sur ce sujet. « Les Maîtres doivent prendre soin que leurs Disciples n'aient rien dans leur extérieur de mal-propre, de rebutant, ni de grossier; que dans leur vêtement ils ne fassent point paroître une négligence marquée; qu'on ne leur voie point des habits déchirés, des cheveux mal peignés, des mains sales. Car on doit s'appliquer, non seulement à leur donner le bon goût de la littérature & des sciences, mais aussi à leur apprendre la politesse & le savoir-vivre, qui sont si nécessaires pour la société & le commerce de la vie. D'un autre côté, il ne faut pas souffrir que les jeunes gens donnent dans le luxe & le faste des habits, ni qu'ils affectent de porter des cheveux frisés avec trop de soin & trop d'art comme dans le monde. » Rien n'est plus sage que ce Règlement,

a Provideant Pædagogi & Magistri, ut sui discipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agresti: ne sint insigniter negligentes in vestitu, ne discincti impexi, illoti: ut non solum in litteratura,

sed etiam in communi vitæ usu civilem humanitatem politioemque urbanitatem edificent. Sed hi, neque lasciviant immodestius, neque tortos arte & studio capillos cincinnosve ferant, *Stat. 14. Append.*

qui commande d'éviter les deux extrémités, qui sont également vicieuses. Il ne faut point souffrir dans les Ecoliers aucune affectation de parure, & encore moins ces airs de petits-maîtres par lesquels ils prétendent quelquefois se distinguer.

La bonne grace, par rapport aux jeunes gens, consiste à se bien présenter, à avoir une contenance assurée & modeste, à marcher d'un air aisé & naturel, à se tenir droits, à faire bien une révérence, à ne point être dans des postures peu décentes, à ne point s'abandonner à une certaine nonchalance. Les Maîtres à danser sont utiles pour cela jusqu'à un certain point, & Quintilien approuve qu'on

*Quint. lib. 1.
cap. 11.*

en fasse quelque usage : *Ne illos quidem reprehendendos putem, qui paulum etiam palæstricis vacaverint.* Mais il étoit bien éloigné de permettre qu'on employât, pour ce ministère, des hommes décriés & infames par leur profession même : *Hos abesse ab eo, quem instituimus, quam longissimè velim.* Il borne cette étude à fort peu de choses, & au simple nécessaire, tel que nous venons de l'exposer : *Ut recta sint brachia, ne indoctæ rusticæve manus, ne status indecorus, ne quæ in proferendis pedibus inscitia, ne caput oculique ab alia corporis inclinatione dissideant.*

J'ai parlé ailleurs de la politesse, qui tient quelque chose du corps & de l'esprit. Car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi-même, à ne point

tout rapporter à soi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse bleffer les autres, à chercher les occasions de leur faire plaisir, & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les Maîtres doivent sur-tout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes, la politesse ne leur coûte plus rien, & trois mois d'usage du monde achevent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent savoir.

Mais la grande & capitale application d'un Principal, (& l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres Maîtres,) c'est de travailler sur l'esprit & sur l'humeur des jeunes gens; & il peut, par cet endroit, leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des conversations particulières, où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines; où on leur apprenne à se connoître eux-mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers & les avouer de bonne foi, à chercher les moyens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du Maître, & à lui venir rendre compte de temps en temps du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractère dominant d'un Ecolier est la fierté & la vanité. Il parle souvent de lui-même,

& toujours avec estime & avec complaisance. Il vante à toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parents, leurs richesses, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table, & il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens, & il se trouve quelquefois dans ceux même dont les parents n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de bien.

Un Principal, pour peu qu'il soit attentif sur son College, connoîtra parfaitement le caractère de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra, après les discours préliminaires, qui durent quelquefois long-temps, pour préparer la voie à quelque chose de meilleur & de plus sérieux, il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si, sur les interrogations qu'on lui fera, il reconnoît de lui-même son défaut dominant, s'il l'avoue ingénument, on doit lui témoigner beaucoup de contentement, louer fort sa sincérité, lui marquer qu'un défaut avoué & reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas, ce qui peut arriver, ou par dissimulation, ou de bonne foi, on tâche insensiblement de le lui faire connoître par des faits particuliers qu'on lui cite, mais sans reproches & sans aigreur, par le sentiment de ses Maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On

y laisse quelquefois du temps pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnoître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité & le ridicule ; comment le seul amour propre bien entendu devoit nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de sottes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris & de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble & modeste avec beaucoup de naissance & de mérite, qui est estimé & aimé de tout le monde. Après lui avoir fait connoître sa maladie, on lui en propose les remedes : ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parents, ni de leurs richesses, ou de leurs dignités, ne se mettre point dans son propre esprit au dessus des autres ; n'avoir de mépris pour personne ; parler de ses compagnons avantageusement. On le fait revenir une quinzaine après. On s'est informé auparavant par le rapport des Maîtres de tout ce qui le regarde, mais on l'apprend de sa bouche, comme si on l'ignoroit entièrement ; & pour peu qu'il y ait de progrès & de changement, on le loue, on l'encourage, on l'exhorte à faire toujours de mieux en mieux.

Je suppose pour second exemple un jeune homme qui aura manqué de docilité & de respect à son Maître, qui aura refusé de lui obéir, qui aura même ajouté

quelque parole insolente, & qui persiste dans son opiniâtreté. Le Maître, au lieu de le punir sur le champ, comme il en avoit droit, s'est contenté par sagesse de lui témoigner son mécontentement, & a remis la punition à un autre temps. Cependant l'Ecolier ne revient point à lui, & ne reconnoît point sa faute. Le Principal, averti de tout, le fait venir. Il lui fait raconter la chose comme elle s'est passée, & il examine s'il parle vrai. Il le rend lui-même témoin & juge dans sa propre cause. Il lui demande si un Ecolier ne doit pas être soumis à son Maître, s'il ne doit pas lui répondre avec respect, quand même il croiroit n'avoir pas tort; mais combien est-il plus condamnable, lorsque le Maître a pleinement raison en tout? Un College peut-il subsister, si un tel exemple est souffert? Dépend-il ou du Maître ou du Principal de les laisser impunis, & le peut-il raisonnablement? On conduit ainsi par degrés un jeune homme à se condamner lui-même, à reconnoître qu'il a mérité d'être puni, à faire satisfaction au Maître, & à se soumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais le Maître alors, content de la soumission, se fait un plaisir de remettre la peine. Par une conduite si sage, la faute de l'Ecolier lui devient salutaire, & se termine par lui faire aimer & respecter ses Maîtres plus que jamais; au lieu qu'un châtement fait sur le champ, l'en auroit peut-être éloigné pour toujours.

Il y a dans ces occasions une habileté bien nécessaire à un Maître, qui consiste à savoir manier les esprits, à les tâter doucement, à ne s'avancer qu'autant qu'il le faut, & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les amener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate, comme on le voit dans tous les Dialogues où Platon le fait parler. On en trouve aussi un exemple admirable dans la Cyropédie de Xénophon, autre Disciple *Cirop. lib. 5* de Socrate, qui peut servir de modele aux Maîtres pour ce genre de conversation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Astyage, Roi des Medes, Cyrus marcha promptement contre lui, se saisit de sa personne, & l'ayant fait venir dans l'assemblée avec ses femmes & ses enfants, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondît selon la vérité. Alors le Roi d'Arménie, conduit de proposition en proposition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal-à-propos le traité; qu'il méritoit d'être dépouillé de ses biens, de son Royaume, de la vie même. Mais Cyrus, l'ayant, contre toute espérance, rétabli dans tous ses droits, s'en fit un ami, dont la fidélité & la reconnoissance furent inviolables. L'endroit est fort long, mais très-beau, & il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les Ecoliers s'ouvrent à lui, & lui par-

lent comme à un bon ami. On peut employer quelquefois le temps des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les Ecoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui ; mais il faut faire en sorte, par le secret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur-tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de Philosophie, après lesquelles c'est assez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un âge incapable de se conduire lui-même, & peu disposé à prendre conseil.

Avant que de finir cet Article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peut-être aussi dans l'obligation de rendre aux Ecoliers externes une partie des mêmes services qu'ils rendent aux Pensionnaires ; car toute la Jeunesse du College est confiée à leurs soins. Quand un Régent s'apperçoit qu'un Ecolier commence à se déranger, il pourroit en avertir le Principal, qu'il feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

ARTICLE V.

De la Religion.

J'E n'ai pas besoin de prouver que cet Article est le plus important de tous, & que la négligence des Maîtres sur ce point seroit très-criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matiere : les instructions, l'usage des Sacrements, la pratique de certains exercices de piété.

§. I. *Des Instructions.*

Il est aisé de comprendre que de jeunes gens qui sortent du College, sans être instruit de la Religion, courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie ; & l'on ne fait que trop que cette ignorance est la funeste source des désordres & de l'irréligion qui regnent presque généralement dans le monde.

Le remede à un si grand mal est de profiter d'un temps où les jeunes gens sont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les vérités de la Religion. On doit poser pour principe de l'éducation chrétienne (& ceci regarde tous les Maîtres en général, Principaux, Régents, Précepteurs,) que les enfants sont confiés aux Maîtres, de la main de Jesus-Christ même, pour veiller à la conservation du précieux :

trésor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le Baptême , pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuse qualité d'enfants de Dieu, à laquelle il les a élevés, pour les instruire de tous les mystères de sa vie & de sa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur , & de tous les préceptes , à l'observation desquels il a attaché leur salut. Voilà de quoi Jesus-Christ nous demandera un jour compte, & non si nous avons fait de bons Poètes ou de bons Orateurs.

Or , dans quelle source peut-on puiser ces divines connoissances , sinon dans les Livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament ? Je supplie les Maîtres de lire avec attention ce que dit sur cet Article M. de Fénélon , dans le livre que j'ai déjà cité, qui est sur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre sexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

« Les Historiens de l'ancien Testament
 » ne sont pas seulement propres à réveil-
 » ler la curiosité des enfants , mais , en
 » leur découvrant l'origine de la Reli-
 » gion , elles en posent les fondemens
 » dans leur esprit. Il faut ignorer profon-
 » dément l'esprit de la Religion , pour ne
 » pas voir qu'elle est toute historique.
 » C'est par un tissu de faits merveilleux
 » que nous trouvons son établissement ,
 » sa perpétuité , & tout ce qui doit nous
 » la faire croire & pratiquer.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille
» engager les jeunes gens à s'enfoncer
» dans la science, quand on leur propose
» toutes ces Histoires. Elles sont courtes,
» variées, propres à plaire aux gens les
» plus grossiers. Dieu, qui connoît mieux
» que personne l'esprit de l'homme qu'il
» a formé, a mis la Religion dans des
» faits populaires, qui, bien loin de sur-
» charger les simples, leur aident à conce-
» voir & à retenir les mysteres. » M. de
Fénélon en apporte un exemple qui re-
garde le Mystere de la Trinité, après quoi
il ajoute: « Cet exemple suffit pour mon-
» trer l'utilité des Histoires. Quoiqu'elles
» semblent alonger l'instruction, elles
» l'abregent beaucoup, & lui ôtent la sé-
» cheresse des catéchismes, où les mysteres
» sont détachés des faits. Aussi voyons-
» nous qu'anciennement on instruisoit
» par les Histoires. La maniere admirable
» dont S. Augustin veut qu'on instruisse
» tous les ignorants, n'étoit point une
» méthode que ce Pere eût seul introduite,
» c'étoit la méthode & la pratique univer-
» selle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer
» par la suite de l'Histoire la Religion aussi
» ancienne que le monde, Jesus-Christ
» attendu dans l'ancien Testament, & Je-
» sus-Christ régnant dans le nouveau :
» c'est le fond de l'instruction chrétienne.
» Cela demande un peu plus de temps
» & de soin que l'instruction à laquelle
» beauconp de gens se bornent; mais aussi

» on fait véritablement la Religion, quand
 » on fait ce détail ; au lieu que quand on
 » l'ignore, on n'a que des idées confuses
 » sur Jesus-Christ, sur l'Evangile, sur
 » l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre
 » absolument à ses décisions, & sur le
 » fonds des vertus, que le nom chrétien
 » nous doit inspi- Le Catéchisme * his-
 » torique, imprimé depuis peu de temps,
 » qui est un livre simple, court, & bien
 » plus clair que les Catéchismes ordi-
 » naires, renferme tout ce qu'il faut savoir
 » là-dessus. Ainsi on ne peut pas dire qu'on
 » demande beaucoup d'étude. »

* C'est celui
 de M. l'Ab-
 bé Fleury.

M. de Fénelon, après avoir parcouru
 & indiqué les Histoires les plus remarqua-
 bles de l'ancien & du nouveau Testament,
 ajoute ce qui suit : « Choisissez les plus
 » merveilleuses des Histoires des Martyrs,
 » & quelque chose en gros de la vie cé-
 » leste des premiers Chrétiens. Mêlez-y le
 » courage des jeunes Vierges, les plus
 » étonnantes austérités des Solitaires, la
 » conversion des Empereurs & de l'Em-
 » pire, l'aveuglement des Juifs, & leur
 » punition terrible qui dure encore.

» Toutes ces Histoires, ménagées dis-
 » crétement, feroient entrer avec plaisir
 » dans l'imagination des enfants vive &
 » tendre toute une suite de Religion, de-
 » puis la création du monde jusqu'à nous,
 » qui leur en donneroit de très-nobles
 » idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils
 » verroient même dans cette Histoire la

» main de Dieu, toujours levée pour dé-
 » livrer les justes , & pour confondre les
 » impies. Ils s'accoutumeroient à voir
 » Dieu , faisant tout en toutes choses , &
 » menant secrètement à ses desseins les
 » créatures qui paroissent le plus s'en
 » éloigner. Mais il faudroit recueillir dans
 » ces Histoires tout ce qui donne les ima-
 » ges les plus riantes & les plus magnifi-
 » ques, parce qu'il faut employer tout
 » pour faire en sorte que les enfants
 » trouvent la Religion belle , aimable &
 » auguste ; au lieu qu'ils se la représen-
 » tent d'ordinaire comme quelque chose
 » de triste & de languissant. »

Une instruction solide , comme celle
 dont on vient de parler , est un puissant
 remede contre la superstition. « Il ne faut
 » jamais, dit le même M. de Fénelon, lais-
 » ser mêler dans la foi , ou dans les prati-
 » ques de piété, rien qui ne soit tiré de
 » l'Evangile , ou autorisé par une appro-
 » bation constante de l'Eglise. Il faut pré-
 » munir discrètement les enfants contre
 » certains abus, qu'on est quelquefois
 » tenté de regarder comme des points de
 » discipline , quand on n'est pas bien in-
 » truit. On ne peut entièrement s'en ga-
 » rantir, si on ne remonte à la source , si
 » on ne connoît l'institution des choses ,
 » & l'usage que les Saints en ont fait.

» Accoutumez donc les enfants natu-
 » rellement trop crédules, à n'admettre pas
 » légèrement certaines Histoires sans au-

» torité, & à ne s'attacher pas à de certaines
 » dévotions, qu'un zele indiscret intro-
 » duit, sans attendre que l'Eglise les
 » approuve. »

*Instru. sur
 la man. d'é-
 lever les
 Nov. Tom. I.
 des Lettres
 de piété.*

On voit, par tout ce que je viens de
 rapporter, la maniere d'instruire solide-
 ment les jeunes gens, & la nécessité d'em-
 ployer le temps du College, à leur bien
 » faire connoître Jesus-Christ, ses pré-
 » ceptes, ses maximes, ses remedes; à
 » bien expliquer son Evangile; à faire
 » connoître la grandeur de l'homme, que
 » Dieu seul peut rendre heureux; sa chute
 » & sa misere, dont l'incarnation & la
 » mort d'un Dieu ont pu seules être le re-
 » mede; la corruption de son cœur, dont
 » l'amour de lui-même & des choses sen-
 » sibles est devenu le maître; l'impuif-
 » sance où il est de faire aucun bien par
 » lui-même, & sans la grace de Jesus-
 » Christ; & le danger continuel où le
 » met la cupidité, qui subsiste toujours,
 » quoique vaincue... Il est aussi très-im-
 » portant de leur inculquer les grandes &
 » efficaces vérités de la Religion: com-
 » bien Dieu est terrible dans ses Juge-
 » ments; combien ce que nous trouverons
 » après notre mort sera différent de nos
 » idées: quel malheur c'est que de perdre
 » Dieu sans retour; de quelle noirceur
 » sont les péchés après le Baptême; de quel
 » poids est pour nous la vie & la mort de
 » Jesus-Christ, dont nous devons rendre
 » compte; quelle folie c'est que de mé-

» prifer une éternelle félicité ; quelle sain-
 » teté exige la grace de la loi nouvelle de
 » ceux qui font morts & ensevelis en Jesus-
 » Christ , blanchis dans son sang , confa-
 » crés par l'infusion de son Esprit , nour-
 » ris de sa chair , & associés d'une maniere
 » si intime à sa divinité. »

Il n'y a personne , je crois , qui , sur la simple lecture de ce que je viens d'exposer , ne convienne que c'est-là sans doute l'unique maniere d'instruire solidement les jeunes gens par rapport à la Religion. Cette méthode demande du temps & du soin ; mais on est bien dédommagé de routes ses peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de savoir où l'on peut placer ces instructions.

Les Dimanches & les Fêtes en sont le temps naturel. Ces jours , par leur institution , sont destinés au culte divin , dont la parole de Dieu & l'instruction font une grande partie. On sait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le Sabbat chez les Juifs : & l'on fait aussi sous quelles peines Dieu en avoit commandé la sanctification : *Omnis qui fecerit opus in hac die , morietur.* Il avoit abandonné aux Juifs les six autres jours pour leurs propres ouvrages , mais il s'étoit réservé le septieme. *Sex diebus operaberis , & facies omnia opera tua : septimâ autem die sabbatum Domini tui est.* C'étoit pour lui un jour privilégié & favori , consacré uniquement à son culte , & dont il étoit jaloux , comme d'un jour qui lui ap-
Exod. 31. 15.
Exod. 20. 9.
10.

Exod. 31. 14. partenoit d'une maniere particuliere. *Custodite sabbatum meum.* Il ne vouloit pas que ce jour-là on fortît dehors, mais qu'on demeurât dans la maison, pour y méditer

Exod. 16. 29. plus librement sa loi. *Maneat unusquisque apud semetipsum; nullus egrediatur de loco suo die septimo.* a Enfin, on est étonné de voir combien de fois, & avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de versets, répète & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'observation.

On comprend assez que Dieu n'exige pas moins de nous la sanctification des Dimanches & des Fêtes, & l'on voit par conséquent de quelle importance il est d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens; d'autant plus que ce précepte est presque généralement violé dans toutes les conditions, & sur-tout parmi les personnes de qualité. Ainsi c'est une regle bien sage, établie dans plusieurs Colleges, de ne point laisser sortir les Pensionnaires les Dimanches & les Fêtes, mais d'employer la plus grande partie de ces jours à les instruire de la Religion. Les parents ne doivent pas savoir mauvais gré à un

« Videte ut sabbatum meum custodiatis... ut sciatis quia ego Dominus. Custodite sabbatum meum: sanctum est enim vobis. Qui polluerit illud, morte morietur. Sex diebus facietis opus: in die septimo sabbatum est, requies sancta

Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Custodiant filii Israël sabbatum, & celebrent illud in generationibus suis: pactum est sempiternum inter me & filios Israël. *Exod. 31. 13. 17.*

Principal

Principal, qui sera exact & inflexible sur ce point; du moins ils ne pourront le soupçonner d'être attentif à ses propres intérêts.

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénelon, d'apprendre la Religion aux jeunes gens par des faits historiques, étoit utile, & en même temps agréable pour cet âge. La plupart des instructions que je faisois au Collège, rouloient sur l'ancien Testament. Toutes les grandes vérités, soit pour le dogme, soit pour la morale, s'y trouvent: & proposées de la sorte, elles font sur l'esprit des jeunes gens une impression d'autant plus forte & plus durable, qu'elles se trouvent jointes à des faits historiques, dont le souvenir ne s'efface pas si aisément.

A ces instructions, que je faisois régulièrement après la Messe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui étoit encore plus utile. Quand la récréation étoit finie, & ces jours-là elle doit être assez longue, car les enfants ont besoin de repos & de délassement, tout le monde se retiroit à sa chambre. Alors les plus grands employoient une heure à lire dans leur particulier, trois ou quatre chapitres historiques de l'ancien Testament, dont ils venoient ensuite me rendre compte vers le soir dans la Chapelle. Je demandois aux Écoliers, sans garder l'ordre, ce qu'ils avoient observé dans leur lecture. J'étois souvent étonné de leurs réflexions sensées & judicieuses, dont je faisois d'autant plus

de cas, qu'elles venoient de leur propre fonds, & qu'elles ne leur étoient point suggérées. Il est aisé de comprendre combien cette sorte d'exercice peut être utile aux jeunes gens, non seulement pour les instruire de la Religion, mais encore pour leur former l'esprit & le jugement.

Tome II. Outre ces instructions, il doit y avoir un jour particulier dans la semaine, où l'on explique le catéchisme, & cela se pratique ordinairement dans tous les Colleges. J'ai parlé ailleurs, en traitant de l'éloquence de la Chaire, de la manière de faire les catéchismes, qui doit être différente selon la différence des âges. J'ajoute seulement ici une chose, que j'ai vu pratiquer avec beaucoup de succès.

Ces sortes d'instructions, qui se font aux Ecoliers plus avancés en âge, comme font les Rhétoriciens & les Philosophes, doivent être plus fortes & plus relevées, & roulent ordinairement sur un plan suivi de Religion. On oblige dans quelques Colleges les Ecoliers à mettre par écrit ce qu'ils ont entendu, & à faire un précis du catéchisme qu'on leur a expliqué; & plusieurs le font avec une justesse, une précision, une exactitude, qui surprennent les Maîtres. La même chose se pratique dans plusieurs Paroisses de Paris; & j'ai vu de jeunes filles y réussir parfaitement.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur les instructions qui regardent les domestiques. C'est un des devoirs essentiels du

Principal. Il leur doit cette récompense des services qu'ils rendent au College, & il doit cet exemple aux jeunes gens, pour leur apprendre ce qu'un jour Dieu exigera d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent, pour la plupart, jusqu'où vont leurs obligations sur ce point. Ils oublient que leurs domestiques ont un autre maître qu'eux, qu'ils doivent servir, & par conséquent le connoître; que par cette raison ils sont indispensablement chargés de les faire instruire sur la religion, de veiller sur leur conduite, de leur laisser le temps, & de leur procurer les moyens de remplir les devoirs du Christianisme; qu'ils leurs doivent ces secours spirituels encore plus que la nourriture & le vêtement; qu'ils répondront à Dieu du salut de ceux qui les servent, comme du leur propre, & que les domestiques font partie de ceux dont saint Paul recommande le soin en des termes qui doivent faire trembler tous les maîtres chrétiens. *Si quelqu'un, dit-il, I. Tim. 5. 8. n'a pas soin des siens, & particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi, & est pire qu'un infidèle.* Il est donc d'une absolue nécessité d'instruire les jeunes gens de ce devoir, & de leur en donner l'exemple, par le soin exact qu'on prendra de faire instruire les domestiques.

Il seroit à propos de donner de temps en temps aux domestiques quelques livres propres à leur apprendre la religion,

& à nourrir leur piété ; un nouveau Testament , l'Imitation de Jesus-Christ, des heures , le livre des histoires choisies, & d'autres livres pareils. Cette dépense n'est pas grande, & elle peut attirer beaucoup de bénédictions sur un College. Le Principal, les maîtres, les parents, peuvent y contribuer chacun de leur côté ; & il ne seroit pas indifférent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque chose sur leurs menus plaisirs pour fournir à ces pieuses libéralités.

§. II. *De l'usage des Sacrements.*

Comme les Sacrements sont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les secours dont nous avons besoin pour vivre & mourir en Chrétiens, il est bien important d'inspirer aux jeunes gens pour ces sources sacrées de grace & de salut, un profond respect, qui les suive dans tout le reste de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un saint & salutaire usage.

I. *Du Baptême.*

On reçoit maintenant le baptême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux augustes cérémonies qui s'y observent, ni aux engagements que l'on y prend. Il est donc nécessaire d'en rappeler le souvenir dans un temps où l'on est en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveler aux enfants les vœux de leur baptême, soit à l'anniversaire du jour où ils l'ont reçu, soit

aux veilles de Pâques & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les seuls jours où l'on administroit ce sacrement d'une manière publique & solennelle; coutume dont on voit encore des traces précieuses dans la procession qui se fait ces jours-là aux fonts baptismaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuse pratique, il est bon de faire assister les jeunes gens au baptême de quelque enfant, afin qu'ils en voient de leurs propres yeux toutes les cérémonies, dont après cela on leur expliquera la signification. « C'est, dit M. de » Fénélon, ce qui en fera mieux sentir l'esprit & la fin; par-là vous ferez enten- » dre combien il est grand d'être Chrétien; » combien il est honteux & funeste de » l'être comme on l'est dans le monde. » Rappelez souvent les exorcismes & les » promesses du baptême, pour montrer » que les exemples & les maximes du » monde, bien loin d'avoir quelque au- » torité sur nous, doivent nous rendre » suspect tout ce qui vient d'une source » si odieuse & si empoisonnée. Ne crai- » gnez pas même de représenter, comme » S. Paul, le démon régnant dans le » monde, & agitant les cœurs des hom- » mes par toutes les passions violentes qui » leur font chercher les richesses, la gloire » & les plaisirs. C'est cette pompe, direz- » vous, qui est encore plus celle du dé- » mon que du monde; c'est ce spectacle

» de vanité auquel un Chrétien ne doit
 » ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le pre-
 » mier pas qu'on fait par le baptême dans
 » le Christianisme, est un renoncement à
 » toute la pompe mondaine. Rappeller le
 » monde malgré des promesses si solem-
 » nelles faites à Dieu, c'est tomber dans
 » une espece d'apostasie, comme un Re-
 » ligieux qui, malgré ses vœux, quitte-
 » roit son cloître & son habit de péni-
 » tence pour rentrer dans le siècle.

2. *De la Pénitence.*

C'est ici, après le baptême, le premier des sacrements qu'on fait recevoir aux enfants, & il demande beaucoup de soin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raisonnables, & qu'ils témoignent vouloir se corriger de leurs petits défauts.

Le soin du Principal est de leur procurer des Confesseurs dont la prudence, la capacité, & le zèle lui soient connus; après quoi il peut laisser aux enfants le choix de celui qui leur plaira davantage. Si dans la suite ils demandent à en changer, quoique peut-être ils le fassent sans de trop bonnes raisons, il faut, après leur avoir donné les avis nécessaires, le leur permettre; car, sur cet article, on ne doit point les gêner, mais leur laisser une pleine & entière liberté.

Il faut leur bien faire sentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confessions, qui soient sînce-

tes & sans déguisement; pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus, & les circonstances qui les rendent plus grandes. Il est bon de leur représenter souvent l'horrible état où se trouve une ame à l'heure de la mort, lorsqu'elle se voit séparée de Dieu, dans une confusion éternelle, pour en avoir voulu éviter une petite & passagere, qui ne dure qu'un moment; que la honte, attachée à l'aveu de ses fautes, peut en devenir le remede & l'expiation; qu'elle est couverte par la charité du Confesseur, & par le secret inviolable auquel il est obligé, & qu'elle nous épargne une autre honte, qui seule, à proprement parler, mérite ce nom, lorsque nos crimes, s'ils n'ont point été expiés par une humble & sincere pénitence, nous seront reprochés par la bouche de la vérité même, à la face de tout l'univers.

Mais sur quoi il faut le plus insister, comme le remarque M. de Fénelon, c'est sur le malheur qu'il y auroit « de faire » un cercle continuel & scandaleux du » péché à la pénitence, & de la pénitence » au péché. Il n'est donc question de se » confesser, que pour se convertir & se » corriger; autrement, les paroles de l'ab- » solution, quelques puissantes qu'elles » soient par l'institution de Jesus-Christ, » ne seroient, par notre indisposition, que » des paroles, mais des paroles funestes, » qui seroient notre condamnation de-

» vant Dieu. Une confession sans chan-
 » gement intérieur, bien loin de déchar-
 » ger une conscience du fardeau de ses pé-
 » chés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés,
 » celui d'un monstrueux sacrilège.»

Ce doit être une règle inviolable parmi les écoliers, de ne parler jamais entre eux de ce que le Confesseur leur a dit, des avis qu'il leur a donnés, de la pénitence qu'il leur a imposée, ni s'il leur a accordé ou différé l'absolution. Il faut leur imposer sur tout cela un rigoureux silence, & les accoutumer par-là à respecter, comme ils le doivent, la sainteté & le secret inviolable du Sacrement de pénitence.

On ne peut pas fixer précisément le temps où les jeunes gens doivent s'en approcher; cela dépend du besoin des pénitents, & de la prudence des Confesseurs. La règle de se confesser tous les mois est assez généralement observée dans tous les Collèges, & elle paroît fort raisonnable.

3. *De la Confirmation.*

La vertu propre de ce Sacrement est de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement, la force nécessaire pour surmonter les tentations, & pour résister aux ennemis de notre salut; & c'est ce que les cérémonies même qu'on emploie dans ce Sacrement, nous enseignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens, dit M. de Fénelon, « combien nous de-
 » vous fouler aux pieds les mépris maî

» fondés, les railleries impies, & les vio-
 » lences même du monde, puisque la
 » Confirmation nous rend soldats de J.
 » C. pour combattre cet ennemi. L'Evê-
 » que, direz-vous, vous a frappé * pour * *Il parle du*
 » vous endurcir contre les coups les plus *petit soufflet*
 » violents de la persécution. Il a fait sur *que l'Evêque*
 » vous une onction sacrée, afin de repré- *donne à ceux*
 » senter les anciens qui s'oignoient *qu'il confir-*
 » d'huile pour rendre leurs membres plus *me.*
 » souples & plus vigoureux, quand ils al-
 » loient au combat. Enfin, il a fait sur
 » vous le signe de la croix, pour vous
 » montrer que vous devez être crucifié
 » avec Jesus-Christ. Nous ne sommes
 » plus, continuerez-vous, dans le temps
 » des persécutions, où l'on faisoit mou-
 » rir ceux qui ne vouloient pas renon-
 » cer à l'Évangile; mais le monde, qui
 » ne peut cesser d'être monde, c'est-à-
 » dire, corrompu, fait toujours une per-
 » sécution indirecte à la piété. Il lui tend
 » des pièges pour la faire tomber; il la
 » décrie, il s'en moque, & il en rend
 » la pratique si difficile dans la plupart
 » des conditions, qu'au milieu même
 » des nations chrétiennes, & où l'auto-
 » rité souveraine appuye le Christianisme,
 » on est en danger de rougir du nom de
 » Jesus-Christ, & de l'imitation de sa vie.

On ne peut trop inculquer cette im-
 portante vérité aux jeunes gens, dont la
 plus grande & la plus ordinaire tenta-
 tion dans le College, est de craindre les

discours & les railleries de leurs compagnons; ce qui montre en même temps la nécessité indispensable de leur faire recevoir ce Sacrement. Il peut servir comme de préparation à l'Eucharistie, & par conséquent la précéder de quelque temps.

Il seroit bon que les Principaux eussent un registre pour marquer ceux qui ont reçu la Confirmation dans leur College, afin qu'on pût y avoir recours dans le besoin, lorsque les écoliers, dans un âge plus avancé, doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas est quelquefois arrivé.

4. *De l'Eucharistie.*

On doit regarder la première communion des enfants comme l'action de leur vie la plus importante, & qui souvent décide de leur salut, & l'on ne peut par conséquent y apporter trop de préparation. Il faut les y disposer de loin, leur en parler de très-bonne heure, la leur représenter comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver sur la terre, tâcher d'en exciter en eux un vif desir, & sur-tout leur bien faire sentir quelle pureté de mœurs demande une action si sainte.

Il est difficile de fixer le temps de la première communion, parce qu'il ne doit pas être réglé sur le nombre des années, mais sur le caractère d'esprit des enfants, & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant ni de plus inquietant pour un

Principal dans la conduite d'un College, que ce qui regarde la matiere dont je parle ici ; parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre ; soit pour trop avancer, soit pour trop reculer la premiere communion. C'est ici sur-tout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui même, & pour les confesseurs, la prudence & la lumiere qui leur sont nécessaires pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroît fort sage, & sans vouloir prescrire de regle à personne, je crois pouvoir ici le proposer. « La premiere communion, dit-il, me semble » devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paroitra plus docile, & plus exempt de tout défaut considerable. C'est parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu, que Jesus-Christ se fera mieux sentir & goûter à lui par les graces de la communion ». Quand donc on trouve réunies dans des enfants les qualités dont il est parlé ici, un fonds de docilité, une exemption de tout défaut considerable, & par conséquent une grande pureté de mœurs, des prémices, c'est-à-dire, des commencements, quoique foibles encore & imparfaits, de foi & d'amour de Dieu, on a lieu d'espérer que Dieu bénira une premiere communion faite en cet état, & qu'elle servira à faire croître & à fortifier de plus en plus de si heureuses dispositions.

Quand au contraire l'on observe dans les enfants des dispositions toutes opposées, une docilité marquée, qui souffre avec peine les avis & les remontrances, des habitudes vicieuses auxquelles des rechûtes fréquentes prouvent qu'ils sont fort attachés, nul sentiment de foi, nul indice d'amour de Dieu; pour lors n'est-il pas évident qu'un Confesseur prudent & éclairé doit prendre du temps, pour s'assurer par de sages délais d'un changement sincere & d'une conversion véritable?

C'est dans ces occasions que les maîtres & les parents, s'ils sont véritablement chrétiens, doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entiere liberté, & ne point gêner la conscience de leurs enfants par des interrogations, des plaintes, des reproches, qui peuvent avoir de très-funestes suites, & qui souvent donnent lieu à l'hypocrisie & à des sacrileges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & sagesse à se disposer dignement à une action si sainte, mais se reposer du reste sur la lumiere & la prudence du Confesseur, qui connoît l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à personne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inspirer aux jeunes gens un grand desir de communier souvent, leur faire entendre que le corps de Jesus-Christ devoit être

notre pain quotidien, que les premiers Chrétiens approchoient très - fréquemment de l'Eucharistie, & y puisoient cette force & ce courage qui leur étoient alors si nécessaires, & qui ne le sont pas moins pour nous, & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un Chrétien doit être de se voir privé de la communion par sa faute : *Unus sit nobis dolor hac esca privari.*

S. Chryf.

Il faut en même temps leur bien marquer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de l'Eucharistie, & sur-tout leur bien faire sentir quel horrible crime c'est que de recevoir dans une conscience souillée par quelque péché mortel, l'Auteur même de la sainteté, de trahir encore J. C. par un baiser comme le perfide Judas, de le crucifier de nouveau en soi, de fouler aux pieds le Fils de Dieu, de tenir pour une chose vile & profane le sang de l'alliance par lequel il nous a sanctifiés, & de faire outrage à l'esprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne doive employer pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur possible pour une communion indigne; & je trouve qu'ils sont bienheureux, quand ils remportent du College un sincere & solide respect pour les Sacrements.

Le grand danger des Communautés & des Colleges, c'est la crainte des jugements humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours

de fêtes. Un écolier, prêt de sortir du College, me vint voir la veille de Pâques au matin, & dans la conversation il me dit, sans que je lui eusse fait aucune question sur ce sujet, qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai, & lui marquai ma joie, ajoutant que j'étois persuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me fit sentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exempt; sur cette première ouverture, je louai extrêmement sa sincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de se découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds de religion dont je faisois grand cas. L'amitié que je lui témoignois ayant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la seule crainte des discours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant soutenir de s'en voir privé un jour de Pâques, pendant que plusieurs de ses compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confusion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un sacrilege. Je ne manquai pas en effet, dans l'instruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers, de vouloir bien ne pas communier tous ensemble à la grande Messe, mais de se partager comme il leur plairoit, aux basses Messes qui se diroient

dans les chapelles, où personne n'observoit ce qui s'y passoit. Et cette pratique devint pour moi une regle dans la suite.

5. *Des pratiques de Dévotion.*

Il y a certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne sont point à charge aux jeunes gens, mais qui les avertissent de plusieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plupart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit l'emporter infiniment sur toutes les autres, & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop fortement ni trop fréquemment ces paroles de l'Évangile: *la vie éternelle consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul Dieu véritable,* Joan. 17. 3.
& J. C. que vous avez envoyé. Elles nous apprennent que la vraie piété est fondée sur la connoissance de Dieu & sur celle de J. C. c'est-à-dire, de ses mysteres, de ses maximes & de ses exemples. Ce que les Évangélistes rapportent de sa divine enfance, doit leur être parfaitement connu & familier, sur-tout ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans le Temple; circonstance précieuse, que J. C. a voulu qui fût conservée dans l'Évangile, afin que les jeunes gens y trouvassent un parfait modele de toutes les vertus qui conviennent à leur âge. Il faut souvent le leur représenter plein de tendresse pour leurs enfants, leur imposant les mains, & les bénissant avec bonté, leur donnant un Luc. 2. 41. 52.
Matt. 19. & 14.
Luc. 9. 48.

libre accès auprès de lui, déclarant que le Royaume des Cieux leur appartient, & voulant bien regarder comme fait pour lui tout ce qu'on fera pour eux.

Il faut aussi recommander beaucoup aux enfants la dévotion à la sainte Vierge, les exhorter à la prendre pour leur mere & leur protectrice, dans tous leurs besoins; de solemniser avec une piété particulière toutes ses fêtes, & de la prier instamment d'obtenir pour eux deux grandes vertus, qui ont fait son caractère propre, & qui sont si nécessaires aux jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit aussi leur recommander la dévotion aux saints Anges, & particulièrement à leur Ange Gardien, qui leur est donné pour veiller continuellement sur eux, & sur tous leurs besoins, tant corporels que spirituels, & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies où l'on fait entrer tous ces noms, n'alongent pas de beaucoup la priere. Quand on célèbre dans le cours de la semaine la fête de quelque Saint plus considérable, on en insere le nom dans la Litanie du soir précédent; & il est à souhaiter que le Principal, dans l'instruction du Dimanche, annonce ces fêtes, & en dise un mot.

Dès que les enfants se réveillent, il est bon qu'ils s'accoutument à faire le signe de la croix, & comme si Dieu

dans ce moment leur disoit : *Mon fils ,
 donnez-moi votre cœur*, qu'ils lui répon- Præbe, fili
 mi, cor tu-
 um mihi.
 Prov. 23.26.
 2. Mac. cap.
 1. 3.
 dent : je m'offre à vous, ô mon Dieu,
 de toute l'étendue de mon cœur : *corde
 magno, & animo volenti.*

Chaque étude doit commencer par une courte priere. Quand les enfants parlent en public & font quelque exercice, le signe de la croix doit en être le signal & le commencement. J'en dis autant pour les maîtres; on fait que les premiers Chrétiens employoient ce signe salutaire en toute occasion.

Les prieres avant & après le repas sont régulièrement observées dans tous les Colleges. Quoi de plus juste & de plus raisonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conséquent remercier de tout. Maintenant, à la honte de notre siècle, cette sainte coutume, consacrée par l'usage de tous les temps, même chez les païens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, surtout chez les riches & chez les grands, où il n'en reste presque plus aucune trace, & où il semble qu'on rougiroit de paroître Chrétiens. Il faut prémunir les enfants contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeûner & au goûter, à faire le signe de la croix sur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occasion de les instruire sur ce sujet, en

leur expliquant ce qui est dit de Jesus-
Luc. 24. 30. Christ, que s'étant mis à table avec les
 deux disciples qui alloient à Emmaüs,
il prit le pain, le bénit, & l'ayant rompu,
le leur donna.

Je n'ai pas besoin d'avertir de l'obligation indispensable où nous sommes de prier tous les jours pour la personne sacrée du Roi. Le Statut de l'Université y est formel, & il s'observe par-tout exactement.

Il faut aussi se souvenir des besoins tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers, par rapport aux parents & aux amis.

On ne doit pas oublier aux quatre-temps d'avertir les jeunes gens de se joindre aux prières communes de l'Eglise, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaise de nous accorder le repentir & le pardon de nos péchés, de répandre sa bénédiction sur les fruits de la terre, & de donner à son Eglise de bons pasteurs & de bons ministres : qui sont les trois motifs pour lesquels ces prières ont été établies. Chacun des trois jours après la Messe on pourroit s'acquitter de ce devoir. *a Ut remissionem peccatorum nostrorum nobis dones ; ut fructus terræ dare & conservare digneris ; ut sacerdotes tui induantur justitiam.* A chaque article les

a Nous vous prions de nous accorder le pardon de nos péchés ; de nous donner & de nous conserver

les fruits de la terre ; de revêtir vos ministres de justice & de sainteté.

écoliers répondent : *Te rogamus, audi nos.*
 Le samedi, jour de l'ordination, on peut
 ajouter cette priere, composée des pa-
 roles de l'Écriture : *a Domine Jesu ostium* Joan. 10.
ovium, per quem si quis introierit, salvabitur ; bone Matt. 9.
Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis, Act. 1.
miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes si-
cut oves non habentes pastorem. Messis quidem
multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te do-
minum messis, ut mittas operarios in messem tuam.
Tu, qui corda nosti omnium, ostende quos ele-
geris. Amen.

Lorsque quelqu'un des parents ou
 des amis, quelque Evêque ou quelque
 Magistrat est dangereusement malade,
 on peut dire tous les jours à la fin du
 repas : *b Domine, ecce quem amas, infirmatur.* Joan. 11. 3.
 Quand il est sorti du danger, on en re-
 mercie Dieu : *c Agimus tibi gratias, Domine,* V. 4.
pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mor-
tem, sed pro gloria tua. S'il meurt, on prie
 Dieu pour lui après sa mort.

Quand la sonnette avertit qu'on porte
 le Corps de Notre-Seigneur J. C. à quel-
 que malade, on se met à genoux, & l'on

a Seigneur Jesus, qui êtes la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour être sauvé : bon Pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, ayez pitié des peuples qui sont languissants, & dispersés comme des brebis qui n'ont point de Pasteur. La moisson est grande, Sei-

gneur ; mais il y a peu d'ouvriers : nous vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moisson, d'y en-

voyer des ouvriers. Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes, montrez qui sont ceux que vous avez choisis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & réglez éternellement. Amen.

b Seigneur, celui que vous aimez, est malade.

c Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire,

fait les trois prieres suivantes; dont la premiere est un acte de foi pour adorer Jesus-Christ, la seconde regarde le malade, & par la troisieme on demande pour soi-même la grace de recevoir un jour Jesus - Christ en viatique. *a Tu es*

Matt. 16. 16.

Christus filius Dei vivi... Domine, ecce quem

Joan. 6. 34.

amas, infirmatur... Domine, semper da nobis panem hunc, præsertim in hora mortis.

Chaque écolier peut avertir du jour de sa naissance & de son baptême, & l'on prie tous les autres de s'en souvenir le lendemain à la Messe, & d'en rendre graces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles par elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occasions, selon les différents besoins, ne tendent, comme on le voit aisement, qu'à inspirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & a les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion, qui sont ordinairement ignorés ou négligés.

CHAPITRE SECOND.

Du Devoir des Régents.

A Près tout ce que j'ai dit jusqu'ici dans cet ouvrage sur la maniere d'enseigner, ce qui regarde principalement les Régents, il me reste peu de cho-

a Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant... Seigneur, celui que vous aimez, est malade... Seigneur donnez-nous toujours ce pain, sur-tout à l'heure de la mort.

ses à ajouter sur cette matière. Je le réduirai à quatre ou cinq articles. La discipline des classes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compositions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des classes.

ARTICLE PREMIER.

De la Discipline des Classes.

ELLE consiste à contenir les écoliers dans l'ordre, à se faire écouter avec silence, & à se faire obéir au premier signal; en quoi sur-tout paroît l'autorité du maître; qualité rare, mais absolument nécessaire pour faire observer une exacte discipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déjà remarqué aussi que l'émulation est le grand avantage des classes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moyens différents d'y réussir, qui dépendent de l'industrie & de l'activité d'un maître zélé pour l'avancement de ses disciples. Le grand art & la grande habileté est de savoir inspirer aux médiocres même de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus essentielle de la discipline des classes, est pour ce qui regarde les mœurs & la religion. Ce n'est pas que je croie que les Régents en doivent parler ni longuement ni fréquemment; ce seroit le moyen de rebuter les

jeunes gens. Mais cet objet est le principal motif qui domine dans leur esprit. Ils ne le perdent jamais de vue, quoiqu'ils n'y paroissent pas toujours attentifs; ils ménagent avec adresse toutes les occasions qui se présentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du rapport. Ce n'est quelquefois qu'un mot dit, ce semble, au hazard; mais ce mot a souvent de grandes suites. *a* C'est ainsi qu'une comparaison tirée des spectacles par saint Augustin, pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, servit à ouvrir les yeux à saint Alipe, qui étoit pour lors son disciple, & aimoit ces spectacles jusqu'à la fureur.

*Confes. lib.
6. cap. 7.*

Outre ces instructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup servir aux écoliers par l'attention qu'il a sur leur conduite, par les entretiens particuliers qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les remontrances qu'il leur fait, par le soin qu'il prend de les placer en Classe auprès de compagnons qui ne leur soient point dangereux, & par mille autres industries pareilles.

Un des moyens les plus sûrs de leur être utile, c'est d'entretenir commerce avec les

a Et fortè lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportunè mihi videbatur adhibenda similitudo Circensium, quo il-

lud, quod insinabam, & jucundius & planius fieret, cum irrisione mordaci eorum, quos illa captivasset infania.

parents ; de s'informer par eux de leur caractère & de leur conduite ; à la première absence d'un Ecolier , de leur en donner aussi-tôt avis, pour en prévenir les suites, dont sans cela on se rend responsable. Cette pratique est sur-tout nécessaire en Philosophie , où les Ecoliers se donnent plus de liberté. Je fais que la plupart des parents songent peu à voir les Professeurs, & j'aurai lieu dans la suite de parler de cet abus ; mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Professeurs, si je m'arrêtois ici à prouver que le soin des mœurs fait une partie essentielle de leur devoir. Penser autrement, ce seroit se déshonorer soi-même , & se dégrader au dessous des Maîtres païens.

ARTICLE II.

Faire paroître les Ecoliers en public.

IL y a plusieurs manières de former les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir son utilité. Je n'en rapporterai ici que deux, qui sont plus en usage dans l'Université : à quoi j'ajouterai quelques avis & quelques règles sur ce qui regarde la prononciation.

§. I. *Des Exercices.*

ON appelle ainsi les actions publiques dans lesquelles les Ecoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vu en

Classe, ou en particulier, & de tout ce qui a fait la matiere de leurs études. Il faut que cette sorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout-à-fait au goût du Public, puisqu'en fort peu de temps, sans aucune ordonnance de la part de l'Université, elle a été adoptée par tous les Colleges, qu'elle a passé dans les maisons particulieres, & qu'elle a pénétré dans toutes les Provinces.

En effet, c'est la maniere la plus simple, la plus naturelle, & en même temps la plus avantageuse de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainsi rendre compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par-là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention à leurs études, en leur montrant de loin le Public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'ils y auront fait. On leur donne aussi par-là une honnête hardiesse, en les accoutumant de bonne heure à paroître en public; à parler devant le monde, à ne point fuir la lumiere; & en les guérissant d'une timidité naturelle & pardonnable à cet âge, mais qui seroit un obstacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la suite, & qui souvent devient invincible, quand on ne s'est point appliqué dans ces premieres années à la surmonter.

Quelques personnes croyoient qu'on devroit faire parler latin dans ces exercices.

J'ai

J'ai été moi-même quelque temps dans cette pensée & dans cette pratique ; mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on se propose, c'est de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer ; instruire , plaider , faire le rapport d'une affaire, dire son avis dans une compagnie. Or tout cela se fait en françois, &, à peu de chose près, de la manière dont on parle dans les exercices. D'ailleurs, croit-on qu'il soit facile, ni même possible à un jeune homme de s'expliquer élégamment en latin ? Quelle gêne, quelle contrainte pour un Ecolier ! N'est-ce pas lui ôter la moitié de son esprit & le mettre hors d'état de produire au dehors ses pensées, en quoi consiste sur-tout l'avantage & l'agrément de ses exercices ? Enfin, nous est-il permis de négliger absolument le soin de notre langue, dont nous devons faire usage tous les jours , & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangères ? Le sentiment du public sur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de savoir de quelle manière on doit faire ces exercices. Le moyen sûr d'y réussir, comme en toute autre chose, c'est d'y mêler l'agréable à l'utile :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

L'utile doit marcher avant tout, c'est-à-dire, qu'un jeune homme doit avoir étudié avec soin l'Auteur sur lequel il entreprend de répondre, rendre compte des dif-

ficultés qui s'y trouvent, éclaircir les endroits obscurs, faire sentir la force & l'énergie des expressions & des pensées, & tâcher de rendre, dans la traduction qu'il en fera de vive voix, le sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec, sur-tout dans les commencements, il faut que le répondant soit en état de rendre raison de chaque mot, où il est, en quel cas, & pourquoi, en quel temps, en quel mœuf, quelle est sa signification & sa racine, & qu'il puisse sur le champ former tous les temps d'un verbe, conformément aux regles de la Grammaire. J'en dis autant, à proportion d'un Auteur latin par rapport aux commençants. Ils doivent aussi avoir quelque teinture des histoires qui y sont rapportées, & de la situation des villes & des fleuves dont il y est parlé, aussi bien que des fables, s'il s'y en rencontre. Dans les Classes plus avancées, ces connoissances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fond des exercices, ce qui en fait la base, ce qu'il faut toujours supposer, qui est de bien posséder les Auteurs & les matieres sur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir là, & l'habileté d'un Maître, par rapport à ces exercices, est d'y savoir jeter de l'agrément, & d'éviter une triste sécheresse, qui les fait languir, & les rend ennuyeux à l'Auditeur.

Deux choses, ce me semble, peuvent sur-

tout contribuer à faire goûter ces exercices. La première est que le Répondant s'applique particulièrement à faire sentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique, c'est sur quoi je me suis fort étendu dans les deux premiers volumes de cet ouvrage. La seconde, qu'il fasse des réflexions judicieuses sur les faits & les histoires, aussi bien que sur les maximes qui se rencontrent dans les livres dont il rend compte, & c'est sur quoi j'ai essayé de donner quelques modèles dans mes deux derniers volumes. J'ai toujours observé que ces deux choses plaisent extrêmement à l'Auditeur, parce qu'elles marquent, du côté du jeune homme, du goût & du jugement : & c'est de quoi l'on fait le plus de cas, & à quoi effectivement les Maîtres doivent s'appliquer davantage.

Je crois donc qu'outre l'étude foncière dont j'ai parlé, qui fait l'utile & le solide des exercices, on peut préparer quelques endroits d'une manière particulière ; donner sur cela aux Ecoliers quelques cahiers qu'on leur fait lire plusieurs fois avec attention, & même apprendre par cœur, sur-tout dans les commencements. On sent bien que des endroits préparés ainsi avec soin par un Maître habile, doivent plaire beaucoup plus que ce qu'un jeune homme diroit de lui-même sur le champ. Il apprend & s'accoutume par-là à bien penser & à bien parler, & il y joint des réflexions qui viennent de son propre fonds,

auxquelles celui qui interroge donne lieu par les questions qu'il lui fait. Mais je ne pense pas qu'il soit à propos de charger la mémoire des jeunes gens, d'un grand nombre de cahiers de cette sorte, de peur que se reposant sur le travail d'autrui, ils ne fassent point d'effort de leur côté, & ne négligent l'étude de l'Auteur même sur lequel ils doivent répondre.

Il y a une manière d'interroger qui contribue beaucoup à faire paroître le répondant, & d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un exercice. Il ne s'agit pas pour lors d'instruire l'Ecolier, encore moins de l'embarrasser par des questions recherchées & difficiles, mais de lui donner lieu de produire au dehors ce qu'il fait. Il faut sonder son esprit & ses forces; ne lui rien proposer qui soit au-delà de sa portée, & à quoi l'on ne doive raisonnablement présumer qu'il pourra répondre; choisir les beaux endroits d'un Auteur, sur lesquels on peut être sûr qu'il est mieux préparé que sur tous les autres, & qui, par leur beauté, intéressent davantage l'Auditeur; quand il fait un récit, ne l'interrompre point mal-à-propos, mais le lui laisser continuer de suite, jusqu'à ce qu'il soit achevé; proposer alors ses difficultés avec tant de netteté & tant d'art, que l'Ecolier, s'il a un peu d'esprit, y découvre la solution qu'il en doit donner; avoir pour règle de parler peu, mais de faire parler beaucoup le répondant; en

fin, songer uniquement à le faire paroître, en s'oubliant soi-même, par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire & de s'attirer son estime.

La matiere ordinaire des exercices doit être ce qu'on explique en classe pendant le cours de l'année, en sorte que, pour s'y bien préparer, il suffise presque de se rendre bien attentif aux leçons du Professeur. Un Ecolier plus laborieux, & qui a des secours particuliers, peut y ajouter quelque chose, & en cela son zele est fort louable, pourvu que ce travail extraordinaire ne nuise point aux devoirs essentiels de la classe.

Je voudrois, quelque Auteur qu'on expliquât, sur-tout s'il est grec, qu'on établît pour regle dans les exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre, & que l'Ecolier marquât en peu de mots de quoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moyen d'obliger le répondant d'être également prêt sur-tout, & de prouver aux Auditeurs que les exercices se font de bonne foi.

Ce fondement une fois posé, je le répète encore, il faut employer tous ses soins pour répandre de l'agrément dans les exercices. On a vu souvent des auditoires assez nombreux prêter une attention étonnante pendant un assez long temps, parce que les choses y étoient traitées d'une maniere fort intéressante.

Un jeune homme répond sur l'Évangile

grec selon S. Luc. Après que , pour faire les preuves , il a expliqué , comme je l'ai dit , quelques lignes de côté & d'autre à l'ouverture du livre , il s'arrête aux histoires les plus remarquables ; par exemple , à celle de Lazare & du mauvais Riche. Il en fait le récit, en y mêlant les passages latins, & même grecs de l'Évangile, qui renferment quelque belle maxime.

Luc. 16. 22. *Factum est ut moreretur mendicus , & portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem dives , & sepultus est in inferno... Crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham : Fili , recordare , quia recepisti bona in vita tua , & Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur , tu verò cruciaris , &c.* On demande à l'Écolier lequel il auroit mieux aimé être ou du Riche ou de Lazare ? Il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons ; l'endroit même qu'il explique les lui fournit. Par-là on le met sur les voies , & on lui donne lieu de tirer de son propre fonds , ou du moins du livre qu'il a entre les mains , des réflexions très-solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Évangile sur la pauvreté & sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien, sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme , on lui peut mettre d'excellents principes dans l'esprit. On voit toujours les Auditeurs sortir extrêmement contents de ces sortes d'exercices.

Luc. 16. 22.

Luc. 16. 25.

Quand les Ecoliers répondent sur Quinte-Curce, sur Salluste, sur Tite-Live, sur quelques vies de Plutarque, combien y a-t-il de réflexions à faire sur les actions des grands hommes dont il y est parlé? Il n'est pas étonnant que des Auditeurs qui ont du sens & du goût, soient charmés d'entendre dire de si belles choses à de jeunes gens, & de leur voir faire usage de ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans les Auteurs anciens.

Un des exercices qui réussissent le mieux, & qui plaisent davantage au public, est sur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choisis de Cicéron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence sont établis, & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année, à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démosthène & de Cicéron, qu'on lui a auparavant expliquées avec soin. On l'oblige de marquer la différence du style & du caractère de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modèles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement, qui assisterent en grand nombre à un pareil exercice que faisoit le fils * d'un illustre Magistrat, en sortirent extraordinairement contents, & il est vrai que le Répondant parloit avec toute la grace que l'on peut desirer.

* Le fils aîné de M. de Fleury, Procureur Général.

On vient de faire tout récemment dans

un College l'essai d'un nouvel exercice, qu'on a lieu d'espérer qui aura des suites avantageuses par l'heureux succès qu'il a eu. Il regarde la langue françoise. On avoit fait lire à deux jeunes freres, * dont l'un étudioit en Cinquieme, & l'autre en Troisieme, des Remarques sur cette langue, extraites avec choix & discernement de plusieurs livres qui traitent de cette matiere. Ils en ont fait l'application à plusieurs endroits tirés de l'histoire de Théodose par M. Fléchier, qu'on leur a proposés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait observer en même temps, comme cela se pratique en expliquant un Auteur latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable, soit pour les pensées & les expressions, soit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matieres qui composoient cet exercice, a paru être fort du goût du public, & a fait desirer qu'elle fût mise dans la suite en usage. N'est-il pas raisonnable, en effet, de cultiver avec quelque soin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de temps à celle des langues anciennes & étrangères ?

§. II. *Des Tragédies.*

VOici un genre d'exercice fort ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs Colleges, & que d'autres ont entièrement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes Confreres

* Fils du même M. de Fleury, Procureur Général.

qui pensent autrement que moi sur cette matiere, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation, en leur faisant réciter des Tragédies, parce qu'il me semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvénients.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent d'avoir à composer une Tragédie? La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appesantir encore le joug par un travail si triste & si ingrat?

2. J'appelle triste & ingrat un travail dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coûtoient à M. Racine les pieces de théâtre qu'il nous a laissées, & cependant, outre un génie admirable pour la poésie, & des talents singuliers pour le théâtre, il avoit tout son temps à lui. Que doit-on attendre d'un Régent, d'ailleurs fort occupé, & qui peut avoir tout le mérite de sa profession, sans avoir le talent de faire de bons vers françois, moins encore celui de faire de grands poëmes?

3. S'il y a quelque chose capable de ruiner la santé d'un Professeur, c'est d'exercer à la déclamation, pendant un temps assez considérable, huit ou dix Ecoliers. Il faut, comme le dit Juvenal des Maîtres de Rhétorique, avoir une poitrine de fer

pour résister à une fatigue si accablante :

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vestii.

J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive souvent que les Ecoliers, sous prétexte de se préparer à la Tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir essentiel de la Classe ; ce qui n'est pas un petit inconvénient.

5. Je n'insiste point sur la dépense qu'entraînent nécessairement les Tragédies, ni sur la peine qu'on a souvent à trouver des Acteurs, qui se croient quelquefois en droit de faire la loi au Professeur, parce qu'il ne peut se passer d'eux.

6. Encore, si les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit solide & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la Tragédie a été représentée, on oublie tout ce qu'on s'est bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvénients, en choisissant des Tragédies composées par les plus habiles Auteurs, & en les accommodant au théâtre des Collèges, c'est-à-dire, en retranchant de ses pièces les personnages de femmes : & il faut avouer qu'on y a réussi en partie, & que par-là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellents morceaux de poésie, qui peuvent beaucoup servir à leur former l'esprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet usage-là même un défaut, qui est commun aux bon-

nes & aux mauvaises Tragédies. ^a Quintilien observe après Cicéron, qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens & celle des Orateurs, quoique l'on doive convenir que l'une peut servir à l'autre. Si cela est, pourquoi exercer les jeunes gens dans une manière de prononcer qu'il faudra nécessairement qu'ils évitent, quand ils auront à parler en public ?

8. Une des grandes peines du Régent dans cet exercice, (je l'ai plusieurs fois éprouvé, & je ne suis pas le seul) c'est de contenir dans l'ordre les Ecoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble, & sur lesquels il est difficile de veiller comme on le doit, le soin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement, demandant l'attention du Maître toute entière.

9. Je finis, pour abréger, par l'inconvénient qui doit paroître le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs : c'est le danger qu'il y a que cette forte d'exercice ne fasse naître dans l'esprit des Maîtres & des Ecoliers, comme cela est assez naturel, le desir de s'instruire par leurs yeux de la manière dont on doit déclamer les Tragédies, de fréquenter pour cela le théâtre, & de prendre pour la Comédie un goût, qui peut avoir des suites bien funestes, sur-tout à cet âge.

^a Ne gestus quidem omnis ac motus à comcedis petendus est. Quamquam enim utrumque eorum ad

quemdam modum præstare debet orator, plurimum tamen aberit à Scenico...
Quint. l. 1. cap. 11.

Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les Tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moyen de donner à la distribution des prix une certaine solemnité, nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui est un des grands avantages des Colleges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vu, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très-grande célébrité & un très-grand concours de personnes choisies & distinguées, qui pendant tout l'exercice gardoient un profond silence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on représente des piéces de théâtre. Cela n'est point particulier à un College. Il y en a plusieurs, où ces exercices se font avec beaucoup d'éclat; & tout récemment il s'en est fait un au College de la Marche pour la distribution des prix, où l'Auditoire étoit très-nombreux & très-choisi, & où le Répondant * s'est acquis une grande réputation.

* C'étoit le
fils de M. de
Fieubet Con-
seiller au
Parlement.

Toutes ces raisons, jointes ensemble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les sentiments doivent être libres, & qu'ils sont partagés sur ce sujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien usage, en y apportant toutes les précautions nécessaires.

Une des plus essentielles, ce me semble, est de ne point faire entrer dans les Tragédies la passion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puisse paroître.

» Tout ce qui peut faire sentir l'amour, *Educat. des*
 » dit M. de Fénelon, plus il est adouci & *filles.*
 » enveloppé, plus il me paroît dange-
 » reux. » M. de la Rochefoucault pense de
 même. « Tous les grands divertissemens,
 » dit-il, sont dangereux pour la vie chré-
 » tienne ; mais entre tous ceux que le
 » monde a inventés, il n'y en a point qui
 » soit plus à craindre que la Comédie.
 » C'est une peinture si naturelle & si déli-
 » cate des passions, qu'elle les anime & les
 » fait naître dans notre cœur, & sur-tout
 » celle de l'amour, principalement lorf-
 » qu'on se représente qu'il est chaste &
 » fort honnête. Car plus il paroît innocent
 » aux ames innocentes, & plus elles sont
 » capables d'en être touchées, &c. »

Je ne parle point ici du ballet & de la danse, qui servent quelquefois d'accompagnement à la Tragédie, parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Université.

Il s'y étoit glissé un abus encore plus intolérable, & a défendu expressément par la loi de Dieu ; (je ne fais pas quelle en étoit l'origine) & qui y a duré long-temps : c'étoit de travestir les jeunes gens en femmes dans les Tragédies. Avoit-on pu ignorer pendant tant d'années qu'une

a Non induetur mulier veste virili; nec vir utetur veste scemineâ : abomina-
 bilis enim apud Deum est qui facit hæc. *Deut. 22. 5.*

telle coutume, pour me servir des termes de l'écriture, étoit abominable devant Dieu? L'imprudence de quelque personne, peut-être peu instruite ou peu religieuse, l'aura d'abord introduite. On a suivi après, sans réflexion, un usage qu'on a trouvé établi. Dès que l'Université l'a défendu, tout le monde a ouvert les yeux, & s'est rendu à un règlement si sage & si nécessaire. Ceux qui y eurent le plus de part, y furent principalement déterminés, parce qu'ils avoient entendu dire d'un Professeur * fort habile, & encore plus homme de bien, qui témoigna, en mourant, une peine extrême d'avoir suivi cette coutume, qu'il savoit avoir été pour quelques Ecoliers une occasion de dérèglement. C'est-là le temps & la situation où il faut se placer, pour juger sagement de ce qui est à suivre ou à éviter.

§. II. *De la Prononciation.*

J'ai promis de dire un mot de la Prononciation, qui fait partie de la Rhétorique, & c'en est ici le lieu. Il est à craindre que les Maîtres ne la négligent trop, & pour eux-mêmes, & pour leurs Disciples. On doit, sur-tout dans les Classes plus élevées, prendre chaque semaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'espace au moins d'une demi-heure. J'ai vu pratiquer assez régulièrement cette coutume, pendant que

* M. de Belleville, Professeur de Rhétorique au Collège du Plessis.

lien sur la Prononciation est court, mais excellent, & il peut être fort utile aux Maîtres, en y joignant celui de Cicéron. Lib. 3. de Orat. n. 213-227.
 Il y en a un autre en françois, mais manuscrit, qui vient du fameux M. a Lenglet, * Monsieur Lenglet tenoit ce traité d'un célèbre Acteur de son temps, nommé Floridor.
 qui excelloit dans l'art de prononcer encore plus que dans tout le reste. Je me servirai de ces différents traités pour donner sur la Prononciation les regles les plus générales, & qui sont le plus d'usage.

La réponse de Démosthene sur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence, est connue de tout le monde; & Cic. lib. 3. de Orat. n. 213.
 elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non seulement Quintil. lib. 11. c. 3.
 comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain sens comme l'unique. En effet, c'est cette qualité, dont le défaut peut le moins se couvrir, & qui est le plus capable de couvrir les autres; & l'on voit souvent qu'un discours médiocre, soutenu de toute la force & de tous les agréments de l'action, fait plus d'effet que le plus beau discours qui en est dénué.

L'action est composée de deux parties, qui sont la voix & le geste, dont l'une frappe les oreilles, & l'autre les yeux; deux sens, par lesquels nous faisons passer nos sentiments & nos pensées dans l'ame des Auditeurs.

I. De la Voix.

Quintilien donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au discours même.

1. *a* Elle doit être *correcte*, c'est-à-dire ; exempte de défauts ; en sorte que le son de la voix & la prononciation ait quelque chose d'aisé, de naturel, d'agréable, accompagné d'un certain air de politesse & de délicatesse, que les Anciens nommoient *urbanité*, qui consiste à en écarter tout son étranger & rustique.

Quint. 2. La prononciation doit être *claire* ; à quoi deux choses contribueront. La première, c'est de bien articuler toutes les syllabes ; car souvent on mange les unes, & on ne fait que glisser sur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de soin, c'est de ne point assez appuyer sur les dernières syllabes, & de laisser tomber sa voix à la fin des périodes. *b* Comme il est nécessaire de faire sentir chaque mot, rien aussi n'est plus désagréable ni plus insupportable qu'une prononciation lente & traînante, qui appelle, pour ainsi dire, toutes les lettres, & semble les compter les unes après les autres.

Idem. La seconde observation est de savoir soutenir & suspendre sa voix par différents repos & différentes pauses qui composent une même période. Un exemple rendra la chose plus sensible : je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points

a Emendata erit, id est, vitio carebit, si fuerit os facile, emendatum, jucundum, urbanum, id est, in quo nulla neque rusticitas, neque peregrinitas resonet.

Quintil.

b Ut est autem necessaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare litteras, molestum & odiosum.

marquent ici les repos. *Animadverti, Judi- Lib. 9. cap. 4;*
ces... omnem Accusatoris orationem... in duas...
divisam esse partes. Cette courte période ne
 renferme qu'un sens unique, qui ne seroit
 distingué par aucune virgule sur le mot
Judices, qui est une apostrophe : cepen-
 dant la cadence, l'oreille, la respiration
 même, demandent différents repos, qui
 font tout l'agrément de la prononciation.
 En accoutumant les Ecoliers à faire ces
 pauses dans la lecture, même où il n'y a
 point de virgules, on leur apprend en
 même temps à bien prononcer.

3. On appelle prononciation *ornée* celle
 qui est secondée d'un heureux organe,
 d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, du-
 rable, claire, sonore, douce & entrante.
 Car il y a une voix faite pour l'oreille, non
 pas tant par son étendue, que par une fa-
 cilité à se laisser manier, comme on veut,
 susceptible de tous les sons, depuis le plus
 fort jusqu'au plus doux, depuis le plus
 haut jusqu'au plus bas ; *a* semblable à un
 instrument monté de toutes ses cordes,
 qui rend tel son qu'il plaît à la main d'en
 tirer. Outre cela, il faut une grande force
 de poitrine, & des poumons capables de
 fournir aux plus longues périodes, & d'y
 fournir long-temps. Ce n'est pas par de
 violents efforts ni par de grands éclats
 qu'on vient à bout de se faire entendre,
 mais par une prononciation nette, dis-

Idem.

a Omnes voces, ut ner-
 vi in fidibus, ita sonant
 ut à motu animi quoque

sunt pulsæ. *Cic. lib. 3. de*
Orat. n. 216.

tincte, soutenue. L'habileté consiste à savoir ménager adroitement les différents ports de voix, à commencer d'un ton qui puisse hauser & baisser sans peine & sans contrainte, à conduire tellement sa voix, qu'elle puisse se déployer toute entière dans les endroits où le discours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à suivre en tout la nature.

L'union des deux qualités, opposées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation, l'égalité & la variété. Par la première, l'Orateur soutient sa voix, & en règle l'élévation & l'abaissement sur des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, sans garder d'ordre ni de proportion. Par la seconde, il évite un des plus considérables défauts qu'il y ait en matière de prononciation, je veux dire, une ennuyeuse monotonie, & il y jette au contraire une agréable ^a variété, qui réveille, qui soutient, qui charme les Auditeurs; ^b semblable en cela aux Peintres, qui, par une infinité de nuances & de teintes presque toutes imperceptibles, & par l'heureux mélange du clair & de l'obscur, savent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les justes proportions que chaque partie demande.

^a Ad aures nostras & actionis suavitatem, quid est vicissitudine, & varietate, & commutatione aptius?

Lib. 3. de Orat. n. 225.

^b Hi sunt aëtori, ut pictori, expositi ad variandum colores. *Ibid.* n. 217.

Quintilien fait l'application de cette dernière règle à la première période de l'exorde du beau plaidoyer de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins considérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup aussi, c'est de chanter en prononçant. Ce chant consiste à baisser ou à élever sur le même ton plusieurs membres d'une période, ou plusieurs périodes de suite; en sorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment & presque toujours de la même sorte.

4. Enfin la prononciation doit être proportionnée aux sujets que l'on traite; ce qui paroît sur-tout dans les passions, *a* qui ont toutes, s'il est permis de parler ainsi, un langage propre, & un ton particulier. Car autre est celui de la colère, autre celui de la compassion, & ainsi du reste. *b* Pour les bien exprimer, il faut commencer par les ressentir; & pour cela se représenter vivement les choses & en être touché, comme si elles se passoient en nous-mêmes. De cette sorte la voix, comme interprete de nos sentiments, portera sans peine dans l'es-

Quintil.

a Omnis motus animi suum quemdam à natura habet vultum, & sonum & gestum, &c. 3. de Orat. n. 216. 219.

b In his primum est bene affici, & concipere imagines rerum, & tanquam veris

moveri. Sic velut media vox, quem habitum à nobis acceperit, hunc judicium animis dabit. Est enim mentis index, & velut exemplat; ac totidem, quot illa, mutationes habet. Quintil.

prit des auditeurs la même disposition qu'elle aura prise dans le fond de notre cœur. Car, fidelle image de l'ame, elle reçoit toutes les impressions, tous les changements dont l'ame elle-même est susceptible. Ainsi, dans la joie, elle est claire, pleine, coulante; dans la tristesse au contraire, elle est traînante, basse & sombre. La colere la rend rude, impétueuse, entrecoupée. Quand il s'agit de confesser la faute, de faire satisfaction, de supplier, elle devient douce, timide, soumise. En un mot, elle suit la nature, & emprunte le ton de toutes les passions,

Elle varie de même & prend différents tons, selon les différentes parties du discours; elle se conforme à la diversité des sentiments, & quelquefois même, quoique plus rarement, à la nature & à la force de certaines expressions particulières. ^a On sent combien il seroit ridicule de commencer tout d'un coup un discours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les esprits que la modestie & la retenue. Les récits, destinés à mettre l'auditeur au fait de la chose dont il s'agit, demandent un ton simple, uni, tranquille, & semblable à peu près à celui de la conversation. Il en est ainsi de tout le reste.

2. Du Geste.

Le Geste suit naturellement la voix, & se conforme comme elle, aux senti-

^a A principio clamare, agreste quiddam est. 3. de Orat. n. 227.

ments de l'ame. C'est un langage muet, mais éloquent, & qui souvent a plus de force que la parole même.

Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a aussi dans l'action. La premiere regle est de la tenir droite, & dans une assiette naturelle. La seconde, de conformer ses mouvements à la prononciation même & à l'action de l'Orateur. Quand il s'agit de refuser ou de rejeter, & que nous marquons avoir quelque chose ou quelque personne en horreur & en exécration, alors en même temps que nous repoussons de la main, nous détournons la tête pour marque d'averfion.

Ce qui domine principalement dans cette partie, c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvement & de passion qu'il n'exprime. Il menace, il caresse, il supplie, il est triste, il est gai, il est fier, il est humble, il témoigne aux uns de l'amitié, aux autres de l'averfion Il fait entendre une infinité de choses, & souvent il en dit plus que n'en diroit le discours le plus éloquent,

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'usage des masques a pu durer

a Les Auteurs avoient des masques, qui étoient une espece de casque qui couvroit toute la tête. & qui, outre les traits du visage, représentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles & jusqu'aux ornemens que les femmes emploient dans leur coëffure. Cela sert à entendre ce que dit Phedre dans la fable du masque & du renard.

Personam tragicam fortè vulpes viderat,
O quanta species! inquit, cerebrum non habet,

si long temps sur le théâtre des Anciens. Car certainement il ne se pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroît principalement sur le visage, qu'on peut regarder comme le siege & le miroir de tous les sentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas souvent que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colere, quelquefois en se retirant, le laisse pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable sérénité? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, & le prive d'une espece d'ame & de vie, qui le rend l'interprete fidele de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Ciceron en parlant de Roscius par rapport à l'action. *a* Nos anciens, dit-il, jugeoient mieux que nous, lorsqu'ils ne donnoient pas leur approbation entiere à Roscius même, parce qu'il prononçoit sous le masque.

b Mais le visage a lui-même une partie

a Quo melius nostri illi senes, qui personatum, ne Roscium quidem magnopere laudabant. *lib. 3. de Orat. n. 221.*

b Sed in ipso vultu plurimum valent oculi, per

quos animus maximè emanat; ut, citra motum quoque, & hilaritatem enitescant, & tristitia quoddam nubilum ducant. Quin etiam lacrymas his natura mentis indices dedit, quæ, aut

dominante, qui sont les yeux. C'est par eux sur-tout que notre ame se manifeste, & sort en quelque maniere au dehors; jusques-là, que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre d'une espece de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidelles interpretes de nos sentiments, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diversité des mouvements qu'on leur donne! animés, languissants, fiers, menaçants, doux, rudes & terribles, & tout cela suivant le besoin & l'occasion.

Pour abrégé, *a* je passe aux mains; sans le secours desquelles l'action seroit languissante & presque morte. De combien de mouvements ne sont-elles point susceptibles, puisqu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient quelquefois jalouses d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut presque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & se font entendre.

On fait que les *Pantomimes* *b* faisoient pro-

erumpunt dolore, aut lætitiâ manant. Motu verò intenti, remissi, superbi, torvi, mites, asperi fiunt: quæ, ut actus poposcerit, fingentur. *Quintil.*

a Manus verò, sine quibus trunca esset actio ac debilis, vix dici potest quot motus habeant, cum penè ipsarum verborum copiam

persequantur. Nam ceteræ partes loquentem adjuvant; hæ (prope est ut dicam) ipsæ loquuntur.

b Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & ayant vu un fameux Pantomime gesticuler avec tant d'art & d'industrie, qu'il entendoit parfaitement tout

feffion de représenter au naturel , & de peindre , pour ainsi dire , par leurs gestes & par leurs attitudes, toutes les actions & toutes les passions des hommes. *a* Les anciens appelloient cet art des Pantomimes une espece de musique muette , qui avoit trouvé le moyen de substituer le langage des mains à celui de la bouche , parler aux yeux par le secours des doigts , & d'exprimer par un silence plus éloquent & plus énergique que la parole même , ce qu'à peine le discours ou l'écriture eussent pu faire entendre.

Le mouvement des mains suit naturellement la voix , & doit s'y conformer. Dans le geste périodique & ordinaire , on doit porter la main droite de gauche à droite, en commençant devant soi , & finissant à côté , les doigts de la main étant un peu élevés au dessus du poignet, ouvert & en liberté, étendant le bras de toute sa longueur, sans lever le coude aussi haut que l'épaule , mais le tenant

ce qu'il vouloit dire , pria l'Empereur, en partant, de vouloir bien lui faire présent de ce danseur. Et comme Neron lui eut demandé à quel usage il le destinoit : c'est, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, & cet homme, par ses gestes, me servira de truchement. Lucian. de saltat.

a Hanc partem Musicæ disciplinæ, mutam nominavere majores, scilicet quæ ore clauso manibus loquitur.

& quibusdam gesticulationibus facit intelligi; quod vix narrante lingua, aut scripturæ textu posset agnosci. *Aurel. Cassiod. lib. 1. Ep. 10.*

Loquacissimæ manus, linguosi digiti, clamosum silentium, expositio tacita. *Id. lib. 4. Ep. ult.*

Mirari solemus scenæ peritos, quod in omnem significationem rerum & affectuum parata illorum est manus, & verborum velocitatem gestus assequitur. *Senec. Ep. 121.*

toujours

toujours détaché & éloigné du corps , & observant que c'est par le mouvement du coude que doit ordinairement commencer le geste. Après cela on porte la main gauche de droit à gauche , avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut suspendre & soutenir le bras après chaque geste à côté de soi , jusqu'à ce que la période finisse ; & lorsqu'elle est finie , les deux mains doivent tomber négligemment sur la chaire , si c'est là qu'on parle , & jamais en dedans ; ou tout de leur long sur la personne , si on parle debout sans appui , ou sur les deux genoux , si on parle assis sur une chaise. Il y a mille manières de varier ces gestes , que l'usage seul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une seconde espece de geste , qui regarde les étendues & les dimensions de chaque chose.

Pour marquer la hauteur , il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il est possible , sans élever presque la tête , mais la détournant presque de côté ou d'autre , rabaisser ensemble les deux bras de tout leur long , mais les tenant éloignés du corps , en sorte que le dehors des mains soit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur , il n'y a qu'à baisser les yeux en terre , & porter du côté qui leur est contraire , les deux bras élevés , montrant le dehors de la main qui sera vers l'auditeur , & l'autre

main demeurant plus élevé & plus en liberté.

Pour marquer la largeur, il suffit d'étendre en même temps les deux mains, commençant toujours devant soi, & finissant aux deux côtés; en sorte que les mains soient au niveau du poignet, & que les yeux se portent en rond dans tout l'espace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur, il faut porter les deux bras ou deçà, ou delà, d'un même côté; en sorte que les mains soient au niveau du poignet, du coude, & au niveau l'une de l'autre, le dedans des mains étant tourné en bas.

La troisième espece de geste regarde les passions. Cette matiere est trop étendue, pour pouvoir entrer dans un abrégé aussi court que celui-ci, où mon dessein n'est que de donner les regles les plus générales & les plus nécessaires: les Maîtres suppléeront facilement le reste.

Quintil.

Les Maîtres de l'Art avertissent que le geste de la main doit commencer & finir avec le sens; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole, ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

Il ne faut point prétendre qu'on puisse donner sur la matiere que je traite ici, des regles fixes & certaines, telle chose, comme le remarque Quintilien, convenant à l'un, qui seroit mal à un autre, sans qu'on puisse trop quelquefois en ren-

être de raison; *a* jusques-là que dans quelques uns les vertus de la prononciation sont sans grace, & dans quelques autres les vices même ne déplaisent pas. *b* Ainsi chacun, pour former son action, ne doit pas seulement consulter les règles générales, mais encore étudier avec soin son naturel propre & ses qualités personnelles.

Mais le précepte le plus important de tous, soit pour la voix, soit pour le geste, c'est d'étudier la nature, de la regarder ici, aussi bien que dans tout le reste, comme le meilleur maître & le plus sûr guide qu'on puisse suivre, & de faire consister la perfection de l'Art dans une parfaite imitation de la nature, qu'il tâche seulement, à la manière des peintres, d'embellir un peu & d'orner, mais sans jamais s'écarter de la ressemblance. Quand les enfants sont ensemble en liberté, qu'ils s'entretiennent, & parlent avec quelque chaleur, ils ne se mettent point en peine de chercher ni le ton, ni le geste; tout leur vient comme machinalement, parce qu'ils ne font que suivre l'impression de la nature. Pourquoi, lorsqu'on les exerce à la déclamation, les trouve-t-on, pour l'ordinaire, presque muets, immobiles, embarrassés, déconcertés? C'est qu'ils

a In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.

b Quare norit se quisque,

nec tantum ex communibus præceptis, sed etiam ex natura sua capiat consilium formandæ actionis.

croient que pour lors il faut parler & agir d'une maniere toute différente, en quoi ils se trompent fort. C'est pourquoi on ne peut de trop bonne heure, dans les Classes, lorsqu'il s'agit de faire parler les enfants, ou de leur faire réciter leurs leçons, les accoutumer à prendre un ton naturel, c'est-à-dire, tels qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit prononcer en public. Ce que je dis ici n'est point contraire à l'étude du geste & de la voix, que j'ai si fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet; mais dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y songer. Il faut que tout coule de source, que l'art soit devenu nature en lui, que sa voix & son geste ne montrent rien d'étudié, & qu'il se souvienne bien de ce grand principe qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence.

Despréaux
Ép. IX.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

A R T I C L E I I I.

Des compositions & des actions publiques.

C'Est par les compositions, soit en vers, soit en prose, que les Régents font le plus d'honneur à leurs Colleges, & qu'ils établissent d'une maniere plus éclatante leur propre réputation. L'Université a eu dans tous les temps des Poètes & des Orateurs célèbres, qui se

font piqués de la maintenir en possession de la gloire qui lui est acquise depuis si long-temps, de briller & d'exceller en tout genre de littérature; & chaque Professeur doit regarder cette gloire de l'Université comme un précieux héritage, qu'il est obligé de conserver, & même, s'il se peut, d'augmenter par son travail & son application.

Les compositions dont je parle ici, se font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes, des Généraux d'armées, des Ministres, des Magistrats, en un mot, de tous les grands hommes qui se distinguent par quelque endroit que ce puisse être; & c'est comme un hommage public que l'Université rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut se souvenir que cet hommage n'est dû en effet qu'à la vertu & au mérite, & que quand il n'est point fondé sur la vérité, il dégénere en une honteuse adulation, qui déshonore également & celui qui prodigue les louanges, & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer que ce qui est véritablement louable, & ne le faire même ordinairement qu'avec modestie & retenue; en évitant ses exagérations outrées, qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une manière de louer si outrageusement fausse, & qui heurte si ouvertement le goût & le jugement public, qu'il

ne faut, ce semble, qu'un peu de sens commun pour l'éviter. C'est ainsi que Néron, lorsqu'il fit l'oraison funebre de l'Empereur Claude son prédécesseur, *a* fut écouté avec attention dans tout le reste; mais quand il vint à parler de sa prudence & de sa sagesse, on ne put s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & composée par Sénèque, qui avoit l'esprit très-agréable, & le style très-fleuri, selon le goût de son siècle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il est un autre défaut, moins choquant en apparence, mais non moins condamnable, parce qu'il blesse la religion; c'est d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en disposent à leur gré, qui changent l'ordre des saisons comme il leur plaît, & leur faisant croire qu'en donnant le titre de ministre, ils en donnent aussi le mérite; flatterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un païen, qui, parlant à un Empereur qui se faisoit traiter de dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation des jeunes Princes ses petits neveux, *b* le prie de lui inspirer tout l'es-

Quintil.

a Cetera pronis animis audita. Postquam ad providentiam sapientiamque flexit, nemo risui temperare, quanquam oratio à Seneca composita, multum cultus præferret, ut fuit illi vero ingenium amœnum, & temporis illius auribus

accommodatum. *Tacit. Anal. lib. 15, cap. 3.*

b Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aspiret, dexterque ac volens adsit, & me, qualem esse credit, faciat. *Quintil. lib. 44. in præf.*

prit dont il a besoin pour remplir un si noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me servir d'une expression de l'Écriture, une oreille jalouse, qui écoute avec indignation de tels discours : *Auris zeli audit omnia* ; & *Sap. 12. 11.* l'on ne peut dire combien de tels blasphêmes, car je ne crains point de les appeller ainsi, sont capables d'attirer des malheurs & de malédictions sur un Royaume chrétien.

Le goût de la saine éloquence inspire des manieres bien différentes, & donne, sur-tout pour ce qui regarde les éloges, une prudente discrétion & une sage sobriété. Il faut, dans cette matiere, imiter, autant qu'on le peut, l'adresse ingénieuse & pleine d'art des Anciens, qui savoient louer d'une maniere fine & délicate, & quelquefois même en paroissant faire toute autre chose. Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Ligarius, *Cic. pro Ligar. n. 35.* dit qu'il espere que César, qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites, se souviendra de l'attachement inviolable que les freres de Ligarius ont eu pour lui : *Qui oblivisci nihil soles præter injurias.* Un mot jeté de la sorte dans un discours, vaut un panégyrique entier.

Horace, en marquant qu'il ne se sent pas assez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguste, semble n'avoir en vue que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satyre ; *Lib. 1. Satyr. 1.*

mais son véritable dessein est de louer ce Prince d'une manière qui puisse ne point blesser son extrême délicatesse sur le sujet des louanges : *Cui malè si palpere, recalcitrat undique tutus.* Ce qu'il se fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguste, sa justice, sa constance, sa grandeur d'ame, comme Lucilius l'avoit fait à l'égard de Scipion; ce tour, dis-je, est du même goût, & a quelque chose encore de plus flatteur par la comparaison indirecte de ce Prince avec un aussi grand homme que Scipion.

M. Despréaux, digne disciple d'Horace, a imité en plusieurs endroits l'habileté de son maître à louer; mais je ne sais s'il en est un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV. dans la bouche de la Mollesse.

Lutrin,
Chant. II.

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honorioient du nom de Faineants?
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur le Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs; il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa violente audace.
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir.
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modèle parfait, & qui-conque aura l'art de faire entrer dans une pièce de vers quelque chose de pareil, peut compter sûrement sur les suffrages du Public.

Les louanges & les éloges ne sont pas la seule matière des poèmes & des actions publiques; on peut choisir d'autres sujets, qui ne fournissent pas moins à l'Orateur, & ne plaisent pas moins aux gens de bon goût; comme sont les dissertations sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire, ou sur quelque matière de littérature. On en trouve des exemples dans le Recueil * qu'on vient de donner de quelques pièces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

* Il se vend chez Gabriel-François Quillau, rue Galande, à l'Annonciation.

Comme les discours dont je parle, soit panégyriques, soit dissertations, se font principalement pour l'éclat & la parade, je fais que, selon les règles de la saine Rhétorique, on peut y étaler avec pompe les richesses de l'éloquence, & que l'art qui doit se cacher ailleurs, peut se montrer ici avec plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue, se souvenir qu'un discours solide & plein de choses emporte toujours les suffrages; ne point chercher à mettre par-tout de l'esprit, j'entends de cet esprit & de ses pensées qui brillent comme le clinquant; & sur-tout éviter ces tours affectés & ces espèces de pointes qui peuvent plaire à une multitude ignorante, mais qui révoltent tout auditeur sensé & judicieux.

Le panégyrique de Trajan par Plin le jeune, le recueil de pareils discours intitulé, *Panegyrici veteres*, & encore plus

que cela les ouvrages de Sénèque, peuvent fournir beaucoup de pensées à un Orateur; mais il doit les réformer sur le style de Cicéron. On trouve aussi pour ce genre de grands modèles dans les Oraisons funèbres & dans les discours Académiques des modernes.

A R T I C L E I V.

Des Etudes que doivent faire les Maîtres.

C E que j'ai dit des compositions & des actions publiques, a beaucoup d'éclat pour l'extérieur, mais ne fait pas le devoir essentiel d'un Régent, qui consiste dans l'instruction solide qu'il doit à ses écoliers. Pour y réussir, il a besoin d'étude & de travail, Les Classes; même les plus basses, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture; & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Professeur ne s'y borne pas, & doit se mettre en état de passer dans les classes supérieures.

La première étude qu'un Régent doit faire, est celle qui regarde les matières qu'il enseigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainsi, par exemple, il n'est point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit sur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laissé Messieurs de Port-Royal. Un Professeur de Rhétorique doit avoir puisé son art dans les sources même,

& avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'est pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes; mais, pour en faire le choix, il faut les savoir tous, & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses lectures un grand secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs; les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les interpretes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre, à la vérité, parmi beaucoup de solides remarques, bien des choses inutiles; mais il fait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier; l'histoire ne doit point lui être inconnue; & il ne faut pas que l'étude de ces connoissances effraie. Il est incroyable combien une heure ou deux données régulièrement chaque jour, à l'étude, mènent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer; se joindre, si cela est possible, à quelque confrere laborieux & de bonne volonté, pour conférer ensemble sur les Auteurs qu'on aura vus

léparément , ne rien lire sur quoi on ne fasse des extraits , en remarquant ce qui regarde différentes matieres , éloquence, poésie, histoire , antiquités. Je me souviens d'avoir lu de la sorte, il y a longtemps , presque toutes les vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque semaine nous consacrons un après-midi à cette petite conférence , qui se faisoit en se promenant, quand le temps le permettoit. On observoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun proposoit ses difficultés , & souvent l'on étoit étonné d'avoir passé trop légèrement sur des endroits qu'on avoit cru entendre , & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne sache rien de plus agréable pour des personnes d'esprit & qui se piquent de littérature , que ces sortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'est lu tout entier, il y a quelque temps , dans de pareilles conférences qui se tenoient une fois chaque semaine au College de Beauvais , où quelques Professeurs d'autres Colleges vouloient bien se trouver quelquefois ; quoique chaque séance ne fut pas bien longue , parce qu'elle se tenoit après la classe du soir ; cependant , au bout d'un certain nombre d'années , l'Auteur s'est trouvé fini , & le travail achevé. M. Crevier , Régent pour lors de seconde au College de Beauvais , & maintenant

de Rhétorique, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, pour les donner dans la suite au public avec une nouvelle édition de l'Auteur : les deux premiers Tomes paroissent depuis peu, & ils seront suivis des autres, qui sont tout prêts. Je crois qu'on en fera fort content.

Pour faire ces sortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres; & je ne puis trop exhorter les Professeurs à se faire chacun une petite bibliotheque, plus ou moins grande, selon leurs besoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établissant l'instruction gratuite dans tous nos Colleges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépense, absolument nécessaire pour notre profession, comme les instruments le sont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade trouvant un maître *Ælian. l. 3.
cap. 38.* qui n'avoit rien des ouvrages d'Homere, ne put s'empêcher de lui donner un soufflet, & le traita d'ignorant & d'homme qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorants. Ne pourroit-on pas dire quelque chose de pareil d'un Professeur qui seroit sans livres?

Il est difficile d'avoir du goût pour les Lettres sans en avoir pour les livres, qui font la consolation d'un homme d'esprit, sur-tout dans la vieillesse, comme Cicéron le marque si élégamment dans

Lib. I. Ep. 9.

une lettre à son ami Atticus, où il le prie de lui réserver sa bibliothèque, destinant pour cet achat une partie de ses revenus. *Bibliothecam tuam cave cuiquam despondeas, quamvis acrem amatorem inveneris; nam ego omnes meas vindemiolas eò reservo, ut illud subsidium senectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux, & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis, atque omnium agros, lucos, prata contemno.*

Dans le moment même que j'écris ceci, j'apprends qu'un Professeur, touché du même desir que Cicéron, & entrant dans son goût, ne craint point de se charger d'une rente viagere de quatre cents livres, pour acquérir & s'approprier la bibliothèque d'un de ses confreres, a mort depuis peu dans l'Université, & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand intérêt de réveiller parmi nous, ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition, qui a toujours régné dans l'Université, & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur, & dont les noms

a C'est M. Heuzet, auteur de deux livres latins faits pour les commençants dont j'ai parlé ailleurs, & qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la jeunesse.

sont si connus & si respectés dans tout l'empire de la littérature, Budée, Turnebe, Ramus, Lambin, Muret, Buchanam, Passerat, Casaubon, tous Professeurs dans l'Université, ou au College Royal.

C'est ce goût des Belles-Lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célèbres Imprimeurs qui ont porté l'art de l'Imprimerie au souverain degré de perfection. Je ne puis m'empêcher d'in-
Jugem. des Sav. t. 1.
 férer ici ce qu'on trouve dans M. Baillet, au sujet des fameux Etiennes, qui ont rendu leur nom immortel, non seulement par la netteté & la beauté de leurs caractères Hébreux, Grecs & Romains, mais encore par leur exactitude sans exemple, par leur habileté, & par le grand désintéressement qui leur fit préférer l'intérêt du public au leur.

Tom. 6.

On fait, dit cet Auteur, la belle économie de la maison de Robert Etienne. Il ne recevoit dans son Imprimerie que des ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des servantes, à qui il étoit défendu, aussi bien qu'à tous les ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & sa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domestiques pour ne point parler autrement; de sorte que les magasins, les chambres, la boutique, la cuisine; en un mot, depuis le toit jusqu'à la cave, tout parloit latin chez

Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous de pays étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impressions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui sortoient de ses presses, il exposoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célèbre Imprimeur, pour le zele, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le désintéressement, pour la noblesse d'ame & de sentiments, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni déshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modèle à imiter. C'a été ma vue dans cette petite digression, que je prie le lecteur de me pardonner.

A R T I C L E V.

Application de quelques regles particulieres à la conduite & à l'intérieur des Classes.

JE n'ai rien rapporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement dans les Classes, à l'exception de deux articles, qui regardent l'étude de la langue françoise, & celle de l'Histoire,

auxquels je ferois qu'on donnât plus de temps & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprends dans l'étude de l'Histoire celles de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Classes; mais pour l'ordinaire, elles n'y font point enseignées d'une manière suivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études font une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles font pour eux, ou d'une nécessité absolue, ou du moins d'une très-grande utilité; mais on doute qu'elles puissent entrer dans le plan des Classes, où la multiplicité des matières qu'on y enseigne, ne laisse aucun vuide, certainement la chose n'est point sans difficulté. Je ne la crois pourtant pas absolument impraticable.

Premièrement, pour ce qui regarde la langue françoise, une demi-heure donnée deux ou trois fois par semaine à cette étude, peut suffire, parce qu'elle doit se continuer pendant le cours de toutes les Classes. Jusqu'à ce qu'on ait composé un livre à l'usage des jeunes gens, où l'on fasse entrer les règles de la Grammaire les plus nécessaires, & les principales observations de M. de Vaugelas, du P. Bouhours, &c. sur la langue françoise, & les maîtres peuvent se contenter d'expliquer les unes & les

autres de vive voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre françois, quinze ou vingt regles & observations suffiroient pour une année.

L'Histoire pourroit se distribuer de la maniere qui suit. Celles de l'ancien & du nouveau Testament seroient pour les trois premieres Classes, Sixieme, Cinquieme, & Quatrieme. La Fable & les Antiquités pour la Troisieme; l'Histoire Grecque, pour la Seconde; l'Histoire Romaine jusqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin, l'Histoire des Empereurs pour la Philosophie.

Je n'entends pas qu'on explique en Classe toutes ces Histoires aux jeunes gens, cela demande trop de temps, & seroit absolument impossible. Mon dessein seroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de temps en temps dans la Classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens.

Nous en avons deux excellents pour l'Histoire sainte; savoir, le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixieme, & l'abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez

* Rue S. Jean
de Beauvais,
vis-à-vis du
College.

Jean * Defaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageusement. Ce dernier peut servir pour la Cinquieme & la Quatrieme. Le pre-

mier est un abrégé succinét, fait exprès pour les enfants, & qui est à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Testament, soit pour les faits, soit pour les sentiments & les maximes. L'Auteur y a ajouté d'excellentes réflexions, dont il a déjà donné trois volumes.

On pourroit entre ces deux histoires, en insérer une * qui a pour titre : *Abrégé de l'Histoire Sainte... par demandes & par réponses*, & qui est moins succinète que celle de M. Fleury, & moins étendue que celle de M. Messengui. Elle est composée avec soin, & renferme plusieurs réflexions très-utiles.

* Elle se vend chez la veuve Estienne.

Je souhaiterois qu'on nous donnât aussi sur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens. En attendant on peut faire usage de celui du P. Gautruche ou du P. Jouvenci. J'ai déjà parlé d'un petit abrégé des Antiquités Romaines, imprimé en 1706, qui pourroit servir jusqu'à ce qu'on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus, est une Histoire Grecque, & une Histoire Romaine, composées exprès pour les jeunes gens. Je me suis engagé avec le public pour la première, & je vais y travailler très-sérieusement ; d'autres pourront tourner leurs vues & leur travail du côté de l'Histoire Romaine. En atten-

dant, on peut faire usage de l'Histoire Universelle de M. de Meaux, qui, à la vérité, est un abrégé très-court pour les faits, mais dont on est avantageusement dédommagé par les excellentes réflexions qui se trouvent dans le même volume.

* Chez Hippolite Louis Guérin, rue S. Jacques.

On a un autre * abrégé de l'Histoire Romaine, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, qui est fort bon pour ce qu'il contient. L'Histoire des Révolutions de la République Romaine par M. l'Abbé de Vertot; & celle du Triumvirat, peuvent suffire aux jeunes gens, pour leur donner une juste idée des derniers temps de la République.

Ce seroit un travail fort utile, & ce me semble, assez facile, que d'abrégé ce que M. Tillemont nous a laissé sur l'Histoire des Empereurs Romains. On trouve dans cette Histoire des exemples éclatants des plus grandes vertus, & des modeles parfaits de la maniere de gouverner les peuples. Cette lecture conviendrait extrêmement aux Philosophes, & les prépareroit également à l'étude de la Théologie & à celle du droit. De cette maniere, les jeunes gens auroient une connoissance raisonnable de l'Histoire ancienne, & seroient bien plus en état d'étudier ensuite l'Histoire moderne.

Sur la simple exposition que je viens de faire, tout le monde sans doute conviendra qu'il seroit à souhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter, & l'on sent que des

jeunes gens instruits de la sorte, remporteroient du College une infinité de connoissances agréables & utiles, qui leur seroient d'un grand usage pour tout le reste de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner si ce plan est praticable, ou non. Or, de la maniere dont je le propose, il me semble qu'il est très-facile de le réduire en pratique; car je ne demande aux Professeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche, & de leur prescrire un certain nombre de pages à lire dans les livres d'Histoire que je suppose qu'ils auront entre les mains, & de leur faire rendre compte de temps en temps de cette lecture, qui chaque jour pourroit aller à une demi-heure. Je sais bien qu'il peut se faire que plusieurs emploieront mal ce temps, ce qui arrive de même pour toutes les autres études; mais comme celle-ci est beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'espérer que le grand nombre s'y portera avec plaisir, & sur-tout si l'on a soin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de proposer des prix & des récompenses pour ceux qui s'y distingueront, & d'employer tous les moyens que l'industrie d'un maître habile & zélé ne manque pas de lui suggérer.

La Chronologie est jointe naturellement à l'histoire, & rien n'est plus aisé ni plus court que d'en donner une idée

générale aux jeunes gens, qui leur fasse connoître dans quel temps à peu près se sont passés les événements qu'ils lisent : c'est tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur explique, les principales circonstances de sa vie, & le temps où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collège Royal l'endroit où Quintilien parle des Historiens Grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque ; on lui en avoit expliqué plusieurs vies, mais on avoit omis de lui apprendre dans quel temps & sous quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie, on peut de même l'apprendre aux jeunes gens, sans que cette instruction leur coûte beaucoup de temps ou de peine. La manière la plus simple, la plus aisée, qui se place le plus facilement dans la mémoire, & qui y fixe plus nettement les événements historiques, c'est d'être exact, à mesure que dans l'explication de l'Auteur il se rencontre une ville, un fleuve, une isle à les montrer sur la Carte. En suivant un Général d'Armée, dans ses expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un César, un Alexandre, les jeunes gens auront occasion de repasser tous les lieux mémorables de l'Univers, & de se graver pour toujours dans l'esprit la suite des faits,

& la situation des villes. Quand ils auront été un peu rompus par cette routine, il sera très-facile de leur enseigner les degrés de longitude, de latitude, & tout ce qui regarde la Sphere. On se trouve aussi fort bien, pour leur apprendre la Géographie moderne, de les engager quelquefois en famille à lire quelques pages de la gazette, & de les obliger à montrer sur la Carte les différents lieux dont il y est parlé. Tout cela n'est point une étude, & cependant cela leur apprend la Géographie d'une manière plus durable que toutes les leçons réglées qu'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici, suppose que les enfants ont dans leurs chambres des Cartes de Géographie; & c'est à quoi l'on ne doit jamais manquer. Je ne fais s'il seroit impossible d'en mettre aussi dans toutes les classes; il suffiroit d'avoir une Mappemonde en grand, avec des Cartes de l'Empire Romain, de la Grece, de l'Asie mineure, & quelques autres pareilles. La dépense n'iroit pas fort loin, & elle pourroit tomber sur les écoliers, parce qu'il faudroit renouveler les Cartes de temps en temps. Je fais que cette pratique a été mise en usage dans quelques Colleges avec succès. Peut-être aussi pourroit-on y ajouter deux tables de Chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétends pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les classes, c'est l'explication. Je voudrois sur-tout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demi-heure. C'est peu de chose; mais quand ce temps est employé régulièrement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de temps, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins dans les classes qui ne sont pas si nombreuses, d'autant plus, qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la semaine, on y donne plus de temps.

L'attention d'un maître zélé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare du temps, saura lui en faire ménager tous les moments avec tant d'économie, qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.



CHAPITRE III.

Du Devoir des Parents.

Quintilien fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans, par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domestiques dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues; & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans, tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence, & à ne rien dire ou faire en leur présence, qui puisse leur inspirer des principes dangereux, ou leur donner de mauvais exemples.

Ce qui regarde la matiere que je traite ici par rapport aux parents, est d'abord le choix d'un Maître, & d'un College, supposé qu'ils prennent le parti d'y envoyer leurs enfans. Quintilien Lib. 1. cap. 2. nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laissent rien à desirer. Il veut qu'ils choisissent pour Maître un homme d'une vertu consommée: *Præceptorem eligere sanctissimum quemque, cujus rei præcipua prudentibus cura est;* & pour College, celui où régnera une discipline exacte & réguliere: & *disciplinam quæ maximè severa fuerit.*

Lib. 3. Ep. 3.

Pline le jeune, dans une de ses lettres, où il indique à une Dame de ses amies un Professeur de Rhétorique pour son fils, lui donne sur cette même matiere d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un College & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant; mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

« Le *a* secret, pour mettre votre fils
 » en état de marcher dignement sur les
 » traces de ses ancêtres, c'est de lui don-
 » ner un bon guide, qui sache lui mon-
 » trer les routes de la science & de l'hon-
 » neur; mais il importe de bien choi-
 » sir ce guide. Jusqu'ici l'âge encore ten-
 » dre de votre fils l'a tenu auprès de
 » vous sous la conduite de ses Précep-
 » teurs, & dans une maison particuliere,
 » où les dangers, supposé qu'il s'y en
 » trouve, sont bien moindres. Ajour-
 » d'hui qu'il s'agit de l'envoyer aux le-
 » çons publiques, il faut choisir un Pro-
 » fesseur d'éloquence, dans l'école du.

a Quibus omnibus (avis & majoribus) ita demum similis adolefcet, si imbutus honestis artibus fuerit: quas plurimum refert a quo potissimum accipiat. Adhuc illum pueritiae ratio intra contubernium tuum tenet: praecipitores domi habuit, ubi est vel erroribus medica, vel etiam nulla

tra limen proferenda sunt: jam circumspectendus Rhetor latinus, cujus scholae severitas pudor in primis, castitas constat. Adest enim adolescenti nostro, cum ceteris naturae fortunaeque dotibus, eximia corporis pulchritudo: cui in hoc lubrico aetatis non praecipitor modo, sed custos etiam rectorque quaerendus est.

» quel on soit assuré que regne une dis-
 » cipline exacte, & sur-tout une grande
 » modestie & une grande pureté de mœurs.
 » Car entre les autres avantages que ce
 » jeune homme a reçus de la nature & de
 » la fortune, il est d'une beauté singu-
 » lieré; & c'est ce qui engage encore plus,
 » dans un âge si foible & si dangereux, à
 » lui donner un Maître qui ne lui serve
 » pas de Précepteur seulement, mais en-
 » core de guide & de gardien.

« Je *a* ne vois personne plus propre
 » à remplir ces devoirs, que Julius Ge-
 » nitor. Je l'aime, & l'amitié que je lui
 » porte, ne séduit point mon jugement,
 » à qui elle doit sa naissance. C'est un
 » homme grave & irréprochable; peut-
 » être trop austere & trop dur dans ses
 » manieres, si l'on s'en rapporte à la li-
 » cence de ces derniers temps. Comme le
 » talent de la parole est un avantage ex-
 » térieur, qui se manifeste & se fait sen-
 » tir, vous pouvez, sur ce qui regarde
 » son éloquence, en croire le témoi-

a Videor ego demonstrare tibi posse Julium Genitorem. Amat me : meo tamē non obstat caritas, quæ ex iudicio nata est. Vir est emendatus & gravis : paulò etiā horridior & durior ut in hac licentia temporum. Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potes : nam dicendi facultas aperta & exposita statim cernitur vita hominum altos recessus magnasque latebras habet : cuius pro

Genitore me sponforem accipe. Nihil ex hoc viro filius tuus audiet, nisi profuturum ; nihil discet, quod nescisset rectius fuerit. Nec minus sæpe ab illo, quàm à te meque, admonebitur quibus imaginibus oneretur, quæ nomina & quanta sustineat. Proinde, faventibus diis, trade eum præcepto : i, à quo mores primùm, mox eloquentiam discat, quæ male finè moribus discitur. Vale.

» gnage public. Il n'en est pas de même
 » des qualités de l'ame; elle a des aby-
 » mes où il n'est presque pas possible de
 » pénétrer, & de ce côté-là, je vous suis
 » caution de Genitor. Votre fils ne lui
 » entendra rien dire dont il ne puisse
 » faire son profit; il n'apprendra rien de
 » lui, qu'il eût été plus à propos d'i-
 » gnorer. Il n'aura pas moins de soin que
 » vous & moi, de lui remettre sans cesse
 » devant les yeux les portraits & les ver-
 » tus de ses ancêtres, & de lui faire sen-
 » tir tout le poids du fardeau que leurs
 » grands noms lui imposent. N'hésitez
 » donc pas à le mettre entre les mains
 » d'un Maître, qui le formera d'abord
 » aux bonnes mœurs, & ensuite à l'élo-
 » quence, qui ne s'apprend jamais bien
 » sans les bonnes mœurs. Adieu ».

Il ne suffit pas de faire choix d'un bon
 College; pour en tirer tout le fruit qu'on
 en peut attendre, il faut que les parents
 voient souvent le Principal, les Régents,
 les Précepteurs, pour s'informer de la
 conduite de leurs enfants, & du progrès
 qu'ils font dans l'étude; qu'ils leur don-
 nent des lumieres sur leur caractere d'es-
 prit & leurs inclinations; qu'ils doi-
 vent mieux connoître que tout autre,
 qu'ils prennent avec eux des mesures
 pour les corriger de leurs défauts;
 qu'ils les appuyent de toute leur autorité,
 qu'ils agissent en tout de concert avec
 eux, pour les récompenses, les louan-

ges, les réprimandes, les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parents avec les maîtres, peut être utile aux enfans.

Horace, dans la belle fatyre où il témoigne sa vive reconnoissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation, ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent les maîtres, & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non seulement d'avoir été exempt des désordres ordinaires à la jeunesse, mais d'en avoir écarté de foi jusqu'aux plus légers soupçons.

Atqui si vitiis mediocribus ac mea paucis.

Mendosa est natura, alioqui recta...

Causa fuit pater his...

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes

Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,

Qui primus virtutis honos, servavit ab omni

Non solum facto, verum opprobrio quoque turpi.

C'est une faute, dit Plutarque, bien ^{De educ. liber.} condamnable dans les parents, de se croire entièrement déchargés du soin de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils les ont remis entre les mains des maîtres, & de ne songer point à s'assurer par leurs propres yeux & leurs propres oreilles du progrès qu'ils font dans l'étude & dans la vertu. Outre qu'il sied mal à un pere, dans une affaire si importante & qui le touche de si près, de s'en rapporter aveuglément à la bonne foi de personnes étrangères, qui, chez les anciens, étoient le plus souvent des esclaves ou des af-

franchis, il est constant, continue le même Auteur, que cette attention d'un pere à s'informer de temps en temps, & à se faire rendre compte des études & de la conduite de son fils, peut servir en même temps à rendre les écoliers & le maître plus exacts & plus vifs à s'acquitter chacun de leurs devoirs. Il applique à ce sujet un proverbe, qui dit, *a* que rien n'est si propre à engraisser un cheval, que l'œil du Maître.

Quelque juste que soit ce devoir, quelque facile qu'il soit à remplir, il est rare pourtant que les parents s'en acquittent. Ils ne veillent guere davantage sur la conduite de leurs enfants, lorsqu'ils sont devenus plus grands, & qu'ils sont fortis du College, & la plupart font paroître sur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfants n'étoit pas la plus importante de toutes, & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considé-

a Οὐδὲν ἔγω πυνάμι τὴν ἵππον, ὡς βασιλέων ὀφθαλμὸς.

rables d'Athenes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun soin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite, dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfants n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes.

Caton le Censeur, quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importants emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut servir de Précepteur à son fils. Paul Emile, au milieu de ses plus grandes occupations, trouvoit le temps d'assister aux conférences que faisoient ses enfants, & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien payé de ses peines, & la réputation * qu'ils s'acquirent, en fut une juste & douce récompense.

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très-commun maintenant, sur-tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre, qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfants qu'ils ne veulent point faire d'eux des Docteurs, & qu'ils ne les ont mis au College

* Scipion l'Africain, le second, fut l'un de ses enfants.

que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation; au lieu que les parents devroient employer tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter; parce que, si leurs enfants y sont sensibles dans les classes, ils la porteront ensuite dans les emplois qui leur seront confiés, & se piqueront pareillement d'y réussir & de s'y distinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui, sur la maniere d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhensible, un caractère d'esprit raisonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire, formée par une longue expérience. Mais il se plaint amèrement de la négligence, ou plutôt de la stupidité des parents, qui dans un choix qui décide pour l'ordinaire du sort & du mérite de leurs enfants pour toute la vie, s'en rapportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de personnes peu sûres, & poussés par une sordide avarice, vont au rabais dans le choix d'un Précepteur, & trouvent que celui qui

leur coûte le moins est le meilleur. Il rapporte à ce sujet une parole d'Aristipe pleine de sens. Un pere, surpris qu'il lui demandât mille dragmes pour instruire son fils; quoi! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un esclave. Vous en aurez deux pour un, repliqua le Philosophe, insinuant par-là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils.

Le Poëte Satyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut souffrir que les peres & meres, pendant qu'ils font mille folles dépenses pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans.

Hos inter sumptus sestertia Quintiliano,
Ut multum, duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quam filius.

Cratès le Philosophe disoit qu'il auroit souhaité monter au lieu le plus éminent de la ville, pour crier de-là aux citoyens: « Hommes de peu de sens, quelle est donc » votre folie de ne songer qu'à amasser » des richesses, & de négliger absolu- » ment l'éducation de vos enfans, pour » qui vous dites que vous les amassez »!

Les parents payent bien cher quelque-fois leur nonchalance & leur avarice, lorsque dans la suite ils ont la douleur de voir que leurs enfans, abandonnés à toutes sortes de désordres, les déshonorent en mille manieres, & font souvent plus de dépenses en une seule année

pour satisfaire leurs passions, que les parents n'en eussent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & solide.

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un Précepteur, & se souvenir que le plus noble aussi bien que le plus salutaire usage qu'ils puissent faire de l'or & de l'argent, c'est de s'en servir pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce soit, & sur-tout pour ce qui regarde l'instruction de leurs enfants.

Tacit. An-
nal. 14. c. 55.

Lorsque Sénèque voulut remettre entre les mains de Néron ses grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelque grands que parussent ces biens, il y avoit des personnes infiniment au dessous du mérite de Sénèque qui en possédoient davantage. « J'ai honte, lui dit-il, de voir des affranchis plus riches que vous, & qu'étant le premier dans mon estime, vous ne soyez pas le plus grand dans mon Empire ». *Pudet referre libertinos, qui ditiores spectantur. Unde etiam rubori mihi est, quod præcipuus caritate, nondum omnes fortunâ antecellis.* Je n'examine point si Néron pensoit comme il parle ici; mais ce qui est certain, c'est que les parents sensés & raisonnables doivent penser de la sorte, & voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Secrétaire, quelquefois même un Portier, fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maison.

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres, quoique le nombre en soit petit, qui sur ce point ne manquent pas de noblesse & de générosité, & qui, non contents de payer de bons appointements aux Précepteurs de leurs enfants, se croient encore obligés de leur assurer pour toute leur vie un revenu raisonnable, qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux, Quelle diminution fait sur de grands biens, tels qu'en ont tant de personnes riches, une pension viagere de trente, cinquante, cent pistoles, plus ou moins, selon les différentes circonstances? Approche-t-elle des services dont est le prix? Je lis toujours avec un plaisir singulier le discours admirable que tint à son pere le jeune Tobie au sujet du guide qui l'avoit conduit pendant son voyage, & le dénombrement qu'il fait des services qu'il en a reçus, dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense, & non pas la donner. " Mon pere, lui dit-il, *Tob. 12. 1. 4.*
 » quelle récompense pouvons-nous lui
 » donner, qui ait quelque proportion
 » avec les biens dont il nous à comblés?
 » Il m'a mené & ramené dans une parfaite
 » santé; il a été lui-même recevoir l'ar-
 » gent de Gabelus; il ma fait voir la
 » femme que j'ai épousée; il a éloigné
 » d'elle le démon qui la tourmentoit; il

» a rempli de joie son pere & sa mere ; il
 » m'a délivré du poisson qui m'alloit dé-
 » vorer ; il vous a fait voir à vous-même
 » la lumiere du ciel ; & c'est par lui que
 » nous nous trouvons remplis de toutes
 » sortes de biens. Que pouvons - nous
 » donc lui donner qui égale tout ce qu'il
 » a fait pour nous ? Mais , je vous prie,
 » mon pere , de le supplier de vouloir
 » bien accepter la moitié de tout le
 » bien que nous avons apporté ».

Quelle noblesse de sentiments ! Le jeune Tobie ne s'imagine pas faire rien de grand pour son guide par une offre si avantageuse ; mais il croit qu'il recevra lui-même une grace dont il se trouvera fort honoré , si le guide daigne accepter son offre : *si fortè dignabitur medietatem de omnibus , quæ allata sunt , sibi assumere.* Voilà un modele parfait pour les parents , comme la description qu'il fait des services que son guide lui a rendus en est un aussi pour les Précepteurs , qui doivent servir d'Ange gardiens à leurs élèves.

Tous les peres ne sont pas en état de faire la fortune des Précepteurs de leurs enfants , mais tous sont en état & dans l'obligation de les honorer , de leur marquer toujours beaucoup de considération , & de leur attirer par leur conduite l'estime & le respect des enfants & de toute la famille. Il y doit être regardé & respecté comme le pere même ; c'est l'idée que les anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Dii majorum umbris tenuem & sine pondere terram...
 Qui præceptorem sancti voluere parentis
 Esse loco.

Quoique tous les parents, ceux même qui ne peuvent donner que des appointements très-médiocres, doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un Précepteur, il ne faut pas cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin, ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon Maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités; les plus grands Seigneurs, les Princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On est souvent obligé de confier l'éducation des enfants à de jeunes Précepteurs, qui sont sans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvu qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que sur-tout ils aient des mœurs pures, & un fond de religion & de piété, on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre, pour la consulter dans les occasions, & se conduire par ses avis. Mais, ce qui me paroît absolument nécessaire, & à quoi les parents ne doivent jamais manquer, c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs

enfants, quelques livres propres à leur apprendre la maniere dont il faut s'y prendre pour les bien élever, tels que sont ceux de M. de Fénélon, de M. Locke Anglois, & d'autres pareils. Je souhaiterois que les miens pussent leur être utiles; du moins c'est la vue que j'ai eu en les composant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moyen puissant qu'ils ont entre les mains, d'attirer sur leurs enfants la bénédiction de Dieu; c'est de contribuer plus ou moins, selon la mesure de leurs revenus, à la subsistance de quelque pauvre écolier, & de l'aider à faire ses études. J'ai reçu autrefois un pareil secours de la libéralité de feu M. le Pelletier le Ministre; j'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes classes que Messieurs ses

* Feu l'Evê-
que d'An-
gers, & M. le
Pelletier, an-
cien Premier
Président.

* enfants au College du Plessis, & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur disputois souvent les premieres places & les prix: M. le Pelletier me récompensoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études, il m'a tenu lieu de pere, & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en souviennne, & ma reconnoissance devient d'autant plus vive, que je sens mieux de jour en jour de quel prix est une bonne éducation.

C H A P I T R E I V.

Du Devoir des Précepteurs.

IL me reste peu de choses à ajouter sur ce sujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce traité.

a Les Précepteurs tiennent la place des peres & des meres; ils doivent donc en prendre les sentiments, & en avoir la douceur & la tendresse, mais une douceur qui ne dégénere point en mollesse, & une tendresse qui soit réglée par la raison. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfants, ne doit leur paroître au dessous d'eux; j'entends par-là certaines attentions, certains soins pour leur personne & pour leur santé, sur-tout quand ils sont encore dans un âge tendre, ou malades. Cette attention, ces soins plaisent infiniment aux parents, & servent beaucoup à leur mettre l'esprit en repos.

Par la même raison, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne doivent pas se regarder comme les maîtres absolus des enfants, ni prétendre les gouverner à leur gré & selon leur caprice, sans aucune dépendance des parents, sans les consulter en rien, quelquefois même en défendant aux enfants, sous de grosses peines, de leur rien déclarer de ce qui se passe en particulier. Des maî-

a Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos in eorum locum, à quibus animum, ac succedere se sibi liberi traduntur, existimet. *Quint. l. 2. c. 2.*

tres qui n'agissent que par raison & selon les regles, n'ont pas besoin d'imposer à leurs disciples ce silence & ce secret, qui a quelque chose d'odieux & de tyrannique, & dont les parents ont un juste sujet de se plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres, ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller eux-mêmes. Rien n'est plus juste, ni plus raisonnable, que de les consulter sur ce qui regarde la maniere de conduire leurs enfants, d'agir en tout de concert avec eux, de prendre leurs avis, d'entrer dans leurs vues; en un mot, d'avoir de part & d'autre une confiance, & une ouverture entiere, qui laisse la liberté de dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfants. Je suppose que les parents sont tels qu'ils doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui soit contraire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les Précepteurs, en souffrant avec patience & condescendance tout ce qui se peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles sont inutiles, il ne lui reste que le parti de se retirer, & de quitter un emploi où il ne leur est pas permis de suivre les lumieres de leur conscience, ni de s'acquitter de leur devoir; mais de le quitter d'une maniere honnête & polie; sans témoigner de mauvaise humeur, & sans rompre avec les parents.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des Précepteurs avec les parents, doit s'entendre aussi par rapport au Principal d'un College, quand les enfants y demeurent. C'est à lui premièrement qu'on les confie ; c'est lui qui est chargé de la discipline du College ; tant en public qu'en particulier ; c'est lui qui répond de tout ce qui s'y passe. Or, sans la subordination dont je parle, il n'est point en état de s'acquitter des devoirs essentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître, la vigilance & l'assiduité tiennent un des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin, pourvu que ce soit sans gêne, sans contrainte & sans affectation. Il est l'ange gardien des enfants ; il n'y a point de moment où il ne soit chargé de leur conduite. Si son absence, ou son inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne sans cesse autour d'eux, de leur enlever le précieux trésor de leur innocence, que répondra-t-il à Jesus - Christ, qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre ? Le malheur est que la plupart des maîtres souvent ne sont avertis de leur obligation sur ce point que par une funeste expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une sainte & religieuse sollicitude, qui fait le caractère propre de tout

homme préposé à la conduite des autres ? *Qui præst, in sollicitudine.*

Rom. 12. 8.

Le soin du Maître doit s'étendre sur les domestiques qui servent les enfants, & ce n'est pas-là une de ses moindres obligations, quoiqu'elle soit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part des domestiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude, qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur, *nec tutior inter servos malos, quam ingenuos parùm modestos, conversatio est.* La regle est donc de ne jamais laisser un enfant seul avec les domestiques, à moins qu'on ne soit bien sûr de leur probité & de leur piété ; car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de soin par les parents & par les maîtres.

Comme les enfants, sur-tout dans un âge tendre, ont l'esprit volage & léger, il est bon que le Maître, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vue. Sa présence seule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur imagination, & elle leur épargne bien des distractions & des négligences, qui sont la source des fautes qu'ils font dans leurs compositions, & qui donnent lieu ensuite à des réprimandes & à des punitions, que le Maître auroit pu prévenir par une attention plutôt assidue qu'in-

commode & pressante. C'est ce que Quintilien insinue par ces mots; *assiduus sit potius, quàm immodicus.*

L'affiduité ne doit point paroître difficile dans le College, où les maîtres sont absolument libres pendant tout le temps des Classes, ce qui les rendroit entièrement inexcusables, s'ils y manquoient; au lieu que la même assiduité est fort dure & fort gênante dans les maisons particulieres, où le Précepteur est chargé de ses écoliers pendant toute la journée. Il est de la sagesse des parents, & je puis dire, qu'il est aussi de leur intérêt de s'appliquer, autant qu'il leur sera possible, à adoucir ce joug, en laissant chaque semaine au maître une liberté entière pendant un après-midi, & prenant sur eux-mêmes le soin de veiller pendant ce temps-là sur leurs enfants. Il n'y a point de santé qui puisse soutenir une gêne si continuelle; un Précepteur a besoin de respirer, de voir ses amis, d'entretenir ses connoissances, de consulter sur ses études & sur les difficultés qui se rencontrent dans l'éducation; en un mot, de n'être pas toujours tête à tête avec son écolier. On ne sauroit dire combien cette condescendance, de la part des parents, est propre à encourager les maîtres, & à rendre leur zele plus vif & plus vigilant.

J'ai déjà averti qu'ils ne doivent jamais agir par passion, par humeur, par

caprice. C'est-là un des plus grands défauts en matière d'éducation, parce qu'il n'échappe jamais aux yeux clairvoyants des écoliers, qu'il rend presque inutiles toutes les bonnes qualités du maître, & qu'il ôte à ses avis & à ses remontrances presque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ceux qui agissent le plus par humeur, sont ceux qui s'en apperçoivent le moins, & que souvent même ils sauroient mauvais gré à quiconque entreprendroit de les en avertir, ce qui est pourtant le meilleur office que leur puisse rendre un ami.

J'ai honte de rapporter ici certains termes injurieux dont on se sert quelquefois à l'égard des écoliers. *Cruche, bête, âne, cheval de carrosse, &c.* & je ne le ferois point, si je ne savois que ces termes se trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Est-ce la raison, est-ce la politesse, est-ce le bon esprit, qui dictent un tel langage? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet, ou d'une basse éducation qu'on a reçue, ou d'une grossièreté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que bienséance, ou d'un caractère violent & emporté qui ne peut se contenir.

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entière, obligent d'entrer dans cette profession, & ils ne doivent point en rougir. Le

célebre Origene enseigna la Grammaire pour avoir de quoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modele pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines, est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant qui les y engageât, mais que la volonté de Dieu, & le desir de se sanctifier, y eussent la principale & la premiere part. La dureté des parents oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à souhaiter que, d'un côté, la générosité des peres & meres, & de l'autre, le désintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions, qui ont, ce me semble, quelque chose de bas & de sordide. Il est beau pour les derniers, de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence, & je n'ai jamais vu qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vues intéressées sont indignes d'un Précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit S. Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la jeunesse; motif bien opposé

*Conf. lib. 6.
c. 16.*

aux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de S. Augustin, & avoit quitté son pays, ses biens & sa mere, pour le suivre à Milan, sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la verité & de la sagesse, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne peut refuser à ses prieres instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde, qui enseignoit les belles-lettres à Milan. Ce ne fut point, dit Saint Augustin, le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importants, s'il avoit voulu, & encore moins des vues de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son temps à l'étude de la sagesse.

*S. Chrysoft.
de vit. Mon.
l. 2. cap. 14.*

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne songeoit qu'à élever son fils dans les dignités du siecle, & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réussir que par une sainte éducation, & pour cela, elle proposa à un solitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter sa montagne & sa retraite pour se charger du soin de son fils. Elle

l'en conjura d'une maniere si vive & si touchante, en lui protestant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le succès répondit à l'espérance de cette pieuse mere; l'enfant, conduit par son excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les sciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'insinua, par cet extérieur agréable, dans l'esprit de ses compagnons, ce qui lui donna moyen d'en gagner plusieurs, & de les porter à embrasser la vertu. C'est S. Chrysostome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'histoire, mais bien plus au long que je ne l'ai rapporté ici.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'est que la piété est de toutes les qualités d'un Précepteur la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zele, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du Ciel. J'ai rapporté ailleurs un bel exemple de ce zele dans la personne de S. Augustin, qui doit servir d'instruction & de modele à tous les maîtres chrétiens.

*Tom. I. Dis.
Prel. pag. 71.*



CHAPITRE CINQUIEME.

Du devoir des Ecoliers.

Quintilien *a* prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction, qui est comme la vie de l'ame. En effet, ce sentiment de tendresse & de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoissance pendant tout le temps de leur vie, ce qui me paroît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

b La docilité qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers, comme celle des maîtres est de bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre; & comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que

a Plura de officiis docentium locutus, discipulos id unum interim moneo ut præceptores suos non minus quam ipsa studia ament: & parentes esse, non quidem corporum, sed mentium credant. *Quint. l. 2. cap. 9.*

b Ut magistrorum offi-

cium est docere, sic discipulorum præbere se dociles, alioqui neutrum sine altero sufficet. Et sicut frustra sparseris semina, nisi illa præmollitus foverit sulcus; ita eloquentia coalescere nequit, nisi sociata tradentis accipientisque concordia. *Quintil. Ibid.*

la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte; de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître & du disciple.

La reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractère d'un honnête homme, & est la marque d'un bon cœur. *a* Qui de nous, dit Cicéron, a été instruit avec quelque soin, à qui la vue, ou même le simple souvenir de ses Précepteurs, de ses maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir? *b* Sénèque exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour leurs maîtres, aux soins desquels ils sont redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des sentiments d'honneur & de probité. *c* Leur exactitude & leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit & le jugement, on reconnoît que

a Quis est nostrum liberaliter educatus, cui non educator; cui non magister suus atque doctor, cui non locus ille motus ubi ipse altus aut doctus est, cum grata recordatione in mente versetur? *Cic. pro Plane. n. 81.*

b Præceptores suos adolescens veneretur ac suspiciat, quorum beneficio se vitis exuit, & sub quorum tutela positus exercet artes

bonas. *Senec. Ep. 83.*

c Tandem illos odio habemus, quamdiu graves judicamus, & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cum jam ætas aliquid prudentiæ collegit, apparet propter illa ipsa amari à nobis debere, propter quæ non amabantur; admonitiones, severitatem, & inconsultæ adolescentiæ custodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*

ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire, les avertissements, les réprimandes, & la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent & peu considéré, est précisément ce qui les doit faire estimer & aimer. Aussi voyons-nous que Marc-Aurele, l'un des plus sages & des plus illustres Empereurs qu'ait eu Rome, remercioit les dieux de deux choses sur-tout, de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellents précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour les enfants.

M. Aurel.
lib. 1. §. 17.

Quintilien, après avoir marqué les différents caractères d'esprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait selon lui, & certainement très-aimable. « Pour moi, dit-il, je veux » un enfant que la louange excite, qui » soit sensible à la gloire, qui pleure » quand il se voit vaincu. Une noble emu- » lation le tiendra toujours en haleine ; » un reproche, une réprimande le piquera » jusqu'au vif ; l'honneur lui fera tout » faire. Il ne faut point craindre qu'un tel » écolier s'abandonne jamais à la paresse.

Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria jūvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu ; hunc mordebit objurgatio ; hunc honor excitabit : in hoc desidiam nunquam verebor.

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le

même chapitre d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit son étude à faire rire en contrefaisant les manieres, la mine & les défauts des autres. Il en rend aussi-tôt une admirable raison. « Un enfant, dit-il, pour avoir véritablement de l'esprit, » selon moi, doit être bon & vertueux ; » autrement je l'aimerois mieux un peu » lent & tardif, qu'avec un mauvais caractère d'esprit ». *Non dabit mihi spem bonæ indolis qui hoc imitandi studio petet, ut rideatur. Nam probus quoque imprimis erit ille verè ingeniosus ; alioqui non pejus dixerim, tardi esse ingenii, quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'ainé de ses deux enfants, dont il peint le caractère & déplore la perte d'une manière si éloquente & si touchante dans la belle préface de son sixième livre. On me permettra d'en insérer ici un petit extrait qui ne sera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modèle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de son cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les graces & la beauté de son visage, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son aîné. « Il me restoit après cela, dit-il,

a Una post hæc Quintilianî mei spe ac voluptate aitebar; & poterat sufficere

solatio. Non enim flosculos sicut prior, sed, jam decimum ætatis ingressus an-

» mon fils Quintilien, qui étoit tout mon
 » plaisir, toute mon espérance, & il pou-
 » voit suffire pour ma consolation. Car,
 » entré déjà dans la sixieme année, ce n'é-
 » toit plus des fleurs qu'il montrait comme
 » son jeune frere, mais des fruits tout
 » formés, & dont l'attente ne pouvoit
 » plus tromper...J'ai bien de l'expérience,
 » mais je n'ai jamais vu dans aucun en-
 » fant, je ne dis pas seulement tant de
 » belles dispositions pour les sciences,
 » ni tant de goût & d'inclination pour
 » l'étude, (ses maîtres le savent,) mais
 » tant de probité, de naturel, de bonté
 » d'ame, de douceur, de penchant à
 » faire plaisir & à obliger, que j'en ai
 » connu en lui ».

“ *a* Il avoit outre cela tous les avan-
 » tages que donne la nature ; un son de
 » voix charment, une physionomie
 » douce, une facilité surprenante à bien
 » prononcer les deux langues, comme
 » s'il eût été également né pour l'une
 » & pour l'autre.

“ *b* Mais tout cela n'étoit encore que

num, certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro, has me in illo vidisse virtutes ingenii, non modò ad percipiendas disciplinas, quo nihil præstantius cognovi plurima expertus, studique jam tum non coacti, (sciunt præceptores) sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis.

a Etiam illa formita aderrant omnia, vocis jucundi-

tas claritasque, oris suavitas & in utracumque lingua, tanquam ad eam demùm natus esset, expressa proprietates omnium litterarum.

b Sed hæc spes adhuc ; illa majora : constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quò ille animo, quâ medicorum admiratione, mensium octo valetudinem tulit ! Ut me in supremis consolatus est ?

» des espérances. Je fais bien plus de cas
 » de ses rares vertus, de son égalité d'ame,
 » de sa fermeté, de la force avec laquelle
 » il se roidissoit contre les craintes & les
 » douleurs. Car avec quel étonnement des
 » médecins a-t-il supporté une maladie de
 » huit mois! Sur le point de mourir, il
 » me consolait lui même, & me défen-
 » doit de le pleurer. Son esprit s'égaroit-il
 » quelquefois dans ces derniers moments;
 » il n'étoit occupé pendant ses rêveries
 » que de sciences & d'études». O vaines
 & trompeuses espérances! &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens
 parmi nous, dont on puisse dire avec
 vérité autant de bien qu'en dit ici
 Quintilien de son fils? Quelle honte fe-
 roit-ce pour eux, si, nés & élevés dans le
 christianisme, ils n'avoient pas même les
 vertus des enfants païens? Je ne crains
 point de les répéter encore ici: docilité,
 obéissance, respect pour les maîtres,
 porté jusqu'à la tendresse, & source d'une
 reconnoissance éternelle, ardeur pour
 l'étude, & goût merveilleux pour les
 sciences, éloignement du vice & du dé-
 sordre, fonds admirable de probité, de
 bonté, de douceur, d'honnêteté, de libé-
 ralité, patience même, courage, & gran-
 deur d'ame dans le cours d'une longue
 maladie: que manquoit-il donc à toutes
 ces vertus? Ce qui seul pouvoit les ren-

Quam etiam deficiens, jam circa solas litteras non
 que non noster ipsum illum habuit.
 alienatae mentis errorem

dre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix; le don précieux de la foi & de la piété, la connoissance salutaire du Médiateur, un desir sincere de plaire à Dieu, & de lui rapporter toutes ses actions.

Voilà ce qui releve infiniment toutes les autres qualités des enfants chrétiens, & ce qui seul mérite de leur être proposé comme un modele parfait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent les trouver dans deux Saints illustres, dont la science & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Eglise, je veux dire, S. Basile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, & encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même temps, & leur naissance fut le fruit des prieres & de la piété de leurs meres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire, le lui présentant dans l'Eglise, sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfants aimables, beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur & politesse dans les manieres.

Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans les familles, où la piété étoit, s'il est permis de parler ainsi, héréditaire & domestique, & où peres, meres, freres, sœurs, aïeux de côté

& d'autre, étoient tous des Saints, & la plupart des Saints fort illustres.

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques, on les envoya séparément dans les villes de la Grece qui avoient le plus de réputation pour les sciences, & ils y prirent les leçons des plus excellents maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athenes. On fait que cette ville étoit comme le théâtre & le centre des belles-lettres & de toute érudition; elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux Saints, ou du moins elle servit beaucoup à en ferrer les nœuds d'une maniere plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athenes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, là on leur faisoit essuyer mille brocards, mille railleries, mille insolences; après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui marchotent deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jetoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau venu y avoit été ad-

mis, pour lors il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athenes, & qui sentoit combien cette ridicule cérémonie étoit contraire, & coûteroit au caractere grave & sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi les compagnons pour l'en faire dispenser. « Ce fut là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athenes, s'écrie-t-il, & source de tout mon bonheur ! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre & fidele, plus heureux en cela que Saül, qui ne cherchant que des ânesses, trouva un Royaume.

Cette liaison formée & commencée comme je viens de le dire, se fortifia toujours de plus en plus, sur-tout lorsque ces deux amis, qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avoient tous les deux le même but, & cherchoient le même trésor, je veux dire, la sagesse & la vertu. Ils vivoient sous le même toit, mangeoient à la même

a Ταῦτόν ἡμῖν τῆς φιλίας προομιον· ἐνθεῦθεν ὁ τῆς
 ευταφίας σπινθὴρ· ὅτως ἐστὶν ἑλλησίοις ἐτραφῆμεν.

table, avoient les mêmes exercices & les mêmes plaisirs, & n'étoient, à proprement parler, qu'une même ame; union merveilleuse, dit S. Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste & chrétienne.

Nous aspirions tous deux également à la science, objet le plus capable d'exciter des sentiments d'envie & de jalousie; & néanmoins, absolument exempts de cette passion subtile & maligne, nous ne connoissions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre, cherchoit, non à l'emporter sur lui, mais à lui céder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but étoit la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu; nous nous fervions nous-mêmes de maîtres & de surveillants, en nous exhortant mutuellement à la piété, & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de regle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulants, violents, ou déréglés dans leurs

mœurs, & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modestie, leur retenue & leur sagesse pouvoient nous aider & nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses, qui se communiquent aisément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promptitude avec laquelle ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignoit à Athenes, belles-lettres, poésie, éloquence, philosophie; mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit alarmée à la vue du moindre danger, & qui craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut S. Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, & dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentiments. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge, & d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste, & sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. *a*

a Κρηδίζων δ' ἐφ' ὑπέρθε κερήατα ἴδι παριέως
 Κρυψάμεναι, κατὰ γῆς ἑσαότ' ὑμῶν ἔχον,
 Αἰδέους ἀμπούροισιν ἐπέτρειε καλὸν ἔρευθος,
 Ὅσσοι ἰννήταν φαίνεθ' ὑπ' ἰκ φα, γαν.

Elles avoient les yeux baissés en terre, & le visage couvert d'un voile, qui n'empêchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le Saint, me remplit de joie ; car elles me paroissoient avoir quelque chose au dessus de l'humain. Elles de leur côté m'embrasèrent & me caressèrent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement, & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une, qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la † Contenance, † *Ἀγνεία. Σοφροσύνη.* mais toutes deux les compagnes de J. C. & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhorterent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolèrent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

Tout cela n'étoit qu'un songe, mais qui fit un effet très-réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son esprit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu qui, s'enflammant de plus en plus, l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin lui & Basile d'une telle vertu, pour se soutenir au

milieu des périls d'Athenes, la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts, & qui y apportoient chacun leurs vices & leurs dérèglements. Mais, dit S. Grégoire, nous eûmes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque chose de pareil à ce que disent les Poètes d'un fleuve qui conserve la douceur de ces eaux au milieu de l'amertume de celle de la mer, & d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchants; nous ne connoissions à Athenes que deux chemins; l'un qui nous conduisoit à l'Eglise, & aux saints Docteurs qui y enseignoient; l'autre qui nous menoit aux écoles, & chez nos maîtres de littérature. Pour ceux qui conduisoient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, aux festins, nous les ignorions absolument.

Il semble que des jeunes gens de ce caractère, qui se séparoient de toute société, qui n'avoient aucune part aux plaisirs & aux divertissements de ceux de leur âge, dont la vie pure & innocente étoit une censure continuelle du dérèglement des autres, devoient être en butte à tous leurs compagnons, & devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris & de leurs rail-

leries. Ce fut tout le contraire ; & rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis , & j'ose le dire , ne fait plus d'honneur à la piété même , qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure , & leur conduite bien sage & bien mesurée , pour avoir su non seulement éviter l'envie & la haine , mais s'attirer généralement l'estime , l'amour , le respect de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante , lorsqu'on apprit qu'ils songeoient à quitter Athenes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle ; les cris & les plaintes retentissoient de toutes parts ; les larmes coulerent de tous les yeux ; ils alloient perdre , disoient-ils , tout l'honneur de leur ville , & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers , joignant aux prieres & aux plaintes la force & la violence , protestoient qu'ils ne les laisseroient point aller , & qu'ils ne consentiroient jamais à leur départ. Il fallut effectivement que l'un d'eux cédât à un empressement si extraordinaire , & que l'on pourroit plutôt appeller une violente conspiration ; ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut sa douleur.

Je ne fais s'il est possible d'imaginer un modele plus parfait pour les jeunes gens , que celui que je viens d'exposer à leurs yeux , où l'on trouye réunis tous

les traits qui peuvent rendre la jeunesse aimable & estimable ; noblesse du sang , beauté d'esprit , ardeur incroyable pour l'étude , succès merveilleux dans toutes les sciences , manieres polies & honnêtes , modestie étonnante au milieu des louanges & des applaudissements publics , & , ce qui releve infiniment toutes ces qualités , une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troisieme Tome des Lettres de M. du Guet , un caractere admirable de ces deux grands Saints , composé exprès pour des écoliers qui répondoient sur quelques-uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illustres du christianisme , tels que les deux que j'ai proposés , il est bon que les jeunes gens en cherchent eux - mêmes dans les livres sacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel , qui , par sa piété & sa vertu , se rendoit également agréable à

1. Reg. 3. 26. Dieu & aux hommes : *Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat , & placebat tam Domino quàm hominibus.* Ils y admireront un

4. Reg. 22. 2. saint Roi , qui , dès l'âge de huit ans , marchant sur les traces de David , fut toujours attentif à plaire en tout à Dieu : *Fecit quod placitum erat coràm Domino , & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere , après avoir passé lui-même sa jeunesse dans l'innocence , en fuyant la compagnie de ceux qui al-

loient adorer les veaux d'or, en ne faisant paroître rien de puérile dans la conduite, & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : *Solus fugiebat consortia omnium.. Tob. c. 14*

Nihil puerile gessit in opere... Hæc & his similia secundum legem Dei puerulus observabat : ils le verront, dis-je, élever son fils de la même sorte, en lui enseignant dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché : *Quem ab infantia timere Deum docuit, & abstinere ab omni peccato.* *Ibid.*

Ils seront surpris de trouver long-temps avant le christianisme un courage véritablement héroïque & chrétien dans les sept freres Machabées, tous déterminés à mourir par les plus cruels supplices, plutôt que de violer la loi de Dieu : *Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari.* *2. Macca. 7. 2.*

Mais c'est dans la source même de la sainteté & de la piété qu'ils doivent aller puiser leurs sentiments, c'est-à-dire, dans Jesus-Christ, qui, pour sanctifier l'enfance & l'adolescence, a bien voulu naître enfant, & dans la suite donner aux jeunes gens l'exemple de toutes les vertus qui leur conviennent, par son exactitude à aller au Temple aux jours marqués, par son attention à écouter les Docteurs, par la sagesse & la modestie de ses réponses, par son application à faire l'œuvre de son pere, & à exécuter ses ordres, sans consulter

en cela ni le sang ni la nature, par sa parfaite soumission à ses parents; enfin, par le soin qu'il a pris de faire paroître au dehors devant Dieu & devant les hommes, à mesure qu'il avançoit en âge, des progrès sensibles de la grace & de la sagesse, dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de son Incarnation.

Conclusion de cet Ouvrage.

Me voici enfin arrivé à la fin de mon ouvrage. Je crois ne l'avoir entrepris que par des vues du bien public, pour être de quelque secours, si je le pouvois, aux jeunes gens, & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres, ni à qui que ce soit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon dessein, & sans que je m'en fusse apperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne part ce qui me sera échappé sans mauvaise intention.

Après cet avertissement, il ne me reste qu'à prier celui qui est le maître unique des hommes, de qui vient toute lumière & tout don excellent, qui dispense les talents comme il lui plaît, & qui en donne le bon usage, à qui seul il appartient de parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre sa bénédiction

sur cet ouvrage, sur l'Auteur, sur les enfants, sur les peres, les meres, les maîtres, les domestiques, en un mot, sur tous ceux qui sont employés à l'éducation de la jeunesse, en quelque lieu & dans quelque College qu'ils soient; & en particulier qu'il daigne verser abondamment ses graces sur l'Université de Paris, y conserver & y augmenter de plus en plus, non seulement le goût des sciences & de l'étude qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en a fait jusqu'ici la plus solide gloire. *Amen.*

F I N.

TABLE

Des sujets contenus dans ce quatrieme Volume.

TROISIEME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

↔ ————— ↔

SUITE DE L'HISTOIRE

R O M A I N E.

TROISIEME MORCEAU.

E Space de 53 ans depuis le commencement
de la seconde guerre Punique jusqu'à la
défaite de Persée. pag. 5

CHAPITRE PREMIER.

Récit des faits. 7

FABIUS DICTATEUR.

Bataille de Cannes. 16

SCIPION, élu Général, rétablit les affaires
d'Espagne. 22

SCIPION, retourne à Rome, est nommé Consul,
& se prépare à la conquête de l'Afrique. 31

Guerre contre Philippe, Roi de Macédoine 42

Guerre contre Antiochus, Roi de Syrie. 48

Fin & mort de Scipion. 54

Mort d'Annibal. 58

Guerre contre Persée, dernier Roi de Macédoine 59

CHAPITRE SECOND.

Réflexions. 64

ART. I. Diverses qualités de ceux dont il est
parlé dans ce troisieme morceau de l'Histoire
Romaine, 66

T A B L E.

371

ANTIOCHUS, <i>Roi de Syrie.</i>	66
PHILIPPE & PERSÉE, <i>Rois de Macédoine.</i>	68
PAML-EMILE.	71
FABIUS MAXIMUS.	82
ANNIBAL & SCIPION <i>comparés ensemble</i>	88
§. I. <i>Vertus militaires.</i>	89
1. <i>Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.</i>	1b.
2. <i>Profond secret.</i>	91
3. <i>Bien connoître le caractere des Chefs contre qui l'on a à combattre.</i>	92
4. <i>Entretenir dans les troupes une discipline exacte.</i>	93
5. <i>Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.</i>	94
6. <i>Savoir également employer la force & la ruse.</i>	98
7. <i>Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.</i>	1b.
8. <i>Art & habileté dans les combats.</i>	99
9. <i>Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.</i>	100
<i>Conclusion.</i>	102
§. II. <i>Vertus morales & civiles de Scipion.</i>	106
1. <i>Générosité, libéralité.</i>	109
2. <i>Bonté, douceur.</i>	1b.
3. <i>Justice.</i>	111
4. <i>Grandeur d'ame.</i>	112
5. <i>Chasteté.</i>	113
6. <i>Religion.</i>	1b.
ART. II. <i>Principaux caracteres & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.</i>	115
1. <i>Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.</i>	120
2. <i>Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.</i>	121

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires ; sévérité incroyable pour la discipline ; diverses récompenses du mérite.* 123
4. *Clémence & modération dans la victoire.* 127
5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.* 130
6. *Justice & bonne foi , principes du gouvernement Romain ; sources de l'amour & de la confiance des citoyens , des alliés , & des peuples conquis.* 131
7. *Respect pour la religion.* 139
8. *Amour de la gloire.* 140

QUATRIEME MORCEAU

D E

L'HISTOIRE ROMAINE.

Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'historien Polybe, livre sixieme de son histoire. 144

CHAPITRE PREMIER.

Principes de Polybe sur les différentes sortes de gouvernements, & en particulier sur celui des Romains. 145

Pouvoir des Consuls. 148

Pouvoir du Sénat. 149

Pouvoir du peuple. 150

Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat, & du peuple. 151

Causes du changement d'une République en Monarchie. 156

CHAPITRE SECOND.

Changement de la République Romaine en Monarchie. 164

Richesses suivies du luxe dans les bâtiments, les meubles, la table, &c. 166

Goût pour les statues, les tableaux, &c. 169

T A B L E.

573

<i>Avarice insatiable ; injustices ; rapines ; mauvais traitemens à l'égard des alliés & des peuples conquis.</i>	172
<i>Ambition démesurée, desir effrené de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entière de la liberté.</i>	176
1. LES GRACQUES.	179
2. MARIUS & SYLLA.	183
3. CESAR & POMPÉE.	191
4. LE JEUNE OCTAVIUS.	195

QUATRIEME PARTIE.

D E la Fable & des Antiquités.	211
CHAPITRE PREMIER.	
<i>De la Fable.</i>	212
ART. I. <i>De l'origine de la Fable.</i>	Ib.
ART. II. <i>De l'utilité de la Fable.</i>	220
CHAPITRE SECOND.	
<i>Des Antiquités.</i>	226
<i>Utilité de l'étude des antiquités.</i>	227
<i>Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.</i>	236
§. I. <i>Découvertes échappées aux anciens</i>	237
§. II. <i>Honneurs rendus aux savants.</i>	245
§. III. <i>Des mesures de temps & de lieux, & des monnoies anciennes.</i>	248
I. <i>Mesures de temps.</i>	249
II <i>Mesures itinéraires.</i>	250
III. <i>Des monnoies anciennes.</i>	251
<i>Monnoies Grecques.</i>	252
<i>Monnoies Romaines.</i>	Ib.
<i>Nombre Romain.</i>	254
<i>Tarif des monnoies Grecques.</i>	Ib.
<i>Tarif des monnoies Romaines.</i>	255

LIVRE CINQUIEME.

<i>D</i> E la Philosophie.	257
ART. I. La Philosophie peut beaucoup servir au règlement des mœurs.	259
ART. II. La Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.	270
ART. III. & IV. La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses. Elle sert, aussi à inspirer un grand respect pour la religion.	286
Physique des savants.	288
Systèmes du monde.	Ib.
Physique des enfants.	301
§. I. Plantes, Fleurs, Fruits, Arbres.	304
§. II. Animaux.	312
Poissons.	Ib.
Oiseaux.	314
Animaux de la terre.	321
Utilité de ces observations physiques.	327
ART. V. La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.	330

LIVRE SIXIEME.

Du gouvernement intérieur des Classes & du College.

AVANT - PROPOS.	334
ART. I. Importance de la bonne éducation de la jeunesse.	Ib.
ART. II. On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particuliere.	346

PREMIERE PARTIE.

A <i>Vis généraux sur l'éducation de la jeunesse.</i>	354
ART. I. <i>Quel but on doit se proposer dans l'éducation.</i>	355
ART. II. <i>Etudier le caractère des enfants, pour se mettre en état de les bien conduire.</i>	358
ART. III. <i>Prendre d'abord de l'autorité sur les enfants.</i>	363
ART. IV. <i>Se faire aimer & craindre.</i>	367
ART. V. <i>Des châtimens.</i>	373
§. I. <i>Inconvéniens & dangers des châtimens.</i>	Ib.
§. II. <i>Regles à observer dans les châtimens.</i>	377
ART. VI. <i>Des réprimandes.</i>	385
1. <i>Sujet de réprimander.</i>	Ib.
2. <i>Temps où il faut placer la réprimande.</i>	386
3. <i>Maniere de faire les réprimandes</i>	387
ART. VII. <i>Parler raison aux enfants; les piquer d'honneur; faire usage des louanges, des récompenses, des caresses.</i>	391
ART. VIII. <i>Accoutumer les enfants à être vrais.</i>	396
ART. IX. <i>Accoutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exaëtitude.</i>	398
ART. X. <i>Rendre l'étude aimable.</i>	402
ART. XI. <i>Accorder du repos & de la récréation aux enfants.</i>	406
ART. XII. <i>Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.</i>	410
ART. XIII. <i>Piété; religion; zele pour le salut des enfants.</i>	414

SECONDE PARTIE.

Devours particuliers par rapport à l'éducation de la jeunesse. 419

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal. 420

ART. I. *De la nourriture des pensionnaires.* 421

ART. II. *Des études.* 425

ART. III. *De la discipline du College* 431

ART. IV. *De l'éducation.* 440

ART. V. *De la religion.* 449

§. I. *Des instructions.* Ib.

§. II. *De l'usage des Sacrements.* 460

CHAPITRE SECOND.

Du devoir des Régents 476

ART. I. *De la discipline des Classes.* 477

ART. II. *Faire paroître les écoliers en public.* 479

§. I. *Des exercices.* Ib.

§. II. *Des Tragédies.* 488

§. III. *De la prononciation.* 494

ART. III. *Des compositions & des actions publiques.* 508

ART. IV. *Des études que doivent faire les maîtres.* 514

ART. V. *Application de quelques regles particulieres à la conduite & à l'intérieur des Classes.* 520

CHAPITRE TROISIEME.

Du devoir des parents. 529

CHAPITRE QUATRIEME.

Du devoir des Précepteurs. 545

CHAPITRE CINQUIEME.

Du devoir des Ecoliers. 552

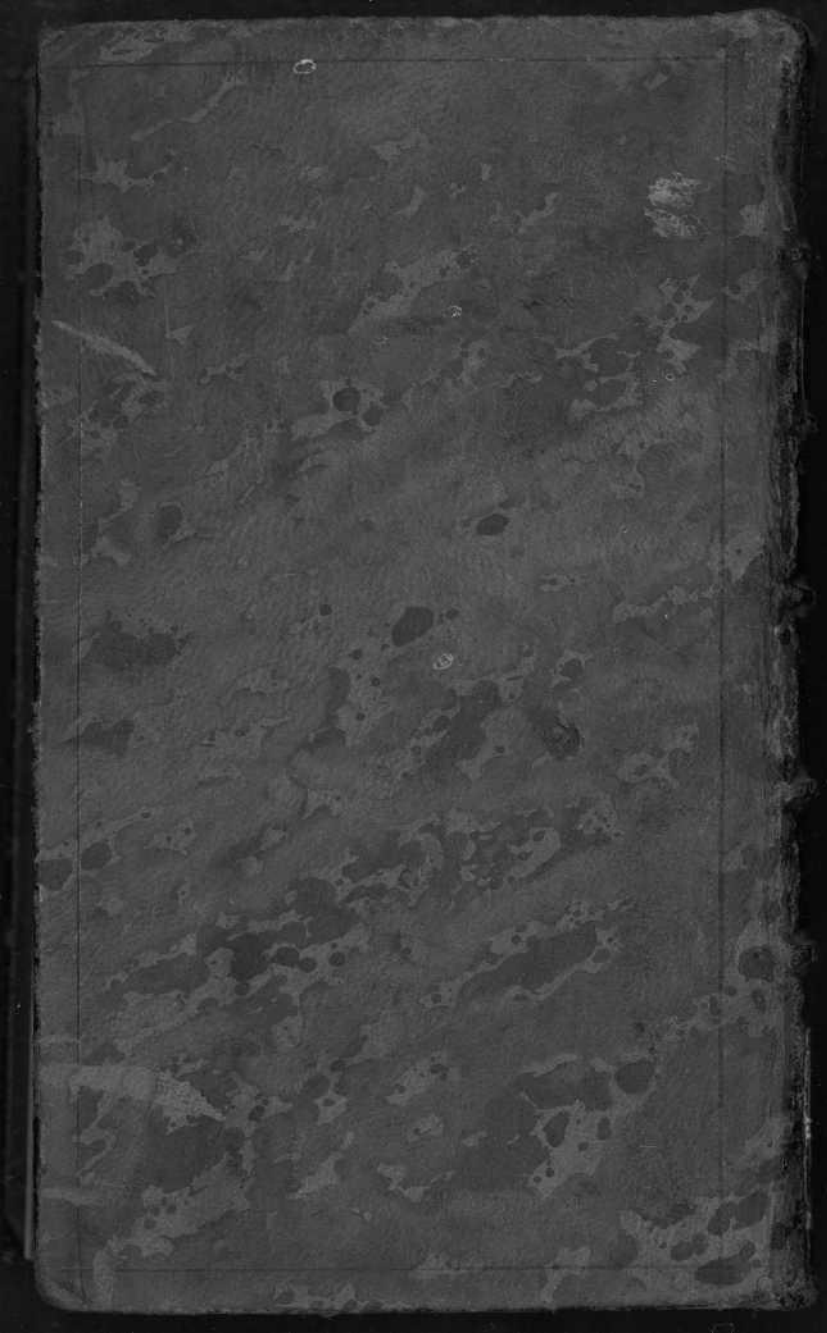
Conclusion de cet ouvrage. 560

Fin de la Table.

L'Assesseur // L'entasse









ROLLIN DE LA
LANIER, D. ENSEIG

TOME

I V



2948